

HD WIDENER



HW P8DY 0

Neth 1110.13

Harvard College Library



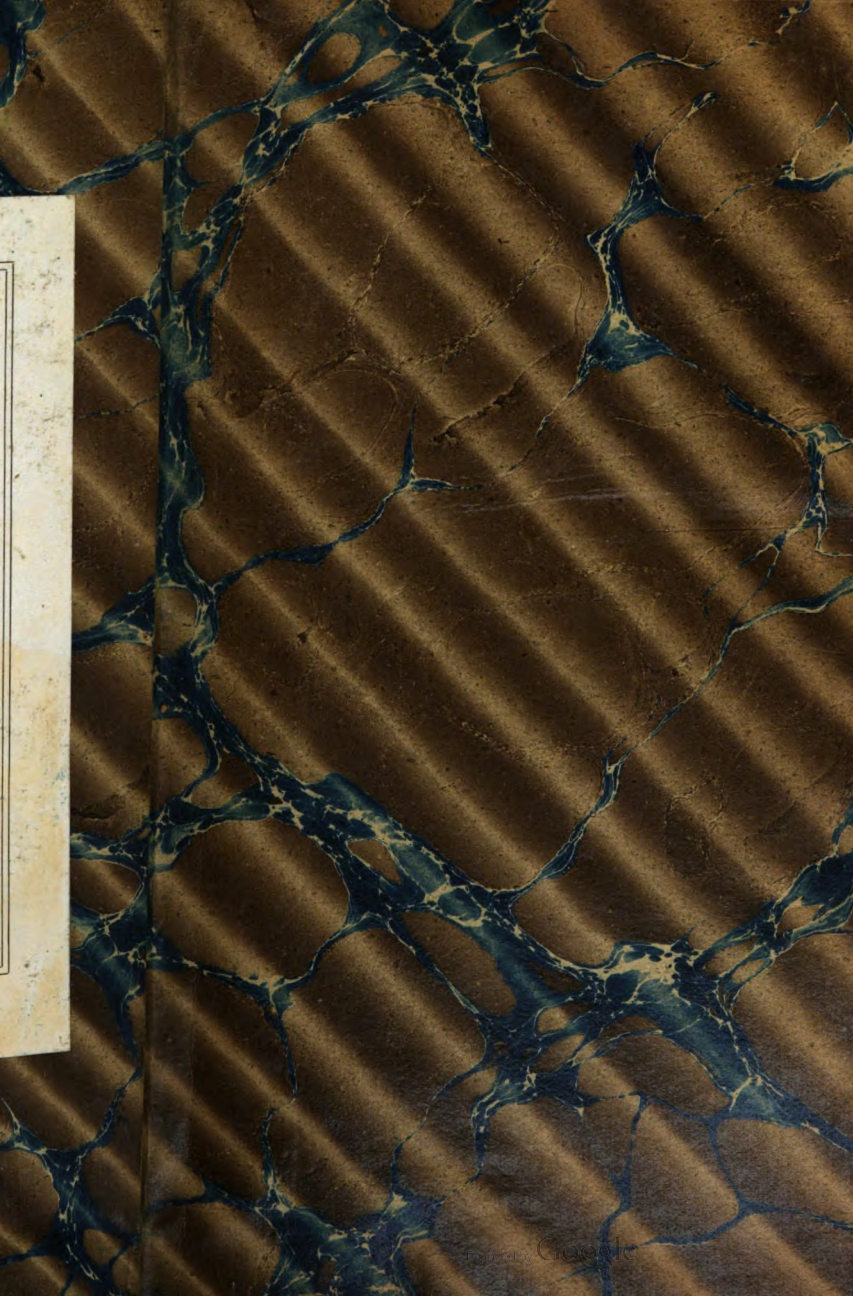
FROM THE BEQUEST OF

THOMAS WREN WARD

TREASURER OF HARVARD COLLEGE
1830-1842

ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
- 82 -
PARIS VI' ARROND'

LIBRAIRIE



LA TERRE DES GUEUX

VOYAGE
DANS LA FLANDRE FLAMINGANTE

PAR

HENRY HAVARD



PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1879

LA TERRE DES GUEUX

VOYAGE
DANS LA FLANDRE FLAMINGANTE

PAR
HENRY HAVARD



PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT
1879

LA TERRE
DES GUEUX

TOUS DROITS RÉSERVÉS

0

LA TERRE DES GUEUX

VOYAGE DANS LA FLANDRE FLAMINGANTE

PAR

HENRY HAVARD



PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1879

Nath 1110.13



Ward fund

A

MADAME ALPHONSE WILLEMS

à Bruxelles.

Vous souvient-il, chère Madame, du temps où je rassemblais les matériaux de ce livre, et des longs mois que je passai alors dans votre beau et bon pays ? — Pour ma part, je n'oublierai jamais votre maison si largement hospitalière, les joyeux repas en famille et, le soir, les bonnes causeries au coin du feu. — Ce furent des heures bénies après les journées de travail ; elles comptent au nombre de ces instants heureux qui éclairent le passé. — Permettez-moi donc d'en consacrer ici le souvenir, en vous offrant ce livre comme un respectueux témoignage de ma reconnaissance et de mon amitié.

HENRY HAVARD.

Paris, septembre 1879.

LA TERRE DES GUEUX

I

Une rencontre singulière. — Le programme des Gueux.
Le but de ce livre.

Un soir, il y aura bientôt de cela trois ans, j'étais de passage à Bruxelles, et le hasard de mes promenades m'avait conduit sur les nouveaux boulevards.

Je contemplais avec une surprise admirative toutes ces hautes maisons, qui ont en quelques années renouvelé la physionomie de cette partie de la ville, et j'allais m'engager dans la petite rue qui borde l'Alhambra, quand tout à coup les portes de ce théâtre immense s'ouvrirent, et livrèrent passage à une foule élégante et animée.

En un instant je me trouvai enveloppé par une cohue bruyante de gens en habit noir, cravatés de blanc, parlant haut, s'appelant l'un l'autre, et qui, pour la plupart, semblaient continuer dans la rue une discussion, ou tout au moins des conversations commencées à l'intérieur.

Fort étonné de cette invasion subite, perdu au milieu de ce flot de *gentlemen*, je me demandais ce que tout cela pouvait bien signifier, quand, par une chance heureuse, j'avisai dans la foule un visage qui m'était familier. — C'était un de mes vieux amis, négociant considérable, habitant Anvers.

« Hé quoi! s'écria-t-il, car il me reconnut au même instant, vous ici, quelle agréable surprise!

— La surprise est pour moi, répliquai-je, et vous me feriez grand plaisir en m'expliquant le spectacle auquel j'assiste en ce moment.

— Quel spectacle?

— Cette foule en toilette, cette animation, ces discussions, ces cris...

— Comment vous ignorez?

— Parfaitement et absolument.

— Mais c'est le grand banquet des Gueux.

— Des Gueux?

— Oui des Gueux, tous ces messieurs sont des Gueux, moi-même je suis un Gueux.

— A la façon de Béranger alors.

Les gueux, les gueux,
Sont des gens heureux
Qui s'aiment entre eux!

— Non pas, mon cher, mais plutôt à la façon des Bréderode et des Marnix, ce qui est infiniment préférable. »

Et son bras passé sous le mien, m'entraînant vers un des cafés de la place de la Monnaie : « D'où venez-vous, me dit-il; pour ne pas connaître les Gueux fla-

mands? Savez-vous donc si peu de choses de la Belgique, que vous ignoriez quels partis nous divisent et quelles influences nous gouvernent? Ne sait-on pas en France que le cléricalisme règne en maître chez nous, qu'il plane sur nos campagnes, enrégimente nos communes, et discipline nos paysans? Déjà, mon ami, son influence sans cesse grandissante se manifestait dans les villes. Il était largement temps de nous sentir les coudes, d'organiser la résistance, et c'est de là qu'est sortie le *Geuzenbond* « la Ligue des Gueux ».

Alors il me raconta comment les « Journées de Chambord », ces manifestations intempestives qui eurent lieu à Anvers en février 1872, leur avaient ouvert les yeux. Ces bandes de légitimistes français venant, sous l'égide de l'autorité anversoise, offrir au prétendant des couronnes, des drapeaux, et conspirant au grand jour contre la République, les avaient indignés. Ils avaient protesté; de là des désordres, des bagarres, des batailles de rues, suivies de charges de la gendarmerie. Deux mois après la « Ligue des Gueux » était fondée.

Puis il me détailla avec feu les résolutions prises, les réunions provoquées, les discours prononcés, les promesses échangées, le programme arrêté, les espérances caressées. Il me dit qu'ils voulaient l'abolition des privilèges et immunités accordés au clergé, l'instruction laïque, gratuite et obligatoire, la séparation de l'Église et de l'État; projets vastes qui touchaient à la Constitution et qu'on ne réaliserait pas en un jour.

Il en était là de ses confidences, quand un groupe de Gueux pénétra bruyamment dans le café qui nous

servait d'asile. — Mon ami reconnu fut salué d'exclamations joyeuses, mêlées de reproches. On le traita de déserteur. L'autre s'excusa du mieux qu'il put. Il avait rencontré un ami, un étranger. — Mauvaise défaite, répondaient les nouveaux venus, un ami ! tu aurais dû nous l'amener. Monsieur n'était pas de trop », ... et mille autres choses.

Je profitai de ce brouhaha, de ce va-et-vient d'explications et de reproches pour me dérober, et cela d'autant plus vite que j'apercevais à l'horizon les goulots argentés des bouteilles champenoises. Il était temps du reste. Au moment où je franchissais le seuil, les explosions crépitaient et les verres remplis étaient choqués avec enthousiasme.

Rentré chez moi, rendu à la solitude, pour terminer la soirée, je pris à l'aventure un des livres composant ma bibliothèque de route. Le hasard qui, parfois est un étrange compère, me mit ce soir-là entre les mains la *Grande Chronique de Hollande et Zélande* et je l'ouvris précisément à la page où l'auteur parle des premiers Gueux.

« Adoncques, raconte maître François Le Petit, veu que tout ce qu'on respandoit et donoit espoir n'estoit que tout amusement, les Nobles voulurent se haster de prévenir aux maux apparens, et jà prests à enfanter, après avoir eu sur ce l'advis de Doctes et d'aucuns Jurisconsultes à dresser la requeste, que tant en leurs noms que de tout le Peuple, ils présentèrent à la Gouvernante. Pour la quelle présenter, se trouvèrent en la ville de Brusselles le 4, 2, 3 et 4^e jour d'avril, plusieurs Gentilshommes accompagnans le comte Ludo-

vic de Nassau et Henry sieur de Brederode : tous sans armes, bien modestement attendant les Comtes Van den Berghe et de Culenbourg, qui n'estoyent pas encore venus. Ledit quatrième jour, ils demandèrent audience; le lendemain, cinquième, ils marchèrent en bel ordre, cinq de front, vers la Court environ quatre cents, tant Sieurs que Gentilshommes, sortis de l'hostel de Culenbourg, dont les derniers come fermant la compaignie, estoyent lesdicts Comtes de Nassau et sieur de Brederode. Ils trouvèrent la Gouvernante, le Conseil d'Estat, les Chevaliers de l'Ordre, Sieurs et Gouverneurs des provinces qui les attendoyent.

« Or, comme la Ducesse, les voyant venir d'enhault en tel ordre, et en si grand nombre, fut aucunement troublée. Le sieur de Barlaymont (qui par avant avoit esté d'avis de ne les laisser entrer en la ville, ou s'ils y entroyent qu'on devoit mettre secrètement des soldatz en la Court, pour les massacrer quand ils viendroient présenter leur requeste) pour rassurer la dite Dame, dit *Que ce n'estoyent qu'un tas de Gueux.*

« Sur lequel propos, avec ce que le dit Barlaymont et ses complices les accusoyent dès lors du crime de rebellion. Ils s'avisèrent, pour monstrier que leur intention tendoit tout au contraire, de prendre quelque marque ou enseigne entre eux, pour donner à entendre à tout le monde qu'ils prétendoyent de vivre et mourir au service du Roy, prenans le suiet de leur devise sur une besace et une escuelle (propres aux gueux) et pour marque l'effigie du Roy empreinte d'un costé en des médailles d'or ou d'argent, avec

cette inscription en la circonférence : *Fidelles à Dieu et au Roy iusques à porter la besace*. Par là voulans demonstrier qu'ils estoyent meilleurs serviteurs du Roy que le dict Barlaymont ny les siens. »

Tel fut le point de départ de cette révolution héroïque qui devait émanciper sept provinces, créer la liberté de conscience et porter un coup mortel à ce colosse menaçant, qui s'appelait la puissance espagnole.

Elle commença, elle aussi, par un dîner ; Strada dit par une orgie, et la malignité des contemporains s'exerça sur ces bachiques débuts. Mais, si le vin coula d'abord, le sang ne tarda point à couler à son tour. Les deux partis en présence ne se ménagèrent jamais, et c'est le propre des guerres civiles d'être fertiles en excès de toutes sortes. Images brisées, églises pillées, prêtres noyés, et en face de cela l'échafaud en permanence, que de souvenirs terribles ! Quelle histoire ! Quels enseignements, surtout dans ce passé sanglant et, malgré cela, plein d'une majestueuse grandeur !

Depuis cette soirée étrange où j'avais par hasard retrouvé côte à côte les Gueux de la grande époque et les Gueux de nos jours, je fus bien souvent obsédé par le désir de revoir les Flandres flamingantes, de parcourir de nouveau ce théâtre d'une révolution avortée ; non plus en touriste ordinaire cette fois, mais l'histoire d'une main et le crayon de l'autre, relisant à leur place ces scènes à la fois grandioses et terribles, remettant dans leurs cadres ces majestueux tableaux.

C'est ce désir que je viens de réaliser. J'ai foulé de

nouveau ce sol fécond en grands hommes de toutes sortes, fertile en grandes découvertes, et qui peut revendiquer tant de pages importantes dans l'histoire de l'humanité.

Pendant cinq mois, j'ai habité ces vieilles cités flamandes encore parées de leurs anciens atours, j'ai fouillé leur passé, feuilleté leurs archives; pendant cinq mois, j'ai parcouru ces campagnes verdoyantes, retrouvant au coin du modeste foyer les chansons du vieux temps associées aux légendes scandinaves. C'est le récit de ce voyage que je commence aujourd'hui, récit fait de vieux souvenirs et d'impressions toutes fraîches, écrit sans parti pris, comme sans prétention.

N'y cherchez point une théorie soutenue, un système développé, une opinion dominante; son seul mérite est d'être sincère; si ce mérite vous suffit, lisez-le comme je l'écris, c'est-à-dire sans idée préconçue et sans arrière-pensée.

II

Coup d'œil général. — Paysages et cités.
Caractère des habitants.

Dès qu'on pénètre dans les Flandres, le pays prévient en sa faveur. Il est riche et fertile sans être monotone. Partout les champs sont coupés par des haies fleuries ou par de longues avenues de grands arbres; à chaque instant l'œil est arrêté par des groupes colorés de rustiques chaumières formant autant de taches joyeuses, se détachant en notes claires sur la verdure qui sert de fond au tableau.

Parfaitement plane dans la partie nord de la province, la campagne se vallonne agréablement dans le Sud, ainsi que dans la partie qui longe notre Flandre française; et ces petits accidents de terrain ajoutent encore au charme du paysage. Celui-ci est du reste constamment varié: les routes qui s'entrecroisent, les villages qui se groupent diversement, les massifs de feuillage qui échancrent le ciel, transforment à tout instant le décor qu'on a sous les yeux.

Tout autour, et aussi loin que le regard peut s'étendre, on aperçoit des clochers massifs ou pointus qui piquent gaïement l'horizon, et, malgré ces pieux témoins attestant la présence de l'homme, ni les prés, ni les champs ne perdent rien de leur intime poésie.

Cette bonne terre de Flandre possède en effet un aspect essentiellement idyllique. Ne lui demandez pas cette austère grandeur des paysages du Midi, ces lignes majestueuses, ces feuillages presque noirs découpant leurs maigres silhouettes sur un ciel aveuglant, ces rochers audacieux ou ces sommets poudreux et pelés par l'ardeur du soleil.

N'exigez pas non plus la sombre mélancolie des contrées boréales. C'est avant tout un pays intermédiaire, jouissant d'un climat tempéré, avec l'eau à quelques pieds du sol et des buées rafraîchissantes, envoyées par la mer pour désaltérer ses prairies, et entretenir la constante fraîcheur de ses haies et de ses bocages. En un mot, c'est une Hollande accidentée, mais une Hollande rustique et champêtre et non pas repeinte, vernie, époussetée comme l'est la Hollande véritable.

Toute cette verdure qui vous enveloppe, ces joyeuses chaumières qui trouent le feuillage, ces vastes ruminants qui paissent l'œil demi-clos, tout cela possède un charme attractif qui vous saisit tout d'abord et qu'on subit malgré soi. Les Flamands ont un mot charmant pour exprimer cet état de l'esprit : *gezellig*, c'est-à-dire sociable, familier avec une pointe d'agrément et d'intimité dont je ne saurais trouver l'équi-

valent dans notre langue. L'expression n'existe pas en français. Eh bien, la Flandre est *gezellig*.

Avec de pareilles qualités et un aspect aussi aimable, on comprend que cette riche contrée ait de tous temps excité chez ses enfants une affection vive et durable. Dans leurs paroles et dans leurs écrits cette filiale tendresse éclate à chaque instant. Jamais ils n'en parlent sans une sorte d'attendrissement; une émotion contenue se lit à chaque page qu'ils lui consacrent. Ils louent la fertilité du sol, la bonté des coutumes, la sagesse des lois, l'industriel esprit des habitants, leur amour de l'indépendance, la puissance et la richesse des villes, la beauté des campagnes, tout enfin jusqu'au climat leur semble préférable à ce qu'on peut trouver ailleurs.

« L'atmosphère de toute cette région est tempérée; c'est la plus clémente et la plus salubre qui soit dans l'ouest de l'Europe. Le sol y est uni ou, si quelques collines le sillonnent, elles ne sont ni difficiles à gravir, ni inutiles au pays, et sur les montagnes qu'on rencontre s'étendent des villes riches et peuplées... Ni les rigueurs de l'hiver, ni les chaleurs de l'été ne s'y font trop sentir, et l'air naturellement sain est continuellement renouvelé par le vent de la mer ou celui du rivage, qui viennent balayer les émanations insalubres. » Ainsi s'exprime Sanderus¹, et ce panégyrique calme et convaincu, magistral si je puis dire ainsi, continue pendant près de mille pages d'un in-folio immense.

1. *Flandria illustrata*.

Enthousiasme patriotique, excusable s'il en fut; car la plupart des étrangers, qui visitent cette belle contrée, se laissent gagner par une fascination pareille. Fait bien remarquable! Guicciardini, le véridique Florentin, s'exprime presque dans les mêmes termes que Sanderus. Il vante « l'air partout bon et salubre... le sol propre au labour,... et en maints endroits gras et fertile, nourrissant force bétail »; lui aussi, il parle avec éloge de « ses bois et foretz prouffitables,... de ses plaisantes collines et beaux coteaux », et surtout de « ses belles et grandes citéz ¹ ».

Ces « belles et grandes citéz » en effet émerveillaient tous les étrangers. Elles composaient les plus beaux fleurons de la couronne flamande. Au xiv^e et au xv^e siècle, elles faisaient l'admiration de l'Europe entière. Ollivier de la Marche s'étonne de les voir « si florissantes en abondance de biens, de richesses et de peuples ». Æneas Sylvius n'hésite pas à déclarer que c'est en elles qu'est « la force » ² des ducs de Bourgogne; et c'est à cause d'elles que Christine de Pisan proclame la Flandre « le plus riche, noble et grand comté qui soit en chrétienté ».

Aujourd'hui cette antique splendeur des cités flamigantes a singulièrement déchu. Toujours vastes, mais dépeuplées pour la plupart, certaines d'entre elles ont définitivement abdiqué le sceptre commercial qu'elles avaient si longtemps tenu. La décadence, cette séni-

1. *Description des Pays-Bas.*

2. « *In magnis et opulentis Flandriæ civitatibus status sui (dux Burgundiæ) robur continetur.* » Inter opera Ænei Sylvi, cité dans l'ouvrage de Namèche.

lité des peuples et des villes, s'est emparée d'elles. Bruges, Ypres, Furnes et Dixmude sont maintenant des villes somnolentes, tandis que Damme et Nieuport sont les villes mortes du pays flamand.

Quelques autres plus fortunées ou plus industrieuses, plus énergiques certainement, comme Anvers, Gand, Courtrai réagissent contre cette action dissolvante et renaissent à la fortune, sinon à la gloire. Mais aucune n'espère plus jouer une seconde fois, dans l'histoire du monde, le rôle qui jadis lui fut départi.

On a beaucoup discoursu pour déterminer les causes de cette pénible défaillance. On a beaucoup discuté pour en établir les raisons, et comme toujours sans grande chance de se mettre d'accord, faute d'apporter dans le débat l'impartialité nécessaire. On s'en est pris à tout : aux princes et aux peuples, à la religion et à l'irréligion, à la domination bourguignonne et à la domination autrichienne, alors qu'il suffisait de s'en prendre au temps et aux lois immuables qui gouvernent la marche de l'humanité.

Les grandes villes flamandes, en effet, ont subi le destin inéluctable de toutes les cités populaires et florissantes. C'est la faiblesse des autres qui a fait leur grandeur. L'Angleterre et la France, ruinées par la guerre de Cent ans, étaient demeurées stationnaires pendant un siècle et demi, et la Flandre en avait profité pour attirer sur ses marchés les produits de l'Europe entière. Mais les deux grandes nations occidentales, appauvries par une lutte fratricide, pouvaient-elles demeurer toujours dans le même état de dépérissement physique et moral ? Il était clair que

les blessures finiraient par se cicatriser et que Londres et Paris, après une longue convalescence, se mettant à progresser d'une façon normale, finiraient par concentrer chez elles une grosse partie du commerce d'Occident. C'était là un fait inévitable, facile à deviner, tout comme de nos jours on peut aisément prévoir qu'Anvers et Gand, ont le droit de prétendre, pour l'avenir, à une place considérable dans l'Europe fabricante et marchande, mais non plus à cette suprématie qui contre-balançait la fortune de Venise et éclipsait totalement celle de Londres et de Paris.

A cette cause primordiale viennent s'en ajouter beaucoup de secondaires que nous aurons le temps d'examiner à loisir. Parmi celles-ci nous trouverons en première ligne un patriotisme mal entendu, amour-propre de clocher porté à ses dernières limites, qui, pendant des siècles poussa les unes contre les autres des cités qui auraient dû s'aider mutuellement, se protéger et se servir. Même devant l'ennemi commun, les vieilles cités flamingantes ne surent point imposer silence à ce sentiment étroit et jaloux, et l'espoir d'acquérir un surcroît de grandeur, par l'humiliation de leurs puissantes voisines, leur fit prêter main-forte au maître qui devait les asservir.

Cette grandeur, cette prospérité du reste, pour considérables qu'elles aient été, ne doivent pas, comme l'ont fait certains écrivains contemporains, être prises exactement au pied de la lettre. Il faut se reporter au temps et juger avec ses mesures et non avec les nôtres. On nous dit que Bruges recevait jadis cent bateaux en un jour, et voilà, tout de suite, que notre

esprit fait des siennes. Nous imaginons cent vaisseaux à trois ponts alors qu'un regard, jeté sur le port ou bien encore sur la Zwyn, nous persuade aisément que c'était cent chaloupes à deux ou quatre rameurs. De même, quand Charles-Quint, monté sur le beffroi de sa ville natale, disait avec une orgueilleuse complaisance qu'il « ferait tenir Paris dans son Gand », il voulait dire qu'en ce temps-là Paris était moins vaste que la vieille cité gantoise. Mais le Paris d'alors n'avait rien à dé mêler, comme importance, avec celui de nos jours.

On pourrait multiplier les citations de cette nature, mais à quoi bon ?

Qui donc oserait se formaliser ? Gardons-nous bien en effet d'en vouloir aux Flamands, qui, par excès de vanité nationale, tombent dans ces petites exagérations. Il n'est pas au monde de meilleure excuse que le patriotisme, et du reste les enfants de la vieille Flandre ont assez d'autres qualités excellentes, pour se faire pardonner ce que leur amour-propre de clocher peut avoir parfois d'excessif.

Ils sont en effet accueillants et bienveillants, complaisants avec les étrangers, serviables et toujours disposés à se rendre agréables ou utiles. Si vous êtes en peine de la route à suivre, il n'est pas besoin d'interroger un passant, celui-ci vous voyant désorienté s'offrira de lui-même pour vous montrer le chemin, et même se détournera de sa route s'il est nécessaire. Tous sont en outre très polis. Jamais un marchand ne vous laissera sortir de sa boutique (que vous ayez acheté ou non) sans vous remercier de l'avoir dérangé. Dans les petites villes, dans les villages,

sur les routes, toutes les personnes qu'on rencontre se découvrent au passage et vous adressent un cordial salut. Et cet hommage familial n'est pas de ceux qu'on doit à sa qualité d'étranger ou à sa mise cosue. Il m'est arrivé, courant les champs à la nuit noire, d'être salué dans l'obscurité par un « *goeden avond* » ou par un « *goeden nacht* » sans pouvoir distinguer les traits ni le costume de celui qui me l'adressait.

Ajoutons que tous ces braves gens ne bornent point leur politesse à des paroles. Ils sont en outre, et cela vaut singulièrement mieux, fort hospitaliers. On vous reçoit en famille, sans emphase et sans grandes phrases, gaiement, bonnement, sans cérémonies; mais rassurez-vous; la « fortune du pot » n'est point ici, comme en tant d'autres pays, un traître guet-apens. En Flandre la chère est abondante et bonne. Elle tient dans la vie de famille une place importante. Nous ne sommes plus en effet, chez un de ces peuples affairés et toujours pressés qui remettent le dîner à sept heures du soir, après les « affaires sérieuses ». Ici, le dîner coupe la journée en deux, et lui-même il est regardé comme une affaire d'importance.

Un grand poète a dit non sans raison :

Ces bons Flamands... il faut que cela mange !

On en a beaucoup voulu à Victor Hugo de cette boutade sans conséquence, et l'on a eu grand tort. Les peuples qui mangent, et surtout ceux qui savent manger, ne sont pas si nombreux sur la surface du globe, qu'on doive en faire fi. Je ne connais rien de

triste et de désagréable au monde comme ces gens faméliques, au ventre creux, qui remplacent les repas par des élégies. En Flandre, heureusement, rien de cela n'est à craindre. Dès qu'on entre dans une cuisine, même celle d'une auberge modeste, on est ébloui par un véritable arsenal de casseroles, de coquemards, de poêlons, de bassins en beau cuivre, brillants comme de l'or; attirail rassurant suspendu à la muraille, et capable de tranquilliser les estomacs les plus inquiets.

Le cuivre poli est du reste un des luxes des demeures bourgeoises. Il n'est si pauvre chaumière, et dans les villes il n'est ménage d'ouvrier, qui n'ait pour parure quelques objets de ce métal, fourbis, poncés, savonnés, resplendissants et, comme conséquence, il n'est si modeste maison qui ne se parfume, à l'heure des repas, d'une bonne odeur de fricot qu'on hume avec un plaisir extrême.

Si la chère est bonne, en effet, elle est en outre accessible à tous par son bon marché relatif. En aucun pays, les tables d'hôte ne sont plus copieusement servies ni à meilleur compte. Pour cinquante sous on dîne pendant deux heures, et pour trente sous on soupe pendant une heure et demie. Et durant tout ce temps l'appétit des convives se chargerait d'aiguiser le vôtre, si la faim venait par hasard à vous faire défaut.

Le repas, je le répète, est une grosse affaire. A Audenarde, au moment où je visitais l'hôtel de ville, le concierge me racontait que le matin même (c'était un jeudi, jour de marché), un boucher forain était venu s'établir sur la grande place, et avait débité de la

viande excellente, à quatre sous par livre meilleur marché que ses confrères en boutique.

« Il avait deux génisses, monsieur, deux bêtes magnifiques. Ah! ça n'a pas traîné! A onze heures tout était vendu! » Et à son accent je comprenais que c'était là, pour lui, l'événement capital de la semaine. « Il reviendra jeudi prochain, ajouta-t-il, en me reconduisant, et si monsieur est en ville, il verra quelle belle viande! »

De pareilles confidences en révèlent plus long sur les préoccupations et les usages d'un peuple, qu'un volume de considérations psychologiques. Deux heures plus tard, visitant la vieille église de Sainte-Walburge, j'étais occupé à couvrir de notes mon calepin; la vénérable concierge qui m'accompagnait, pour ne pas perdre son temps, s'était dévotement agenouillée et, les yeux demi-clos, murmurait à voix basse une fervente prière. Tout à coup retentit au dehors un bruit de crécelle, et une voix enrouée jeta un cri rauque « *Zelandsche Mossels*¹! » A cet appel bizarre, la brave femme dressa la tête, tendit les oreilles et laissant là son oraison, je la vis se lever, courir vers la porte, la franchir d'un saut, la refermer et m'enfermer, me laissant fort perplexe sur les causes de cette fuite rapide. Dix minutes après, elle rentra tenant à la main une énorme terrine remplie de moules. « Elles sont si bonnes! » me dit-elle en flamand, clignant de l'œil et faisant claquer ses lèvres. Puis, après avoir déposé

1. « Moules zélandaises! » Ces moules ont, dans tous les Pays-Bas, une grande réputation.

son fardeau dans un coin, elle s'en fut reprendre pieusement sa prière interrompue par les soins du ménage.

Mais je vous parle d'Audenarde, et il serait grand temps de procéder avec un peu plus d'ordre. C'est en effet par là que commence notre excursion dans la Flandre flamingante et cette jolie ville possède bien d'autres curiosités.

Je tenais toutefois à donner de suite ces détails, qui m'ont paru typiques, pour n'avoir pas à y revenir au cours de mon récit.

III

Audenarde. — Gloire industrielle et militaire. — L'entrée de Maximilien et de Louis XV. — Un roman impérial. — Les massacres de 1572. — Sainte-Walburge et Notre-Dame de Pamele. — L'hôtel de ville. — Les tapisseries d'Audenarde.

Audenarde est une des plus vieilles villes de la Flandre. L'histoire nous apprend en outre qu'à l'abri de ses puissants remparts, pouvant inonder les campagnes qui l'environnent, elle sut résister à ses nombreux ennemis et se montra toujours gardienne soigneuse de ses franchises, de ses privilèges et surtout de son honneur.

De plus, elle fut riche, et peut encore aujourd'hui s'enorgueillir de son industrie passée. Ses fabriques de toiles, en effet, furent célèbres dans le monde entier, et ses manufactures de tapisserie, cette artistique industrie que Sanderus appelle élégamment *Tapetiorum textrina*, avaient fait connaître son nom dans toutes les cours de l'Europe ¹.

1. « ... Quæ famam Aldenardæ per totius Europæ principum aulas propagat. » Sanderus, *Flandria illustrata*.

Certes, voilà de beaux fleurons pour une couronne murale : « L'opulence et la bravoure », comme on disait alors. Pendant six siècles, Audenarde put se montrer justement fière de ces deux titres bien mérités. Aujourd'hui, elle a dû abdiquer l'un et l'autre. Ses remparts ont disparu, son industrie s'est éteinte et, pour retrouver quelques lambeaux de sa gloire effacée, il nous faut consulter les vieux plans, les vieux livres, les archives et les chroniques du temps passé.

Ses antiques murailles pourtant avaient supporté de bien rudes épreuves sans faiblir et méritaient un meilleur sort. Quatre fois, en moins de deux siècles, l'effort des Gantois était venu se briser contre elles sans pouvoir les entamer; et en 1382, elles avaient vu s'évanouir la puissante armée de Philippe van Artevelde.

Notez que les Gantois ne furent pas les seuls auxquels les habitants d'Audenarde surent vaillamment résister. Jusqu'au ^{xviii}^e siècle, leur ville eut une réputation de « haute vaillantise », que personne ne contestait. Emmanuel Sueyro¹, un sévère Espagnol, la qualifie de place de « *buena fortificacion* ». Le P. Bousingault, qui parcourait le pays cinquante ans plus tard, nous la désigne comme une « ville très forte² ». En 1684, Louis XIV dut renoncer à s'en rendre maître et, de dépit, il la fit bombarder. Le maréchal d'Humières, qui fut chargé de cette détestable besogne, s'en acquitta avec tant de conscience, que le 7 août

1. *Descripcion breve del Pais Bazo*, 1622.

2. *La Guide universelle de tous les Pays-Bas*.

1736, par conséquent cinquante-deux ans après l'événement, le collège des bourgmestres et échevins déclarait « que la ville d'Audenarde a éprouvé des dégâts si considérables, lors du dernier bombardement par les Français, qu'elle est hors d'état de se relever de ses ruines¹ ».

Pour être exact, il faut ajouter qu'antérieurement à 1684, la ville avait été deux fois déjà occupée par les armées du grand roi, sans avoir eu, à beaucoup près, à subir des dégâts pareils. Audenarde conserve même, encore de nos jours, un artistique souvenir de la présence des Français dans ses murs. Sur sa grande place s'élève une fontaine monumentale, dont la première pierre fut posée le 25 septembre 1676, par Claude Talon, gouverneur général, pour le roi de France, de tous les pays conquis. Longtemps cette fontaine porta le nom de « Fontaine royale ». Pendant trois ans, elle fut surmontée d'une fleur de lis gigantesque en cuivre doré. La fleur de lis disparut la première, puis le nom suivit, seule la fontaine nous est restée.

La place, sur laquelle elle développe sa vasque à ressauts, est très vaste. Elle forme une espèce de grand carré tout bordé de maisons peinturlurées, dont les nuances claires vont du jaune beurre frais au gris blanc azuré. C'est l'ancien forum de la cité, et l'on s'étonne de lui voir de telles dimensions pour une ville aujourd'hui de médiocre importance.

1. Voir, aux Archives d'Audenarde, le *Register van resolutien van burgmeester en Schepenen*.

Mais pour le repeupler, il suffit de relire une page de son histoire. Ouvrez les vieilles chroniques, et cette grande place d'Audenarde va vous apparaître couverte d'hommes d'armes et illuminée par la lueur des torches, dont les sanglantes clartés se reflètent sur les armures. C'est Maximilien, qui fait son entrée dans la cité surprise quelques heures plus tôt par Philippe de Clèves, et qui fait crier par les rues que « nul ne s'effraye ni ne bouge de sa maison, car il ne veut que bien à ceux-là de la ville ¹ ». Consultez les archives, le tableau change. Cette fois la place regorge de brillants cavaliers et d'uniformes dorés. Vous assistez à l'entrée solennelle de Louis XV, entouré de sa cour et recevant les hommages du « Magistrat » et du peuple. D'un côté, les costumes chamarrés, les livrées éclatantes, l'arrogance satisfaite ; de l'autre, les vêtements sombres et l'humilité commandée. « Vous observerez, avait écrit le duc de Boufflers, deux jours avant la cérémonie, que le Magistrat doit être genou en terre, ainsi que celui qui porte la parole ². »

Tous ces souvenirs revivent sur cette grande place d'Audenarde ; ils revivent surtout dans les monuments qui la bordent : l'hôtel de ville qu'on a maintes fois

1. *Mémoires de Messire Ollivier de la Marche.*

2. Cette lettre du duc de Boufflers, qui n'a, je crois, jamais été publiée, se trouve aux Archives d'Audenarde. Elle est datée « du camp de Brest, le 23 juillet 1742 » ; en forme de *P. S.*, le duc ajoute de sa main : « Il est essentiel que vous fassiez répandre du sable dans les rues que parcourera (*sic*) Sa Majesté en entrant dans la ville et lorsqu'elle sortira. » Curieuse mention, qui prouve qu'en bon courtisan. Boufflers savait tout prévoir.

comparé à une châsse énorme et qui est un véritable bijou de pierre merveilleusement ciselé; le chœur rébarbatif de la vieille Sainte-Walburge, et, dans un coin timide et retiré, la maison au long toit où, suivant la légende, naquit Marguerite de Parme.

Cette maison est à deux étages, surmontés de fenêtres à pinacles, et flanqués d'une grosse tour. C'est là qu'un prince jeune et voluptueux, qui devait tenir dans sa main les destinées du monde, connu, dit-on, cette Jeanne van der Gheenst dont on sait si peu de chose aujourd'hui. La chronique du temps a essayé d'en faire une héroïne de roman, une haute damoiselle. Selon Strada, elle était la fille « de Jean van Ghest et de Marie Coquamba, tous deux considérables parmi la noblesse de Flandre ». Il nous la montre « d'une beauté merveilleuse, que sa vertu rendait encore plus éclatante ». « Elle fut demandée en mariage, continue le galant Italien, par un grand nombre de hauts personnages, dont elle frustra les espérances, par le dessein qu'elle avait de se consacrer à Dieu... Mais ayant été conduite au bal avec quelques femmes de condition, elle apprit dans ce divertissement, qu'il est bien difficile de faire montre de sa beauté sans exposer sa vertu, et de défendre sa chasteté contre un prince puissant et amoureux¹ ».

L'intrigue, on le voit, se noue par des préliminaires délicats, elle est coquettement conduite, menée d'une façon romanesque et n'a rien qu'un défaut : celui de n'être pas vraie. Une pièce retrou-

1. Strada, *Histoire de la guerre de Flandre*.

vée aux archives d'Audenarde vient, en effet, démolir de fond en comble tout cet échafaudage si galamment édifié. Cette pièce est la minute authentique d'un certificat de parenté, délivré par le conseil communal à deux parents maternels de la duchesse de Parme.

Elle est rédigée dans la forme ordinaire propre à ces sortes de documents, et datée d'octobre 1561. « Robbert de Boelare, âgé de soixante-cinq ans; Florens de la Donct, âgé de soixante-trois ans, et Arent Roes, âgé de cinquante ans; tous gens de bien et dignes de foy, » dit cet acte, « ont eu bonne cognoissance de feu Gillis van der Gheenst et demoiselle Jehanne van der Coye, sa femme, les quelz ont constant leur mariage procréé Bauduin, damoiselle Jehanne, Marie et Agnès van der Gheenst, la quelle damoiselle Jehanne est mère de la très puissante Dame, Madame la Ducesse de Parme et Plaisance, gouvernante des pays de par de ça. » L'acte nous dit ensuite que Jehanne fut mariée à maître van den Dycke et que Marie épousa Jehan Schot, clerc du Saint-Sang de la ville de Bruxelles. Quant à Bauduin et Agnès, en faveur desquelles on dresse le certificat de parenté, ce sont « povres gens de bien, de bonne fame, renommée et conversation, demourans en la parciehe de Nukercke, au pays d'Alost, chargiez de plusieurs petits enfanz, gaingnans leur vie par l'arht et stil de la tappisserie¹. »

Certes, nous voilà bien loin du roman imaginé par

1. Voir l'original aux Archives d'Audenarde.

Strada, et de ces parents « considérables parmi la noblesse de Flandre », Jeanne était la fille d'un manant de Nukerke, rien de plus. Au temps où Charles-Quint, assiégeant Tournai, avait son quartier général à Audenarde, elle figurait sans doute parmi les filles de chambre de la comtesse de Lalain. C'est là que le prince jeune et galant dut remarquer son joli visage. Le reste va de soi... « l'occasion, l'herbe tendre... » fantaisie d'empereur, du reste, et qui dura peu, mais qu'il fallait couvrir d'un manteau romanesque. De là, ces inventions de Strada, qui ne trompèrent que ses contemporains, car, dès le **xvii^e** siècle, elles étaient révoquées en doute, et même il semble qu'à cette époque on ait nié le mariage de Jeanne avec maître van den Dycke ¹.

Ce dernier fait, toutefois, est hors de conteste. Il est bien avéré que le prince se débarrassa de sa maîtresse flamande en la mariant à l'un de ses fidèles serviteurs, et que, par manière de compensation, il fit ce mari accommodant seigneur de Santvliet et Berendrecht, et premier maître des comptes de Brabant. Mais il tint à garder près de lui sa fille Marguerite, il la fit élever par sa tante, la fière archiduchesse d'Autriche dont elle avait reçu le prénom, et il la combla d'honneurs et de distinctions, jusqu'au jour

1. Un manuscrit déposé à la Bibliothèque de Bourgogne (n° 17,362) semblerait du moins l'indiquer. Il porte le titre de *Mémoires et preuves que dame Jenne (sic) van der Genst, mère de la duchesse de Parme, a été mariée à Guillaume vanden Dycke, conseiller et premier maître des comptes de Brabant, etc.* » Ce manuscrit, qui date du **xvii^e** siècle, semble être une réfutation de bruits malveillants répandus à cette époque.

où il la plaça presque sur un trône, en lui confiant le gouvernement des Pays-Bas. Curieuse marque du temps que cette royale bâtarde, transformée par la volonté paternelle en dépositaire de la morale publique, et chargée de défendre le catholicisme contre l'esprit d'examen, qu'on qualifiait alors de « dangereuse nouveauté ».

La maison où naquit cette intelligente princesse, est, si je puis dire ainsi, bâtie à l'ombre de la haute église de Sainte-Walburge, dont l'architecture, agglomération de morceaux d'époques différentes, ne manque cependant ni de caractère, ni de grandeur. Il est peu d'églises du reste, en aucun pays, qui aient passé par des vicissitudes plus cruelles. Incendiée en 880 par les Normands, brûlée deux fois depuis par les Gantois, restaurée sous Jean sans Peur, on commença en 1414, par ordre de ce prince, à reconstruire ce vieux sanctuaire; mais cette réédification marcha si lentement qu'un siècle plus tard il n'y avait d'achevé que la nef et les bas-côtés. C'est alors que l'on arrêta les travaux, et, sans doute par manque d'argent, on se borna à raccorder la nef nouvelle aux anciennes constructions du chœur.

On comprend qu'avec de pareilles lacunes, Sainte-Walburge soit plus imposante que vraiment belle. Ses irrégularités de construction lui donnent même, par place, un caractère grandiose qu'elle n'aurait point sans cela. C'est ainsi qu'à l'intérieur, la prodigieuse hauteur de sa nef, qui atteint cent pieds sous clef, est rendue plus majestueuse encore par un chœur étroit et mesquin, que le mauvais goût de notre temps a en-

jolivé de pilastres corinthiens, de rinceaux et de guirlandes.

Rien d'antique n'est demeuré, du reste, sous ces voûtes vénérables. Toute la parure du vieux temple a été renouvelée. Les saints perchés sur leurs consoles, la chaire, d'architecture tourmentée, les autels bistournés, tout cela n'a pas plus d'un siècle et demi. On sent que la fureur des iconoclastes a passé par là à maintes reprises. Ajoutons que ce que les iconoclastes avaient respecté, on l'a détruit ou gâté depuis soixante ans.

Dans le chœur, devant le maître-autel, s'étend une large dalle noire, dans laquelle sont gravées quatre austères effigies, souvenir de ces temps de luttes fratricides et de fureurs religieuses.

Le 4 octobre 1572, de sinistre mémoire, une foule fanatisée, composée de furieux, s'emparait d'Audenarde par surprise, massacrait le grand bailli, Josse de Cortewille, se saisissait de quatre curés de la ville et de celui de Pamele, les garrottait et les noyait dans l'Escaut. Ce sont ces prêtres qui reposent sous ces dalles, l'histoire a recueilli leurs noms et l'Église les vénère comme martyrs ¹.

Six ans plus tôt, Sainte-Walburge avait reçu une visite toute pareille. Une autre bande également fanatisée l'avait envahie pour « briser les images » comme on disait en ce temps là. Ce n'est qu'en suivant dans les archives des municipalités le récit de ces événe-

1. L'histoire de ce massacre se trouve détaillée dans un manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne (*Gueusianismus Flandriae occidentalis*, auctore Carolo Wynckio). Voir aussi une gravure du *Theatrum crudelitatum hereticorum* (Anvers, 1587), où cette scène est représentée.

ments étranges qu'on peut en saisir l'effroyable soudaineté et comprendre l'épouvante qui en était la conséquence. « Le Samedi xxiii^e du dit mois (d'août) estant le iour de Saint Bartélemy, entre vi et viii heures du matin, en un instant et moment de temps, s'est trouvé une grosse troupe de gens ramassez de tous coustéz... les quels estans suivyz d'une grande multitude de peuple, sont avec une très grande fureur entréz en les eglises, rompans tout ce que paravant n'avoit esté osté. » Ainsi s'expriment les magistrats d'Audenarde¹; et plus loin, ils avouent leur stupeur et leur « très-grande perplexité, ne sachans comprendre comment un tel feu estoit ainsy par tout le país allumé ».

Ce sentiment de stupéfaction se retrouve du reste chez tous les contemporains de ces actes funestes. Il forme la note dominante de toutes les chroniques, de tous les récits d'annalistes de ces temps troublés. « Cette folie furieuse, dit Meteren, passa par tout le pays comme un vent. » Messire Jean le Petit, plus imagé dans son style naïf, nous peint cette furie de dévastation « come si ce fust esté un tonerre, un escler, ou la foudre qui eust passé un même instant partout. » Personne du reste ne cherche à excuser ces excès, ni à leur trouver une raison, pas même ceux qui tiennent pour les idées nouvelles. Les magistrats s'efforcent de dégager leurs bourgeoisies respectives de toute accusation de complicité. Ceux d'Ypres rejettent toute la responsabilité de ces actes de vandalisme

1. Voir la *Justification du magistrat d'Audenarde*.

sur « les manans de la ville¹ ». Ceux d'Audenarde sur « de jeunes garçons et gens de petite estoffe et qualité². » Meteren est encore plus explicite : « cela se fit, nous dit-il, par un tas de canailles³; » et l'auteur de la *Grande Chronique* affirme que les ministres, tout les premiers « blasmèrent telles voyes de faict commises par des enfans et garçonailles, entre les quelles se meslèrent quelques brigandeaux, chercheurs de butin⁴. »

Sainte-Walburge, comme bien l'on pense, n'eut point teule dans Audenarde à souffrir de ces fureurs iconoclastes. La vieille église de Pamele fut, elle aussi, singulièrement maltraitée. Sa position excentrique lui valut même d'être visitée la première par cette foule en délire. Elle est en effet située bien loin de la grande place, à l'autre bout de la ville, et, pour arriver jusqu'à elle, il nous faut traverser deux branches de l'Escaut.

La première de ces branches, ou plutôt le premier de ces bras a la forme et la placidité d'une sorte de canal, bordé de maisons sans quai, frustes, colorées, vermoulues et capables par leurs lignes enchevêtrées et leurs tons chauds de faire pâmer de joie un aquarelliste. Imaginez un tumulte, je ne trouve pas d'autre mot, de teintes vives et joyeuses, de maison titubantes avec des balcons de travers et de grandes cages vitrées

1. Requête présentée à la Gouvernante par le magistrat d'Ypres (p. 72 du *Mémoire justificatif*).

2. *Justification du magistrat d'Audenarde*, art. xciii.

3. Meteren, *Annales*.

4. *Grande Chronique de Hollande et Zélande*.

suspendues dans le vide. Placez là-dessus des tuiles rouges, des cheminées noires, et par places des touffes de verdure. Voilà le tableau coloré, chaud de ton, qui se déroule sous vos yeux et que reflètent gaiement les eaux claires et limpides baignant paisiblement ces grands murs jaunis, effrités par les ans.

Ce premier bras franchi, on suit un écheveau de rues, on traverse, sans s'en douter, l'ancien emplacement du château de Pamele, dont les fossés comblés portent maintenant des maisons, et l'on arrive à l'autre bras de l'Escaut, plus large celui-là, bouillonnant et tapageur. C'est sur ses bords, que s'élève Notre-Dame de Pamele, simple de formes mais noble d'aspect, intéressante comme architecture et surtout vénérable.

Ses vieilles pierres noircies par les siècles, inégales et rugueuses ; ses grands arcs cintrés qui enveloppent trois ogives taillées en lancette ; ses murs robustes qui, confiants dans leur masse, dédaignent le secours des arcs-boutants et des contreforts ; tout cela concourt à lui donner un caractère auguste. Ajoutez les grandes herbes qui croissent à ses pieds, la rivière où se mire son austère profil, les maisons humbles et basses qui lui font un respectueux entourage, un austère crucifix, rigide et déteint, plaqué contre un mur incliné, et vous aurez une idée assez exacte de la physionomie à la fois imposante et mélancolique qu'affecte ce doyen de l'art religieux.

À l'intérieur, malheureusement, Notre-Dame de Pamele a perdu tout son caractère. Les ogives de la nef et du chœur ont fait place à des cintres antiques agrémentés de feuillages et de couronnes ; un grossier plâ-

trage masque les galeries supérieures; et les tailloirs des chapiteaux ont été brutalement entamés pour éviter les saillies. Par places, on a débarrassé la maçonnerie primitive de ces ornements détestables, et le squelette de la vieille église apparaît en ces endroits, vénérable, grandiose, cent fois plus imposant avec sa pierre fruste et noire, cent fois plus beau malgré ses mutilations, qu'avec sa parure moderne et ses atours de mauvais goût.

Deux mausolées, voilà tout ce qui reste d'ancien dans ce vieux temple. Ils sont situés de chaque côté de la nef. L'un d'eux renferme « Mess^{re} Joos de Joingny, le premier dict Sire d'Audenarde » mort en 1504 ; lequel repose en effigie sur son propre tombeau. Il est couché sur la plaque funèbre, en grande tenue, avec la cuirasse et le surcot tout brodé à ses armes, ayant à ses côtés Josine de Rokeghien, son épouse, elle aussi vêtue de ses atours, le visage encadré dans une gracieuse cornette.

L'autre monument est construit dans le même style, mais plus récent et déjà de moins bon goût. L'artiste n'a point trouvé que la placidité sereine de la mort suffisait pour exprimer ses lugubres pensées. Au lieu d'éveiller le respect il a voulu inspirer l'horreur, et sous la dalle noire, où reposent les nobles hôtes de cette demeure suprême, il a ménagé une niche, et dans cette niche, il a mis deux cadavres rabougris et repous-sants.

Ce tombeau, comme le précédent, abrite un sire d'Audenarde, Philippe de Locquenghien, le premier de cette famille, dit l'épitaphe, qui porta ce titre

envié : « PRIMUS ISTIUS FAMILIÆ DICTUS D^{nu}s DE ALDENARDIA. »

Le seul monument d'Audenarde qui n'ait point eu à souffrir de la furie des iconoclastes et des embellissements maladroits des architectes modernes, c'est son hôtel de ville. Symbole des libertés communales, des privilèges et des franchises, il est tout naturel qu'il ait été respecté par une révolution bien plus sociale que religieuse, et dont le caractère exact n'a pas encore été justement défini. Sa construction relativement récente l'a en outre préservé des outrages et des restaurations barbares qu'on a prodigués, hélas ! à tant d'autres monuments.

Dire simplement que ce gracieux *stadhuis* est le plus bel édifice de la ville, certes ce serait trop peu. C'est en effet, dans sa petite taille, l'un des édifices les plus remarquables qui soient non seulement dans la Flandre, mais encore dans l'Europe entière.

Il est l'œuvre, et on peut ajouter le chef-d'œuvre d'un architecte de Bruxelles, Henri van Pède, et, bien qu'il ait été commencé en plein xvi^e siècle¹, il est conçu dans un pur style gothique. C'est un monument à la fois élégant et coquet, à trois étages, percés chacun de six fenêtres en façade, avec un avant-corps, au centre, se terminant en une haute tour garnie de pinacles, de balustrades, de statuettes et

1. Le comte Philippe de Lalain en posa la première pierre le 14 mai 1525. La construction fut achevée en 1537, et coûta 65,754 livres parisis, 16 sols, 2 deniers. Il a été publié une intéressante monographie sur cet hôtel de ville. Voir *Documenten rakende de bouwning van het stadhuis te Audenarde*.

d'un carillon. Une série d'arcades formant un large porche précèdent la façade, et celle-ci, surmontée d'un long toit d'ardoises, hérissée de statues et couronnée par trente clochetons, est tout ornée, du haut en bas, d'ogives, d'arcs en saillie, de niches en retraite, de balustrades trilobées, de feuillages rampants, de trèfles et de rinceaux, qui la transforment en une dentelle de pierre du plus charmant effet.

A l'intérieur, cette délicieuse construction a encore conservé en partie son cachet. Une vieille porte de fer, toute bardée de lames, toute hérissée de clous, en défend l'accès. On la franchit toutefois, et l'on pénètre dans une salle immense, éclairée par dix fenêtres à meneaux. Au centre de cette salle, en face de la porte qui donne sur la *bretèque*¹, se dresse une grande cheminée dont le linteau, soutenu par deux lions, est couronné par une frise élégante, et porte fièrement les armes des deux Flandres, avec celles de la maison de Hasbourg au milieu.

L'hôtel de ville renferme encore une autre belle cheminée, placée, celle-là, dans la chambre des Échevins. Dans cette même chambre on voit, en outre, un portail magnifique, célèbre parmi les connaisseurs, et qui mérite sa célébrité. Il est en bois de chêne, construit dans le meilleur style de la Renaissance, et fut exécuté en 1534 par Paul Vanderschelden dont il est assurément l'œuvre maîtresse. Les trois portes qui le

1. La *bretèque* est la tribune extérieure par laquelle on criait les arrêts et jugements, au peuple rassemblé sur la place. Toute ordonnance, pour être valable, devait avoir été criée à la *bretèque* ou au *perron*.

composent sont formées par vingt-huit caissons ayant chacun un motif différent, mais toujours fait d'amours joulus, entremêlés de vases et d'arabesques. On ne peut imaginer rien de plus parfait, dans ses multiples détails, comme pureté de dessin et finesse d'exécution, et l'ensemble en serait d'une suprême élégance si la frise, un peu lourde pour un travail si délicat, ne venait en charger la svelte ordonnance.

Aux murs sont accrochés de grands et sévères tableaux, sombres d'aspect, avec des personnages emperruqués à la mode de Louis XIV. Malgré soi, en voyant leurs pesantes figures, on se prend à regretter que l'édilité prudente n'ait point mis en leur place quelques-unes de ces bonnes tapisseries du vieux temps, qui avaient valu à leur ville le plus clair de sa fortune et une partie de sa célébrité.

Il est curieux que cette industrie, qui eut jadis en Flandre une si grande importance, et qui tient dans l'histoire d'Audenarde une place si vaste, ait laissé si peu de traces dans tout le pays.

Un chroniqueur estime à vingt mille le nombre des ouvriers qui, tant en ville qu'au dehors, vivaient de cet artistique travail, et il est pour ainsi dire impossible de feuilleter les chroniques, les mémoires ou les annales de la vieille cité, sans y trouver quelque requête ou quelque décision se rapportant à la « tapisserie ».

Même aux jours les plus troublés, on la voit apparaître comme une préoccupation constante des magistrats et du gouvernement central.

En 1566, au moment où la ville est menacée par les sectaires, l'autorité communale, malgré tous ses em-

barras, ne la perd point de vue et s'inquiète de ce que vont devenir les tapissiers d'Audenarde. « Ils sont apparens d'estre reduyts à extrême povreté, écrit le Conseil à la Gouvernante, come estans la plus part povres tapisseurs quy ne treuvent plus à besoigner¹. » Et Marguerite qui, au milieu de ses grandeurs, n'a point oublié tout à fait ses modestes origines ni le lieu de sa naissance, répond avec bonté à ces doléances : « Il faudroit que les riches marchans et bourgeois employassent quelque argent à faire besoigner, tant en tapperie que aultrement, pour oster auctunement l'oysiveté qui, causant povreté, conduit les indigens à sédition et pillage² ».

Plus tard, quand il s'agit de fermer les portes de la ville pour empêcher les sectaires de l'envahir, les magistrats n'osent le faire, et la cause qu'ils en donnent, c'est que « les inhabitants des dicts faubourgs et seigneuries, estans la plus part tapisseurs, debvoyent nécessairement venir en la ville les dimenches et jours de festes, et ce pour avoir argent de leurs maîtres, rapporter ouvrage, en demander de l'autre, comme patrons, laines, filets et choses semblables, tout ce que d'ancienneté ils sont accoustuméz de faire à tels jours, pour n'estre les aultres jours distraits de leurs ouvrages³ ».

Pour avoir une idée exacte de l'importance de la fabrication d'Audenarde et de la perfection de ses produits, il

1. Voir la *Justification du magistrat d'Audenarde*.

2. Cette lettre de la duchesse, qui figure aux Archives de la ville porte la date du 28 juillet 1566.

3. Voir la *Justification du Magistrat, etc.*

n'y a qu'à voir à quels artistes ses industriels demandaient des modèles et des cartons. Au beau temps de leur production, ils mettaient à contribution les peintres les plus fameux de l'école flamande. Téniers le jeune fut un de leurs fournisseurs les plus assidus. J'ai trouvé, aux archives d'Audenarde, deux lettres de ce maître, adressées à un négociant de la ville, « *Mynheer Pieter van Veeren coopman van tapyten op de groote meerck.* » L'une d'elles est particulièrement intéressante, car elle contient la note de plusieurs fournitures¹. Les pièces les plus chères étaient payées cinquante florins, d'autres trente-deux seulement; j'entends les morceaux signés par le maître, car dans le nombre il s'en trouve du peintre L. de Hondt, qui ne sont estimés qu'à seize florins.

Parmi les compositions de Téniers mentionnées sur facture, je relève : *un Été (Eenen Somer)*, *un Hiver (Eenen Winter)*, *une Tabagie (Toebackdrinker)*, *des Joueurs de cartes (Caartspelders)*, etc. Il serait curieux de retrouver aujourd'hui les tapisseries tissées d'après ces cartons, et qui peut-être n'ont point été détruites. Elles seraient faciles à reconnaître, car une ordonnance de 1671, qui n'était pas encore tombée en désuétude, arrêta « que tous les maîtres tapissiers d'oresavant seroient obligez, ensuite du iv^e article de leur caroline, de faire travailler par leurs ouvriers, au commencement de chaque pièce et dans la lizière d'en bas, leurs noms de baptême en brief et

1. J'ai publié, en janvier 1877, une analyse de ces lettres dans la *Chronique de la Gazette des Beaux-Arts*.

leurs surnoms tout au long, afin que la fabrique de chacun soit connue ».

Aujourd'hui, en voyant Audenarde avec ses rues tranquilles et ses maisons silencieuses, on a peine à se figurer qu'elle ait été jadis un centre industriel de quelque importance, et même, dans toute la contrée, on semble avoir oublié le rôle considérable qu'elle a joué jadis dans l'histoire du pays flamingant.

IV

Courtrai. — La bataille des éperons d'or et la défaite de Rosebecke. — Notre-Dame et Saint-Martin. — Le béguinage. — Le beffroi de l'hôtel de ville.

D'Audenarde à Courtrai la distance n'est pas longue. Elle le serait que le touriste ne songerait guère à s'en plaindre, tant le chemin qu'il faut suivre est agréable et varié. Partout la campagne est non seulement riche, mais encore riante et pittoresque. La nature, dans ces heureux pays, ne se contente pas d'être aimée pour les biens qu'elle prodigue. Elle veut encore être trouvée jolie, et se montre en tous temps sous de gracieux aspects.

L'entrée de Courtrai rappelle celle de sa voisine. Plus de fossés, plus de remparts, des voies spacieuses, des rues larges, de vastes places ; mais, hâtons-nous de le dire, nous ne sommes plus ici dans une demi-solitude. Courtrai est vivante, animée, peuplée, bruyante même parfois. Les lourdes voitures ébranlent ses pavés et font trembler ses vitres, la foule à

certaines heures envahit ses trottoirs, et même dans ses faubourgs, en prêtant tant soit peu l'oreille, on distingue ce bourdonnement vague, indécis qui fait, pour ainsi dire, partie de l'atmosphère des cités peuplées.

La vieille *Kortryk* ne s'est point endormie en effet dans des préoccupations d'un autre âge. Le passé et le présent se sont livrés bataille dans ses murs. Le métier du tisserand et la machine du tisseur ont été mis aux prises. Cette dernière a remporté la victoire; elle a chassé, proscrit, détruit et remplacé son rival démodé. Le champ de bataille lui est demeuré sans conteste, et Courtrai peut aujourd'hui, comme il y a deux siècles, s'enorgueillir à juste titre des « belles nappes, serviettes et ameublements qu'on y fabrique en forme de damas, et qui sont fort recherchés dans toute l'Europe¹ ».

Malheureusement pour la commerçante cité, toutes les batailles qui se sont livrées à l'ombre de ses murailles n'ont point été ni si fécondes, ni si propices. Pendant quatre siècles, en effet, les campagnes qui lui forment une verdoyante ceinture, ont servi de champ clos à des hordes furieuses. La Lys, cette jolie rivière, à qui elle doit une si grande part de sa prospérité, a roulé dans ses flots des cadavres sans nombre. Dix fois la torche incendiaire s'est promenée dans ses faubourgs. Du haut de ses clochers on découvre les champs funèbres de Rosebecke, et c'est à ses portes qu'eut lieu cette boucherie terrible,

1. *Les Délices des Pays-Bas.*

à jamais célèbre dans l'histoire sous le nom de « journée des éperons d'or ».

J'ai voulu, me trouvant sur les lieux mêmes, relire dans les récits du temps la narration de ce dernier événement, qui devait avoir dans la suite des conséquences si désastreuses pour la ville de Courtrai.

On était aux premiers jours de juillet 1302, au moment des plus fortes chaleurs. Les Flamands, commandés en apparence par Jean de Namur et par le comte Gui, mais en réalité par Pierre de Coninck et Jean Breydel, étaient campés aux abords de la ville. Courtrai était en leur pouvoir; seul le château était demeuré aux mains des gens du roi. Avertis de l'approche de l'ennemi, les communiers avaient choisi leur champ de bataille, et les dispositions qu'ils avaient prises étaient aussi habiles que prudemment combinées.

Grâce à une vieille chronique manuscrite¹, on peut reconstituer sans peine l'ensemble de leurs troupes et leur ordre de combat. Ils comptaient environ soixante mille hommes, tous robustes et bien armés; non pas comme on l'a cru longtemps, composés de bandes indisciplinées et confuses, mais la plupart « serments » ou corporations, pourvus de longues piques, de lances ferrées, d'épées tranchantes, ou de ces massues terribles, qu'ils nommaient par dérision *goedendag*, c'est-à-dire « bonjour ».

A grans bastons pesanz ferrez,
Avec lonc fer agu devant².

1. *Anonymi monachi chronicon Flandrie.*

2. G. Guiard. Voir la *Branche des royaux lignages* et la *Chronique*

C'est dans les champs de Groningue qu'ils avaient opéré leur concentration. Leur front était couvert par un ruisseau disparu depuis dans les agrandissements de la ville. Un coude, que formait ce ruisseau, couvrait leur gauche, et la Lys, qu'ils avaient à dos, présentait pour eux le double avantage d'empêcher qu'ils ne fussent tournés, et, en enlevant à leurs troupes la possibilité de la fuite, de placer celles-ci dans l'alternative de vaincre ou de mourir. Enfin ils avaient renforcé leur front de combat, en creusant en avant des trous et des fossés, qu'ils avaient recouverts de branches.

Le 8 juillet au matin, l'armée royale, forte de cinquante mille hommes, et renfermant dans son sein la fleur de la noblesse de ce temps, apparut à l'horizon. Sous les ordres du jeune comte d'Artois, elle prit position en face des bandes communières. Le 9 et le 10 au matin quelques capitaines, les sires de Barlas et de Mantoue notamment, allèrent reconnaître les positions de l'ennemi. Ils étaient l'un et l'autre capitaines d'archers, vieux routiers, hommes de main et d'expérience. Leur reconnaissance opérée, ils se rendirent auprès du connétable de Nesle.

« Gardez-vous, lui dirent-ils, d'engager votre précieuse noblesse contre ce ramassis d'hommes désespérés. Les Flamands ont laissé dans Courtrai leurs bagages et leurs vivres. Nous allons les harceler avec nos archers et les couper de la ville. Il faut que ces

métrique. Dans ce dernier ouvrage, Guiard donne une description détaillée de ces armes terribles, dont il devait, dans cette journée, être fait un si effroyable usage.

gens-là mangent trois ou quatre fois par jour. Quand ils commenceront à battre en retraite, tombez sur eux, vous en aurez promptement raison. »

Le conseil était sage, et le connétable se montra disposé à le suivre. Le comte d'Artois toutefois ne voulut rien entendre. Le lendemain, au moment d'engager l'action, le vieux Raoul de Nesle renouvela ses sages remontrances, mais le jeune prince s'emporta et tout bouillant de colère : « Par le diable, s'écria-t-il, c'est là un conseil de Lombard ! Connétable, auriez-vous peur de ces loups, ou bien auriez-vous par hasard de leur poil ? » — « Sire, répondit tristement le connétable, si vous voulez me suivre au milieu de vos ennemis, je vous conduirai si loin que vous n'en reviendrez pas. » L'ordre d'attaque fut alors donné.

On sait le reste. L'armée française, qui primitivement avait été divisée en dix corps, fut réduite à trois, et dans ce nouvel ordre s'avança au milieu de ce terrain coupé de fossés et de trous, où elle ne tarda pas à s'embourber jusqu'au ventre des chevaux. A ce moment le massacre commença, épouvantable, inouï, car les cavaliers ignorant ce qui se passait en tête de leurs colonnes, poussaient droit devant eux et avançaient toujours, écrasant ceux qui les précédaient.

Il était neuf heures et quart, lorsque le comte d'Artois eut enfin connaissance de la situation. Fou de désespoir et de rage, il groupe à la hâte le corps qu'il commandait et qui formait la réserve, s'élance à sa tête, franchit d'un bond le ruisseau rempli de morts, pénètre au plus fort du carnage, pousse jusqu'à l'étendard de Flandre, le saisit à la hampe, et

malgré les coups de massue et de hache qui pleuvent de toutes parts, il en déchire un lambeau. En ce moment un frère lai de l'abbaye de Ter Doest, Guillaume van Saeftingen lui porte un coup si violent que le prince roule à bas de son cheval. Il est alors assailli par une foule avide de sang qui se rue sur son corps. On l'achève à coups de masses d'armes, et un boucher de Bruges, qui lui avait déjà abattu le bras, lui arrache la langue, et s'en va offrir ce dégoûtant trophée à Jean van der Marct.

La mort du jeune général, au lieu de ralentir le massacre, ne fit que lui communiquer une ardeur nouvelle. Les débris de l'armée française, enveloppés par les bandes flamandes, furent impitoyablement égorgés. Rien de ce qui resta sur le champ de bataille ne demeura vivant. Le peu qui parvint à s'échapper fut poursuivi avec une furie sans égale. Des détachements qui s'étaient enfuis furent rejoints du côté de Zweveghem, de Saint-Genois et jusqu'au-dessus de Dottignies, et massacrés sans rémission. Une bande nombreuse, enveloppée auprès de la Léproserie de la Madeleine, fut assommée à coups de masses d'armes. Une autre, commandée par Guillaume de Mosschere, eut le même sort près de la montagne. Les vainqueurs ne firent pas de quartier, et même après la victoire, se montrèrent inaccessibles à la pitié. « *Omnes occidēbant crudeliter*, dit un contemporain¹, *donec totaliter de victoria securi essent, non parcebant.* »

1. *Anonymi monachi chronicon Flandriæ* : « Ils égorgaient tout avec cruauté, et, bien que tout à fait certains de la victoire, ils n'épargnaient personne. »

Lorsque, faute de combattants, l'action se ralentit sur le champ de bataille, vingt mille français y avaient trouvé la mort, et dans ce nombre sept mille chevaliers, onze cents nobles, sept cents seigneurs bannerets et soixante-trois comtes, ducs ou princes. J. Meyerus, le vieux chroniqueur flamand, constate que la fleur de la noblesse du monde entier avait péri dans cette journée terrible, et le P. Daniel ajoute qu'il n'était pas de grande famille en France, qui n'eût un père, un frère ou un enfant à pleurer.

Cette victoire dépassait tellement toutes les espérances des Flamands, qu'ils n'hésitèrent pas à en faire remonter le mérite principal à la protection céleste. En hommes pieux et en chrétiens reconnaissants, ils taillèrent à Notre Dame de Groningue sa part dans le butin. On lui fit hommage de cinq cents éperons dorés ramassés sur le champ de bataille, et après avoir institué, en signe de réjouissance, une procession et des fêtes annuelles, on s'en alla, en grand cortège, suspendre les cinq cents éperons aux voûtes de l'église de Notre-Dame de Courtrai. Funeste présent s'il en fut, et qui allait amener de terribles représailles. Quatre-vingts ans plus tard, les Français, en effet, devaient venir les y reprendre.

Cette fois, la vierge de Groningue oublia de veiller sur ses fidèles serviteurs. Les pauvres gens, comme dit une vieille légende, furent « du tout rompuz, déconfitz et vaincuz, desquelz dessus le champ demoura bien XL mil¹. » C'était la bataille de Rosebecke, la

1. Voir la *Légende des Flamens, Artisiens et Hoynuyers*.

sanglante revanche de la journée des éperons d'or.

Le lendemain de ce jour de sang et de carnage, quand le roi Charles VI eut fait pendre à un arbre le cadavre mutilé de Philippe d'Artevelde il se vit chasser du champ de bataille par « la punaiserie des morts ». C'est à Courtrai qu'il vint établir son quartier général. La ville était occupée déjà par les troupes victorieuses, qui exerçaient de terribles représailles. « Grand persécution y étoit faite contre les Flamands, nous dit Froissart, on n'en prenoit nuls à merci. » Un moment la présence du roi parut suspendre ces violences, « mais connoissance lui vint qu'il y avoit, en la grande église Notre-Dame, une chapelle avec largement cinq cents paires d'éperons dorés, lesquelz avoient esté des seigneurs de France, et en faisoient ceux du Courtray tous les ans, pour leur triomphe, grande solennité ». Là dessus il entra dans une grande colère et dit « si leur souviendrait aussi, au temps à venir, comment le roy de France y auroit esté¹ », menace terrible et qui devait malheureusement être fidèlement mise à exécution.

« Quand le roi de France dut partir de Courtray, continue le vieux chroniqueur, il ne mit mie en oubli les éperons dorés qu'il avoit trouvés en l'église... Si ordonna le roy que Courtray fust toute arse et détruite » et la ville « fust mallement menée, car on l'ardit et détruisit sans déport² ».

1. Froissart, *Chroniques*.

2. De toutes les richesses que renfermait la malheureuse cité, une seule trouva grâce devant les vainqueurs et ne fut pas détruite :
• l'orologio des halles qui sonnoit les heures, l'un des plus beaux que

3.

L'église, où les imprudents courtaisens suspendirent le trophée qui devait leur être si funeste, existe encore de nos jours. Fondée en 1203 par Beaudoin de Flandre, futur empereur de Constantinople, en l'honneur des « saints cheveux de Jésus » rapportés de terre sainte par son aïeul, elle fut dans tous les temps l'objet d'une vénération particulière. Les nobles et les bourgeois rivalisèrent de générosité envers elle. De leur côté, les comtes de Flandre la comblèrent de présents, argent, biens-fonds, terres ; ils allèrent même jusqu'à lui concéder en toute propriété un certain nombre de créatures humaines¹. Quant aux privilèges, on lui en accorda à foison, et certains d'entre ceux-ci valaient mieux que tout le reste.

Le plus lucratif de ces privilèges est trop curieux pour pouvoir être passé sous silence. Il fut accordé aux heureux chanoines en l'an 1290. Cette année-là, ils furent mis en possession du droit exclusif de marier et unir légitimement tous les gens nobles et vilains de la ville et châtellenie de Courtrai. Jusque-là rien de plus simple, mais ce qui l'était infiniment moins, c'est la façon dont ces mariages étaient célébrés. La fiancée qui se présentait à l'église était reçue sous le porche par le chanoine de service ; celui-ci prononçait une

on scût de là ni de çà de la mer ». Il fut démonté par ordre du duc de Bourgogne, « placé tout par membres et par pièces sur un char, et la cloche aussi », et conduit à Dijon.

1. En 1240, Thomas de Savoie, comte de Flandre, poussé par un élan de piété (*divinæ pietatis intuitu et ob animæ nostræ remedium*), fait don au chapitre de deux femmes qui relovaient de son avouerie, et y joint comme appoint la postérité de ces deux femmes. La charte de donation est aux archives de l'église.

allocution, puis la fiancée s'agenouillait; et si elle était vierge, le chanoine plaçait sur sa tête une couronne d'or qu'elle gardait durant toute la cérémonie; si au contraire elle avait perdu cette qualité par veuvage ou autrement, il la coiffait d'un voile noir qu'elle devait également conserver.

On comprend quelle curiosité excitait chez le bon populaire une cérémonie pareille, et les quolibets qui pleuvaient sur la malheureuse affublée de sa parure de deuil. Aussi, pour éviter ce scandale, il n'était pas d'attentions délicates dont les futurs époux ne comblassent les membres du chapitre. Malheureusement ceux-ci, soit qu'ils manquassent d'expérience en ces matières, soit que cette vérification, toujours délicate, présentât des difficultés spéciales, ou pour toute autre raison, commirent des erreurs sans nombre. Un chiffre considérable de naissances anticipées vint déjouer leurs calculs et démentir leurs pronostics. Le public comme toujours, fort sévère pour les erreurs d'autrui, cria à la corruption, accusa les bons chanoines de simonie, et ceux-ci, pour éviter le tapage, durent se démettre de ce privilège fort productif, mais qui ne laissait pas que d'être scabreux dans ses applications.

Heureusement, vers ce temps, la protection céleste, qui ne s'était point retirée du vénérable sanctuaire, permit qu'une nouvelle source de revenus vint combler le déficit causé au chapitre par son renoncement aux mariages qualifiés. C'est vers cette époque en effet, que la vierge de Groningue commença à faire des miracles. Nous avons vu déjà qu'on lui attribuait

volontiers les victoires gagnées. Bientôt elle passa pour guérir de la fièvre, préserver de la rage, redresser les bossus et rendre la confiance aux jaloux. Toutes ces prérogatives, aujourd'hui attribuées à d'autres madones, elle les conserva pendant une suite de siècles, au grand profit des chanoines de l'église et de son bas clergé¹.

Mais on ne se borna point à enrichir l'église, on s'occupa aussi de l'embellir. Louis de Male donna l'exemple. Il adjoignit au sanctuaire primitif, cette énorme chapelle en hors-d'œuvre, si grande qu'elle semble former une église nouvelle, si hardie qu'on admire, malgré soi, sa belle voûte en tiers point, sans supports et sans appuis. C'est là qu'il voulait ériger son tombeau, et on l'appelle encore aujourd'hui la chapelle du comte, *S'Graven Kapelle*.

Une fois le branle donné, on ne s'arrêta point en chemin, et grâce à ses nombreux bienfaiteurs, la pauvre basilique a été tellement remaniée, transformée, enjolivée, qu'aujourd'hui, il est à peu près impossible, même à un œil exercé, de restituer sa forme primitive.

Elle paraît avoir été bâtie, dans le principe, sur le plan d'une croix grecque; et sa nef étroite, avec les arcs audacieux qui supportent les galeries latérales, semblent une réminiscence lointaine des monuments

1. Un recueil, devenu des plus rares aujourd'hui, et dont un exemplaire se trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles, rapporte quarante-neuf miracles, tous parfaitement caractérisés, et qui ont eu lieu par suite de vœux faits à Notre-Dame de Groningue. Voir *Mirakelen*, etc.

byzantins. C'est là du reste tout ce qu'on peut voir encore de l'œuvre originale ; car, pour le restant, il a été galamment habillé de revêtements polychromes en beau marbre soigneusement poli. Les ogives ont disparu sous des cintres classiques, et les colonnes sous des pilastres ioniques, munis de chapiteaux dorés.

Il n'est pas jusqu'au chœur, qui ne soit clos par une grille élégante, conçue dans le style pompadour, s'appuyant sur deux massifs surmontés d'un grand vase, comme à l'entrée d'un parc ; et derrière ce grillage pastoral apparaît le maître-autel, d'une forme baroque, tourmentée, contournée, dans le goût rococo le plus pur, mais resplendissant de l'éclat des marbres et des ors, et accrochant à toutes ses rondeurs des reflets lumineux.

Au milieu de tout ce luxueux papillotage, il est une œuvre, une seule, qui se charge de personnifier le grand art. Mais c'est un morceau de maître, un chef-d'œuvre, et certains disent le chef-d'œuvre de Van Dyck, sa célèbre *Érection de croix*. Aussi, pour que la sereine splendeur de cette page magistrale ne vint pas troubler ces somptuosités de boudoir, on a eu soin de la reléguer dans une étroite chapelle, et de la placer à contre-jour.

M. Alfred Michiels, plus favorisé qu'un modeste touriste, a pu, paraît-il, la bien voir en détail, car il en a donné une description aussi enthousiaste que minutieuse¹ ; j'y renvoie le lecteur. Pour moi, qui n'ai pu, faute de lumière, que l'étudier sommairement, j'a-

1. *Histoire de la peinture flamande.*

voueraï que le coloris m'en a paru superbe, la composition d'une force austère et d'une élégante énergie, l'ensemble à la fois rempli de poésie sévère et de mélancolie touchante. Si j'avais une réserve à faire (quelle œuvre ici bas est sans défaut ?) je critiquerais peut-être cette longue croix qui concentre sur elle toutes les clartés du tableau. Coupant diagonalement la toile et divisant celle-ci en deux parties égales, elle raidit l'ordonnance générale de la composition; mais je l'ai dit tout à l'heure, dans la chapelle où est placé ce chef-d'œuvre, on voit à peine, il est donc possible que j'aie mal vu.

Malgré cette toile, au demeurant fort précieuse, malgré sa haute ancienneté, ses privilèges passés, ses miracles, ses marbres et ses ors, Notre-Dame n'est point l'église principale de Courtrai. Non loin de la grande place, il s'en élève une autre, plus vaste, et qui porte le nom de Saint-Martin. C'était, il y a quelques années un des plus larges vaisseaux du pays, à trois nefs écrasées, un peu lourdes, sévères d'aspect, mais, somme toute, d'un grand caractère. Un incendie récent l'a détruite à moitié, et, en la reconstruisant, on en a changé les proportions et la forme. Aujourd'hui, des parties anciennes il ne reste plus que la tour et le porche, qui soient dignes d'être notés¹.

A l'intérieur non plus, on ne rencontre rien d'ancien, du moins en tant qu'objets de grand art, si ce n'est un tabernacle octogone, élégant de formes, à

1. Commencée en 1390, Saint-Martin fut achevée en 1439. En 1862 elle fut dévorée par les flammes.

cinq étages, sculpté dans le style gothique, mais d'un gothique déteignant sur le chinois, tout hérissé de clochetons, de pinacles, de statuettes, et dont la date (1585) explique le caractère de haute fantaisie.

Pour reposer nos yeux de cette multiplicité de lignes et de formes, sortons de l'église et tournons à gauche. Tout auprès de Saint-Martin s'ouvre un étroit portique ; on le franchit et l'on se trouve tout à coup sur une petite place irrégulière, proprette, silencieuse, déserte, entourée de maisonnettes uniformes, précédées chacune d'un petit jardinet enclos par un grand mur aveugle. Toutes les portes sont closes, les rideaux baissés, les fenêtres fermées, les stores tirés avec soin. On sent que les gens qui vivent là se tiennent triplement cadénassés contre tous les bruits du monde. Chaque porte est percée d'un judas, de crainte des visites indiscrètes ; une sonnette rouillée laisse pendre son cordon le long du mur, et sur l'huis un saint nom se prélasse, surmonté d'un numéro blanc ; car ceux qui viennent s'ensevelir dans ce silencieux asile, n'abdiquent pas seulement les soins et les soucis de la vie mondaine, ils abdiquent aussi leur personnalité. Nous sommes dans le béguinage de Courtrai.

Sur cette petite place déserte, s'ouvrent à droite et à gauche des ruelles étroites, désertes elles aussi, avec de grosses touffes d'herbe qui jaillissent entre les pavés et, des deux côtés, toujours les mêmes maisons basses, uniformément closes et paraissant inhabitées. L'ennui suinte sous le badigeon gris blanc, criard, aveuglant, qui recouvre les murs. A errer dans

ces ruelles sans bruit, sans passants, au milieu de ces ouvertures hermétiquement fermées, on sent je ne sais quel trouble envahir l'esprit, et un grand vide se faire dans le cœur.

Seul, au milieu de cette monotonie impressionnante, un petit castel tout en briques, avec ses larges fenêtres sans rideaux, ses tonalités joyeuses et sa tourelle octogone, détonne comme une note en fausset dans un funèbre concert. Quel est-il? A quoi peut-il bien servir? — Je l'ignore. — Au moment où je le considérais avec une sorte de stupéfaction curieuse, une béguine passa près de moi. J'aurais pu lui poser une question; mais la voyant encapuchonnée, sans regard et sans gestes, glisser sans bruit plutôt que marcher le long de ces murailles blafardes, je n'ai point osé lui parler.

On a beaucoup discuté sur l'origine probable des béguines, des béguinages, et des établissements de bégards, qui étaient des béguinages masculins. On a même écrit de gros livres sur ce sujet¹. Nous ne chercherons point, toutefois, à résoudre ce problème, de savoir si bégards et béguines doivent leur nom à sainte Bègue, duchesse de Brabant, ou si, comme le donne à entendre le chanoine P. Coens, fort compétent en ces matières², leur institution est antérieure d'un grand nombre d'années au monastère que fonda cette princesse. Au fond, il importe peu. Le curieux

1. En moins d'un siècle et demi, il a été publié plus de trente volumes sur l'histoire et l'origine des béguinages.

2. Voir *Disputatio historica et brevis disquisitio, etc.*; Petrus Coens. 1628.

c'est que cette association surannée soit parvenue jusqu'à nous, j'entends celle des béguines, car pour les bégards, leur existence ne fut point de longue durée.

Les scènes d'ivrognerie, les batailles sans cesse renaissantes, les disputes permanentes, et d'autres excès encore, ne tardèrent point à signaler ces phalanstériens primitifs à l'attention des autorités séculières, et celles-ci ne trouvèrent pas d'autre moyen, pour empêcher les scandales de toutes sortes, dont ces dévôts personnages étaient la cause perpétuelle, que de supprimer tous les établissements de bégards, qui se trouvaient aux Pays-Bas.

Les béguines au contraire furent toujours fort réservées, prêtant peu à la médisance, aussi leur institution s'est-elle perpétuée jusqu'à nous. Ce sont des femmes libres, filles ou veuves, qui, sans faire de vœux, se réunissent pour mener une vie dévote et réglée. Chaque béguine doit posséder en entrant un petit revenu, suffisant pour son entretien. Elle peut faire ménage à part ou s'associer à d'autres. Leur principal lien est la prière qu'elles font à heures fixes et en commun. Le reste de leur temps est employé à des travaux d'aiguille, à faire de la dentelle, à soigner des malades. Elles portent toutes un costume noir, avec une sorte de béguin blanc qui leur enveloppe la figure et cache leurs cheveux, ce qui leur donne une apparence de religieuses. Comme elles ne prennent aucun engagement, il leur est toujours loisible de se retirer de la communauté. Elles le font rarement toutefois. Cependant le fait se produit, et l'on m'a cité, entre autres, une béguine de

bonne famille, fort riche par suite d'héritages successifs, qui, après avoir passé quarante années dans une de ces tranquilles retraites, l'avait quittée un beau jour pour épouser un jeune homme de vingt-cinq ans. L'ami, qui me racontait ce trait héroïque, ajouta que le jeune homme était clerc chez le notaire de la dame, fort au courant par conséquent de ses biens et possessions, et que peut-être (de son côté du moins) l'amour n'avait pas été le gros moteur de l'affaire. Le fait est possible, probable même, mais nullement surprenant et il n'est pas, que je sache, nécessaire d'aller dans les béguinages, pour voir de ces choses-là.

Cependant il ne faut pas s'y méprendre, c'est presque exclusivement contre le mariage que les béguinages ont été institués¹. De nos jours encore, leur but principal est de rendre le célibat facile aux filles de modeste condition, et cette curieuse institution sert surtout à maintenir, dans la classe paysanne, une sorte de droit d'aînesse en contradiction avec la loi.

Qu'un campagnard vienne à mourir laissant quatre ou cinq filles et un garçon, celui-ci obtiendra facilement de ses sœurs, ou au moins d'un certain nombre d'entre elles que, moyennant une petite dot payée comptant, elles renoncent à la succession paternelle et entrent dans un béguinage. De cette façon, le garçon peut conserver la presque totalité des biens fa-

1. « Les documents prouvent que ces établissements ne furent fondés primitivement que pour les filles pauvres, et qu'ils devaient atteindre, pour celles-ci, le même but que les chapitres de chanoinesses pour celles d'un rang plus élevé. » (Varnkoenig, *Histoire de Flandre*, traduction de M. Gheldolf.)

miliaux et, en y ajoutant ses acquets, faire souche de propriétaire.

Les municipalités libérales ont compris depuis longtemps tous les dangers que présentait cet ostracisme féminin. Elles ont réagi, dans la mesure du possible, contre ces institutions surannées et, dans un certain nombre de villes (à Gand par exemple), elles sont entrées franchement en guerre avec elles. Le résultat de cette lutte a été de diminuer un peu partout le nombre de ces libres couvents. Quantité de communes comme Vilvorde, Aerschoot, Nivelles, Enghien, Tournai, Grammont, qui comptaient encore des béguinages en 1825, n'en possèdent plus maintenant.

A Courtrai le béguinage est, pour ainsi dire, un acte de tolérance de l'administration communale. Celle-ci est, en effet, propriétaire des maisons, cours, places, ruelles et jardins occupés par les béguines. Cette petite ville à part est louée pour une somme infime à la supérieure¹. Il suffirait, qu'à l'expiration du bail, la commission des hospices en refusât le renouvellement, ou qu'elle augmentât le loyer d'une façon un peu ronde, pour mettre fin à l'existence de l'institution.

Elle ne le fera pas toutefois, c'est du moins fort probable, et le béguinage de Courtrai, selon toute apparence, traversera encore deux ou trois générations.

1. Trente-sept maisons, avec la chapelle, une grande salle et un jardin, sont loués à la supérieure pour 1,700 fr. — Voir à ce sujet la lettre adressée, le 5 février 1862, par les hospices de Courtrai, à l'administration communale de Gand, et publiée dans le *Mémorial administratif* de cette ville.

Il n'en faudrait pas conclure cependant que les Courtraisiens sont des gens arriérés, et que leur jolie ville est inaccessible au progrès et aux généreuses pensées.

Je n'en veux d'autres preuves que les écoles laïques qu'ils ont récemment établies dans un couvent de capucins. En sortant de ces écoles, il faut, pour regagner le centre de la ville, traverser la Lys sur un pont fort pittoresquement situé, et décoré d'un énorme crucifix, qui lui donne un grand caractère. De ce pont, on aperçoit deux tours majestueuses bâties en pierre de taille. Jadis elles servaient à défendre l'entrée de la rivière, et elles sont reliées entre elles par un petit pont qui s'appelle le pont du Broel.

C'est là tout ce qui reste de l'ancienne enceinte de la ville, construite au ^{xv}^e siècle, et détruite en 1684 par ordre de Louis XIV. Et ces spécimens magnifiques de l'architecture militaire dans les Pays-Bas sont bien propres à faire regretter l'ordre si follement donné par le monarque à perruque. Elles ont été récemment restaurées avec beaucoup de tact et de goût, et leur aspect est si engageant que je m'attendais à les trouver, à l'intérieur, transformées en une sorte de musée, comme la porte de Hal. Mais c'était une illusion gratuite de ma part. Leurs belles salles voûtées, ignoblement dégradées, servent de corps de garde aux débardeurs et aux portefaix, qui accrochent à leurs vaillantes murailles, de petites armoires renfermant tout leur attirail.

Pour achever de voir Courtrai, il nous reste encore à visiter son hôtel de ville et son beffroi, tous deux situés au milieu de la cité, sur sa grande place. Le

beffroi, malgré son nom sévère, n'a rien de bien effrayant. Il voudrait l'être, du reste, qu'il ne le pourrait guère. Il est enveloppé, enserré, dans un pâtre de maisons qui ne laisse voir, au-dessus de ses toits mansardés, qu'un clocher pointu flanqué de quatre clochetons en miniature ; et, malgré leurs créneaux, leurs faux machicoulis, leurs meurtrières, tous ces clochers ont plutôt l'air d'un chapeau chinois, que d'un donjon féodal.

Le *stadhuis*, lui, est infiniment plus heureux et de forme et d'aspect. C'est un long édifice, à un seul étage, avec douze fenêtres de façade, séparées entre elles par des niches à statues. Commencée en 1526, sa construction fut conduite avec une rapidité extrême, car les archives d'Audenarde nous apprennent qu'en 1528, les magistrats de cette ville envoyèrent un peintre et un sculpteur à Courtrai pour y prendre le dessin des cheminées et de la balustrade de l'hôtel de ville, dessin qui devait servir de modèle pour les cheminées et la balustrade des combles, qu'on se proposait d'exécuter au *stadhuis* d'Audenarde.

A l'intérieur, on y voit quelques belles salles, très intéressantes, notamment la salle du conseil, éclairée par trois fenêtres trilobées, et renfermant une de ces cheminées déjà fameuses en 1528. A vrai dire, c'est un morceau d'architecture plus intéressant que vraiment beau. Il manque de simplicité, et il est surchargé de personnages, qui semblent s'être échappés d'un missel pour venir s'incruster dans la pierre.

Quelques vieilles vues de la ville et du pays, peintes sur toile, et âgées, pour le moins, de deux à trois siè-

cles, complètent heureusement la décoration de cette pièce, et lui conservent un bon parfum du vieux temps.

Au premier étage se trouve une autre grande salle, qui porte le nom de Salle des Fêtes, et qu'on a tout dernièrement restaurée. Enfin, au rez-de-chaussée, il nous faut encore mentionner une pièce de grandeur moyenne, avec une cheminée ancienne, lourde de formes, d'un gothique à son déclin, divisée en trois étages tout bourrés d'arabesques, d'armoiries, de niches et de statues.

Les murs de cette dernière salle sont décorés de peintures modernes, d'un mérite réel, et représentant diverses scènes empruntées à l'histoire de Courtrai. Ces tableaux remarquables à plus d'un titre, sont l'œuvre d'un artiste de talent M. Guffens. Ils sont très vivement mouvementés et d'une couleur brillante, mais ils ont ce défaut qu'affectent si souvent les peintures murales de faire trou dans le mur, et d'enlever ainsi, aux parties qui doivent soutenir le plafond, toute leur apparente solidité.

V

Ypres. — Le moulla Nasreddin. — Le prédicateur Thomas Conecte. — Le vieux clergé flamand. — Violences des sectaires et modération des magistrats.

Le moulla Nasreddin avait deux veaux. L'un tira tellement sur sa corde qu'il finit par la rompre, et il s'enfuit au désert. Le moulla, à cette nouvelle, entra dans une effroyable colère, et saisissant une trique, il se mit à frapper à tour de bras sur le veau demeuré à l'attache.

« Que faites-vous, moulla ? lui crièrent ses voisins. La pauvre bête est innocente ; courez plutôt après celle qui s'est enfuie et tâchez de la rattraper. »

Le moulla se contenta de hausser les épaules, et comme ses voisins revenaient à la charge :

« Laissez-moi faire, leur dit-il, je connais la bête que je frappe. Si elle venait à rompre sa corde, elle irait encore plus loin que l'autre ; et je suis en train de la dégoûter pour toujours de suivre son exemple. »

J'étais dans l'église Saint-Martin, à Ypres, quand cet

apologue oriental me revint en mémoire, et je ne pus m'empêcher de décider, dans mon for intérieur, que le moulla Nasreddin n'était certes point un sot. Le spectacle que j'avais sous les yeux était en effet de nature à lui donner raison.

Je voyais un jeune prêtre, à peine à l'aurore de la vie, n'ayant ni l'expérience de ses luttes, ni le sentiment de ses désespérances, du haut de la chaire de vérité, exercer sur un auditoire soumis et tremblant, le même traitement que le moulla sur son veau demeuré fidèle. Sans souci des hérétiques, des schismatiques, des sceptiques, ni des libres esprits échappés au désert, le jeune prédicateur vitupérait, gourmandait, menaçait ses ouailles demeurées au bercail. Et plus il gonflait sa voix, plus il enflait son geste, plus les images qu'il évoquait étaient terrifiantes, plus il rivait la chaîne qui retenait son troupeau, tremblant à la seule pensée d'un châtement éternel.

Les termes n'étaient point ménagés, les menaces n'étaient point épargnées, l'auditoire eût été composé de criminels endurcis qu'il n'eût point entendu parler de peines plus terribles; et, comme cadre à cette scène si étrangement humaine, imaginez un des sanctuaires les plus grandioses qui soient dans toute la Belgique, une nef reposant sur quatorze colonnes de pierre bleue, avec les nervures de sa voûte, taillées dans cette même pierre, dessinant l'ossature de l'édifice, et lui donnant un austère aspect, tout plein d'une sévère majesté.

Jamais décor ne fut mieux approprié à une action pareille; jamais tableau ne fut plus complet. Ces deux

couleurs heurtées, le bleu noir des piliers et des arcs tranchant sur la pierre blanche des murs; ces gracieux mausolées accrochés aux murailles et retraçant, jusqu'en leurs délicates arabesques, l'image de la mort menaçante et fatale; ces balustrades de marbre enveloppant le troupeau comme une infranchissable barrière, cet antique baptistère de bronze, aux formes un peu rudes, rappelant le souvenir de la flétrissure originelle, et comme contraste à ces sombres pensées, tout un paradis de saints gracieux, aux attitudes maniérées, aux draperies soulevées par un vent imaginaire, suspendus aux colonnes et dominant l'assemblée, pendant que sous la chaire, toute faite de palmes, de rinceaux et de fleurs, de jolis séraphins élégants et minaudiers, rappelant par leur aspect affable et efféminé les visiteurs de Loth, rendent plus saisissante encore la terreur des fidèles. On n' imagine pas un spectacle plus impressionnant que celui-là.

L'ami, qui m'accompagnait dans cette dévote circonstance, s'indignait du langage terrifiant qu'il entendait gronder sous ces voûtes superbes : — « Sottises que tout cela », disait-il. Non pas sottises, mais bien habileté profonde, science admirable du cœur humain ! Est-il en effet une arme plus terrible que la menace d'une damnation éternelle, un lien plus solide que la peur d'un éternel inconnu ? Rappelez-vous Massillon s'écriant devant le grand roi : « Je suppose, mes frères, que c'est votre dernière heure et la fin de l'univers; que Jésus-Christ va paraître dans sa gloire au milieu de ce temple pour nous juger... Croyez-

vous qu'il s'y trouve seulement dix justes? Paraissez ! Où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à droite... O Dieu! où sont vos élus et que reste-t-il pour votre partage? » Et ce monarque devant qui tout tremblait, se prenant à trembler lui-même, ce soleil devant qui tout s'humiliait, s'humiliant à son tour devant un petit ecclésiastique, et tout épeuré au milieu de sa grandeur, allant se tailler un cilice dans les jupes de M^{me} de Maintenon.

Quelle scène épique ! Il ne faut pas s'y tromper en effet ; en matière de foi, ce n'est que par la violence qu'on arrive à faire des prosélytes. L'apostolat est avant tout une œuvre de conviction. Dès qu'on transige sur un point, on cesse d'être apôtre, et la transaction qu'on fait équivaut à une désertion, à un abandon des principes. Pour être logique, il faut pousser les choses à l'extrême. Aucun réformateur, aucun chef de secte, aucun convertisseur ne s'est jamais montré tolérant. La tolérance, comme l'a dit excellemment Bagehot¹, est, de toutes les idées, la plus moderne. Or, les religions qui peuplent notre globe ont toutes, pour bases immuables, des dogmes fort anciens et leur métaphysique est vieille au moins de deux mille ans. La tolérance ne peut donc pas figurer dans le bagage d'idées qu'elles sont appelées à mettre en œuvre. Elles ne sauraient donc, fatalement, se montrer indulgentes et faciles, que sur les points qui sont étrangers à leurs dogmes multiples, et dans les pays où leurs principes essentiels ne sont pas contestés. A

1. Voir ses *Lois scientifiques du développement des nations*.

la moindre discussion dogmatique, à la moindre apparence de doute, il leur faut forcément recourir à l'intolérance. En face de la négation, il faut user de menace et de compression.

Cela est tellement vrai, que les seuls prédicateurs dont l'histoire ait consacré les noms, les seuls surtout dont le peuple ait gardé la mémoire, les seuls enfin dont l'église s'enorgueillisse, ont toujours été des orateurs véhéments, dénonciateurs virulents des scandales de leur époque, prêchant à leurs auditeurs le renoncement, l'ascétisme et la macération; ennemis de tout plaisir, même innocent; contempteurs de tout luxe, fût-il honnête ou profitable, et s'efforçant, par un détachement des choses de ce monde voisin du vandalisme, de ramener les hommes à l'état de barbarie. Il s'en est bien certainement trouvé d'autres, et beaucoup d'autres qui, animés de sentiments plus humains, ont vanté la douceur, prêché la concorde, conseillé l'indulgence et invité leurs ouailles à la tolérance et à la charité. Mais leurs noms à ceux-là ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Dans tout le ^{xv}^e siècle, pendant toute cette époque de parturition de la société moderne, le seul prédicateur qui, dans ces Flandres que nous parcourons, ait laissé une trace durable de son passage, c'est un moine prêcheur, un carme breton, originaire de Saint-Malo, nommé Thomas Conecte, et c'est par la violence de sa prédication et son excessive intolérance qu'il se fit surtout remarquer.

Le pouvoir qu'il exerça sur ses auditeurs tient du prodige; « il chevauchait sur un petit mulet », suivi à

pied par une légion de disciples dont la plupart « cuidant qu'il fut homme prudent et de sainte vie » avaient laissé, « pour ce faire, père et mère, femmes enfants et tous leurs prochains amis ». Et ces fervents n'étaient pas comme les apôtres de Jésus, des gens du commun, ouvriers ou pécheurs. C'étaient des personnages d'importance « entre lesquels le poursuivit et accompagna par longue espace le seigneur d'Antony et aucuns autres nobles ».

A ses prédications, nous disent ses contemporains¹, « on voyait aucunes fois seize ou vingt mille personnes », et il faisait des oraisons « moult longues blamant les vices et péchés d'un chacun et par spécial le clergé, c'est à savoir ceux qui publiquement tenoient femmes en leur compagnie, enfreignant le vœu de chasteté ». Il ne bornait point, toutefois, ses remontrances aux péchés ecclésiastiques. Il prêchait encore contre les modes de son temps. « Il blâmoit et diffamoit très excellentement les femmes de haute lignée et autres portant sur leurs testes hauts atours et autres habillements de parage. » Et, s'il s'en trouvait à son prêche quelqu'une avec de pareils ornements, il ameutait contre elle tout le populaire, en criant : « Au hennin ! au hennin ! », et la malheureuse était pourchassée, et souvent même fort maltraitée par la foule qu'excitait le saint homme.

De nombreuses conversions signalèrent son passage à travers le pays, mais elles ne furent guère durables ; du moins le vieux chroniqueur le prétend, et l'image

1. Voir Enguerrand de Monstrelet, *Chroniques* (Ed. Buchon), page 595.

dont il se sert est à la fois fort pittoresque, très fine et pleine d'une gracieuse naïveté. « A l'exemple du limaçon, nous dit-il, lequel quand on passe près de lui retraits ses cornes par dedans, et quand il n'oyt plus rien les reboute; ainsi firent icelles et en assez brief après que le dict prêcheur fut départi du pays, elles recommencèrent comme devant, et reprirent, petit à petit, leur vieil estat, tel ou plus grand qu'elles n'avoient accoutumé de porter ».

Pour les mœurs du clergé, Monstrelet ne dit rien; mais il est probable qu'il en fut tout de même; car les chartes, les chroniques et les mémoires du temps sont pleins là-dessus de révélations fort curieuses et nullement édifiantes.

Si Jacob van Maerlant, Jan de Clerk, Jan de Weert et les autres poètes locaux, qui reflètent exactement l'esprit de leur époque, ne nous laissent aucun doute sur le luxe et la luxure des prélats flamands du xiv^e siècle, on peut dire qu'au siècle suivant, les récits se corsent encore, et se colorent de teintes gauloises, qui prennent le plus souvent un éclat tout rabelaisien. Interrogez le moine Jan Brugman, il vous dira que l'envie, l'hypocrisie et la débauche régnaient alors en maîtresses souveraines dans les cloîtres et les couvents. Le vieux Jacques du Clerq, lui, vous montrera « tous les gens d'église, les grands jusques aux moindres mendiants, si abandonnés et outrageux en orgueil, luxure et convoitise, qu'on ne pourrait plus dire¹ », et n'allez pas le taxer d'exagération ou

1. J. du Clerq, *Mémoires* (édition de Reiffenberg), t. IV, p. 65-66.

de mensonge, car les documents authentiques abondent, qui viennent confirmer ses dires de point en point.

En voulez-vous quelques-uns? — Voici le pape Martin V décidant que les chanoines de la cathédrale d'Anvers perdront « un mois entier de n'importe quels revenus », chaque fois qu'ils recevront « publiquement » chez eux des courtisanes¹. — Puis c'est l'évêque de Tournai, écrivant aux abbés de Saint-Bavon et de Saint-Pierre de Gand, pour leur prescrire la purification de leurs églises, souillées *sanguinis vel seminis effusione*². — C'est encore Jacques de Croy, évêque de Cambrai, se croyant à l'article de la mort, faisant dans son testament des legs spéciaux pour chacun de ses bâtards, et mettant une somme en réserve pour les autres bâtards qu'il pourrait avoir dans la suite, si Dieu lui fait la grâce de se rétablir³. — C'est enfin le légat du pape absolvant, en 1461, l'abbé de Saint-Pierre et ses religieux des peines qu'ils avaient encourues pour usure, simonie, parjure et *aliorum criminum*⁴.

Les ordonnances annuelles qui règlent la discipline

1. Mertens et Torfs, *Geschiedenis van Antwerpen*, t. III, p. 366.

2. Van Lokeren, *Histoire de l'abbaye de Saint-Bavon*, p. 139; *Chartes et documents de l'abbaye de Saint-Pierre*, t. II, p. 186.

3. J. du Clerq, t. IV, p. 316. Cet évêque de Cambrai était lui-même bâtard de Bourgogne. Il eut quinze bâtards, et se fit un jour servir la messe par trente-six fils et petits-fils entachés d'illégitimité. Les uns étaient en diacres, d'autres en sous-diacres. Ceux-ci portaient la mitre, la sonnette, les flambeaux; ceux-là levaient la chasuble, chantaient ou faisaient office d'enfants de chœur.

4. Van Lokeren, *loc. cit.*

intérieure des abbayes et des couvents sont peut-être encore plus instructives. Celles de l'abbaye de Saint-Pierre (années 1419 et 1461)¹ défendent aux moines de porter des armes, de jouer gros jeu, de faire des conspirations, de se livrer à la débauche. Sur ce dernier chapitre, il est même fait de très intéressantes distinctions, relativement à la nature du délit et à la qualité des personnes complices. On établit des catégories suivant que l'acte répréhensible a été commis avec ou sans violence, sur une personne mariée ou sur une vierge, sur une religieuse ou sur une femme ayant simplement fait vœu de chasteté.

Peu s'en faut, qu'avec nos mœurs pudibondes, nous ne qualifions de cynisme ces détails si soigneusement notés. Mais en ce temps, ils n'avaient pas à beaucoup près l'importance que nous leur prêtons. Cette dépravation était chose courante, pour ainsi dire admise, aussi bien chez les grands que chez les petits, chez les laïques que dans le clergé, et nul ne songeait à s'en scandaliser. En une seule année, dans la ville de Gand, il se commit plus de trois cents meurtres dans les cabarets, étuves et maisons mal famées, et le bon du Clercq nous raconte, comme la chose la plus ordinaire, la plus normale, qu'une grande inondation étant survenue à Dinant (1460), une partie de l'abbaye, fut détruite par les flots débordés « et mesme l'abbé d'icelle abbaye estant en sa chambre avecq une femme qu'il tenoit en concubinage, furent tous deulx emportés et noyés en l'eauwe² ».

1. Van Lokeren, *ibid.*, t. II, p. 183.

2. J. du Clercq, *ibid.*, t. III, p. 56.

L'Église indulgente fermait les yeux sur tous ces méfaits qu'elle regardait comme des peccadilles. Le seul point sur lequel elle se montrait intraitable était la discussion de ses dogmes. Le moindre soupçon d'hérésie entraînait des tortures affreuses, d'épouvantables supplices; et cette comédie joyeuse de processions, de festins, de miracles et de ripailles de toutes sortes se trouve entremêlée de procès de sorcellerie, d'exécutions et de persécutions effroyables.

Il faut lire, dans les récits du temps, sur quels futiles prétextes étaient, le plus souvent, basées ces procédures atroces. Un inquisiteur, maître Jacques du Bois, doyen de Notre-Dame d'Arras, disait hautement « que tous ceulx qui estoient accusés d'estre vaudois, estoient, par cela même, vaudois, et qu'on n'en pouvoit accuser nulz qui ne le fussent ». Et l'évêque, bien loin de faire enfermer ce fou furieux « en toutes ces choses le soutenait et confortoit, et sy disoit qu'il estoit vray ¹ ». Là dessus, sans plus d'informations, des malheureux, le corps enduit de poix, étaient livrés au bûcher, par le seul fait d'une accusation le plus souvent intéressée et toujours mensongère. Et pendant ce temps, les dominicains réunis à Anvers, pour tenir leur chapitre général, absorbaient dans un seul repas 4 porcs, 302 poulets, 821 pinsons, 24 perdrix, 170 couples de pigeons, 12 plats de héron, 400 pâtés aux raisins, le tout humecté par 4 pièces de vin et 2 tonnes de bière. La lueur des bûchers servait à éclairer des festins pantagruéliques ².

1. J. du Clerq, *ibid.*

2. Mertens et Torfs, *ibid.*

Avec le xvi^e siècle, dans les hautes sphères, les faits perdent de leur scandaleuse publicité. On pressent de toutes parts un cataclysme. L'immense édifice hiérarchique craque en maints endroits et semble sur le point de se disloquer. Une vague inquiétude règne dans les régions du pouvoir, et les prélats qui comprennent le danger cherchent à remédier au mal, ou tout au moins à le rendre moins visible. Mais leurs efforts ne sont pas partout couronnés de succès. Sur certains points la corruption du bas clergé semble irrémédiable. Il reste sourd aux exhortations de ses chefs, et le malin Erasme, qui élevé dans le pays, en connaît les détours, nous montre les moines et les clercs sous un jour aussi peu édifiant que possible :

« Ils trafiquent avantageusement de leur crasse et de leur droit de mendicité, nous dit-il; il n'y a pas d'auberges ou de bateaux qu'ils n'encombrent de leurs bedaines, et c'est ainsi que ces aimables personnages, par leur saleté, leur ignorance, leur grossièreté et leur effronterie, ont la prétention d'être les images des apôtres¹ ». Ajoutez à cette description si vivement tracée les dessins dont Holbein, un contemporain lui aussi, a enrichi l'exemplaire du *Moriæ encomium* que l'on conserve à Bâle, et vous aurez un tableau, pris sur le vif, des mœurs du bas clergé de ce temps.

Érasme, du reste, n'était pas le seul à juger sévèrement les ecclésiastiques d'alors. La Gouvernante Marguerite de Parme, avoue elle-même, dans une de ses

1. *Éloge de la folie* (édition D. Jouaust), p. 433.

lettres¹, que les habitudes des prêtres flamands laissent fort à désirer. Tâchez, écrit-elle à l'évêque d'Ypres « que en chaque paroische soient bons curéz et quallifiéz tant en doctrine que bonnes mœurs ». La prudente princesse espérait sans doute détourner ainsi l'orage qui s'avavançait menaçant. Mais il était trop tard, la mesure était comble et la tempête allait éclater.

Nous avons vu, en parlant d'Audenarde, avec quelle soudaineté la Réforme se manifesta dans ce coin de la Flandre. En un instant tout le pays fut en feu. Mais, particularité remarquable, alors que les villes assistent, indécises et sceptiques, à ce mouvement religieux, ce sont les campagnes qui se passionnent pour les doctrines nouvelles. Partout se tiennent dans les villages des assemblées populaires, et le chiffre des assistants va grossissant chaque jour. Aux environs d'Audenarde « peu de presches se font à moins de trois mille personnes et plus² ». Et le Magistrat, redoutant de voir sa ville envahie par ce flot qui monte sans cesse, écrit à la duchesse : « Nous nous sentons beaucoup trop foibles pour résister à la fureur du dict peuple, le quel nous gaigne de nombre bien à six contre un³. »

Le magistrat d'Ypres partage ces inquiétudes, et ne tient point un autre langage. Le 15 juin 1566, il informe son pensionnaire Kyndt d'un sermon où plus

1. Datée du 31 décembre 1561, cette lettre est conservée aux Archives d'Ypres.

2. *Justification du Magistrat d'Audenarde.*

3. Lettre adressée par le Magistrat à la duchesse (1^{er} octobre 1566).

de mille personnes ont psalmodié ¹. Le 26 juillet, ses députés lui signalent, à leur tour, un prêche tenu près de Deynze, où l'on a compté douze mille cinq cents personnes ². Il s'alarme à ces nouvelles; des rumeurs sinistres circulent dans la ville. « En oultre le bruict court que les dicts sectaires se ventent de vouloir continuer de plus en plus leurs dictes presches, voire jusques à venir dogmatizer en l'eschevinage d'Ypres », et là dessus ils supplient Son Altesse « de prendre ce présent leur advertissement pour agréable et de bonne part, comme ayant ce faict pour le service de Dieu et de sa Majesté et le repos publicq ».

Cette attitude des villes surprend au premier abord. On comprend difficilement et on s'explique mal leur résistance aux idées nouvelles. On croit y trouver une contradiction flagrante avec leur libéralisme actuel, et pourtant il n'en est rien. Aucun pays n'était mieux préparé pour apprécier et goûter les grandes et larges idées prônées par la Réforme. Un écrivain qui ne saurait nous être suspect, P. Cornejo ³, le fougeux castillan, nous montre les gens des villes « affectionnés aux nouvelles opinions qui se lèvent ». Les femmes elles-mêmes étaient gagnées par l'esprit de discussion : « Elles lisent, écrivent, citent des pages de l'Écriture et disputent sur la foi comme des savants ou des docteurs »; et, en fervent catholique, il se hâte d'ajouter « ce qu'on ne devrait pas permettre,

1. *Archives d'Ypres*. Documents du xvi^e siècle, publiés par M. I. L. A. Diegerick.

2. *Ibid.*

3. *Sumario de las guerras y causas de la rebellion de Flandre*.

car c'est le propre des théologues de s'occuper de telles matières, et non des femmes qui devraient s'en tenir aux quenouilles et fuseaux ».

Il n'y a, du reste, qu'à parcourir la correspondance des magistrats, pour voir qu'ils n'ont en principe aucune répulsion pour la réforme politique et religieuse. Mieux encore que les campagnes, les villes sentent le besoin d'élargir le cercle de leur autonomie. Mais dans cette région du pays flamand les doctrines nouvelles se présentent avec un tel cortège de violences, les prédicateurs tiennent un langage si exclusif, ils font montre d'une intolérance si absolue, que le libéralisme des communes s'en effraye, et, favorable d'abord au mouvement, ne tarde pas à réagir avec une répugnance marquée.

Il ne faudrait pas croire, en effet, que les campagnards d'alors étaient plus accessibles que ceux de nos jours aux idées de liberté et de tolérance. Allez donc toucher, devant un paysan, à ces questions dogmatiques qui ont fait le côté émancipateur de la Réforme !

Aussi, n'était-il guère question de cela dans les discours des « sectaires » comme on les appelait alors. Leurs ministres improvisés, moines défroqués pour la plupart, cherchaient à faire oublier leur passé par la turbulence de leur parole. Ils prétendaient avoir les clefs du paradis et faisaient trembler leurs auditeurs à la menace d'une damnation éternelle. Ce sont là des arguments bien autrement topiques que toutes les déductions d'une dialectique dogmatique, quelque déliées qu'elles puissent être. Ce sont en-

core les seuls que les paysans de ce coin de la Flandre « les Flamans aux dures testes », comme les avait baptisés Charles le Téméraire, puissent comprendre aujourd'hui.

Ce qui frappait l'esprit des novateurs en effet, bien plus que tous les préceptes de la doctrine nouvelle, c'était le luxe de l'aristocratie féodale opposé à la misère du peuple; c'était l'abondance dans laquelle vivaient les hauts dignitaires de l'Église, gorgés de bénéfices et de prébendes¹; c'étaient les richesses entassées dans les églises, l'outrecuidance et la gourmandise des moines, le faste et la luxure de ces prélats qui avaient fait vœu d'humilité et de chasteté. Voilà ce qui les émotionnait. Aux accents passionnés de leurs ministres, ils s'indignaient contre ces prévaricateurs, ces pharisiens; les noms de Babylone, de Ninive et de Sodome étaient à chaque instant sur leurs lèvres ridées par le besoin et flétries par les privations; sur les murailles ils traçaient des distiques comme celui-ci :

Un riche prêtre et un gras chien
Ne serviront jamais de rien.

et leur attitude, qui devait amener bientôt les plus effroyables représailles, se chargeait de bien faire comprendre le levain de haine et de colère que la souffrance, la misère, le désespoir, avaient déposé dans leur cœur.

1. Au xvi^e siècle, l'évêché de Gand valait 30,000 écus de rente, somme énorme pour l'époque. La moindre prébende représentait 3,000 livres de rente, une fortune.

Partout, en effet, ils courent aux prêches, non point en apôtres ou en fidèles, mais en soldats « arméz et enbatonnéz » comme disent les mémoires du temps. Aux environs d'Audenarde, on les voit rassembler, « autour de la chaire du prescheur, grand'quantité de pierres¹, » projectiles dangereux en pareilles mains.

Dans les villages avoisinant Ypres, « ils s'avancent publiquement en troupe, équipez et armez de pistoletz, harquebuzes et aultres sortes de bastons² » : nous avons vus quels étaient les résultats de ces promenades militaires.

Je ne voudrais point revenir sur la dévastation des églises et le brisement des images; à Ypres toutefois, ces actes de vandalisme prirent un tel caractère de folie furieuse, qu'il est impossible de les passer sous silence.

Sous la conduite du prédicant Sebastian Matte, « ils se sont avancéz, écrit le Magistrat³, en toutz cloistres et églises de ceste ville, voire en l'église cathédrale de Saint-Martin et ont abattu et rompu tous les ymaiges, fons de baptesme, tables d'autelz, painctures et enfin tout ce qu'ils ont trouvé duizant au service divin et à la décoration des églises, déchirantz et brulans en oultre tous les livres qu'ils y ont peu recouvrer. »

On comprend quels sentiments d'irritation et d'indignation devaient produire, chez les bourgeois, de

1. Lettre du Magistrat à la Gouvernante (6 juillet 1566).

2. Requête présentée par les quatre membres de Flandre (29 juillet et 4 août 1566).

3. Lettre du Magistrat d'Ypres à la Gouvernante (17 août 1566).

pareils accès de délire. D'autant plus que beaucoup de familles et toutes les corporations avaient leurs chapelles, lesquelles depuis des siècles étaient ornées « d'ymaiges, de tableaux, peintures et aultres joyaux », propriété des métiers, ou souvenirs des ancêtres, dont chacun était fier avec juste raison. Ajoutez à cela qu'une fois en route les « sectaires » n'étaient point faciles à diriger, ni à maintenir, et que les églises n'étaient pas seules soumises à ces dévastations. Nombre de demeures privées furent également pillées « et par dessus ce, ilz ont foullé la maison de monsieur l'Evesque et auculnes aultres estans du pourpris Saint-Martin, y faisant telle recherche comme il leur a pleu, et y venans et mangeans à discrétion¹ ». Dans la campagne, les couvents, les maisons seigneuriales, les monastères étaient soumis à un traitement pareil. Le couvent de Sainte-Claire, près d'Ypres, est saccagé et l'on trouve le lendemain un grand nombre des sectaires « enyvres comme biestes au vin que les religieuses sont accoutumées vendre à détail à la campagne ». Le Magistrat d'Ypres, qui les voit commettre ces excès à ses portes, redoute « qu'ilz n'entrent dans la ville déguisez et avecque les gens de villaige, et que par ainsy ilz puissent venir à leur intention² ». A tout instant ce sont les mots « desgats, foulles et pilleries » qui reviennent dans les lettres et requêtes qui défilent sous nos yeux, et la préoccupation dominante est de « préserver la

1. Lettre du Magistrat d'Ypres à la Gouvernante (17 août 1566).

2. *Ibid.* au comte d'Egmont (15 août 1566). — Copie aux Archives d'Ypres.

ville de surprinse, sac, pillage et aultres inconvéniens, et conserver la seureté des personnes et biens, femmes et enfans ¹. »

Enfin, dans le court temps pendant lequel ils sont les maîtres, les réformateurs trouvent mainte occasion d'étaler l'esprit d'intolérance qui les anime. Partout où ils dominent, le culte catholique est suspendu. « Depuis cet escript, j'entens que vous n'osez faire le service divin de peur de schandale ² » écrit la Gouvernante au Magistrat d'Audenarde; à Ypres, il en est de même du 16 au 29 août. Il faut une ordonnance de la Gouvernante et l'ordre exprès du Magistrat pour que les cérémonies du culte recommencent ³.

Notez que pour que les cérémonies puissent être reprises, et pour que l'exercice du culte catholique ne soit point troublé, on doit traiter avec les novateurs, comme avec des belligérants. La Gouvernante est obligée de leur accorder des « lettres d'assurance ⁴ », et le comte d'Egmont se voit forcé de faire avec eux cet accord, qui aura pour lui de si funestes conséquences, qui figurera dans la ⁴ suite parmi les pièces de son procès, et dont le premier article est « qu'ilz n'empescheront le service divin, presches et aultres exercices de la religion catholique ⁵ ».

1. Lettre de la Gouvernante aux magistrats d'Ypres (30 juillet 1566). — Original aux Archives d'Ypres.

2. Lettre de la Gouvernante (21 août 1566). — Original aux Archives d'Audenarde.

3. Lettre du Magistrat (8 novembre 1566). — Copie aux Archives d'Ypres.

4. Acte de la Gouvernante (23 août 1566).

5. Accord fait entre le comte d'Egmont et les sectaires.

Leurs prétentions ne se trouvent du reste nulle part mieux affirmées que dans une requête présentée par eux au Magistrat d'Ypres, requête dans laquelle ils réclament l'autorisation de faire, de jour et de nuit, des perquisitions dans les couvents de la ville, sous prétexte qu'on y réunit des munitions et des armes (*groote municie van oorloghen als artellerie ende andere*) pour les exterminer ¹.

Après cela, on s'étonne moins, n'est-il pas vrai? de voir les bourgeois d'Ypres et d'Audenarde faire appel à la répression, réclamer avec instance le rétablissement du culte catholique, et faire cause commune avec le bras séculier. Toutefois il ne serait guère plus juste de les rendre responsables des fureurs du duc d'Albe que de les poser en complices des iconoclastes. La bourgeoisie du midi de la Flandre resta, on peut le dire bien haut, spectatrice intéressée dans cette effroyable lutte, penchant plutôt du côté de l'opprimé que de celui de l'oppresser; effrayée par les désordres de l'un, affligée par l'ardeur sanguinaire de l'autre; sympathisant avec les doctrines prosrites dans ce qu'elles avaient d'émancipateur et de libéral, mais n'ayant pu les faire siennes à cause de la

1. Requête du 26 août 1566, insérée dans le *Mémoire justificatif du Magistrat d'Ypres*.

2. Même chose se produisit à Anvers, à la même époque. Sir Richard Clough, dans une lettre qu'il adressait le 25 août 1566 à sir T. Gresham, lui disait qu'un grand nombre de personnes favorables à la liberté de conscience avaient, à Anvers, abandonné la cause protestante, à la suite des excès commis. — L'original de cette lettre est conservé au *State paper office*; un extrait a été publié par M. Van Bruyssel (*Bulletin de la Commission d'histoire*, 1860).

forme étroite, violente, intolérante dans laquelle elles étaient présentées.

On sait comment finit cette douloureuse tragédie. Après les scènes turbulentes provoquées par les novateurs, scènes qu'expliquent et même qu'excusent si bien l'ignorance grossière dans laquelle le bas peuple était tenu, ses souffrances et ses privations, le luxe insolent du clergé et ses mœurs déplorables, nous assistons à une répression impitoyable, à une persécution sans merci, qui couvre la campagne de gibets et dresse l'échafaud sur toutes les places publiques. Les représailles furent si terribles, qu'à côté d'elles les actes qui les avaient provoquées disparaissent presque complètement. La tache sanglante laissée par le duc d'Albe sur cette bonne terre de Flandre est si large, que les autres deviennent à peine visibles et se trouvent comme éclipsées par elle.

J'ai cru qu'il était nécessaire de remettre ces dernières un peu en lumière. Tous ces documents curieux, authentiques, officiels en leur temps, déposés aujourd'hui dans les archives communales des vieilles cités flamandes, nous font voir en effet la situation sous un jour tout nouveau. D'autant mieux que ces lettres, ces ordonnances, ces requêtes, ces pièces de toutes sortes, n'émanent pas de personnages fanatiques, de catholiques forcenés, compromis, mais bien de patriotes amoureux de leur ville, instruits, prudents, modérés en tout, et qui voyaient la situation, non pas sans inquiétude, mais sans passion et sans parti pris. C'est à regret qu'ils sévissent, on le sent et ils l'avouent. Ils osent écrire à la Gouvernante que « veu la diver-

sité du temps » ils n'ont fait encore « aucune apprehension ou punition des dicts saccageurs ¹ ». D'autres fois ils parlent du « temps présent fort dangereux et muable » qui ne leur a point permis de trouver « expédient de procéder » contre les perturbateurs ².

Nous n'entendons pas refaire ici leur procès à ces malheureux, égarés par un fanatisme excusable, et qui ont expié trop durement des entraînements qui n'étaient point exclusivement de leur fait. Qualifiés par leur bourreau de « vagabonds, belistres, mauvais garnemens, souldars casséz, fugitifz, banniz, voleurs, brignans, gens ramasséz, tenans les bois et courrans le plat pays ³ ». Les Gueux des bois se virent dans cette partie de la Flandre, poursuivis, chassés, traqués comme des criminels, et massacrés comme des bêtes fauves. Le duc d'Albe avouait lui-même qu'il avait résolu de « purger les bonnes villes et plat pays de telles canailles et meschans garnemens » et hélas ! il n'y réussit que trop bien.

Toutefois, il nous a semblé bon, utile, profitable, d'indiquer au passage comment une étude sincère, impartiale, remontant aux sources mêmes, s'appuyant sur les documents originaux, pouvait expliquer une époque diversement jugée et généralement mal comprise. Il nous a paru surtout curieux de constater comment, à trois siècles d'intervalle, les mêmes causes amenaient forcément des effets identiques, et comment les villes

1. Lettre du Magistrat d'Ypres à la Gouvernante (8 novembre 1566).

2. Lettre du même, au comte d'Egmont (23 octobre 1566).

3. Lettre du duc d'Albe (Bibliothèque de Bourgogne).

flamandes du midi, aujourd'hui libérales et anti-cléricales pour la plupart, sont loin, comme on le prétend, de renier les traditions de leurs ancêtres ; mais se montrent toujours les fidèles adeptes, les continuateurs convaincus des sentiments de liberté et de tolérance, qui animèrent leurs antiques magistrats.

VI

Ypres. — L'église Saint-Martin. — Le tombeau de Jansenius.
— La superstition flamande. — Le libéralisme et le clergé.

Je voudrais en avoir fini avec ces études politiques et religieuses qui, quoi que l'on fasse, sentent toujours la déclamation. Mais j'y suis ramené malgré moi. Aussi bien, dans ces Flandres que nous visitons, c'est la question du moment, palpitante, dominante, celle qui absorbe et résume toutes les autres. Il nous faut donc, de toute nécessité, lui tailler une large place dans ce livre consacré « à la terre des Gueux ».

J'aurais pourtant mieux aimé vous promener sous les voûtes de Saint-Martin, vous montrer combien cette vieille église est pure de formes, grandiose et belle dans l'acception la plus élevée du mot. Nous aurions reconnu que de toutes celles de Flandre, c'est bien la plus émouvante en ses lignes et en ses proportions. J'avoue qu'elle m'a rappelé le dôme de Florence, mais, oserais-je le dire? le dôme édifié par un artiste plus maître de ses calculs et plus certain de

ses matériaux. Elle n'a en effet ni clefs, ni tenons qui la consolident; et depuis six siècles¹ qu'ils sont en place, les arcs de ses voûtes n'ont pas bougé et semblent encore sortir des mains de l'architecte.

J'aurais voulu méditer avec vous au milieu de ce chœur monumental, le plus grandiose spécimen de l'architecture romano-ogivale qui soit en Belgique; nous aurions admiré, comme il le mérite, ce superbe vaisseau avec ses deux rangs de verrières à lancettes, son élégant triforium et ses murs découpés, que l'absence de collatéraux fait paraître plus hauts encore. Mais il suffit d'une pierre simple, modeste, effacée, avec quatre chiffres égarés à ses quatre angles et qui semblent se fuir de peur de composer un nombre néfaste, pour détourner notre attention et retenir notre pensée.

Elle est placée là, sous nos pieds, au milieu de ce chœur admirable. Quel cadre merveilleux pour cet étrange rébus, pour cette sépulture anonyme, dont la nudité est rendue plus frappante encore par l'autel immense devant lequel elle repose, construction prétentieuse, multicolore, à colonnes tordues, et qui porte à son sommet un cavalier empanaché, découpant galamment son manteau. Tout autour, se dressent les mausolées pompeux des anciens évêques d'Ypres, qui revivent dans le marbre, comme disent les épitaphes, mais bien morts, hélas! pour la postérité. Martinus Rethorius, Antonnius de Hennin, Petrus

1. Une épitaphe placée sur un mausolée nous apprend que l'église fut fondée, en 1221, par Hugo, prévôt de Saint-Martin.

Toletanus, Jan Visscher, qui se souvient de ces noms? Qui les connaît dans le monde? quelques savants peut-être. Leurs blanches statues n'ont rien pu sur la mémoire du peuple; alors que cette pierre simple et modeste, que nous foulons, a été vénérée pendant des siècles et sera, pendant bien des années encore, l'objet d'une pieuse curiosité, car c'est la tombe de Jansenius.

Jansenius! vous le voyez, il suffit de ces quelques lettres pour détourner notre esprit de ses contemplations; et cette tombe, ce grand nom, ce schisme né d'un livre, viennent de suite s'emparer de toutes nos pensées. Et cela est bien naturel du reste, car la grande ombre de cet homme illustre semble planer sur cette ville dont il fut l'évêque vénéré, sur cette église dont il fut le prélat respecté, sur ce cloître où il mourut aimé et regretté par tous ceux qui l'avaient connu, et considéré par son chapitre comme « la perle du sacerdoce et la gloire de l'épiscopat¹ ».

Il était né en 1585, en Hollande, au village d'Acquoy près Leerdam. Ses parents, au dire de Foppens qui s'est fait son biographe, étaient de fervents catholiques². Dès sa plus tendre enfance, il se fit remarquer par une mémoire surprenante et un esprit si singulier que sa famille, malgré sa position modeste, l'envoya à Utrecht pour y faire ses humanités. Plus tard, quand il eut atteint sa dix-septième année, il suivit à Louvain les cours de l'académie où, en 1604, dans un

1. Sanderus, *Flandria illustrata*.

2. Voir J. F. Foppens, *Bibliotheca belgica*.

quadruple concours, il fut placé le premier sur cent dix-huit étudiants.

Alors il commença à voyager, vint à Paris pour se perfectionner dans les langues grecque et hébraïque, puis séjourna quelques années à Bayonne, où, grâce à la bienveillance de l'évêque, il figura parmi les chanoines de la cathédrale. Nommé peu après à la cure de Sainte-Pulchérie, il ne tarda point, toutefois, à délaissér le pastorat pour le professorat, et, en 1617, il était de retour à Louvain, dans sa chère université, où il conquérirait sans effort le grade de docteur en théologie. Enfin l'année suivante le voyait au comble de ses vœux. Il endossait la robe de professeur ainsi que le camail de chanoine de Saint-Pierre, et grâce aux privilèges dont jouissait alors l'académie, il obtenait une prébende à l'église collégiale de Saint-Pierre de Lille.

Débarrassé, grâce à ses titres et à ses bénéfices, de tout souci matériel, il put dès lors se consacrer entièrement à ses études préférées. Des polémiques qu'il soutint contre divers savants ne tardèrent pas à le rendre célèbre, en même temps que plusieurs ouvrages, publiés sous son nom, fondaient sa réputation littéraire. Dans les loisirs que lui laissaient ces occupations multiples, il travaillait à son œuvre capitale, à cet *Augustinus*, auquel il consacra vingt-deux ans de sa vie, et qui devait, après sa mort, soulever autour de son nom de si violentes et de si terribles tempêtes.

Entre temps, il fut deux fois envoyé en Espagne, à la cour de Philippe IV, pour plaider la cause de sa

chère université. Là, s'il n'obtint pas tout ce qu'il désirait pour ses collègues et leurs élèves, du moins sut-il se concilier les bonnes grâces royales. Pourvu en 1630 de la chaire d'Écriture sainte, nommé cinq ans plus tard recteur de l'académie, il fut cette même année élevé à la dignité épiscopale. Sacré à Bruxelles, il alla prendre immédiatement possession de son siège, et c'est là qu'il s'éteignit, au mois de mai 1638, au milieu de sa ville épiscopale ravagée par la peste, et qui, malgré sa désolation, trouva encore des sanglots pour pleurer son évêque, emporté par le fléau qui la décimait.

Imagine-t-on un vie plus douce, plus calme et plus tranquille, une carrière mieux remplie de toutes les façons? Et qui croirait, à voir cette existence sans secousses, sans luttes, sans trouble, toute faite de réussites et de succès, qu'il s'agit d'un sévère réformateur, dont la doctrine devait provoquer une sorte de schisme?

Jansenius, en effet, ne se borna point à lancer dans le monde un certain nombre d'idées réformatrices en désaccord avec Rome, et qu'il abrita sous l'autorité de saint Augustin. Du jour de son exaltation, il s'occupa de réformer les mœurs de son clergé. « Son zèle de la discipline ecclésiastique, nous dit Sanderus ¹, qui, faisant partie du chapitre de Saint-Martin, était mieux que personne à même de donner là-dessus une opinion motivée, son zèle tournait à la sévérité et même à la rigueur; mais il savait le

1. *Flandria illustrata*.

tempérer par une bienveillance parfaite et une modération singulière. Sa vie et ses mœurs, du reste, étaient à l'abri de tout soupçon. » Il prêchait d'exemple; sa maison était propre, bien tenue, mais sans luxe; il méprisait l'argent, et Sanderus a une image charmante pour nous peindre son désintéressement et sa charité : « Il ne cherchait point, nous dit-il, les brebis à cause de leur laine, mais la laine à cause des brebis ¹. » Précieux exemple! malheureusement trop souvent dédaigné.

Ces détails intimes intéressent, quand ils ont trait à un pareil homme. Pris sur le fait, tracés d'après nature, il nous le font connaître bien mieux que de pompeuses dissertations écrites après coup. « Il donnait peu d'heures au repos et au sommeil, continue Sanderus que je résume, et consacrait le meilleur de son temps à l'étude et à la prière. Il était toujours sérieux, ne s'abandonnait jamais à une joie trop vive, et aimait à répéter que la première des vertus, que devrait enseigner la théologie, c'est d'être modeste. Partout et toujours il prêchait la concorde, disant qu'elle devrait régner en maîtresse dans l'Église. On ne lui connut jamais qu'une habitude : son dîner pris, il lui fallait se promener une petite demi-heure dans le jardin de l'évêché; après quoi, on le voyait retourner à ses occupations ecclésiastiques ou bien se livrer à l'étude. »

Ce n'est certes ni l'heure, ni le lieu d'étudier, de discuter, non plus que de juger les doctrines de

1 ... *Non oves propter lanam, sed propter oves lanam.....*

Jansenius et de chercher si ses vues sur la Grâce, le libre arbitre et le péché originel sont vraiment celles de saint Augustin. Le temps, dans sa marche rapide, a laissé tout ce bagage bien loin derrière nous. Ces disputes n'ont plus le mérite de passionner le monde, et l'esprit du siècle n'est pas là. Mais un point sur lequel j'ai tenu à me former une conviction certaine, c'est la conduite de Jansenius aux dernières heures de sa vie. Est-il vrai qu'arrivé à son moment suprême, ayant l'esprit affaibli par la souffrance, épeuré par des conséquences entrevues dans un moment de lucidité surnaturelle, troublé par la crainte de l'inconnu dans lequel il allait prendre place, il ait renié son œuvre?

« Il est de commune tradition à Ypres et dans tout le diocèse, nous dit Foppens ¹, que Jansenius, sentant approcher ses derniers instants, demanda au moine augustin qui le soignait, de lui apporter son *Augustinus* et de le jeter dans le feu. Le livre, ajoute cette tradition, ne fut point trouvé par le moine, et l'évêque étant entré en agonie (*in agoniam prolapsus*), il n'en fut plus question. »

Cette version des derniers moments de Jansenius a été, comme bien l'on pense, fort exploitée par ceux que son livre gênait. Elle équivalait à une rétractation, rétractation « *in extremis* », il est vrai, émanant d'un cerveau déjà troublé par les affres de la mort; mais quelle arme cependant que cette négation finale, ce renoncement suprême, cet abandon à la dernière

1. *Bibliotheca belgica.*

heure, et par l'auteur lui-même, des doctrines énoncées dans son *Augustinus*.

Heureusement, Sanderus nous a laissé le récit détaillé des derniers instants du saint prélat, auxquels il assista sans doute, qu'il connut en tout cas dans leurs plus minutieuses circonstances et par des témoins oculaires, et qu'il retraça sur l'heure même, à quelques pas du mort¹. « Pendant toute sa vie, nous dit-il, il fut grand, mais plus grand encore pendant la maladie qui devait le conduire au tombeau, et très grand dans la mort. Au milieu de ses dernières souffrances, il ne se départit pas un instant de son calme habituel... d'un esprit impassible, il arrêta ses dispositions suprêmes, dicta son testament, pourvut à tout, et, malgré les angoisses de la douleur, il fit une confession générale des péchés de sa vie entière, disant qu'il espérait avoir l'approbation de Dieu... Puis, plein de confiance, envisageant sa situation sans trouble, il congédia ses amis et ses domestiques dans la crainte de la contagion, et seul avec un frère mineur, tenant un crucifix embrassé, il rendit à Dieu son âme pure et sans tache. »

Il n'y a guère de place, on le voit, dans ce récit à la fois simple et touchant, et cependant solennel comme le crépuscule d'une belle journée, pour ces rétractations si hautement affirmées et proclamées avec tant d'éclat. On avait du reste été plus loin, on avait prétendu que dans ce testament, dont parle Sanderus, la rétractation finale avait été insérée tout

1. Sanderus publia son livre en 1641, c'est-à-dire trois ans seulement après la mort du prélat, et avant qu'aucune polémique sérieuse se fût engagée sur son livre.

au long, et en cela on se croyait bien sûr de n'être pas démenti, car le testament avait disparu depuis longtemps, sans qu'on ait pu savoir ce qu'il était devenu.

Heureusement, la lumière peut également être faite sur ce point délicat. Si la minute de ce document important a été détruite, comme cela semble assez probable, il nous en est resté une copie, ignorée des ennemis de Jansenius, d'une authenticité indiscutable cependant, et qu'a récemment découverte M. Diégerick, l'archiviste d'Ypres. Cette copie figure sur les registres du chapitre de Saint-Martin. Il n'y a point de méprise à invoquer, le texte est formel : « Suit la teneur du testament du très révérend seigneur Corneille Jansenius, en son vivant, évêque de cette cathédrale, enlevé le 6 mai 1638 par la peste », et cette copie, transcrite le lendemain même de la mort de l'évêque, est signée par Seb. Tychonius, son secrétaire, et certifiée conforme par le chanoine Franç. Persyn. Bien mieux, on a respecté les modifications que le vertueux prélat avait fait subir au texte primitif, et cette translation mentionne toutes les additions, les modifications, les changements et retranchements apportés par le mourant à l'œuvre de son secrétaire. « *Cum omnibus suis remissionibus, lituris, mendis,* » dit l'en-tête de ce document si précieux. Vous voyez qu'on ne peut être plus formel.

Eh bien, ce testament que j'ai tenu en main et dont, grâce à la complaisance de son savant gardien, j'ai le texte même sous les yeux, ne contient pas un mot qui soit relatif au fameux livre, pas une ligne, pas une lettre qui ait trait aux opinions religieuses du défunt.

L'indication de son lieu de sépulture, la recommandation de faire des funérailles sans éclat et aussi modestes que possible, « *sine pompa et humillime* » et la disposition du peu de biens qu'il laissait, telles furent les dernières préoccupations du saint évêque. « Je n'ose guère fonder de legs pieux, écrit-il en marge de la formule dressée par son secrétaire, car je ne sais s'il restera de quoi faire honneur à de pareilles fondations. Les dettes, en effet, doivent être acquittées avant le reste », et il fournit quelques indications sur celles qui lui reviennent en mémoire ; puis il dispose du peu qui pourra rester en faveur de ceux qui l'ont servi. Tous ses domestiques doivent recevoir les gages complets d'une année, que celle-ci soit finie ou non ; il lègue en outre aux enfants de chœur une somme de cent florins, et se plaint de ne pouvoir récompenser ceux qui l'entourent suivant leurs mérites et leur probité. Le reste de ses biens, si tant est qu'il doive rester quelque chose encore, sera partagé entre l'évêque, son successeur, le séminaire épiscopal et les pauvres de la ville qu'il nomme ses héritiers sous bénéfice d'inventaire, et c'est tout.

Il semble que, dans ce moment suprême, Jansenius ait oublié sa science et ses travaux, ses livres et ses écrits. A la dernière heure, il est absorbé par des soins purement affectueux pour son entourage. Sa modestie l'empêche de se souvenir de sa gloire acquise, de ses succès remportés, de sa tâche accomplie. Il ne voit en lui qu'un homme, qu'un pécheur qui s'éteint au milieu des souffrances, et il cherche à se conduire jusqu'au dernier instant en homme de bien.

Certes nous voilà bien loin du spectacle évoqué par Foppens, de ces tardifs regrets, de cette angoisse douloureuse faisant rechercher au moribond son œuvre pour l'anéantir. Mais ce qui prouve, mieux encore que toutes les pièces et que tous les récits, combien l'histoire de cette rétractation finale est mensongère, c'est la haine dont les jésuites, et Rome à leur instigation, poursuivirent la mémoire de Jansenius et les outrages qu'ils infligèrent à sa sépulture.

Suivant au pied de la lettre la volonté du prélat, ses deux exécuteurs testamentaires, M^e Fromond, professeur à Louvain, et Henri Colennius, archidiacre de Malines, tous deux ses intimes amis, l'avaient fait enterrer dans l'église Saint-Martin, au pied du maître-autel. Là, point de mausolée, point de statue, le saint homme avait dit « *sine pompa et humillime* » : on se borna donc à une simple dalle sur laquelle on grava une longue inscription. Cette épitaphe composée par ses savants amis louait, en termes élégants, les vertus et l'érudition du défunt, constatait la juste renommée dont il avait joui, l'admiration qu'il avait excitée jadis à Louvain ; puis, après avoir passé en revue les principales phases de sa laborieuse existence : « Il vécut en saint Augustin, ajoutait-elle, refuge de toutes ses pensées ; il s'en fit l'interprète très fidèle et consacra à ce travail, à la fois pieux et difficile, un esprit surhumain, une étude de tous les instants et les loisirs de sa vie entière. »

A peine mise en place, cette pierre funèbre devint l'objet d'une sorte de culte. La réputation de sainteté laissée par Jansenius, sa mort si calme et si belle, ses

vertus si élevées et si nobles, la pureté de ses mœurs et son intarissable charité attirèrent vers cette dalle qui recouvrait son corps toute une cohorte de fidèles. Les pieuses visites se succédaient au pied de l'élo-gieuse inscription, et il était bien rare qu'on n'y vît pas quelque dévot agenouillé, absorbé dans une con-templation muette. Mais vingt années plus tard, quand l'*Augustinus* eut vu le jour, quand ce livre publié eut transformé l'évêque d'Ypres en un chef de secte, quand la querelle des molinistes et des jansénistes eut passionné le monde politique et religieux, quand les foudres du Vatican vinrent frapper les fameuses propositions, et quand Louis XIV eut sévi une pre-mière fois contre Port-Royal, alors ce fut bien autre chose! On vint de France, d'Angleterre, de Hol-lande et d'Allemagne en pèlerinage au tombeau de celui qu'on regardait comme un saint véritable; et Rome, indignée de cet empressement, qu'elle consi-dérait comme un sujet de scandale, résolut d'effacer une inscription, qui lui apparaissait comme une im-prudence et une bravade.

J'ai retrouvé à la bibliothèque de Bourgogne¹ une copie de la lettre, qui fut écrite à ce sujet, à l'évêque d'Ypres, et une autre lettre adressée en même temps au grand bailli pour qu'il eût, le cas échéant, à prêter main forte à l'évêque. Toutes deux sont signées par l'archiduc Léopold-Guillaume et ne témoignent pas d'un grand enthousiasme à se conformer aux ordres du saint-siège.

1. Manuscrit n° 12,731.

La lettre pontificale était datée du 29 mai 1655, et ce n'est que les 25 et 27 novembre suivants que l'archiduc déclarait que « ayant été fait rapport du tout, il na estoit (*sic*) trouvé auculné raison ou sujet qui pourroit empêcher, que l'ordre et volonté de Sa Sainteté en cest égard ne soit accompli. Et partant (ajoutait le prince) vous le pourrez effectuer et exécuter en la manière que vous jugerez la plus convenable ».

Cette manière fut une mutilation. On effaça de la pierre tombale tout ce qui sentait l'éloge, tout ce qui était relatif à l'existence glorieuse de l'évêque défunt, et l'on ne laissa que les lignes suivantes qui parurent inoffensives :

D. O. M.
HIC JACET
CORNELIUS JANSENIUS
SEPTIMUS IPRENSIS EPISCOPUS
SATIS DIXI
VIXIT ANNIS LII
OBIIT VI MAII MDCXXXVIII
DIC VIATOR
REQUIESCAT IN PACE! ¹

Mais, malgré son laconisme, qu'on croyait éloquent, l'inscription ainsi tronquée n'eut pas le résultat qu'on espérait, et le but qu'on se proposait ne fut pas atteint. L'affluence des fidèles redoubla au contraire, la mutilation de la pierre transforma en martyr celui qu'elle abritait, et malgré les défenses, on vit chaque jour

1. D. O. M. Ici repose Corneille Jansenius, septième évêque d'Ypres. — J'ai dit assez. — Il vécut 52 ans, mourut le 6 mai 1638. — Dis, voyageur : qu'il repose en paix!

des lèvres pieuses venir se poser sur cette dalle sanctifiée par la persécution.

C'est alors que Rome, bravée, et perdant patience, résolut d'effacer à jamais jusqu'à la trace de ce nom qu'elle regardait comme celui d'un parjure. Dans la nuit du 23 au 24 avril 1673, le gouverneur, comte de Monterey, se conformant aux ordres de la régente, mère de Charles II, fit substituer à la dalle mutilée, cette autre pierre que nous foulons aujourd'hui, et dont les quatre chiffres, égarés aux quatre angles, sont cent fois plus éloquents que la plu spompeuse inscription.

Cet acharnement posthume surprend au premier abord. On se demande ce qu'espéraient ces rancuniers adversaires en mutilant cette pierre. Recouvrait-elle donc l'unique coupable que l'Église eût renfermé dans son sein, et tous les autres membres du clergé étaient-ils devenus si parfaits de mœurs et de caractère, qu'après d'eux Jansenius pût être regardé comme un véritable criminel? Hélas non! Ouvrez la *Polemographia*, et vous assisterez au supplice de moines gantois et brugelins livrés au bûcher pour crimes contre nature¹; les mœurs ne s'étaient donc point amendées. Ouvrez les mémoires de l'abbaye de Saint-Pierre, vous verrez qu'en 1683 l'abbaye dut être sécularisée à cause des « plaintes continuelles qu'ont provoquées depuis plusieurs années les désordres et

1. La *Polemographia Arraico Belgica*, recueil extrêmement rare aujourd'hui. — Il s'en trouve un exemplaire à la Bibliothèque royale de La Haye. — Le supplice des cinq moines gantois eut lieu le 28 juin 1578; celui des trois moines brugelins, le 26 juillet de la même année.

scandales commis par les religieux¹. » La discipline ne s'était donc pas rétablie. Le décret royal qui sanctionne cette sécularisation nous parle « de menaces et de mauvais traitements inférés aux supérieurs ». Le respect hiérarchique n'était donc pas observé. Du reste nous savons qu'en 1704, l'évêque Philippe Van der Noot dut avoir recours au « bras royal », c'est-à-dire à l'intervention de la force armée pour se préserver des injures et voies de fait auxquelles son clergé voulait se livrer sur sa personne². Enfin des documents nombreux et qu'il serait trop long d'analyser ici montrent que le scandale s'étendait jusqu'à la prédication³.

Au milieu d'un tel désordre, il semble que le crime de Jansenius aurait dû passer inaperçu, et c'est sur lui cependant que s'accumulent toutes les haines et toutes les colères. Les autres, quelle que soit leur gravité, sont bien vite oubliés, ils ne s'attaquent qu'à la morale. Le sien touche à cette arche sainte qu'on appelle le dogme, et toute la réprobation se tourne de son côté. Aujourd'hui encore il en serait de même, si un nouveau Jansenius apparaissait à l'horizon. ; L'Église a des indulgences spéciales pour le prêtre égaré, elle ouvre les bras pour recueillir dans son sein le fidèle qui succombe aux tentations malsaines. Elle est impitoyable pour celui qui s'éloigne

1. E. de Busscher, *l'Abbaye de Saint-Pierre, à Gand*.

2. ... *Etiam auctoritate nostro episcopali injurias fuimus coacti ad impediendas vias facti recurrere ad regem, et ejus implorare brachium.* — L'original est à la Bibliothèque des ducs de Bourgogne.

3. Même Bibliothèque, voir Ms. n° 12,733.

d'elle, répudie la moindre de ses croyances ou simplement veut la discuter, et elle a raison. En agissant de la sorte, elle reste logique, d'accord avec elle-même et fidèle à ses traditions.

Du reste, elle n'a plus, dans les provinces flamandes, de pareilles secousses, ni de semblables périls à redouter. Ce n'est point ici que les sectes nouvelles, vieux catholiques ou autres, pourraient espérer de faire des prosélytes nombreux. La foi flamingante n'est point de celles qui raisonnent et, quand un esprit se détache du faisceau des croyants, il s'enfuit vers les champs de la libre pensée.

Quelques cerveaux plus instruits que raisonnables ont bien cru qu'on pourrait enter un rameau protestant sur le catholicisme des Flandres ; mais, s'ils ne se sont pas encore aperçus qu'ils prêchent dans le désert, c'est qu'ils sont frappés de cécité. « Nous nous flattons sottement de persuader aux autres ce que nous ne croyons pas nous-mêmes », a dit Vauvenargues. C'est là une expérience faite depuis longtemps et qu'il paraît inutile de renouveler.

Du reste, le catholicisme possède ici une armée admirable et contre laquelle toute autre armée est sans force, sans vertu, je veux parler du clergé flamand, transformé, transfiguré par la Révolution, et méconnaissable pour qui sait ses antécédents. Sa conduite est devenue irréprochable ; ce qui était l'ordinaire autrefois n'est plus aujourd'hui qu'une défaillance exceptionnelle. Sa discipline en outre est au-dessus de tout éloge. A demi-mot il comprend ; au moindre signe il obéit : « Mon clergé est comme un régiment, il doit

marcher, et il marche, » disait jadis un prélat français devant un sénat impérial¹. En France cette parole un peu soldatesque pouvait faire sourire quelques esprits incrédules ; en Flandre elle est exacte de tout point. Vous y chercheriez vainement, en effet, ce curé de campagne, bon vivant, fin causeur, sceptique par moment, indulgent pour ses ouailles et oubliant volontiers, les soirs de bouillotte, que le médecin de la paroisse est un libre-penseur.

Cette physionomie indépendante, affable, accueillante et joyeuse, qui est un des plus sympathiques ornements de nos provinces serait introuvable ici. Il ne s'agit pas en effet de faire des concessions à ses habitudes, à ses commodités, à son bien-être, de s'efforcer de vivre en paix et en bon voisinage avec tout son entourage. Le clergé flamand est au contraire un « clergé de combat », pour me servir d'une expression bien souvent employée depuis quelques années. Il est enrégimenté et mené militairement. Au fond des campagnes les plus reculées comme au centre des villes les plus populeuses, il manœuvre comme un seul homme, et la soumission la plus respectueuse, la plus complète, la plus absolue est seule admise dans les rapports hiérarchiques.

En voulez-vous une preuve ? A l'appui de mes remarques personnelles, un châtelain, grand propriétaire et ancien député, me raconte le fait suivant : « J'allais de Bruges à Roulers, me dit-il, et, dans le

1. Discours du cardinal de Bonnechose, au Sénat (session de 1866).

même train et le même salon¹ que moi, monta M^{sr} l'évêque de Bruges. Le prélat se rendait, si j'ai bonne mémoire, à une confirmation. A chaque station, des prêtres nombreux se joignirent à notre convoi, et tous, avant que de prendre place, pénétrèrent dans le salon de Monseigneur, se jetèrent à ses pieds et, pieusement agenouillés, baisèrent son anneau en recevant sa bénédiction pastorale. » Nous voilà bien loin de l'époque où l'évêque Van der Noot était obligé, pour éviter les voies de fait de ses chanoines, d'appeler à son aide les mousquetaires et les carabiniers.

Notez que dans chaque paroisse les curés et leurs vicaires jouissent d'un prestige tout pareil auprès des religieuses et du bas clergé. J'ai vu, dans un château, aux environs de Thourout, un jeune prêtre de vingt-cinq ans visitant la châtelaine souffrante, bénir au passage une jolie religieuse, garde-malade de vingt ans, qui, dès qu'elle avait vu le vicaire, s'était mise à genoux. Et ce pouvoir prestigieux, cette domination supérieure, ce respect hiérarchique n'expirent point au seuil des institutions religieuses. Ils rayonnent sur toute la campagne. On pourrait citer cinquante paroisses rurales, où le curé exerce sur ses ouailles un empire tout aussi absolu que l'évêque sur son clergé. On en a vu, sous prétexte de pèlerinages, enrégimenter leurs paroissiens et les faire défiler aux portes des grandes villes comme des troupes prêtes au combat. Parfois des rixes suivent ces démonstrations pro-

1. Sur cette ligne, les wagons sont construits sur le modèle américain, et ont un salon au centre.

vocatrices. A l'époque des élections, les combats deviennent pour ainsi dire périodiques, et les *stokslagers* se sont fait un sinistre renom par des exploits trop fameux.

Chacun peut, je le sais, réclamer sa part de hauts faits dans ces tristes journées. Les vitres brisées, les yeux pochés, les membres cassés et les côtes enfoncées, appartiennent aux deux camps. Mais ces luttes politiques sont d'autant plus déplorables qu'elles créent un antagonisme ineffaçable, une scission irrémédiable entre deux fractions de la nation qui auraient dû rester unies. C'est le défaut d'union qui jadis a causé l'abaissement des grandes cités flamandes, leur oppression par l'étranger, leur ruine. Il semblait, il y a cinquante ans, que la leçon avait été comprise, et la Belgique émancipée adoptait une devise qui paraissait le signifier. Aujourd'hui tout est remis en question, et la désunion est aussi grande que jadis; car elle n'existe pas seulement dans les journées d'élection. En tout temps, le pays est divisé en deux parts bien tranchées, et l'on a vu tout récemment, du haut de leur siège épiscopal, deux vénérables prélats signifier à leurs fidèles, qu'ils ne pouvaient pactiser avec les idées libérales « sans se rendre coupable envers Dieu et indignes de participer aux saints sacrements¹ ».

Ce ne sont pas là, soyez-en certain, de vaines paroles, des menaces faites en pure perte. Les deux pré-

1. « Porteurs de bâtons ». Nom donné à des bandes armées de gourdin, qui, les jours d'élection, se promènent dans les rues.

2. Mandement des évêques de Liège et de Namur.

lats seront écoutés, bien mieux, ils seront obéis. Ils savent en effet à qui ils s'adressent; car, grâce au système d'enseignement qui domine en Belgique, ce sont eux qui façonnent les intelligences auxquelles plus tard ils sauront commander. Or, les cerveaux qu'ils dressent, les esprits qu'ils instruisent sont dès leur plus tendre enfance préparés à la lutte, et imbus de ces idées de bataille et de combat. « Quel est celui d'entre vous, s'écriait tout récemment un des maîtres les plus autorisés de cette pieuse jeunesse, quel est celui d'entre vous, qui, sans s'aveugler complètement, n'a pas le sentiment intime, invincible de déchirements prochains, de luttes fratricides entre les enfants du même sol, d'une mère commune, nés sur cette terre généreuse où la Providence a semé si abondamment tous les germes de liberté et de progrès? » *In quo discordia cives perduxit miseros*¹ ». On le voit, l'aveu est formel. Bien mieux, en parlant de cette jeunesse catholique qu'on est chargé d'instruire, on y découvre « plus que des espérances; il y a là des forces, il y a des armes toutes préparées pour les luttes de l'avenir ». Et l'ennemi est d'ores et déjà désigné à ces futurs guerriers, ce sont les villes libérales. On les compare à Babylone, à Ninive, pis que cela peut-être! Elles sont les modernes copies « des villes coupables que vous connaissez ».

Nous retrouvons là, à peu de choses près, les discours que tenaient il y a trois siècles les pasteurs de la Ré-

1. Discours prononcé en 1876, à la rentrée du cours, par le chanoine Namèche, recteur de l'Université de Louvain.

forme. Les termes sont mieux choisis, plus académiques, les phrases sont pondérées, mais le langage est le même; et, fait bien digne de remarque, le clergé flamand ne s'est point borné à prendre le langage agressif de ceux qu'on nommait jadis les « sectaires », il en a de plus adopté les allures austères, sombres, réservées. Il a conformé sa physionomie au mandat redoutable dont il est investi. A le voir passer dans les rues, le visage impassible, le sourcil froncé et le regard sévère, avec son petit tricorne rabattu sur les yeux, son col bleu et sa longue soutane noire, il semble qu'on l'entende éternellement murmurer ces paroles d'Horace à Tibulle : « Au milieu de tes espérances et de tes soucis, au milieu de tes craintes et de tes emportements, regarde cette journée comme la dernière de ta vie. »

Inter spem, curamque, timores inter et iras,
Omnem crede diem tibi diluxisse supremum.

C'est en effet par la crainte qu'il gouverne ceux qu'il n'a pas élevés, instruits et enrégimentés. C'est par les promesses et les menaces qu'il tient sous son empire les femmes, les enfants, les vieillards et les ignorants. « Otez au peuple l'espérance et la crainte, sa religion s'évanouit ¹ », a dit un libre esprit du commencement de ce siècle. Aussi, pour que le peuple flamand ne perde point de vue ce double terme d'un redoutable problème, le clergé a-t-il pris soin de multiplier partout les sanctuaires.

1. Dupuis, *Origine de tous les cultes*.

Dans les champs, sur les routes, à l'angle des rues, en tous lieux on se heurte à quelque madone, à quelque bienheureux. Rarement c'est un calvaire; quant à Dieu le Père, il n'en est pas question, on ne le voit jamais. Il semble qu'il ait abdiqué tout son pouvoir et que les saints n'aient plus besoin de lui pour accomplir des miracles. Cela s'explique du reste. L'homme a une invincible tendance à se considérer comme le point central auquel aboutissent toutes les forces de la nature. C'est une erreur semblable à celle qui lui a fait croire, pendant tant de siècles, que la terre était le centre de l'univers, et que les astres avaient été créés pour lui servir de flambeau. Le système de Copernic a détruit ce dernier préjugé, mais l'autre est demeuré presque intact; de là cette pensée que tout ce qui ne contribue pas à notre bonheur ou s'y oppose est un écart de la nature, un sommeil de la Providence, et que nous pouvons éveiller celle-ci par des prières ou par des chants, l'intéresser par des dons ou par des offrandes.

Mais à qui s'adresser pour être sûrement entendu? Les intelligences peu cultivées conçoivent mal des individualités abstraites. Voir suppose un œil, entendre une oreille, parler une bouche et des lèvres. Dieu a-t-il tout cela? La Vierge l'a certainement, en outre, elle fut femme. Elle connaît mieux nos faiblesses, et doit d'autant plus y compatir, que nos fautes ne l'offensent qu'indirectement. Cette idée d'intercession est du reste si naturelle qu'on la met, dans la vie courante, en pratique à chaque instant. De là, cette nécessité de saints intermédiaires trans-

formés en dépositaires partiels de la toute-puissance céleste, et faisant des miracles pour le compte de celle-ci.

Quand je parle de saints, il est bien entendu qu'il s'agit de leurs images, car là encore la même difficulté se résout de la même façon. La foule inculte et imaginative confond en effet volontiers le signe avec la chose signifiée, et quand elle ne peut comprendre une idée incorporelle, elle sanctifie l'objet palpable chargé de la représenter. Ici plus que partout ailleurs, cette confusion est visible, continuelle, évidente. Ce n'est pas la Vierge, c'est telle ou telle vierge qui entend les prières, intercède pour les fidèles et exauce les vœux. De là cette multitude de statues étranges, bizarres, affublées de couronnes royales, vêtues de robes brochées, couvertes de chapes brodées, et dont aucune ne ressemble à sa rivale. De là également ces vierges noires qu'on rencontre dans la plupart des églises flamandes, redoutables contre-sens, que nul ne saurait expliquer, et qui ne tend à rien moins qu'à constituer dans la légende de la Vierge une série de transformations, d'avatars, essentiellement contraires aux dogmes catholiques. Une neuvaine accomplie, un chapelet récité, souvent moins que cela, une simple prière et, si le miracle est exaucé, un cierge brûlé, un *ex-voto* d'or, d'argent ou de cire, il n'en faut pas davantage pour satisfaire ces crédules cerveaux; et une jeune fille ira prier la vierge noire de lui donner du beau temps tel jour, à telle heure, pour sortir avec son amoureux, sans songer qu'elle demande

à un morceau de bois de changer l'ordre de la nature.

Avec un pareil fond de superstitions, on comprend quelles proportions doivent prendre pour ces esprits crédules les moindres membres du bas clergé; ceux qui habillent la statue, veillent sur la madone et vivent dans son intimité. Quant au prêtre, c'est à tous les degrés un être supérieur. Il est l'organe de la divinité, son interprète, son confident, le dépositaire de ses volontés, le dispensateur des grâces célestes. Ses moindres paroles deviennent des oracles; ses conseils passent pour des ordres d'en haut. Il serait capable, s'il le voulait, d'inspirer à ses ouailles un fanatisme pareil à celui qu'évoquaient les sectaires de la Réforme. Combattant pour l'Église, c'est-à-dire *pro domo sua*, il pourrait entraîner ses fidèles à des excès aussi grands pour défendre le sanctuaire, que ceux commis par les sectaires pour le souiller. Il se borne à tenir son armée dans la main, la surveillant de près, employant encore aujourd'hui des moyens usités il y a trois siècles pour empêcher les désertions¹, tout puissant sur elle, et par cette toute-puissance effrayant les esprits libéraux et tolérants.

1. En 1566, la Gouvernante écrivait à l'évêque d'Ypres d'inviter ses curés à « aller de maison en maison visiter les paroissiens, et mettre par escript les noms tant des pères et mères de famille que de leurs enfants, serviteurs et servantes; les examiner et exhorter de, au quaresme prochain, aller à confesse, et à Pasques au Saint-Sacrement, avec commination de déférer à la cour spirituelle et ailleurs tous ceux qui, trois semaines après lesdicts Pasques, seraient trouvés défail-lants ». Cet usage est encore en pratique à Ypres, et chaque année, à Pâques, on fait demander de porte en porte les billets de confession.

Il ne faut donc pas s'étonner que les villes flamandes, toujours logiques, fassent à ces théories envahissantes un aussi froid accueil que celui qu'elles réservaient jadis aux iconoclastes et aux briseurs d'images. A leurs yeux, le péril affecte des formes identiques. Elles sentent leur autonomie politique et civile menacée par une volonté étrangère. Elles résistent de toutes leurs forces et de tous leurs moyens, et en cela elles ne font que leur devoir. Mais où les esprits libéraux et tolérants font fausse route, c'est quand ils reprochent au clergé, avec de grands cris et un emportement maladroit, de faire intervenir la religion dans le débat. Vouloir l'en bannir serait priver le cléricalisme de la seule arme efficace qu'il ait entre les mains. Deux principes sont en présence. Demander aux partisans de l'un d'eux de renier, dès le commencement de la lutte, les idées qu'ils prétendent soutenir, ce serait leur demander de s'avouer vaincus.

« Si vous admettez avec moi que Dieu existe et règne sur le monde, disait un jour en ma présence un prélat de grand talent à un politicien belge, à quel rôle voulez-vous le réduire aux yeux des fidèles, en subordonnant son culte à vos lois, ses prescriptions divines à vos décisions humaines, et en faisant passer ses ministres après ceux de l'État ?

— Mais alors, répliqua l'homme politique, à votre sens, la religion n'est rien autre chose qu'une forme particulière de gouvernement ?

— Certainement, répondit le prêtre, une forme de gouvernement, d'institution supérieure. — Car, si elle n'est pas cela, qu'est-elle donc ? »

Cette question, audacieuse dans sa forme, demeura alors sans réponse. Depuis, je lui en ai bien souvent cherché une, sans pouvoir en trouver qui me satisfît.

VII

Ypres. — La Halle aux draps. — Prospérité merveilleuse. — Un siège célèbre. — Notre-Dame de Tuin. — Les douze cochons de l'abbaye Saint-Antoine. — La Boucherie et le Musée.

Sortons de cette grande église Saint-Martin. Les digressions qu'elle nous a valu sont enfin terminées. Éloignons-nous du tombeau de Jansenius et de cette chaire de vérité qui nous ont entraînés à des déductions peut-être nécessaires, mais assurément ardues, et tâchons de trouver dans les belles et nobles lignes de cette majestueuse église quelques compensations aux aridités que nous venons de parcourir.

A l'extérieur, Saint-Martin est d'un grand caractère. La partie méridionale surtout, bien qu'elle ait été refaite en partie est, grâce à sa magnifique rosace et à son porche grandiose, un des plus riches morceaux d'architecture religieuse qui soient dans tout le pays. Mais, malgré cette façade, malgré le robuste clocher et le majestueux portail qui se dressent au pied de la nef, malgré le chœur isolé, élancé, d'une hardiesse

singulière, dès qu'on est sur cette grande place, nue, déserte, sans bruit et sans passants, ce n'est plus l'église qu'on regarde, c'est cet autre monument, énorme lui aussi, majestueux, austère, qui dresse à vingt pas de là sa masse imposante, célèbre dans le monde entier, et qu'on appelle la Halle aux draps.

C'est l'édifice civil le plus considérable de la Belgique et l'un des plus vastes, assurément, qui soient en Europe. Auprès de lui, les palais toscans, la *Signoria* de Florence elle-même, semblent petits. La Halle d'Ypres les rappelle par plus d'un point toutefois, par ses lignes sobres, sévères, par son élégance robuste, mais elle les surpasse tous en grandeur et en majesté.

Le premier sentiment qu'on éprouve, en la voyant à cette place, est une sorte d'étonnement respectueux. On est tout surpris de trouver deux monuments si vastes aussi près l'un de l'autre. Leurs sombres murailles se dressent des deux côtés d'une place allongée, face à face, comme si elles voulaient se braver. Il semble qu'elles personnifient la lutte de l'autorité civile contre l'autorité religieuse, et jamais ce combat de deux principes opposés, entamé il y a sept siècles, à l'aurore des communes, ne s'est trouvé figuré d'une façon plus saisissante.

Mais ce n'est là qu'une impression première. Ce colosse de pierres ne tarde point en effet à évoquer d'autres sentiments. Avec ses cent fenêtres de façade et son gigantesque beffroi, il atteste une richesse immense, une prospérité inouïe, une puissance formidable, aujourd'hui disparues, et dont il ne reste

plus que de muets souvenirs. Ypres, en effet, cette ville de troisième ordre, fut jadis la rivale des plus grandes cités. Elle fut l'égale de Gand et de Bruges, au temps où celles-ci régentaient le commerce du monde.

Malgré des commencements difficiles, car elle fut saccagée en 800 par les Normands, enlevée d'assaut en 1128 par Louis VI, prise en 1213 par Philippe-Auguste et brûlée par accident en 1240 et 1297, elle était, dès le *xiv^e* siècle, arrivée à un tel développement qu'au recensement de 1342 la ville et les faubourgs comptaient 200,000 habitants. Son enceinte était alors trois fois plus grande que de nos jours, et ses proportions, en ce temps, paraissaient tellement insolites qu'elle avait, depuis près d'un siècle, obtenu du pape Innocent IV la permission, pour ses meuniers, de moudre pendant les jours fériés, afin que ses habitants n'eussent point à souffrir du manque de farine.

Cette prospérité, elle la devait en partie aux terres qui l'environnent, « le pays le meilleur et le plus fertile qui soit en Flandre flamingante », dit Guicciardini; mais elle la devait surtout à « ses bons draps et à l'abondance des sarges, sargettes et autres telles denrées de bonne étoffe » qu'on tissait dans ses murs. Aussi, dès le *xiii^e* siècle, voyons-nous ses bourgeois enrichis, en rapports constants et suivis, non seulement avec les peuples étrangers, mais encore avec leurs souverains, et prêtant de l'argent à ces derniers, pour avoir le privilège exclusif de vendre leurs draps sur toute l'étendue de leurs royaumes.

Dès 1190, un marchand yprois, Hugo Oisel, avançait à Jean sans Terre une somme considérable pour s'assurer le marché anglais¹. En 1250, les bourgeois d'Ypres donnaient 8,000 besans d'or pour la rançon de Guillaume de Dampierre et Marguerite de Flandre, captifs chez les Sarrasins². En 1301 et 1309, par chartes spéciales, Philippe le Bel accordait des exemptions de péage et des privilèges particuliers aux fabricants yprois qui voulaient fréquenter les foires de France, et notamment celles de Champagne³. Dès 1296, ceux-ci avaient obtenu de la couronne d'Angleterre des faveurs toutes semblables, et en 1327, les tisserands d'Ypres passaient avec elle un marché de 3,500 sacs de laine filée.

Ces relations commerciales, très étendues pour l'époque, s'expliquent aisément par l'usage devenu général, dans la plupart des États de l'Europe, des tissus de laine fabriqués dans la Flandre⁴. L'industrie avait d'abord fourni au commerce des objets d'exportation, et celui-ci, en lui rapportant des laines anglaises bien supérieures à celles du continent, allait assurer, pendant plus d'un siècle, la suprématie du tissage flamand.

Des capitaux considérables étaient engagés dans ces transactions. L'industriel enrichi se faisait banquier. Pendant deux cents ans ce fut à la foire d'Ypres que

1. M. W. Gaillard, *Messager des sciences et arts de Gand* (1850).

2. Le besan d'or valait cinquante livres. Cette somme équivaldrait à plus d'un million de notre monnaie.

3. Ces chartes sont conservées aux Archives d'Ypres.

4. Un écrivain anglais du xiii^e siècle, Mathieu de Westminster, atteste déjà ce fait.

s'acquittèrent les engagements contractés aux marchés de Lille et de Thourout¹, et les marchands anglais, qui affluaient dans la ville, s'y livraient sans crainte à des opérations à long terme, à cause des règlements très sévères qui régissaient le commerce et l'industrie.

Dès le XIII^e siècle en effet, ceux-ci se trouvaient, dans toute la juridiction d'Ypres, soumis à des *keuren* ou arrêtés spéciaux, inspirées par une grande connaissance des affaires et un sérieux esprit d'équité. Au siècle suivant, toutes ces *keuren* réunies formèrent une sorte de code de commerce « pour le profit des échevins et bonnes gens » fort complet, très intéressant et qu'on peut encore consulter avec fruit de nos jours². En outre, un curieux document qui nous a été conservé, le rôle du tribunal échevinal de 1280, nous montre, par les pénalités nombreuses qu'on y voit appliquées, que ces sages arrêtés n'étaient point transgressés impunément.

Nous y trouvons des marchands condamnés pour avoir attiré chez eux des acheteurs arrêtés devant l'étalage d'un confrère; d'autres pour avoir soustrait, à l'examen des jurés, un drap qui paraissait suspect; cinq teinturiers sont frappés d'amendes diverses pour avoir vendu du fil qu'on suppose dérobé aux tisserands qui les font travailler; un drapier est condamné à l'amende pour avoir étalé sa marchandise devant la boutique d'un concurrent, un boucher pour avoir

1. A.-E. Gheldolf, *Histoire de la ville d'Ypres*.

2. Voir, aux Archives de Lille, le IV^e cartulaire des archives de la Chambre des comptes. Voir également, dans l'ouvrage de M. Gheldolf, l'emprunt qu'il fait au *Livre de toutes les keuren*.

livré à la consommation une vache et deux moutons de mauvaise qualité, des ouvriers pour avoir couru la ville après l'heure du couvre-feu. Une amende de trois livres est infligée à des jeunes gens qui sont sortis armés; deux amendes d'une livre sont prononcées contre des fabricants qui ont fait à leurs draps des lisières trop grandes; une autre de pareille somme est édictée pour lisière défectueuse; cinq foulons sont condamnés pour avoir « trop distendu le drap aux rames », afin de gagner en longueur « ce qui, ajoute la condamnation, relâche et amollit l'étoffe et lui enlève les avantages du foulage¹ ».

On comprend aisément quelles garanties les étrangers trouvaient dans une législation pareille, singulièrement avancée pour l'époque, et sagement appliquée par des magistrats intègres. De leur côté ces magistrats, grâce à cette savante organisation, disposaient d'une influence considérable sur leurs concitoyens et au dehors d'une puissance très respectable. Leur autorité, en effet, s'appuyait sur une force armée de premier ordre pour le temps, recrutée parmi les *Gildes*. Les Métiers et Serments qui composaient ces *Gildes*, et dont plus tard nous aurons occasion d'étudier l'organisation, formaient des troupes exercées, solides devant l'ennemi, animées d'un grand patriotisme, un peu journalières peut-être, mais qui, défenseurs naturels de leur cité et du corps échevinal, donnaient à ce dernier un prestige exceptionnel. Aussi voyons-nous les magistrats d'Ypres traiter avec les comtes de

1. Gheïdolf, *loc. cit.*

Flandre de puissance à puissance et tenir tête au roi de France lui-même. Il était donc naturel que l'importance du corps échevinal eût son reflet dans le palais municipal, et que celui-ci se proportionnât à la richesse et à la valeur de la population dont il devait abriter les chefs.

De là ces dimensions inusitées et cette superbe élégance qui frappaient les visiteurs d'étonnement, même à l'époque où Ypres n'avait point abdiqué sa splendeur.

Tous ceux en effet qui écrivent sur la vieille cité flamingante admirent sans réserves ce majestueux édifice. Les vieux chroniqueurs, les annalistes, les voyageurs, Marchantius, Hogenberg, Gramaye, Sanderus, lui prodiguent les plus sincères éloges. Guicciardini, le sévère Florentin, est lui-même saisi d'un respectueux étonnement. « Il n'y a ville en tout ce pays, dit-il, qui aye une place plus ample, spacieuse et digne d'admiration, que celle de Hyppre, eu esgard à la Halle au drap, qui est un très beau et fort ancien édifice. » Enfin, il n'est pas jusqu'aux poètes qui ne se mêlent à ce concert d'éloges, et de Vriendt, en chantant Ypres, s'écrie avec un lyrique enthousiasme ;

..... Me laudat fertilis uber agri
Hallaque vel magnos digna decere deos ¹.

Il s'en faut toutefois que ce palais civique, digne, au dire du barde flamand, de convenir « aux grands

1. Maximilien de Vriendt, *Urbes Flandriæ et Brabantæ*. Louvain, 1614.

dieux », ait conservé à l'intérieur l'apparat de richesse et de splendeur, que semblent annoncer ses formes majestueuses et ses lignes augustes. On s'efforce, depuis quelques années, de le lui rendre, mais c'est une tâche singulièrement difficile et coûteuse qu'on a entreprise là, et il se passera bien du temps encore avant qu'on ait restitué à ce vieux sanctuaire communal, fondé par Baudouin de Constantinople, le lustre et la parure qu'il avait autrefois.

Une salle est déjà achevée. Je l'ai visitée ; c'est la chambre échevinale (*schepencamer*). Elle est restaurée avec un goût parfait, et qui donne bon espoir pour le reste. On travaille en ce moment à l'immense galerie de 130 mètres de long qui tient tout le premier étage de l'édifice. Cette galerie, la plus longue peut-être qui soit dans le nord de l'Europe, est coupée en deux par le beffroi, qui forme au milieu une sorte de chambre voûtée. Tout le reste, qui est d'une hauteur étonnante, n'a d'autre plafond que la charpente du toit, pour laquelle on a dévalisé, à tout le moins, 100 hectares de forêts. Les dimensions de ces salles gigantesques sont telles que j'y ai vu, adossée à la muraille, la façade d'une de ces maisons de bois, comme la ville en possédait jadis un si grand nombre, et cette façade, complète avec ses trois étages et son pignon, semblait comme perdue dans cette immensité¹.

1. Une des curiosités de cette charpente, curiosité qu'on n'oublie jamais de faire remarquer aux visiteurs, c'est qu'il ne s'y trouve ni araignées ni toiles d'araignée. Déjà au xvi^e siècle cette particularité était célèbre, et Hogenberg, visitant la Halle, la nota sur ses tablettes dans le latin étrange qui était usité en ce temps-là.

Au pied de ce magnifique édifice s'étend, je l'ai dit, une place énorme, immense « ample, spacieuse et digne d'admiration », antique *forum* de la vieille commune et, aujourd'hui encore, la plus vaste qui soit dans les deux Flandres. C'est là que jadis, aux grands jours, se réunissait le populaire, bourgeois et manants, accourant au son du tocsin, pour défendre leurs magistrats et au besoin, comme eût dit un autre bourgeois plus moderne, pour les combattre.

Dans ces instants dangereux, difficiles, où le sort de la ville, c'est-à-dire de la patrie, était en jeu, on voyait les artisans arriver en armes, les Serments prendre position, les Métiers se grouper sous leurs bannières respectives, puis, au commandement de leurs chefs, s'ébranler et se porter en bon ordre vers les portes ou vers les remparts.

C'est aussi sur cette place immense, que se tenaient les foires et les marchés, à portée de la Halle, dont tout le rez-de-chaussée était consacré à l'exposition des draperies. C'est là que s'arrêtaient les processions, celle du *Tuindag* particulièrement, cérémonie à la fois religieuse et patriotique qui puisait son origine dans un siège célèbre, vaillamment supporté, et dont nous aurons occasion de parler bientôt. Dans cette procession, on portait à travers la ville la statue de *Notre-Dame de Tuin*, patronne et protectrice de la cité; puis, quand la statue, après avoir parcouru les rues et les carrefours, avait été replacée au-dessus de la porte du beffroi, alors les jeux et divertissements

1. Le P. Bousingault, *la Guide universelle*, déjà cité.

commençaient. On élevait des théâtres sur la place et l'on procédait à la représentation des *jeux d'istoires et de pastures*. Ces représentations, grâce au concours des chambres de rhétorique, étaient célèbres dans tout le pays. C'est sur cette grande et majestueuse place d'Ypres qu'en 1422 Jacot Blocquiel et ses compagnons furent couronnés; c'est là que, trois ans plus tard, le *Pappe et les compagnons des Ghingans* vinrent jouer leurs fameuses moralités, et qu'on vit en 1446 Nicaise Berelau, l'illustre *prebste et evesque des folz*, représenter pour la première fois ces « certaines ystoires et aultres jeux à personnaiges », qui devaient promptement acquérir une si grande célébrité.

Cet enthousiasme pour les jeux scéniques était du reste bien naturel. Ypres ne possédait-elle pas une des chambres de rhétorique les plus considérables qui fussent dans les Flandres; *Alpha et omega*, dont la devise était : *Spiritus flat ubi vult*? C'était ce qu'on nommait une « société mère », c'est-à-dire que les autres chambres avaient besoin de son approbation et de son patronage pour pouvoir exister. Elle était juge de leurs différends, nommait leurs « chefs-hommes », contresignait leurs règlements. Enfin aux jours de grandes fêtes, elle les convoquait à des « esbattements sceniques », qui réunissaient quelquefois trente ou quarante chambres rivales, désireuses de conquérir les prix de la fête, les *lantjuweelen* comme on les appelait, les « joyaux du pays ». Ces jours-là, on les voyait arriver avec leur personnel en bon ordre, et leur matériel au complet. Toute la ville était sur pied pour assister à

leur défilé, pour leur faire bon accueil, et Nicaise Berelau pouvait chanter à ses compagnons :

Là vous verrez des gens dix miles
Qui servent, par sales et par viles,
A vostre Dieu le prince des folz¹.

Mais, malgré l'admiration non contenue qu'excitaient ces représentations burlesques ou religieuses, farces ou saints mystères, jamais la cohue n'était plus grande, ni la foule plus empressée et plus compacte, que le jour de la « fête du Chat ». C'était à l'époque de la kermesse, pendant la seconde semaine du carnaval, et le mercredi de cette semaine, qu'avait lieu cette fête étrange et bizarre s'il en fut, instituée, à ce qu'on prétendait, par Baudoin de Constantinople et chargée de prouver à tous, habitants et étrangers, que les gens d'Ypres étaient de bons chrétiens.

A croire les vieilles chroniques, en effet, les Yprois des premiers âges auraient été de fervents adorateurs des chats². Ils nourrissaient, paraît-il, à l'égard de la

1. Voir : Diegerick, *Annales du Comté flamand, etc.*; — Gouget, *Bibliothèque française*; — et un excellent article publié par M. de La Fons Millicoq, dans le *Messager des sciences et arts* (1856).

2. Il y a là, probablement, une confusion dans le genre de celles qu'indique sire John Lubbock dans son livre sur *l'Origine de la civilisation* : « En essayant d'expliquer le culte rendu aux animaux, il faut nous rappeler qu'on leur emprunte souvent leur nom. Les enfants et les parents d'un homme appelé l'Ours, ou le Lion, font de ce nom un nom de tribu. La tribu respecte d'abord l'animal, et finit par l'adorer. » On sait que les Cattes, tribu germanique, ont longtemps occupé le pays; plus tard, les tribus franques vinrent prendre leur place. Là doit être sans doute l'origine de cette coutume extravagante.

gent féline tout un monde de superstitions analogues à celles des Égyptiens du temps de Cambyse ; et, pour attester qu'en bons catholiques ils avaient renoncé à leur idolâtrie, à ses pompes et à ses œuvres, le comte avait décidé qu'à chaque kermesse on immolerait deux ou trois de ces pauvres animaux. Donc, chaque année, du haut de son donjon féodal, il faisait lancer deux ou trois chats dans les airs. En 1261, le donjon fut démoli, mais la pieuse coutume, qui était devenue un spectacle fort goûté et très apprécié par les badauds, fut conservée avec soin. Le beffroi communal hérita des privilèges du donjon, et cette curieuse immolation se perpétua jusqu'en 1817 où, pour la dernière fois, on vit un valet du bourreau en veste rouge et bonnet blanc, tout chamarré de rubans multicolores, apparaître au sommet du beffroi, et vider dans les airs le sac qui renfermait les victimes.

Malheureusement le sang de ces infortunés matous ne fut pas le seul qui rougit le pavé de cette grande place d'Ypres. Les jours de rébellion, celui des magistrats la souilla en plus d'un endroit ; et quand plus tard, la ville domptée ouvrait ses portes à son suzerain vainqueur, des représailles terribles s'exerçaient en ce même endroit. On a peine aujourd'hui à se faire une idée de ces hécatombes humaines. En 1358, Philippe de Valois fait massacrer, sur ce grand marché d'Ypres, près de cinq cents artisans. En outre, il bannit cinq cents drapiers et cinq cents foulons à raison de leur rébellion contre le comte de Flandre. Or à cette époque, où le droit de bourgeoisie jouait un rôle si considérable, le bannissement équivalait à la mort civile. Cin-

quante ans plus tard, « étant receu en la ville, Louis de Maele fit mourir du menu peuple environ sept cens, et print trois cens des plus riches, lesquels il envoya prisonniers à Bruges ¹ ».

Ces chiffres ont leur éloquence et se passent de tout commentaire. Il n'en faudrait point conclure toutefois, que les habitants de la bonne ville eussent un caractère difficile, farouche, indomptable. Tout au contraire, ils étaient d'un abord facile, bienveillants et de relations sûres. Les écrivains les plus autorisés ne nous laissent point de doutes là-dessus. « Le peuple et les habitans y sont bons, courtois et fort paisibles », nous dit Guicciardini, et Sanderus, qui les connaît bien, ajoute que « leur esprit est droit, porté vers les choses honnêtes et naturellement disposé à la vertu ». Mais, comme le fait très bien remarquer un écrivain du xvi^e siècle : « Toutes fois et quantes, que la pluye d'adversité est tombée sur Gand et Bruges, la ville de Hypres en a tousiours senty les gouttes, et lui a, souventes fois, convenu payer l'amende et le forfait de ce que les Gantois et Brugeois avoient commis. »

Ce fut en effet le sort de cette grande, industrielle et populeuse cité, d'être entraînée par ses deux rivales dans une foule d'entreprises, où elle n'avait que faire et lambeaux par lambeaux, elle devait laisser le plus clair de sa prospérité. Bien mieux, chaque fois que son honnête et paisible bourgeoisie voulut résister aux conseils de ses bouillantes voisines, elle vit celles-ci ruiner les campagnes environnantes, couper les com-

1. Guicciardini, *loc. cit.*

munications d'Ypres avec la mer, et venir mettre le siège devant ses murailles.

Le plus héroïque des sièges si nombreux que la sage et fidèle cité eut à supporter contre ses rivales flamingantes est celui de 1383, le même qui donna lieu à cette procession commémorative du *Tuindag*, dont nous parlions à l'instant. Grâce aux chroniques du temps et aux comptes de la ville, on peut connaître, jour par jour, les détails de cette résistance superbe, dont le récit a été restitué récemment, avec beaucoup d'intelligence, de savoir et de goût, par deux jeunes érudits du pays¹. Cette fois les Gantois n'étaient point seuls à l'investir. Ils avaient avec eux les Anglais commandés par un prélat guerrier, Henri Spencer, évêque de Norwich, qui, pour fanatiser ses gens, avait transformé cette guerre de clocher en une véritable croisade religieuse. « Armé de pied en cap, raconte un historien anglais², il conduisait ses troupes au combat, mettait les prisonniers en jugement et avant de les faire exécuter, leur administrait lui-même les secours de la religion. »

Sur les assurances que les Gantois lui avaient données, ce singulier et fougueux prélat comptait avoir bon marché d'Ypres et de ses bourgeois. La populeuse agglomération n'était point encore, à cette époque, cette ville « forte d'assiette », entourée de fortifications savantes, qui, au xviii^e siècle, passait pour inexpugnable. Elle avait de modestes remparts en terre,

1. Alf. Diegerick et Oswald de Kerchove, *Une Page de l'histoire d'Ypres*.

2. Le docteur John Lingard.

garnis d'une palissade, mais derrière ces faibles défenses se trouvaient des gens de cœur, résolus à bien faire. Il n'en fallut pas davantage pour arrêter l'évêque dans sa course et le clouer en place. Les premiers assauts demeurèrent sans résultat, et il fallut entamer un siège dans les règles. La place fut donc investie « si étroitement, dit un contemporain ¹, qu'à peine un chien en eût pu sortir »; des batteries furent élevées et les canons mis en place.

L'artillerie était encore, en ce temps, une grande nouveauté, surtout dans le siège des villes. L'esprit des contemporains était frappé, à la fois de crainte et d'admiration, par ces appareils d'une forme insolite, et qui faisaient un si effroyable bruit

Qui voudroit tout du long descrire
L'artillerie belle et notable,
Il faudroit une heure à le dire,
Et quasi il est incréable,

s'écrie un poète du temps, Martial de Paris, et de suite il se met à énumérer les

Canons, veuglaires, couleuvrines,
Ribaudequins, grosses bombardes,
Coullars, crapaudins, serpentines,
Pour abattre tours, murs et gardes.

Ces multiples engins que les Flamands d'alors désignaient sous le nom de *donderbussen* (boîtes à tonnerre), pour extraordinaires qu'ils parussent, étaient toutefois singulièrement plus benins et moins dan-

1. « ... *Ut vix canis excurrere possit.* » (Meyerus, *Annales.*)

gereux que de nos jours. « Vray, s'écrie malignement un chroniqueur anonyme¹ qui semble être resté dans la ville pendant toute la durée du siège, vray qu'une pierre cheut en l'eau, qui tua trois poissons, et une geline (une poule) fut aussi tuée d'un coup de pierre, et non plus de bestes ni personnes. » Si les dégâts se bornèrent à cela, il faut avouer qu'ils furent minces. Les artilleurs du reste manquaient de la principale qualité nécessaire, le sang-froid, et ils paraissent avoir été surtout préoccupés de leur sécurité personnelle. Chaque fois, en effet, que l'on se préparait à mettre le feu à une pièce, une sonnette annonçait aux prudents canonniers le danger qu'ils allaient courir². Enfin après « de très merveilleusement grants et redoutés assauts³ », Anglais et Gantois se virent obligés de lever le siège en toute hâte, et d'abandonner la place. L'armée française approchait, Ypres était délivrée.

Je l'ai dit plus haut, c'était un usage de ce temps, de reporter les événements heureux aux saints patrons de la cité. Il n'est donc pas surprenant que le siège d'Ypres, tout comme les autres, ait eu sa vierge protectrice et son miracle. Le miracle, à vrai dire, ne fut point des plus extraordinaires, et il fallut la foi robuste de ce temps pour s'en contenter. Voici du reste en quoi il consista : Une jeune fille, surprise par les Anglais et préférant la mort à la perte de l'honneur, n'hésita point, pour échapper à ses ravisseurs,

1. Voir *la Chronique de Flandre*, éditée par Denys Sauvage.

2. *Une page de l'histoire d'Ypres*.

3. Froissart, *Chroniques*.

à se jeter dans un des fossés de la ville. Ce fossé était plein d'eau. Au lieu de disparaître comme chacun s'y attendait, la jeune fille surnagea, se maintint à la surface de l'eau, et put ainsi, au grand étonnement des deux camps, gagner les remparts de la ville assiégée.

Bien que fort simple et très explicable, ce miracle anodin eut le mérite d'exalter le courage des assiégés, en leur faisant croire à la protection spéciale de la madone. En témoignage de reconnaissance, ils entourèrent sa statue d'une petite palissade (*tuin*), symbole des faibles fortifications qui défendaient alors leur ville, et de là vint ce nom poétique de *Notre Dame de Tuin* qu'ils donnèrent à leur sainte patronne, et celui de *Tuindag* (jour de la palissade), que prit la procession dont nous avons parlé.

Si j'ai raconté ce siège en détail, ce n'est pas qu'il soit le seul par lequel Ypres se soit illustrée. Bien d'autres, avant et après celui-là, mériteraient d'être rapportés tout au long. En 1584, à l'époque des troubles religieux, la ville fut investie pendant huit mois entiers. Dans des temps plus rapprochés, de 1648 à 1678, en moins de trente années par conséquent, elle fut quatre fois assiégée; les faits d'armes ne font donc pas défaut à son histoire. Toutefois, ce qui donne au siège de 1383 une importance spéciale, c'est qu'il marque le commencement d'une décadence rapide, que rien ne devait plus arrêter.

Pour empêcher l'ennemi de s'y loger, Ypres avait été obligée de brûler elle-même ses faubourgs. Quand elle voulut les reconstruire, on l'en empêcha, afin de

lui conserver son caractère de ville forte. Privée par cette suppression d'une grosse part de son revenu, il lui fallut encore s'endetter pour réparer les dommages occasionnés par le siège et par les incendies. La plupart de ses bourgeois, en outre, étaient ruinés, et la rupture violente, qui eut lieu alors avec l'Angleterre, porta un coup funeste à son industrie. En privant Ypres des laines anglaises, on lui enlevait en effet une condition essentielle à sa vitalité.

C'est en vain que le Magistrat tenta de lutter contre ce malaise croissant. On fit venir des laines d'Espagne ; mais ces laines étaient de qualité inférieure. L'industrie, du reste, était frappée au cœur. Elle languit encore pendant un siècle et demi ; mais le nombre de métiers diminuait d'année en année. Ce fut une longue agonie, que rendait chaque jour plus pénible l'émigration des tisserands et des foulons allant retrouver, en Hollande et en Angleterre, la fabrication qui, après avoir enrichi leurs pères et fait la gloire de leur ville, avait finalement déserté leur patrie.

La misère qui suivit cet anéantissement de l'industrie nationale fut terrible. C'est alors que la peste commença à faire des apparitions périodiques¹. Les ravages qu'elle produisit sont effroyables à lire. En 1490, les tables mortuaires constatèrent plus de 15,000 décès ; en 1552, la population fut réduite d'un tiers ; en 1583, elle fut de nouveau décimée, et nous

1. Voir les excellents articles de M. Diegerick sur « la misère à Ypres ».

savons quelles victimes illustres frappa le fléau en 1638. « Ajoutez à ces désastres, s'écrie Sanderus¹, tous les autres châtimens envoyés par la colère céleste : la disette, la famine, les tempêtes, les rébellions, et les guerres qui s'étendirent sur toute la Flandre. » Pendant près de trois siècles, la population fut si éprouvée, si dévastée par la fièvre, qu'on prit l'habitude, dans tout le pays flamand, de dire d'une personne pâle, livide, qu'elle venait « de voir la mort d'Ypres ».

Le Magistrat, cependant, toujours dévoué aux intérêts de la cité, avait fait tout son possible pour combattre la terrible contagion, et pour assainir la ville. Ypres fut une des premières cités, en Europe, à avoir des rues pavées, et les conduits souterrains qui distribuaient l'eau dans tous les quartiers étaient si nombreux, qu'on disait communément qu'elle était bâtie sur du plomb². Dès le xiv^e siècle sa voirie était soumise à une sage réglementation. Il était défendu de déposer des immondices devant les maisons, et interdit aux habitants de laisser la nuit vaguer leurs porcs dans les rues. Seuls les douze cochons de l'abbaye Saint-Antoine et les huit porcs de la « Fondation des veuves et vieillards » furent épargnés par cet ostracisme, mais à la condition expresse d'avoir, les premiers, une sonnette attachée à l'oreille, et les autres, une croix blanche sur le dos³. Ce privilège toutefois ne conférait pas à ces intéressants

1. *Flandria illustrata*.

2. Gucciardini, Sanderus, etc.

3. L'habitude de ces sonnettes est fort ancienne. On la trouve men-

animaux l'impunité pour les crimes et délits qu'ils auraient pu commettre. La faute était suivie d'un châtement exemplaire, témoin cette étrange attestation conservée aux archives du royaume, et qui nous apprend que le dixième jour de juin 1486 « a esté mis à exécution, par le bourreau d'Ypres, ung pourcheau en luy ostant la vie, — et ce à cause que ledict pourcheau avoit murdry et en partie mengié l'enfant de Mathieu Crop, demourant en la paroiche de Méterne ¹ ».

Toutefois, malgré cette juste sévérité à l'endroit des porcs coupables, malgré leur dévouement aux intérêts de la ville, malgré leur intelligence et leurs soins, les magistrats ne purent enrayer cette décroissance funeste et rappeler l'industrie dans les murs de leur chère cité. Aujourd'hui Ypres, ville secondaire, ne compte plus sur son sol d'autre production industrielle que la fabrication des dentelles; triste profession s'il en fut, et dans laquelle un travail acharné rapporte juste de quoi ne pas mourir de faim.

Rien n'est à la fois plus intéressant et plus triste que de voir, dans les ruelles écartées, ces pauvres filles pâles, chétives, malades et voûtées avant l'âge, assises au seuil de leurs maisons, penchées sur leur coussin de travail, absorbées par leur ouvrage d'écu-reuil, faisant agir leurs doigts sans relâche, avec une

tionnée, dans Strabon, comme une coutume répandue dans toute la Belgique.

1. Cette attestation, qui porte les signatures de Lyon Bonne et Omer Maes, « hommes féodaux des très redoutés seigneurs le roy des Romains et Philippe son filz », est comprise dans la collection des cartulaires et manuscrits. (*Documents historiques.*)

rapidité fébrile, et, du lever au coucher du soleil, tissant en silence ces délicates merveilles, qui passent pour les plus fines dentelles de toute la Belgique.

J'ai parcouru ces quartiers retirés, déserts, silencieux; j'ai suivi les remparts admirablement vallonnés et qui forment une ceinture de collines séparant la ville recueillie, somnolente, des riantes campagnes qui l'entourent, et je suis revenu de cette promenade solitaire, le cœur serré et l'esprit attristé. Ces fortifications admirables, avec leurs épaulements, leurs glacis, leurs bastions qui n'ont plus de raison d'être; ces rues et ces ruelles jadis bruyantes et peuplées, aujourd'hui tranquilles et désertes; ces vastes églises, Saint-Jacques sombre, sévère, rébarbative, Saint-Pierre avec sa belle porte romane et son clocher à moitié reconstruit, sont autant de souvenirs d'un monde qui n'est plus.

A l'intérieur, ces hautes nefs sont dévastées. Des images grossières, des tableaux sans art, des christs barbares de dessin et d'exécution remplacent, sur leurs murailles, les merveilles d'autrefois. Sous le clocher de Saint-Pierre, sous cette vieille tour romane, austère, vénérable, on a édifié un calvaire rocailleux, encombré de petits personnages, avec des ponts, des grottes et des portiques en coquillages, un calvaire tel que l'imaginerait un enfant. Et cette fantasmagorie puérile, qui indique un culte naïf et grossier, est rendue encore plus choquante par la grille du chœur, par un élégant bénitier et par la chaire, qui rappellent les bonnes époques.

On se dérobe à ce spectacle enfantin comme à un

mauvais rêve. Quelques maisons anciennes, qu'on aperçoit encore dans les rues, viennent faire une heureuse diversion : un vieux *steen*¹ gothique dans la rue de Lille ; plus loin, une façade de bois remontant au xi v siècle, et vis-à-vis une école gracieusement édifiée en briques de deux tons. Puis, quand on a tourné la rue, on rencontre la Boucherie, curieux édifice à double pignon, très estimé des archéologues, commencé au xiii^e siècle, fini au xv^e probablement et qui a conservé non seulement son cachet, mais encore sa destination.

Les étaux sont toujours à leur place, comme il y a trois siècles, maculés de sang, usés par le couteau, avec leur armature de crocs où pendent les demi-moutons et les quartiers de bœuf aux chairs ruisse-lantes. Sur le seuil, un boucher, le couperet au côté et le poing sur la hanche, le tablier retroussé et tacheté de grosses plaques d'un rouge sombre, semble dans la pénombre un revenant du vieil Ypres. Ces notes discordantes, qui font tout d'un coup revivre les temps lointains, étonnent l'esprit et le déroutent, et l'on se sent comme dépaycé au milieu de ce présent calme et mélancolique parsemé des souvenirs d'un passé actif, turbulent et grandiose.

Après avoir parcouru la Boucherie, on fait le tour du bâtiment qui l'abrite, et on monte au premier étage. Là se trouve un musée. On y rencontre un peu de tout,

1. On donnait jadis le nom de *steen* (pierre) aux édifices construits en pierre de taille ou en briques, par opposition aux maisons en bois, qui formaient la grande majorité des constructions.

excepté de l'ordre, de bonnes choses et des choses médiocres, un éléphant et des tableaux, des coquillages et des instruments de torture, des oiseaux empaillés et le glaive qui servit à décapiter le comte d'Egmont. Il y a encore des vieux meubles, des bois sculptés, des dessins curieux. Avec un peu de méthode, on arriverait à constituer une collection intéressante. Pour moi, je n'y ai pas trouvé ce que je cherchais, et toutes ces curiosités ne m'ont point guéri de la mélancolie qu'inspire cette ville si fortunée jadis, si hospitalière, si industrielle et si belle, et aujourd'hui si injustement délaissée.

VIII

**Le pays flamingant. — La vieille Flandre. — Le *Boschkerle*.
Caractère et superstitions. — Magiciens et sorciers. — Le
juif errant. — Le dieu Thor. — Le paysan des *polders*.**

La partie de la Flandre située au-dessus d'Ypres est la moins fréquemment visitée, la moins souvent parcourue et par conséquent la moins connue de la province. J'entends la partie comprise dans ce vaste triangle bordé à l'ouest par la frontière française, au nord par la mer, et dont la base se trouve formée par une ligne imaginaire allant d'Ypres à Bruges, en passant par Thourout.

Il est bien rare qu'un voyageur étranger s'aventure dans ces parages. Les touristes en ignorent le chemin, et les Flamands eux-mêmes dédaignent cet hospitalier coin de terre, le croyant sans intérêt. Seules les villes du littoral reçoivent de nombreux visiteurs appartenant à tous les points de la Belgique, et même à toutes les nations de l'Europe. Mais cette colonie accidentelle, passagère, forcément superficielle, n'a

garde de s'inquiéter de ce qui se passe autour d'elle. Elle habite, ou pour parler plus exactement, elle campe sur la côte, enveloppée par les dunes d'un côté, par la mer de l'autre, et, mieux que cela, isolée par tout un monde de préoccupations futiles, sans guère plus se soucier des populations qui les environnent que si elles n'existaient pas.

Grâce à ce délaissement inexplicable, les campagnes de la Flandre occidentale ont conservé un caractère national, une saveur autochtone, des allures primitives, qu'on chercherait vainement autre part; et, pour celui qui ne craint pas de s'arrêter dans ses modestes et joyeux villages, de séjourner dans ses petites villes déchues, de réclamer sa place auprès d'un humble foyer, il y a une ample récolte à faire de vieilles histoires, de coutumes locales, de traits de mœurs et de souvenirs. C'est cette récolte que nous allons tenter. Au reste nous ne courons pas grand risque à le faire. La campagne est presque partout riche, fertile et suffisamment pittoresque, les habitants sont de braves gens, nullement farouches, point trop soupçonneux, toujours polis et généralement accueillants et hospitaliers.

Dès nos premiers pas, les champs qui nous entourent déroulent à perte de vue des horizons diaprés de couleurs multiples. La culture très variée transforme la campagne en un échiquier immense; ajoutez à cela des bosquets, des grands arbres formant des avenues parsemées de joyeuses chaumières, point luxueuses, mais sans délabrement; certes voilà de quoi composer toute une série de tableaux agréables et animés. De loin en loin on distingue un gai ha-

meau coquettement accroché au flanc d'un coteau, où doucement assis au milieu de la plaine. Les grands bras d'un moulin à vent le dominant de leurs voiles gigantesques; ou bien c'est un village dont les maisons se pressent autour d'un puissant clocher, qui de sa croix fleuronnée semble vouloir crever les nuages.

Parfois encore ce sont des fermes entourées par des douves profondes, avec un pont-levis, des portes fermées et des traces de meurtrières aux murs; souvenir du temps où, le gendarme n'existant pas, il fallait se garder soi-même. A l'entrée de chaque village ce sont de grands mâts pour le tir à l'oiseau, ou des avenues planchéiées pour le tir à l'arc, que n'ont pu détrôner le fusil ni la carabine. Chaque dimanche nous trouverons la nombreuse et bruyante compagnie. Dès le matin, les routes sont sillonnées par de modestes archers, munis, comme Cupidon, d'un carquois bien garni et porteurs d'un arc rappelant, par ses dimensions, celui du prudent roi d'Ithaque. Puis, lorsqu'on est réuni, les grosses plaisanteries fortement assaisonnées, accommodées au gros sel, viennent stimuler les joueurs. Les vivats proclament le vainqueur, et les éclats d'un franc rire soulignent les quolibets lancés à l'adresse des vaincus.

Partout les pipes sont sorties, les verres sont remplis, et les gosiers s'humectent; partout, jusque dans les plus humbles hameaux où, les manches retroussées et gaiement groupés à l'ombre d'une tonnelle, les joueurs de boule, animés par le *lambic* et le *faro*, ressuscitent sans s'en douter les toiles de Téniers et d'Ostade. C'est ainsi que les siècles disparus revivent

dans les mœurs, dans les usages, dans les plaisirs et jusque dans les distractions, qui se sont transmis intacts à travers les âges.

Il s'en faut toutefois de beaucoup, que cette terre que nous voyons aujourd'hui si généreuse et si prospère, ait toujours été aussi douce à ses habitants. Pline, qui visita ces parages il y a plus de dix-huit siècles, nous les peint sous les couleurs les plus sombres et les plus décevantes. Il nous montre « l'Océan se répandant à grands flots sur ces terres incultes, les envahissant deux fois chaque jour, et le voyageur surpris, étonné, indécis, ne sachant si la contrée appartient à la terre ferme, ou bien si c'est la mer qu'il a sous les yeux *« dubium terræ sit an partus maris »* ».

Pour éviter d'être enlevés par ce retour périodique des flots, les habitants étaient obligés de camper sur des monticules élevés de main d'homme ; installations précaires, refuges incertains qui furent le point de départ, l'origine de tous ces gracieux villages que nous voyons, et dont le souvenir s'est transmis jusqu'à nous¹. C'est de là, c'est de ces refuges que les premiers habitants de ces sombres rivages, gagnant peu à peu du terrain, conquièrent sur la mer ces prairies et ces champs que nous admirons aujourd'hui. Mais que de périls, que d'efforts, que de luttes, que de misères, pour accomplir cette grande œuvre, et sous quel climat ! « Ils partagent l'année en trois parties, dit Tacite, en parlant de ces Flamands primitifs, le

1. Le mot *wijk*, qui en flamand veut dire « village », et qui a probablement son étymologie dans le *vicus* des Latins, signifie également, en néerlandais, « refuge ».

printemps, l'été et l'hiver. De l'automne ils ne connaissent ni le nom ni les biens. »

Sept siècles plus tard « el temps de Charlemaine le très fort roy de France », c'était encore « une terre brehaigne pau vaillant et plaine de palus ¹ », c'est-à-dire coupée de marais. Lorsque ses comtes en prirent possession, en l'an 792, le premier d'entre eux, « Liedris de Harlebeke, vit Flandres wide et nient cultivée et plaine de bois ² ». Un chroniqueur du ^{xiii}^e siècle ajoute « qu'elle estoit basse et plaine de palus; il i abitoit poi de gent » et plus loin il la nomme « sauvage terre ³ ». Au ^x^e siècle cette province était demeurée si improductive, que Charles le Simple l'ayant offerte à Rollan avant de lui abandonner la Normandie, celui-ci la refusa avec mépris. Aujourd'hui nous avons peine à croire à une transformation pareille, et nous tombons de notre hauteur en lisant que Damme et Dixmude furent des ports de mer importants.

Ajoutez à cela que cette admirable conquête ne s'est point opérée doucement, pacifiquement, sans que les hommes vinssent y apporter des entraves, des obstacles.

Dès que cette terre conquise sur les eaux commença à se montrer « fertile, plaisante, délectable et propre à toutes sortes de culture ⁴ », elle devint un objet d'envie et une source de discordes pour les seigneurs féodaux d'alentour. Pendant un millier d'années, les comtes

1. Manuscrit du ^{xiv}^e siècle, à la Bibliothèque nationale, n° 8380.

2. *Estore des comtes de Flandre* (Bibliothèque nationale, Ms. n° 455).

3. *Chronique générale, depuis César jusqu'à l'année 1131* (Bibliothèque de Bourgogne, Ms. n° 9,003).

4. P. Cornejo, *Sumario de las guerras civiles*.

de Flandre et de Brabant, les rois d'Angleterre et de France se disputèrent, les armes à la main, ce lambeau de territoire arraché aux éléments ; et jusqu'au commencement de ce siècle, la Flandre put être considérée comme un des champs de bataille de l'Europe.

Puis, quand les suzerains, sans argent ou sans troupes, demeuraient en repos, c'étaient les altières communes qui, se rébellionnant contre leur comte ou bataillant entre elles, venaient promener dans ces verdoyantes campagnes l'incendie, le pillage et la dévastation. Lisez toute cette histoire du moyen âge. Chaque page est éclairée par des lueurs sinistres, chaque ligne est soulignée par quelque trait sanglant. Livré sans défense à tous ces maîtres insatiables, le paysan payait souvent de sa vie l'audace qu'il avait de défendre sa récolte, sa famille ou sa maison. Puis, quand il avait été pillé, dépouillé, réduit à la misère, on lui mettait une arme entre les mains et, soldat à son tour, il suivait ses maîtres à ces boucheries effroyables, qu'on nommait la bataille de Rosebecke ou la journée des éperons d'or.

Aujourd'hui nous n'avons plus l'idée d'un état social pareil. Pour en comprendre les angoisses, il faut relire les plaintes du temps, celle du « Pauvre commun » par exemple, où le laboureur s'écrie dans un élan de détresse :

Vin, ne froment, ne autre blé,
Pas seulement du pain d'avoïne,
N'avons nostre saoul la moitié
Une seulle fois la sepmaine!

C'était la disette en permanence, avec son lugubre cortège, la fièvre, la dyssenterie et la peste. Eh bien, malgré tout cela, cette vaillante race flamande, industrielle et volontaire, a vaincu la nature, surmonté les obstacles, dompté les éléments. La misère, la maladie, la faim, n'ont rien pu sur elle. Les luttes féodales, les insurrections communières, les guerres religieuses ont passé sur sa tête sans la détourner de son but. Ses vainqueurs, ses dominateurs eux-mêmes ont été obligés de lui rendre justice¹. Elle voulait transformer la terre qui lui avait été dévolue en partage, et elle l'a transformée.

Mais, fait excessivement curieux, en transformant le sol, la race s'est transformée elle aussi, et tous ceux qui ont longuement étudié ce curieux pays y ont distingué trois types particuliers fort distincts, parfaitement localisés, et auxquels on pourrait attribuer des origines différentes, si les savants de nos jours n'avaient surabondamment établi que le sol peut, dans une large mesure, modifier les caractères physiques et moraux des peuples qui s'éternisent à sa surface².

La race flamande tout entière n'a en effet qu'une seule et même origine. Elle est le résultat d'un vaste

1. « Les habitants y sont laborieux et ne se rebutent point du travail; il n'en faut d'autres preuves que la persévérance qu'ils ont, dans le temps de guerre, à cultiver et ensementer les terres, quoiqu'ils aient une certitude presque entière qu'ils n'en feront pas la récolte. » *Mémoire présenté au roi (Louis XIV) par l'intendant de Bernières, 1697* (Bibliothèque de Bourgogne, Ms. n° 16,164).

2. Voir notamment les *Mémoires* présentés par M. Durand de Gros à la Société d'anthropologie.

croisement de Gaulois et de Germains, les deux races les plus vigoureuses de l'Europe moderne. Ce croisement toutefois ne s'est point opéré partout avec une régularité absolue et dans des proportions parfaitement égales. On rencontre à travers les Flandres un grand nombre de familles, où le sang germain prédomine et s'accuse par un certain nombre de signes particuliers. Celles-là ont le pied large, la main trapue, la taille plate (fait remarquable chez les femmes surtout) et une certaine propension à l'embonpoint. Celles, au contraire, chez qui le sang gaulois surabonde ont le pied long, cambré, la main effilée et la taille ronde. Mais, en dehors de ces caractères généraux, originels, propres à la race, qu'on trouve à peu près également répartis à la surface de tout le pays et qui, mélangés, enchevêtrés, se rencontrent aussi bien dans les villes que dans les campagnes, les districts ruraux fournissent à l'observateur un certain nombre de types particuliers parfaitement localisés, et dont on chercherait vainement l'équivalent parmi les populations urbaines.

C'est ainsi que l'habitant des parties boisées diffère essentiellement de l'homme de la plaine, qui lui-même ne saurait être confondu avec le paysan des *polders*.

Le premier est farouche, indomptable, irrégulier au travail, peu sociable, nullement économe et violent en toute occasion. Dans les moindres querelles il fait usage du couteau. Pour le plus futile prétexte, il se bat et, s'il a le dessous, ses amis prennent fait et cause pour lui. Jadis le village tout entier, dont le vaincu

dépendait, se chargeait de venger sa défaite. On a vu régulièrement, périodiquement, des hameaux en venir aux mains, et à jour fixe, annoncé d'avance, se livrer de sanglantes batailles pour des dissentiments insignifiants à l'origine, et dont le souvenir ne s'était pas conservé. Cent fois, il est arrivé, même dans ces temps derniers, qu'un accusé à qui l'on demandait pourquoi, sans provocation, sans haine, sans motif, il avait frappé un homme qu'il connaissait à peine, répondit : « Il était de tel village », et à ses yeux cette excuse suffisait.

Aujourd'hui ces batailles générales se font rares, elles ont presque disparu ; mais l'habitant des parties boisées a conservé ses principaux caractères physiques et moraux : il est toujours petit, trapu, ramassé sur lui-même, brun de peau, lesté et nerveux. Au moral, il est demeuré braconnier, haineux, vindicatif, confondant facilement le bien d'autrui avec le sien, sans scrupules mais non sans religion, fort exact à la messe mais en révolte constante contre la société, et se mettant volontiers au-dessus des lois¹.

1. On ne lira pas sans intérêt un portrait vieux de deux siècles, et qui montre que le « paysan des bois » était déjà, à cette époque, ce que nous l'avons retrouvé : « Ils sont fort attachés à la religion catholique et à toutes les dévotions d'institution monacale. Ils fréquentent les sacrements et sont fort exacts à entendre le sermon, mais tout cela sans préjudice du cabaret, qui est une de leurs passions dominantes. Les petites gens, ne se faisant pas grand scrupule, dans la chaleur de leurs débauches, de se battre à coups de couteau, se tuaient impunément, et les coupables se sauvoient dans les couvents ou les églises, où ils étoient à couvert de la justice, pendant que leurs amis tâchoient de négocier leur accommodement. Mais le crime n'a point cette ressource sous la domination du roi, et les homicides y sont beaucoup plus rares maintenant. » (*Rapport de M. de Bernières, déjà cité.*)

Le progrès, pour lui, est lettre morte. Son existence a continué d'être misérable, dans le sens le plus pénible de ce mot. « La plupart de ceux qui ont passé la soixantaine, me disait un riche châtelain du pays, n'ont jamais couché dans un lit. Ils font un trou dans le sol, y entassent des feuilles sèches ou de la laine et passent la nuit là-dessus. Après le dernier choléra, on a essayé de leur donner des lits, ils les brûlaient ou bien les vendaient et retournaient à leurs trous. Tous ont des chiens, et quels chiens ! Demandez-leur pourquoi cet animal de luxe, qui ne leur sert de rien, ils vous diront qu'ils les font coucher avec eux pour se réchauffer l'hiver. »

Leur ignorance égale leur misère. Tout ce qui vient du dehors leur est suspect, toute nouveauté leur paraît cacher un piège. Le premier qui, il y a trente ans, se montra dans leur région avec un parapluie faillit être lapidé.

Dans presque toute la plaine, on ne les désigne que sous le nom de *Boschkerle*, nom qui, détourné de sa signification primitive¹, est devenu l'équivalent de vagabond. Partout on les redoute et ils sont redoutables, surtout dans les années malheureuses, pendant les disettes, quand la misère les talonne. Une mauvaise récolte de pommes de terre a pour eux des résultats aussi funestes, que ceux qu'elle peut avoir en Irlande. Les privations qui viennent s'ajouter à la détestable nourriture qu'ils prennent habituellement

1. En vieux langage du pays, *kerle* signifie proprement « homme libre, indépendant ». *Boschkerie* signifierait donc « homme libre des bois », ce qui serait plutôt un éloge qu'une insulte.

exercent sur eux d'effroyables ravages. La « dyssenterie de la misère », comme on appelle dans le pays cette épidémie terrible, fait périodiquement des victimes nombreuses parmi ces pauvres gens. Et c'est alors, c'est dans ces crises douloureuses que le *Boschkerle* perd facilement les rares notions du juste et du bien qu'on a pu lui inculquer.

« Un soir d'hiver, me racontait un vieux médecin du pays — l'année avait été mauvaise et la saison était rude — j'étais en tournée au delà du *Geuzenbosch*¹ — La neige couvrait la terre d'un blanc linceul ; le vent secouant les grands arbres chargés de givre, troublait seul le silence impressionnant qui pesait sur la campagne, et la lune semblait se cacher derrière de gros nuages, pour ne pas apercevoir notre Flandre désolée. A un détour de la route, je passais près d'une misérable cahute, quand je crus entendre un gémissement. Je poussai la porte. L'intérieur de cette pauvre demeure, nue, délabrée, dénuée de tout, était éclairé par un feu de branchages. Devant le feu, un homme accroupi, la tête entre ses mains, l'œil hagard, fixe, se tenait immobile. Dans un coin, sur un maigre grabat de feuilles sèches et de mousse, gisait le cadavre d'une femme, jeune encore et qui avait dû être belle. Aux pieds de l'homme, une enfant de douze ans était étendue, maigre, chétive, presque aussi pâle que la morte.

1. « Bois des Gueux », c'est une appellation assez répandue dans la contrée. Un certain nombre de bois, de champs, de fossés portent ce nom en souvenir des Gueux auxquels, à l'époque des guerres de religion, ils ont servi de retraite ou de défense. Celui dont il s'agit ici est situé aux environs de Thourout.

« Cette scène lugubre, sur laquelle la flamme sautillante du foyer jetait ses lueurs vacillantes et rougeâtres, m'avait vivement impressionné. Je fermai la porte et je m'approchai de l'homme, sans qu'il parût m'entendre. Je m'assis auprès de lui sur une bûche qui se trouvait à terre et j'essayai quelques mots de consolation. Mais, tournant lentement la tête, il leva sur moi un regard si chargé de désespoir et de haine que je sentis la parole s'arrêter sur mes lèvres et mon gosier se sécher. Je repris néanmoins un peu d'empire sur moi ; l'assurance me revint, et voulant continuer mon rôle de consolateur :

« Encore avez-vous du feu, murmurai-je... ce feu est bon par un temps pareil... d'autres en manquent. Voyez, je suis bien heureux de venir me chauffer près de vous... Combien de plus malheureux voudraient avoir du feu, du bois!... »

« Il me regarda de nouveau.

« La forêt est là, répondit-il d'une voix amère et sombre, ils n'ont qu'à aller en prendre.

« Mais la forêt ne leur appartient pas ?

« Qu'importe !

« Mais le propriétaire ?

« Qu'importe !

« Mais le bourgmestre,... le gendarme ?

« Qu'importe !... Et alors se levant et brandissant une cognée : Qu'ils y viennent ! s'écria-t-il, oui, qu'ils osent venir ici... Tout cela ne dure que depuis trop longtemps... Et d'abord sortez ! Vous êtes avec les autres ; sortez ou je ne réponds plus de moi ! »

« Je sortis tout tremblant, continua le vieux doc-

teur, le cœur navré par ce sinistre spectacle. Cette révolte au milieu de cette misère, à deux pas de cette morte, devant cette enfant agonisante, m'expliqua bien des mystères que je n'avais pas compris jusquelà... Il y a des moments où les lois, l'autorité, la morale, ne sont plus que de vains mots pour ces malheureux gens, si tant est que tout cela puisse avoir, pour les déshérités de ce monde, une signification bien précise. »

À évoquer ces souvenirs douloureux, le vieux docteur était tout ému, et certes il y avait de quoi. Quel horrible tableau ! et quelles terribles réflexions il provoque ! Heureusement cette atroce misère ne s'étend pas sur tout le pays. On peut dire qu'elle est localisée dans la partie boisée des Flandres. Il s'en faut de beaucoup, en effet, que le paysan de la plaine soit soumis à des vicissitudes aussi cruelles. Il a beaucoup de religion lui aussi, mais c'est là presque le seul trait qui lui soit commun avec l'habitant des parties boisées. Sous tous les autres rapports, il se rapproche infiniment plus de notre campagnard français. Comme lui, il est laborieux et tenace, ardent au travail, dur à la fatigue, et ne se rebute point, pourvu qu'il aperçoive du profit au bout de sa peine. Il est économe jusqu'à l'avarice, amoureux de la terre jusqu'à la passion, âpre au gain, rusé, méfiant et malgré cela naïf et crédule ; car, s'il met volontiers sa gloire à duper les bourgeois, les gens de la ville, il se laisse à son tour fort sottement duper par des charlatans et des escrocs qui vivent de sa crédulité. Sa malice rustique recouvre en effet un large fond de naïve simplicité, et,

malgré son esprit cauteleux, il est superstitieux, craint les revenants, croit aux mauvais esprits et redoute les maléfices. Aussi jamais en aucun pays, les prétendus sorciers et sorcières n'ont-ils été plus nombreux qu'en ce coin de la Flandre, et jamais en aucun pays, on ne sévit avec plus de rage contre ceux qu'on considérait comme tels. « Dans l'espace de quatre-vingts ans, de 1580 à 1660, il y eut à Nieuport 28 procès suivis d'exécution : 11 contre des sorciers, 13 contre des sorcières, 2 pour sortilèges jetés sur des animaux et 2 pour sacrilèges et blasphèmes¹ », et pendant la même période, il y en eut presque autant à Furnes, et un peu plus à Dixmude.

Les accusations les plus futiles servaient de base à ces procès terribles, qui menaient infailliblement les accusés à l'échafaud d'abord et au bûcher ensuite. Les allégations les plus sottes, les plus ridicules, les plus invraisemblables, étaient recueillies comme témoignages dignes de foi. Il suffisait qu'on accusât un malheureux d'avoir assisté au sabbat, d'avoir traversé les airs sur un bâton, d'avoir ensorcelé des femmes, des enfants, des bestiaux, de s'être transformé en chien, en oiseau, en bouc ou en chèvre, d'avoir causé des maladies et des infirmités, d'avoir fait mourir un enfant dans le sein de sa mère en regardant celle-ci d'une certaine façon, pour qu'il fût appréhendé, torturé, jugé et condamné au feu.

Il y a quelques années, on montrait encore à Nieu-

1. Voir un article de M. E. Vanden Bussche, dans la revue archéologique *la Flandre* (1875).

port, au milieu de la grande place, une étoile en pavés blancs indiquant l'endroit où Jeanne Panne avait été brûlée le 16 mai 1650. Cette malheureuse, âgée de cinquante-sept ans, avait été condamnée pour avoir été quatre fois au sabbat et s'être fait aimer d'un jeune homme. En 1643, Tanneken de Potter, accusée des mêmes crimes, avait été condamnée « à être conduite sur la grande place, et là étranglée sur un échafaud et brûlée ensuite ». Quelques jours plus tôt, Jacquemine de Groote, âgée de cinquante-huit ans, avait subi le même sort pour avoir, « dans la brasserie de Pierre Hants, plongé la main dans la cuve de malt en prononçant *intérieurement* un juron et fait ainsi gâter le brassin ». Maeyken Tooris, fille de Nassel, âgée de cinquante-huit ans, fut brûlée en 1652 pour avoir vécu dix-neuf ans maritalement avec le diable, « quoiqu'il puât comme un bouc ». Voulant se venger de deux pêcheurs, elle s'était transformée en corbeau et, perchée sur les mâts de leurs barques, elle avait fait chavirer celles-ci ¹.

On n'en finirait pas s'il fallait énumérer toutes les inepties qui servaient de prétexte à ces procédures sanguinaires. Notez que tous ces crimes étaient avérés, constatés, évidents pour les juges, car les accusés s'en reconnaissaient coupables. Grâce à la torture, on obtenait d'eux tous les aveux qu'on souhaitait. Ils fournissaient même des détails circonstanciés sur leurs rapports avec l'esprit malin. Ils

1. *Histoire de Nieuport.*

finissaient toujours par déclarer avec quel diable ils avaient été en rapport : *Groeninck*, *Serpentine* ou *Geernaertjen*. Du reste, n'avait-on pas, pour éloigner tout scrupule, les stigmates que Satan traçait sur le corps de ses adeptes ? Une ancienne cicatrice, un petit kyste, une excroissance, une tache de naissance, sanguine ou vineuse, des tumeurs ayant la forme de framboises ou de mûres, une cataracte à son début, étaient autant d'indices, de signes certains, indiscutables, d'un contrat passé avec Belzébuth. Jean de Munck, qui fut brûlé en 1603 pour avoir vendu des porcs teigneux, occasionné une maladie à la femme Carpentiers en lui touchant le doigt, et fait des attouchements à la femme de Charles Cornelissen, était marqué par *Serpentine* à l'épaule droite ¹.

Il semble qu'on rêve en lisant de pareilles aberrations, et cependant tout le monde à cette époque croyait aux maléfices. Les personnages les plus haut placés partageaient ces folles superstitions et ces préjugés idiots. Les juges étaient convaincus qu'en rendant de pareilles sentences ils se conformaient aux lois de la plus stricte équité, et l'archiduc lui-même leur recommandait de procéder avec toute l'autorité dont ils étaient revêtus « par un examen rigoureux, par la torture même, et de prononcer ensuite la condamnation ou l'acquittement des gens

1. Un des griefs insérés dans son procès était d'avoir, en jouant aux boules avec Charles van Axel, injustement gagné deux pots de bière en lançant sa boule par-dessous la jambe.

accusés de ce crime abominable et exécration de la sorcellerie ¹ ».

Il fallut que la Révolution française fit irruption dans ces contrées superstitieuses, pour que ces effroyables procédures prissent fin. Depuis lors, les esprits éclairés ont répudié ces préjugés déplorables, mais le cerveau des paysans en est resté imbu et pénétré.

Il semble, du reste, que ce soit une particularité de la race flamande d'aimer le merveilleux, le fantastique, l'étrange. Tout ce qui porte un cachet extraordinaire l'étonne et l'attire; c'est ce qui explique comment ce coin de la Flandre a été, de tout temps, un refuge béni pour les aventuriers. Tous y ont trouvé bon accueil, depuis le faux Baudouin et le faux Édouard jusqu'au faux Juif errant.

L'histoire du faux Édouard est sue de tout le monde. Ce Pierkin Warbeek, juif converti, se prétendant fils d'Édouard IV, reconnu, du reste, par la duchesse de Bourgogne comme son neveu, surnommé publiquement par cette princesse « la Rose blanche » et trafiquant avec Maximilien d'Autriche d'une couronne sur laquelle il n'avait aucun droit, est une figure assez plaisante. Mais l'enthousiasme qu'il suscita n'approche point du fanatisme provoqué par le faux Baudouin.

Baudouin de Constantinople, vaincu et pris par les

1. « ... Waer by zy vermogen te procederen tot scherp examen ende torture, wysdom ende condemnatie, of te absolutie rackende het execrable ende abominable Crym van Tooverye. » (Lettre de l'archiduc aux magistrats de Nieuport.)

Bulgares en avril 1205, mort en captivité « des plaies qu'il avoit eult à la bataille où il fu pris¹ », avait laissé de tels regrets dans les Flandres, que beaucoup de ses anciens sujets doutaient de sa fin. Un jour, en 1225, un bruit étrange se répandit dans tout le pays : « Le comte Baudouin est revenu », et l'on vit apparaître un personnage singulier, qui offrait avec l'empereur décédé une assez vague ressemblance.

Tout le monde courut au-devant de lui. Les châteaux, nobles et chevaliers n'hésitèrent pas à le reconnaître, le peuple se déclara en sa faveur, et bientôt la Flandre et le Hainaut furent en feu. Le fanatisme qu'il excitait était si grand, que les moines de Saint-Jean regardaient les poils de sa barbe comme des reliques, et que les bourgeois de Binche poussèrent la dévotion jusqu'à boire l'eau dans laquelle il s'était baigné.

Enfin, un beau jour on apprit de source certaine, que ce Baudoin ressuscité était un ancien ermite, dont le vrai nom se trouvait être Bertrand de Rais. Convaincu d'imposture, le faux comte fut arrêté, conduit à Lille, promené à travers la vieille cité sur le dos d'un mulet, et pendu au gibet des Halles entre deux chiens.

Quant au faux Juif errant, son histoire, bien qu'elle soit infiniment plus récente, est infiniment moins connue. J'entends son histoire vraie, car la promenade d'Ahasvérus dans le pays flamand, transformée par la muse populaire en une interminable complainte, a été dénaturée au point d'en devenir

1. Voir la *Chronique de Baudouin d'Avesnes*.

méconnaissable. Heureusement, grâce à la découverte récente d'un manuscrit contemporain de l'événement¹, il nous est permis de restituer son vrai caractère à cette légende populaire qui, sous forme de chanson, est passée dans toutes les langues.

C'est en 1623 qu'eut lieu cette apparition surprenante. Cette année-là, les campagnes flamandes virent arriver un homme extrêmement âgé, portant, comme dit la complainte, un tablier de cuir et une longue barbe grise.

« ... Zoo een man bejaerd
Een vorschot kwam te dragen
Met langen gryzen baerd. »

D'où venait-il? Nul ne le sut d'abord. Interrogé, il prétendit être le Juif errant. A l'appui de son dire, il racontait, du reste, une foule d'histoires étonnantes son entrevue avec Jésus; les mauvaises paroles qu'il avait dites au Sauveur; comment il avait chassé celui-ci du seuil de sa maison, au moment où le fils de Dieu succombait sous le poids de sa croix; et comment, pour ce fait, il avait été condamné à une course éternelle. Ajoutez à cela bon nombre d'anecdotes récréatives, exotiques, où le profane et le sacré se mêlaient dans une promiscuité peu édifiante, et vous comprendrez le succès de curiosité qu'obtint cet insolite personnage.

On le vit à Dixmude, à Thourout, à Oostkerk, à Pernisse, à Roulers, reçu partout comme un prince,

1. Ce manuscrit, daté de 1623, appartient aux Archives de Lille.

vénéré comme un saint, hébergé comme un prélat. Mais bientôt il se lassa de ces petites villes et de ces gros villages, cadre trop étroit pour les exploits qu'il méditait. Il lui fallait un théâtre plus large; c'est pourquoi, le 26 mai, il vint se présenter à la porte d'Ypres, demandant qu'on le laissât entrer dans la ville pour quêter.

Le bourgeois David de Breyne, qui était de garde ce jour-là, se montra fort surpris du singulier accoutrement de cet homme étrange. Il le questionna. L'autre fit sa réponse ordinaire; et, de plus en plus étonné, le bourgeois conduisit son homme, escorté d'une foule immense et curieuse, chez le bailli qui se nommait alors messire Pierre van Castele. Celui-ci, bien qu'il ne comptât guère sur une pareille visite, fit cependant bon accueil au prétendu Juif errant et, après l'avoir gardé à dîner, il le fit conduire à l'*Auberge du Brésil*, où une chambre avait été retenue par les soins du prudent magistrat.

Une fois installé dans son nouveau domicile, le fantastique vieillard, mis en belle humeur par son dîner, n'eut rien de plus pressé que de séduire la fille de la maison, une certaine Christine Verschuere, qu'il avait attirée dans sa chambre sous prétexte de lui raconter les saints épisodes de la Passion. Cette vilaine action, à laquelle les parents de la pauvre fille avaient, pour ainsi dire, prêté la main, ne croyant pas sans doute que, vu son grand âge, le Juif errant fût capable de rien de pareil, tourna contre lui. Ce fut elle qui le perdit. Le lendemain, en effet, alors qu'il était en train de dîner chez l'évêque,

une paysanne vint le demander à son auberge, se disant sa femme légitime, séduite d'abord, épousée ensuite, puis dépouillée et abandonnée. On comprend quel scandale provoqua une réclamation pareille. Protestations d'une part, insistance de l'autre; bref, les deux victimes étaient sur le point d'en venir aux mains, quand le séducteur rentra de son dîner épiscopal la bedaine au vent, le nez embelli d'une pointe de vermillon, l'œil humide et la bouche pâteuse. Comme de juste, il prit parti pour sa dernière conquête, rossa l'autre d'importance, et celle-ci battue mais non satisfaite, s'en alla se plaindre au bailli.

Dans sa colère, la femme évincée se montra fort indiscreète. Elle raconta certaines histoires peu édifiantes. Or ses témoignages concordaient avec ceux d'un soldat de la garnison, qui avait cru reconnaître, dans notre Juif errant, un Parisien du nom de Léopold Delporte, jadis grenadier au service de l'archiduc, grand buveur, gai vivant, fort loustic et finalement déserteur. Le magistrat mis en éveil, retint la femme, fit placer le soldat au secret, et envoya à Gand prendre des renseignements auprès du colonel, sous lequel Delporte avait servi. Ces renseignements furent de telle nature, qu'un beau matin le trop jeune Ahasvérus fut appréhendé à son auberge, enchaîné séance tenante, placé sur une charrette et expédié à Gand, où, quelques jours après son arrivée, il eut le chagrin d'être pendu. Telle est la véridique histoire de l'infortuné Juif errant.

Heureusement pour les campagnards flamands, les faux Édouard, les faux Baudouin et même les faux

Juif errant sont rares, mais malheureusement les imposteurs de qualité plus modeste ne le sont guère, et ceux-ci ne se font point faute d'entretenir dans les campagnes tout un fonds de superstitions étranges dont ils abusent pour exploiter la crédulité du paysan. Il faut avouer du reste, qu'ils sont merveilleusement servis par l'imagination des campagnards et par les superstitions scandinaves qui se sont conservées chez eux. Il est peu de pays en Europe, où les légendes et les croyances naïves soient plus nombreuses, et où elles aient gardé un empire aussi grand.

Introduisez vous le soir, à la nuit tombée, dans une de ces chaumières qui bordent la route; faites causer la vieille grand'mère qui ronronne quelque antique chanson en faisant tourner son rouet. Elle vous donnera mille bons conseils, vous initiera à mille recettes pour conjurer le « sort »; elle vous dira les pèlerinages qu'il faut faire pour guérir le bétail¹; elle vous indiquera quels sont les *lotdagen*, les « jours du destin » pendant lesquels il ne faut rien entreprendre, et Dieu sait s'ils sont nombreux. Elle vous expliquera, pour chaque jour de la semaine, quelles sont les choses recommandées, celles permises et celles interdites. N'allez pas vous couper les ongles ou les cheveux un vendredi, cela vous rendrait fou; dresser le plan d'une maison le dimanche ou commencer ce jour-là

1. Dans la Flandre occidentale, on met généralement une croix aux étables pour conjurer les maléfices, et, quand une bête tombe malade, on fait un pèlerinage à la Bergencruys ou dans un autre lieu choisi, ou bien encore on appelle un capucin pour exorciser la bête malade, et conjurer le mauvais esprit.

à la bâtir, c'est vouloir y attirer les souris, les rats et les punaises. Elle vous dira encore quelles prières il faut réciter en fermant sa porte ou en éteignant son feu ¹. Puis, baissant la voix, elle ajoutera mystérieusement que les « créatures » qui osent filer le samedi soir, reviennent après leur mort, et qu'on les voit errer dans la campagne, pâles, échevelées et tenant un rouet dans leur main glacée. N'ayez point l'air de douter, votre doute serait un scandale. Ne cherchez pas à désabuser ces esprits naïfs, ce serait peine perdue. D'autres, plus forts et plus puissants, se sont heurtés à ces préjugés sans pouvoir les vaincre. Ne croyez pas que j'exagère. En 1860, le samedi 8 septembre, le duc de Brabant, alors héritier présomptif de la couronne, se trouvant à Blankenberghe, on avait résolu de lui offrir un banquet; mais, faute de poisson, on dut y

1. Aux environs de Dixmude, quand on ferme ses fenêtres et sa porte, on récite la prière suivante :

« Ik ga deuren en vensters sluiten;	« Je vais fermer portes et fenêtres;
Myn engel is binnen, de duivel is buiten.	Mon ange est dedans, le diable est dehors.
Met den goeden God wil ik rusten,	Avec le bon Dieu je veux reposer,
Bevrijd van kwade lusten,	Délivré des mauvaises pensées,
En slapen onbevreesd.	Et dormir sans crainte.
In den naam des Vaders, Zoons en Heilig Geest. »	Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Lorsqu'on éteint le feu dans le foyer, il est également d'usage de répéter cette autre prière :

« Ik reken myn vier;	« Je couvre mon feu;
Myn goeden engel is hier,	Mon bon ange est ici,
In huis en op hof,	Dans la maison et la cour.
God verleene my en good schof.	Dieu accordez-moi bon repos,
Bevrijd van dieven en brand,	Préservez-moi des voleurs et du feu,
En ook van den helschen vyand. »	Et aussi des ennemis infernaux. »

renoncer. Les pêcheurs avaient refusé d'aller en mer ce jour-là, le 7 septembre, étant « un jour du destin¹ ».

Et ce qui fait la force de toutes ces croyances, c'est qu'elles reposent non seulement sur de vénérables traditions, mais encore sur la conviction la plus profonde, la plus intime, appuyée (ne riez pas) par l'expérience personnelle. Une fille de vingt ans m'affirma, pour l'avoir expérimenté par elle-même, que si le 31 décembre au soir on n'achève pas de filer le lin de sa quenouille, on peut être certain que, durant toute l'année suivante, les esprits malins vous tourmenteront. « Rien ne vous réussit, monsieur, me disait-elle avec un étrange accent de vérité, pour sûr, rien ne réussit! »

De la sorte, il est tout un monde de coutumes étranges, de précautions bizarres, d'usages ridicules, s'appuyant sur des observations invraisemblables, qui cependant sont admis par ces braves gens comme paroles d'Évangile. C'est ainsi que lorsqu'un enfant bâille, sa mère lui fait bien vite, avec son pouce, une croix sur la bouche, afin, vous dira-t-elle, « d'empêcher que son âme ne sorte ». Gardez-vous, si vous êtes chez un ami, de faire tourner une chaise sur un pied « ce serait vouloir chasser le bonheur de la maison ». Le soir en vous couchant, ne placez jamais vos sabots de travers, durant la nuit vous seriez tourmenté par les *Maren*². Enfin ne balancez jamais un berceau vide, car l'enfant auquel il appartient ne verrait pas s'ache-

1. *La Pêche et les Pêcheurs de Blankenberghe*, par E. Vanden Bussche.

2. Les *Maren* (en allemand *Mähre*, en anglais *Nightmare*, en hollandais *Nachtmerrie*) se jettent sur l'homme pendant la nuit, et cherchent à l'étouffer. — C'est l'équivalent de notre cauchemar.

ver l'année ; avant le 31 décembre, il serait mort.

Mais je parle de mort, c'est à ce lugubre moment, que les sortilèges sont indispensables et que les pratiques mystérieuses redoublent. A peine les paupières du défunt sont-elles closes pour toujours, que l'on voit sa fille courir du côté du puits, et y jeter en cachette une branche de buis bénit, pour empêcher le *putduivel* d'en sortir. De son côté, le fils dispose en forme de croix deux bottes de paille et les dépose devant la porte, pour empêcher le diable d'en franchir le seuil. Enfin, comme le malin esprit pourrait, par quelque stratagème de sa façon, déjouer ces saintes précautions et les rendre inutiles, on place un livre de messe sur la bouche du défunt, pour que Satan ne puisse s'introduire dans son corps.

Mais le plus curieux n'a point encore eu lieu. Au moment où la voiture funèbre, le *lijkkoets*, va se mettre en route pour le cimetière, on voit le cocher s'approcher gravement et murmurer quelques mots mystérieux à l'oreille du cheval. Il avertit l'animal du fardeau qu'il va traîner, précaution indispensable ; car, faute d'être avertie, la pauvre bête s'épuiserait en vains efforts, et ne pourrait conduire le cadavre à son lieu de repos.

Les animaux, en effet, ont des âmes, et par celles-ci ils se trouvent en communication constante avec les esprits. La plupart même sont à leur service. Ainsi, la demoiselle ou libellule est le cheval du diable ; c'est sur elle que l'invisible entreprend ses courses à travers les airs. La chenille est le chat du diable. C'est elle qui guette les humains, pour les prendre en

faute, et les dénoncer ensuite aux *albs* ou génies qui peuplent l'atmosphère et se mêlent à toutes nos actions.

On vous dira qu'il y a trois sortes d'*albs* : les noirs, les gris et les blancs. Ces derniers seuls nous sont favorables. Chacun de nous, à peu près, possède le sien. C'est le *bewaarder*, le gardien, le bon frère. Il est prudent, avisé, d'honnête conseil ; c'est de lui que nous viennent nos bonnes pensées et nos heureuses inspirations. Mais les noirs et les gris, il faut s'en méfier, ce sont eux qui, dans la nuit qui précède le « jour des âmes », font chanter trois fois le coq noir sur la demeure de ceux qui doivent mourir. Ce sont eux qui, le jour de la Toussaint, conduisent le *zielwagen* dans les airs¹.

Les âmes, en effet, ne quittent point de suite notre séjour terrestre. Elles errent pendant longtemps autour des lieux où elles ont vécu, qu'elles ont habités, où elles ont aimé et souffert. Elles y reviennent toujours, attirées par une mystérieuse et secrète affinité. Même, quand elles ont été transformées en oiseaux ou en fleurs, elles obéissent à cette loi d'attraction. C'est ainsi qu'il faut expliquer les migrations régulières des cigognes, des ramiers et des hirondelles, *zielvogels*, « oiseaux-âmes² », comme on les appelle

1. Le *zielwagen* ou « char des âmes » renferme celles des personnes mortes dans l'année. Le bruit de ses roues s'entend à une grande distance ; il imite tantôt le grondement du tonnerre, tantôt la plainte du vent.

2. Fait étrange, cette même tradition existe en Orient. Quand les Arméniens ou les Arabes voient passer les cigognes ou les voils de

au pays flamand, et ces frais papillons, qui reviennent chaque printemps butiner dans le verger, ne sont autre chose que des « fleurs volantes ».

Ces deux dernières fictions ne sont-elles pas charmantes, délicates, pleines de poésie? N'ont-elles pas comme un parfum d'une mythologie rêveuse et distinguée? Ces superstitions, que je viens de retracer à la hâte, se compliquent du reste, pour la plupart, de légendes touchantes et gracieuses, restant du paganisme scandinave, qui régna si longtemps sur ces naïves contrées. En voulez-vous connaître quelques-unes? En voici deux ou trois au hasard.

Trois déesses président à notre existence. Ce sont les *dry susters*, les trois sœurs. Les deux aînées se nomment Wara et Werdenda. Ce sont de bons génies, affables et généreux, tandis que la plus jeune, Zala, est capricieuse, jalouse, maladive, et sa mauvaise humeur fait dépendre notre bonheur d'une foule de menus accidents.

Un jour, elles entrent toutes trois dans une humble chaumière. Un enfant venait d'y naître, et sa mère, heureuse, attendrie, le regardait à la lueur d'une chandelle de cire. Ce tableau délicieux ravit Wara et Werdenda. Elles déposent un baiser parfumé sur le front de l'enfant, et leurs mains invisibles, passées dans ses mèches blondes, les agitent comme aurait fait un zéphir embaumé. « Il sera beau, dit la première. — Il sera bon, ajoute la seconde. — Oui, s'écrie Zala, à la fois jalouse et mécontente, il sera beau, il sera

ramiers, ils disent que ce sont des âmes en peine qui cherchent leur patrie.

bon, mais sa vie ne durera pas plus que cette sale chandelle. » Alors Wara, toujours prévoyante, souffle la chandelle, l'enferme dans un étui d'or, et se tournant vers la mère éplorée et tremblante : « Gardez-la, lui dit-elle, jusqu'au jour où il sera devenu homme, et recommandez lui de ne l'allumer que lorsqu'il sera las de la vie. »

Je voudrais vous raconter encore les amours de *Maen* (la lune) et de *Zea* (la mer). *Maen* est un prince magnifique. Il possède un palais d'azur, le plus beau qu'on puisse rêver et porte une cuirasse d'argent étincelante, et *Zea*, qui l'aime à la folie, obéit à ses moindres caprices. Elle s'élève et retombe sur la terre à sa volonté, et, lorsqu'il se dérobe à ses regards, elle pleure, gémit, s'agite et se tourmente.

J'aimerais encore à vous dire le débarquement de *Sceaf*¹, un bel adolescent, aux cheveux blonds comme des épis, au regard bleu comme le ciel en juillet, à la peau blanche comme de la fleur de froment. Un jour, on le vit apparaître à l'horizon. Il était doucement endormi sur un bateau sans voiles, la tête posée sur une gerbe. Le bateau s'échoua sur le sable, l'adolescent s'éveilla et la terre, qui avait été jusque-là inculte et stérile, devint féconde et productive. Est-il possible de trouver une image plus charmante, pour symboliser l'introduction de l'agriculture dans ces froides contrées?

Mais un volume suffirait à peine à recueillir toutes

1. *Schoof*, qui est évidemment un dérivé de *Sceaf*, signifie encore aujourd'hui « une gerbe de blé ».

ces ingénieuses fictions. Je parle seulement de celles qui ont conservé leur complète saveur, car la plupart adoptées par la religion catholique, sont devenues des légendes chrétiennes. Les légendes de sainte Anne, de sainte Catherine, si nombreuses dans la Flandre et si peu religieuses parfois, ne sont, pour la plupart, que des rajeunissements, des adaptations des sagas scandinaves. Il n'est pas nécessaire, du reste, de soulever beaucoup le voile pieux qui enveloppe ces saintes figures, pour reconnaître les traits de Rheda, la déesse à la roue, encore populaire dans les campagnes, ou de Friga, la Vénus scandinave, qui a donné son nom au vendredi (*Vrydag*). Saint Éloi lui-même n'est aussi vénéré que parce qu'il a repris la suite des affaires du dieu Thor, dont le marteau était l'emblème.

Le dieu Thor en effet, était le grand maître du pays. Comme Vulcain, il avait des forges à son service, une grande fournaise où l'on fabriquait la foudre, qu'à l'instar de Jupiter il lançait lui-même sur les pauvres mortels. On l'appelait également Donar, et c'est de là qu'est venu le mot *donder*, qui signifie tonnerre, et le jeudi, *donderdag*¹, lui était consacré. Vingt villes ou villages portent encore son nom : Thourout, qui veut dire Bois de Thor, Turnhout (*Thornaltum* en latin), qui a la même origine sans doute ; Tournay en (flamand *Dornijck*), qui signifie bien certainement chêne de Thor, comme Thorembais (*Thorenbeck*), indique

1. En suédois, ce jour se nomme encore *thorsdag*, et en danois *torsdag*.

une source, un ruisseau, qui lui était consacré. On n'en finirait pas s'il fallait nommer tous les points du territoire, auxquels son nom se trouve associé, soit comme étymologie, soit comme souvenir.

Consultez les érudits locaux, les chercheurs¹, ils vous diront que, le premier dimanche de carême, il y a encore, dans les environs de Bruges, une sorte de fête qu'on appelle la *sottiskermis*, la kermesse des sots, où l'on allume de grands feux, et qui n'est qu'une réminiscence des fêtes du dieu Thor. Et c'est ce dieu vénérable, qu'aujourd'hui encore, les amoureux consultent pour savoir le bonheur qui les attend en mariage. La veille de Noël, il est bien rare que deux fiancés, sur le point d'être unis, oublient de jeter dans le feu deux noix pleines et bien sèches. Si les noix brûlent paisiblement, le ménage sera heureux ; si, au contraire, elles crépitent et lancent des éclats, il y aura des querelles et des disputes.

Toutes ces petites superstitions, réminiscences d'une religion imagée, disparue depuis longtemps, sont demeurées très vivaces dans la Flandre. On s'en cache devant les étrangers, même devant les gens de la ville, mais elles sont générales et répandues dans tout le pays flamingant. Il ne faudrait pas croire, en effet, qu'elles règnent seulement sur la partie boisée et dans le plat pays. On les retrouve aussi dans les *polders*, et, disons-le, bon nombre d'entre elles ont obtenu le droit de cité dans les villes elles-mêmes.

1. Voir notamment le *Calendrier belge*, par Reinsberg Duringsfeld, et les articles du docteur Coremans sur *l'Année de l'ancienne Belgique*, publiés dans les *Bulletins de la Commission d'histoire* (1843).

Pour être juste toutefois, il faut dire que là elles sont beaucoup moins tyranniques. Il en est de même dans les *polders*, où elles se heurtent à l'esprit plus calme et au caractère plus réfléchi du paysan. Il n'y a guère que chez les femmes et les enfants qu'elles se montrent persistantes et tenaces. Pour l'homme, la gravité seule de son aspect suffit à démentir de pareilles faiblesses, dans ce qu'elles ont d'exagéré.

L'habitant des *polders*, en effet, se rapproche par plus d'un point du paysan hollandais. Il a, comme son voisin du nord, une haute opinion de lui-même et un profond respect de sa personne. Ne travaillant qu'une partie de l'année, il apporte à son labeur une précision en quelque sorte mathématique, qui réagit sur tout son être. Flegmatique par nature, mélancolique par habitude, il se charge de faire mentir le proverbe *rood hair, dul hair*¹. Et l'on dirait que les horizons toujours plats qu'il a sous les yeux ont déteint sur son caractère en se chargeant de calmer, par anticipation, toutes les émotions qu'il pourrait avoir. Il aime cependant, il chérit son pays monotone et monochrome. Il est attaché au sol qui l'a vu naître, à son village, à sa maison, et le plus grand malheur qu'il puisse concevoir, c'est de s'expatrier, de quitter sa chaumière bien-aimée, pour aller s'établir au loin, surtout dans la partie du pays pittoresque et boisée, le *houtland*, qu'il a en horreur.

Ces sentiments persistants et vivaces ont, du reste, aussi bien que les superstitions dont nous parlions

1. « Cheveux rouges, cheveux colères ».

tout à l'heure, une raison d'être qui les explique. C'est une espèce de barrière morale qui enserre pour ainsi dire tout cet honnête et sympathique pays. Nous voulons parler de la langue à peu près inconnue hors de la province, absolument inconnue de la moitié du royaume, dédaignée fort maladroitement dans le pays même, par une partie des classes élevées et qui, par suite de cet injuste dédain, a fini par être considérée en Europe comme une sorte de patois.

Mais c'est là un sujet qui mérite une étude approfondie et que nous remettrons à un autre jour.

IX

Villes et villages. — Gits et la secte des Stevenistes. — Dixmude. — Les gâteaux-âmes. — Furnes, sa richesse passée et sa puissance. — Sa procession.

Au milieu de cette riche contrée que nous allons parcourir, et dont j'ai essayé d'indiquer les mœurs et les préoccupations dominantes, se trouvent jetés un peu au hasard une quantité de villes et villages pittoresques, curieux et renfermant pour la plupart de précieux souvenirs.

C'est Roulers avec sa belle tour Saint-Michel ; c'est Dixmude, célèbre par son jubé ; c'est Zedelghem où l'on voit les fonts baptismaux les plus anciens de la province ; ce sont Thourout, patrie de saint Rembert ; Ghistelle, où sainte Godelive fut assassinée par son mari ; Furnes, dont la procession extravagante attire chaque année une multitude de curieux ; Gits, qui abrite une secte religieuse spéciale, et, en remontant vers le nord, Nieuport, Ostende et Blanckenberghe, qui dressent le long de la plage leurs hôtels, leurs vieux bastions ou leurs clochers pointus.

L'intérêt que présentent ces agglomérations diverses est, je n'ai guère besoin de le dire, fort varié et très différent. Dans le nombre il s'en trouve, comme Roulers par exemple, qui, après avoir été ruinées par la guerre, la peste ou le feu, se sont refait une existence nouvelle¹. Grâce à l'industrie de leurs habitants, à la vitalité de la race, et aussi, disons-le, à des circonstances heureuses, elles ont réparé les brèches faites à leurs murs et comblé les vides faits dans leur population. Celles-là nous n'en parlerons guère; le bruit des métiers chasse la rêverie, et la fumée des usines éloigne les archéologues. D'autres au contraire, comme Dixmude, Furnes ou Nieuport se sont immobilisées dans le passé. Elles sont restées fidèles aux traditions anciennes; elles ont conservé l'aspect, la tenue, le cachet du vieux temps, et s'il n'est point encore permis de leur donner le nom de « villes mortes », du moins peut-on les nommer des « cités endormies ». Ce sont là les agglomérations dont nous nous occuperons de préférence. C'est vers elles que nous allons nous diriger; mais auparavant je voudrais dire quelques mots du joli village de Gits, dont nous parlions à l'instant, et surtout de la secte des « Stevenistes », qui y a trouvé son dernier refuge.

Peu de personnes savent quelle fut l'origine de

1. « Cette ville était autrefois renommée par le grand commerce de ses toiles. Elle est présentement réduite à 312 maisons et 699 habitants. — Elle a été de tout temps fort exposée, et particulièrement pendant les dernières campagnes. » (*Mémoire dressé en 1697, par ordre de Louis XIV*, Ms. n° 16168, à la Bibliothèque des ducs de Bourgogne.) — Aujourd'hui Roulers a retrouvé son ancienne splendeur, et compte plus de 13,000 habitants.

cette secte presque contemporaine et par cela même singulièrement étrange. Corneille Stevens, son fondateur, était né à Wavre en 1747. Élevé dans les ordres, il était devenu chanoine de Namur, lorsque le cardinal de Frankenberg l'appela auprès de lui. On était alors dans la période la plus tumultueuse de la Révolution. La loi du 7 vendémiaire de l'an IV venait de recevoir son application en Belgique ; elle interdisait à tout prêtre, sous peine de la déportation, de célébrer les saints offices, s'il ne déclarait reconnaître, dans le sens républicain, la souveraineté du peuple. Le cardinal de Frankenberg possédait un esprit vacillant et indécis dans le principe ; mais, une fois un parti arrêté, il devenait d'un entêtement sénile, c'est-à-dire inébranlable. Stevens, lui, était d'une inaltérable orthodoxie, plus royaliste que le roi et plus papiste que le pape. Il ne tarda pas à s'emparer de la volonté de son chef hiérarchique ; bientôt il le domina complètement. Celui-ci résista à l'autorité, fut arrêté, envoyé au delà du Rhin, et Stevens, nommé vicaire général, prit en mains l'administration du diocèse.

C'était tomber de Charybde en Scylla. Non seulement le nouveau vicaire général ne se montra pas plus conciliant que son chef direct ; mais il refusa, lui aussi, de prêter serment et se répandit en écrits d'une violence extrême. Ces écrits éveillèrent promptement les susceptibilités du pouvoir, et, pour mettre fin à ce scandale, on résolut l'arrestation de Stevens. Prévenu à temps par des amis dévoués, celui-ci aurait pu s'enfuir, mais il regarda la fuite comme une désertion, et il préféra demeurer dans le pays « se cachant dans

les antres et les cavernes », comme il le disait lui-même dans le style ampoulé de son temps.

C'est alors qu'il commença dans les campagnes flamandes son étrange apostolat. L'ardeur de sa parole, la violence même de sa doctrine ne tardèrent point à lui faire des prosélytes; en outre, il avait cette force énorme, cette puissance de persuasion que porte toujours avec soi une conviction inébranlable. Il croyait et croyait fermement. Seul contre tous, il pensait être en possession de la vérité. Rien ne put le détourner de la voie qu'il s'était tracée. Le Concordat lui-même n'eut pas le pouvoir de calmer son zèle. Après 1801 comme avant, il protesta au nom des droits de l'Église transgressés. Il affirma que le pape n'avait fait qu'obéir à la violence, et que du fond du cœur il reniait l'acte qui lui avait été imposé. Il traita d'intrus les évêques nommés par Napoléon; il qualifia le catéchisme impérial de « chef-d'œuvre de séduction et de tromperie », et, s'emparant de cette parole sacrée : *Multi sunt vocati et pauci electi*, il persuada à ses adeptes que, seuls, ils devaient constituer le petit troupeau d'élus choisis par le Seigneur.

Il serait assez délicat d'affirmer que les disciples de Stevens partagèrent, d'une façon absolue, sa manière d'interpréter les devoirs de la société vis-à-vis de l'Église, ni même qu'ils comprirent fort exactement les divers points de sa doctrine. Les rapports de l'Église et de l'État forment une matière tellement complexe, que les esprits instruits et réfléchis sont loin d'en saisir toutes les difficultés. Or les sectaires du nouvel apôtre n'étaient rien moins que des gens

instruits. Ils appartenait aux classes les plus modestes de la population et se recrutait surtout dans les campagnes. Il semble donc probable que ces crédules paysans prirent au pied de la lettre les violences faites au pape, comme de nos jours beaucoup d'entre eux ont cru à la captivité effective de Pie IX¹. Leur bonne foi se révoltait à l'idée de ce saint vieillard tourmenté et violenté, comme récemment leur cœur frémissait à la pensée du prétendu cachot où l'on tenait enfermé le chef de la catholicité. Ensuite, il faut compter que le *pauci sunt electi* dut exercer sur leurs cerveaux un peu rudes une certaine fascination. On a toujours une vive propension à se croire supérieur à son voisin, et il ne déplaisait point à ces nouveaux chrétiens d'entrer tout seuls au paradis. Cela flattait leur amour-propre. Ils pensaient qu'il serait amusant et curieux de voir la mine des gens de Beveren, Lichtervelde et de Cortemarck, voire ceux de Dixmude, de Roulers ou de Bruges obligés de demeurer à la porte du ciel, pendant qu'eux seraient admis sans observation et sans conteste.

Toujours est-il qu'après s'être faits les adeptes de Stevens, ils persévérèrent dans sa doctrine nouvelle. Les conditions eurent beau se modifier, les années s'écouler et Stevens disparaître, les Stevenistes restèrent fidèles à leur foi ; et aujourd'hui encore, sans vouloir rien entendre, sans se laisser ébranler par au-

1. On m'a raconté, étant à Gits, que deux vieilles dames stevenistes avaient fait récemment le voyage de Rome, pour savoir si vraiment le pape avait cédé à la contrainte en accordant le Concordat.

cun raisonnement, ils persistent à regarder les prélats actuels comme des usurpateurs, et les membres du bas clergé comme les complices d'une indigne spoliation. Mêlés dans la vie courante aux populations catholiques, ils en sont, au point de vue religieux, séparés par un abîme. A leurs yeux, les ouailles les plus ferventes ne forment qu'un troupeau gangrené, dont ils se tiennent à l'écart, constituant ainsi entre eux un groupe à part, compact, sans relations spirituelles avec le monde qui les entoure.

N'ayant plus de ministres pour leur transmettre la parole de Dieu, ils s'en passent. Les sacrements venant à leur manquer, ils ont préféré y renoncer plutôt que de pactiser avec des chrétiens corrompus. Leurs enfants ne sont plus baptisés à l'église, et ne s'en portent pas plus mal. Leurs mariages ne reçoivent plus la consécration religieuse, et ils n'en sont pas moins bons. Quelques voisins prétendent qu'à certains jours ils se réunissent secrètement pour prier en commun, et l'on ajoute que ces jours-là, l'un d'eux prend la parole et se livre à la prédication. Mais ce ne sont là que des suppositions gratuites. A la moindre question indiscrete, les Stevenistes se renferment, en effet, dans un mutisme absolu. Le silence est leur seule réponse, et leurs pratiques, si elles existent, sont recouvertes par un voile impénétrable, et qui défie l'espionnage le plus ingénieux.

De cette inébranlable rigidité de principes, il ne faudrait point conclure que le pays où les Stevenistes ont établi leurs pénates est une terre sévère, triste et renfrognée. Si jamais, au contraire, un pays eut un

aspect aimable, familier et nullement farouche, c'est bien celui qui s'étend de Hooglede à Dixmude. Partout les moulins alternant avec les clochers pointus, égayaient l'horizon. Partout les champs fertiles chargés de moissons dorées sont coupés par de verts bosquets, des haies touffues ou des allées ombreuses. Gits, lui-même, ne dépare pas ce paysage bucolique. C'est un bon village coloré, hospitalier, point trop coquet, mais qui n'a rien d'austère ni de sombre. Et nul, à le voir, ne se douterait du schisme qu'il abrite, non plus que de l'état de révolte religieuse ou persévèrent ses paisibles habitants.

Une fois Gits dépassé, la route que nous suivons nous conduit droit à Cortemarck, autre gros village bien gai lui aussi et bien vivant. Puis, au-dessus de Cortemarck, nous appuyons sur la gauche, c'est-à-dire vers l'ouest et nous marchons tout droit sur Dixmude.

Dixmude est une de ces villes endormies dont nous parlions tout à l'heure, et personne ne se douterait, à la voir doucement assoupie, avec ses toits rouges et ses moulins à vent émergeant d'un feuillage touffu, entourée à perte de vue par une ceinture de verdoyantes prairies, que jadis ce fut un port de mer célèbre, une cité aux destinées héroïques, dont le nom est cent fois inscrit dans les fastes guerriers du vieux pays flamand.

Il n'en faut pas douter cependant. Les chroniqueurs sont là qui l'affirment, et les vieux documents se réunissent pour leur donner raison. Consultez Sande-rus¹, il vous dira qu'en 1128 une charte de l'abbaye des

1. *Flandria illustrata*.

Dunes qualifiait déjà « Discamuda » de ville forte; feuilletez le rituel de l'église paroissiale, il vous apprendra que la consécration de ce pieux sanctuaire eut lieu le 22 août 1144¹. Quant aux *Chroniques de France*, elles vous enseigneront que les troupes de Philippe le Bel s'emparèrent de Dixmude en 1299, et vous verrez dans les comptes de la ville d'Ypres que, quatre ans plus tard, cette cité déjà populeuse offrait asile à une partie des foulons et tisserands yprois, chassés de leur ville natale à la suite d'une émotion populaire.

Puis ce sont les dates lugubres qui se succèdent avec une régularité douloureuse. Dix fois la petite ville est assiégée, et dix fois elle est défendue avec des fortunes diverses, mais toujours avec vaillance et courage par ses habitants. En 1333, elle est détruite par le feu et, comme le phénix, elle renaît de ses cendres. Trois siècles plus tard, sa forteresse et ses halles sont de nouveau la proie des flammes, et entre temps maint incendie la ravage. « Elle étoit alors si peuplée qu'en un des embrasements, auxquels elle a été si sujette, 300 maisons brûlèrent en un jour². »

A cette époque « la mer baignoit ses murailles formant un bras capable de recevoir les vaisseaux qui y venoient trafiquer³ ». Ses foires et marchés étaient en outre célèbres sur toute la côte, et l'on y tenait

1. Voir le *Calendrier belge*, loc. cit.

2. Le P. Bousingault, voir la *Guide universelle*, etc. (1677).

3. Ce fait, qui nous paraît si extraordinaire (Dixmude est aujourd'hui à plus de quinze kilomètres de la mer), est attesté par un grand

« tous les mois de juillet une belle foire de chevaux, comme aussi l'on y fesoit trafic de toute autre espèce de marchandize¹ ». Et comme si tous ces avantages ne lui eussent point suffi, elle faillit au xvii^e siècle devenir une place forte de premier ordre. Guillaume III, alors chef de la coalition contre la France, la fit fortifier avec un soin extrême et la pourvut de troupes, de munitions et d'artillerie. Mais ce furent peines et soins dépensés en pure perte, car le général major des troupes danoises, Jean-Antoine Ellenberger, que Guillaume avait établi gouverneur de la place, la rendit par capitulation, sans bombardement et sans brèche².

A partir de ce jour, il semble qu'elle ait abdiqué toutes ses glorieuses aspirations. Comme au temps de Guicciardini, elle a continué d'être une « bonne et gentille petite ville », mais elle a dépouillé ses allures guerrières, et renoncé aux préoccupations lucratives du commerce et de l'industrie. Ses rues sont droites, larges et bien percées, mais désertes et silencieuses. Ses maisons sont propres, soigneusement entretenues, mais elles sont muettes, et une certaine mélancolie se dégage de leur placide tranquillité; tranquillité de petite ville du reste, où tout devient un événement, et

nombre de documents. En 1128 notamment, Guillaume Cliton, comte de Flandre, exemptait les bourgeois de Saint-Omer du droit de tonlieu dans « les ports de Dixmude et Gravelines »; en 1244, Dixmude avait encore une pêcherie qui était une source de conflits entre son châtelain Thierry, sire de Beveren, et la comtesse de Flandre.

1. Guicciardini.

2. *Les Délices des Pays-Bas*.

où le passage d'un étranger met en branle les langues des deux sexes.

Au centre de la cité, s'étend une grande place, carrée, très vaste, hors de proportions avec le reste. Sur cette place, se dresse une ancienne maison d'architecture flamande, rendue fruste par le temps, mais de forme élégante et d'aspect pittoresque. De gros barreaux de fer, qui grillagent ses fenêtres, lui donnent un petit aspect rebarbatif qui ne lui messied pas. Jadis elle a dû s'appeler le *steen* et servir de prison. Au moment de mon passage, on construisait tout auprès un édifice de bon caractère, que j'ai soupçonné devoir être un futur hôtel de ville. Le reste de la place ne m'a point semblé offrir grand intérêt. Ce n'est pas toutefois que les vieilles maisons manquent à Dixmude. A courir les rues on en découvre plus d'une à l'aspect vénérable et à la façade historiée. On en rencontre aussi sur la *grootendyk*, au bord de l'Yperlé, dont les deux bouts sont garnis par deux curieuses demeures : l'une un fringant petit castel avec niches et tourelles; l'autre une jolie maison appelée *Papegai* (le perroquet), nom bien trop babillard pour cette tranquillité et cette solitude.

Mais toutes ces gracieuses constructions sont bien vite oubliées quand on a visité l'église. Non pas que ce doyen des monuments de Dixmude soit un chef-d'œuvre architectonique. Loin de là, c'est un édifice de moyenne grandeur, d'aspect lourd, pesant, massif, avec trois nefs d'inégale hauteur, assises sur de robustes colonnes de pierre bleue. L'écartement des voûtes est considérable, et l'absence d'arcs-boutants,

en laissant à la poussée toute sa pesanteur, a rendu nécessaire un arsenal de clefs, de crampons en fer et de tenons, qui certes sont peu faits pour réjouir l'œil du visiteur. Mais l'église de Dixmude possède un jubé, et ce jubé est justement célèbre dans tout l'ouest de l'Europe.

C'est le seul de tout le pays flamand qui remonte à l'époque du gothique fleuri, et sous ce rapport il présente un intérêt tout spécial. Il est du reste d'une excessive richesse et d'une remarquable élégance. Soutenu par six colonnes, il forme en avant du chœur une sorte de petit porche fort délicat et très gracieux. Les arcs, dont la retombée repose sur les colonnes, sont en anses de panier, et au-dessus d'eux, s'épanouit toute une végétation de moulures contournées, tout un enchevêtrement d'arcs trilobés, brodés de quatre feuilles, bordés de choux frisés ou de feuillages rampants, enveloppant de jolies niches gothiques peuplées de statuettes gracieuses.

Tout cela, on le devine, n'est pas bien sévère, mais c'est très soigné comme exécution, fort agréable à l'œil, intéressant comme époque, et, je le répète, d'une richesse extrême.

La Renaissance, de son côté, n'a point voulu demeurer en reste avec le vieux temple. Elle lui a fourni ses belles boiseries du chœur, un banc d'œuvre de grand style et une chaire très simple, mais d'un heureux modèle, et qui repose de toutes ces sculptures exubérantes et tourmentées qu'on rencontre à chaque pas dans le pays flamand. Elle lui a fourni surtout un mausolée, une balustrade et un tabernacle à quatre

faces et cinq étages, avec colonnes, pilastres, niches et statues, le tout en marbre noir et blanc et de la plus belle ordonnance. Le mausolée a renfermé la dépouille mortelle de « MESS^{rs} ANTHOINE DE SACQUESPÉE CH^{rs} SEIG^r DE DIXMUDE, GOUV^r ET CAP^e DE LA VILLE DE DUNKERQUE POUR LE ROI D'ESPAGNE PHILIPPE II », lequel trépassa le onzième jour de l'an 1568, et fut sans doute le donateur de toutes ces belles choses.

Jadis, sur cet élégant tombeau reposait une statue. Cette statue a disparu, et c'est grand dommage. Elle fut détruite probablement par quelque fanatique iconoclaste, et pour faire oublier la belle œuvre absente, les Dixmudois ont paré leur église de tableaux sacrés, d'une qualité douteuse, d'*ex voto* en cire, suspendus là par ceux qui ont eu la grâce d'être estropiés, et de saintes images en bois qui attestent certainement plus de ferveur que de goût.

Parmi ces images, il s'en trouvait jadis une qui avait été l'occasion d'un miracle. Un soldat allemand l'ayant frappée de plusieurs coups d'épée, le sang avait jailli de ses plaies et taché le pavé. Orne-t-elle encore le sanctuaire de Dixmude? Je ne sais, ne l'y ayant point remarquée. Mais ce que j'ai remarqué, et pour cause, ce sont de grandes pancartes munies d'une inscription de correction douteuse, mais dont la signification est trop claire pour prêter à interprétation :

VERBOD
VAN OP DEN VLOER
TE SPOUWEN¹.

1. Défense de cracher sur le pavé.

Une pareille recommandation, dans un semblable lieu, pourrait bien faire douter du respect des Dixmudois pour la religion et pour ses sanctuaires. Heureusement que sur ce point leur réputation n'est plus à faire. On sait, en effet, que leur dévotion est sans limites, puisqu'elle s'étend jusqu'à la pâtisserie.

Ne croyez pas à une plaisanterie, ni même à une exagération. Tous les ans, le jour de la Toussaint et le jour des Morts, on voit les habitants de Dixmude, riches et pauvres, grands et petits, jeunes et vieux, tous dans la proportion de leur estomac et de leur bourse, se livrer à une effroyable consommation de brioches. Mais, il ne s'agit point ici d'une goinfrerie déplacée. Ces brioches sont des *zieltjenskoeken*, des « gâteaux d'âmes », et chacun de ceux qu'on avale en ces jours sacrés, délivre une âme du purgatoire et la rend au paradis. Heureux pays, n'est-il pas vrai, où une indigestion laborieusement gagnée atteste un pieux dévouement, une sainte abnégation, une immolation personnelle et peut passer pour une action dévote et louable?

Pour être exact, j'ajouterai toutefois que cette coutume s'étend à nombre d'autres villes flamandes. Mais à Dixmude elle prend des proportions exceptionnelles, qu'explique la qualité exquise du beurre, qui sert à fabriquer ces *zieltjenskoeken*.

Ce beurre, en effet, jouit d'une réputation très grande, vieille au moins de trois siècles, car au temps de Guicciardini sa supériorité était déjà incontestée. « Icy, écrivait ce voyageur consciencieux en parlant de Dixmude, icy se fait le plus délicat beurre de tout

le Pays-Bas. » Un siècle plus tard, le père Bousingault renchérissait encore sur cet éloge, et le *Beeste dixmudsche boter*¹, affiché aujourd'hui chez tous les débitants flamands, prouve que cette réputation consacrée par les siècles s'est transmise intacte jusqu'à nous.

La supériorité indiscutée du beurre de Dixmude est du reste facile à comprendre. Il suffit de jeter un regard sur les magnifiques pâturages qui s'étendent autour de la vieille cité, pour en avoir le secret. Jusqu'au delà de Furnes, ces grandes plaines formées par des terrains d'alluvion rappellent, comme richesse et comme fertilité, les plus beaux *polders* de la Frise et de la Noord-Holland. Et ce n'est pas seulement Dixmude qui leur a dû la meilleure partie de sa prospérité ancienne, mais encore Furne, sa voisine, que nous allons visiter à présent.

Chantées en mauvais vers latins par les poètes², ces prairies, qui constituaient autrefois le *Furner-ambacht*, donnaient à l'ancienne châtellenie de Furne une importance considérable et qu'on ne soupçonne certes pas aujourd'hui. C'était encore au siècle dernier l'un des gouvernements les plus considérables et les plus recherchés de la province. Le Magistrat de la ville et de la châtellenie, qui ne formait qu'un seul et même corps, se composait d'un *lanthouder*, d'un bourgmestre et de seize échevins, et chacun de ces offi-

1. Excellent beurre de Dixmude.

2. Notamment par Jacques Legay :

*Qui tua rura videt vicinis Furna colonis,
In fortunatis gaudet ocellus agris.*

ces était coté à un chiffre plus élevé, non seulement que les offices correspondants d'Ostende, d'Alost, d'Audenarde et de Nieuport, mais encore que ceux d'Ypres et de Courtrai.

Un document fort intéressant, que j'ai rencontré parmi les manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne¹ ne laisse aucun doute à cet égard. C'est le *Tarif des taux d'offices que son A^e Sera^e trouvé bon de faire pour le renouvellement du Magistrat des villes et châtels payable chaque année au renouvellement et avant la proclamation d'iceux*. Comme cet important tarif n'a jamais été publié, que je sache, et qu'il contient, somme toute, de fort intéressantes révélations, je demande la permission d'en résumer les traits principaux. Nous y voyons que :

A Gand, le premier échevin payait..	600 fl.	{ et que l'ensemble des offices produisait }	1.822 fl.
A Courtray, le bourgmestre payait..	60 fl.	—	396 fl.
A Audenarde, — — ..	70 fl.	—	294 fl.
A Alost, — — ..	50 fl.	—	250 fl.
A Bruges, — — ..	400 fl.	{	3.128 fl.
Les 4 bourgm ^{es} du Franc, — ..	400 fl.	}	
A Ostende, le bourgmestre — ..	60 fl.	—	350 fl.
A Nieuport, les 2 bourgm ^{es} — ..	50 fl.	—	168 fl.
A Ypres, l'avoué — ..	66 fl.	—	748 fl.
— le premier échevin — ..	40 fl.	—	
A Furne, le <i>lanthouder</i> — ..	100 fl.	—	796 fl.
— le bourgmestre — ..	120 fl.	—	

Ainsi donc, Furnes avec les « cinquante-deux beaux villages » qui formaient sa châtellenie, venait immédiatement, comme importance, après Bruges et Gand. Qui

1. Ms. n° 15,290.

supposerait aujourd'hui que cette paisible petite cité ait jamais possédé pareil honneur et pareille fortune?

Un autre fleuron, disparu lui aussi de sa couronne murale, et qu'on ne soupçonnerait guère non plus de nos jours, c'est que Furnes constituait, il y a deux siècles, un point stratégique de la plus haute importance.

« Elle sert de frontière à Dunkerque, dit un manuscrit du temps qui ne saurait nous être suspect¹, et empêche les ennemis de la bombarder par terre, ce qu'ils pourraient faire de manière à ne pas y laisser maison, s'ils n'appréhendaient d'être coupés par Furnes, et défaits en leur retraite en passant le canal de Nieuport. » Et pour rendre sa situation plus formidable, on avait relié notre petite ville d'un côté à Dunkerque et de l'autre à Ypres par une série de canaux et de retranchements qui formaient « depuis la Lys jusqu'à la mer, une frontière aussi difficile à pénétrer que facile à défendre ».

L'origine de ces travaux d'art, perfectionnés par Vauban, remontait, du reste, à une époque très lointaine, puisque Sanderus, déjà de son temps, n'hésitait point à appeler Furnes *pulchrum et antiquum oppidum*, épithète doublement méritée, car le nom de la vaillante cité apparaît, dès le début, dans l'histoire guerrière et religieuse des Flandres.

C'est en effet en plein ix^e siècle, en 870, qu'elle fut dotée de sa première église, sanctuaire primitif, dédié

1. *Mémoire sur la Flandre flamingante, dressé par ordre de Louis XIV, à la demande du duc de Bourgogne.* (Ms. n° 17,281, à la Bibliothèque royale de Bruxelles.)

à sainte Walburge par ce personnage presque légendaire, Baudouin, comte de Flandre, surnommé « bras de fer » soit, comme dit le sieur Jacques Marchant¹, à cause de la virilité de son bras, soit parce qu'on ne le vit jamais sans qu'il fût cuirassé et armé de toutes pièces.

En 1297, Furnes subit son premier siège; Robert d'Artois, vainqueur de Gui de Dampierre, s'en empara, ses troupes la pillèrent, et son importance était déjà telle en ce temps, que deux mille maisons furent brûlées en deux jours². Assiégée de nouveau et reprise à diverses époques, elle se vit entourée de murailles « par le commandement de Philippe le Hardy: ses fosses furent eslargiz » et en différentes fois elle fut « si brillamment rebastie » qu'elle se vit désignée pour servir de « retraicte à Louis XI, roy de France, lorsqu'estant Dauphin et fuyant pour éviter la cholère de son père, il fut entretenu par le bon Duc Philippe³ ».

L'aspect de la Furnes actuelle ne dément pas du reste ces antiques et brillants souvenirs. De nos jours, c'est presque une solitude, mais une solitude qui ne manque ni de distinction, ni d'élégance, ni même de grandeur. Des rues larges et spacieuses vous prennent aux anciens remparts et vous conduisent tout droit à une belle place rectangulaire, ancien *forum* de la

1. Jac. Marchantus, *De Rebus Flandriæ*.

2. Ce chiffre, emprunté au *Mémoire* (Ms. 17,281) déjà cité, pourrait bien être un peu forcé; car, d'après une statistique consignée dans ce même manuscrit, la chàtellenie de Furnes ne renfermait que 2,961 maisons.

3. Guicciardini.

vaillante cité, et l'une des places les plus archaïques et les plus pittoresques qui soient dans tout le pays flamand. Les maisons qui la bordent ont presque toutes conservé leurs antiques façades. Leurs toits pointus, leurs pinacles et leurs pignons échancrent joyeusement la coupole céleste et servent de base au clocher de Saint-Nicolas, au beffroi de la ville et à la masse imposante de Sainte-Walburge, qui semble vouloir escalader les nuages.

A trois des angles de cette curieuse place s'élèvent d'austères monuments ou de coquets édifices qui rappellent les splendeurs d'autrefois. C'est d'abord, par ordre de dates, une espèce de château-fort à quatre étages, en maçonnerie rugueuse, d'un aspect sombre, sévère, rébarbatif, percé de deux files de longues fenêtres et flanqué à son sommet de tourelles octogones, jadis corps de garde espagnol, et qui a conservé la mine rude et renfrognée des hôtes qu'il abritait.

Puis vient, toujours par ordre d'époque, l'hôtel de ville, situé à l'autre angle de la place, et qui date de 1512. Autant la forteresse qui lui fait vis-à-vis est inhospitalière et farouche, autant le coquet *stadhuis*, avec sa maçonnerie en deux tons, brique et pierre, son double pinacle, ses pilastres et ses attiques, est gai, aimable, affable, élégant. Une sorte d'auvent en bois sculpté, plus jeune d'un siècle et couvert d'armoiries peintes, ajoute encore à l'aspect hospitalier et sans prétentions de cette demeure municipale.

Attenant à cette gracieuse construction et faisant angle avec elle, s'élève le palais de justice, tout en pierre bleue, d'un autre style et d'un autre temps,

mais néanmoins bien conçu, bien proportionné et d'un dessin fort avenant. Dire qu'il appartient à la seconde Renaissance, c'est raconter ses colonnes, ses frises, ses pilastres et ses entablements. Mais toute son ornementation est d'un grand goût, correct, sévère, châtié; les sculptures sont gracieuses, les balustrades élégantes et les fenêtres du toit fort joliment encadrées.

C'est au-dessus de cette construction presque classique, que se dresse le beffroi, carré jusqu'à la moitié de sa hauteur, octogone ensuite et couronné par une de ces flèches bulbeuses, accouplement bizarre de courbes et de ressauts, dont les profils incohérents, inattendus et malgré cela élégants, font la joie de l'artiste et l'étonnement des architectes.

Enfin, pour compléter cette place si pittoresque, de l'autre côté et à l'autre coin se dresse une lourde bâtisse avec pignons à redans, plus bizarre qu'élégante, et dont le premier étage massif et pesant repose sur de frêles arcades cintrées, portées par de maigres colonnettes. Une date, 1636, apparaît sur la façade de ce curieux édifice, qui dut jadis, à ce que j'imagine, servir de Bourse. Aujourd'hui, sa grande loge abandonnée ne dépare pas cette place vide et déserte, où l'herbe, sur plus d'un point, ne se gêne guère pour encadrer les pavés.

Pour compléter la description de cette place, je devrais vous parler des maisons qui la bordent; mais s'il me fallait vous entretenir de toutes les jolies demeures qu'on rencontre dans Furnes, nous n'en finirions pas. Rien que sur ce *forum* il s'en trouve une

ravissante et dix qui vaudraient la peine d'être citées. Sans compter, qu'à courir la ville, on se heurte à tout instant à quelque porte massive, à quelque tourelle gracieuse ou encore à quelque fragment précieux d'architecture, réminiscence du vieux temps, qui fait faire à l'esprit de mélancoliques retours vers la grandeur disparue.

Malheureusement, il faut nous borner aux monuments publics, aux églises, à la tour et au porche de Saint-Nicolas, vieux sanctuaire entouré de maisons lépreuses avec ses murs noircis par la patine des ans, et les colonnes de ses portails enfoncées dans le sol, comme pour mieux se cramponner à la terre; ou bien encore au chœur gigantesque de Sainte-Walburge, dont les proportions majestueuses, conçues dans le style ogival primaire, élégantes, sveltes, hardies, composeraient assurément l'un des plus beaux monuments de la Belgique, s'il ne manquait les transepts et la nef, c'est-à-dire juste ce qu'il faut pour faire une église; car il semble que ce soit le propre des monuments religieux de Furnes d'être inachevés ou mutilés. Ne cherchez pas en effet à franchir le seuil de Saint-Nicolas. A l'intérieur vos yeux seraient blessés par toute une pacotille d'autels rococo, de grilles baroques et de statues pompadour aboutissant à une grotesque coupole, qui affecte les allures classiques d'un moule à pâtisserie. Sainte-Walburge n'est guère plus heureuse. A l'exception de ses belles lignes architecturales et des boiseries qui ornent son chevet, il n'y a rien à citer; car mieux vaut passer sous silence deux représentations étranges, avec de grands bonshommes,

sculptés d'une façon barbare, peinturlurés de tons criards, grotesquement costumés en menestrels et en troubadours, et qui, malgré cela, ont la prétention de représenter « Jésus dépouillé de ses vêtements » et la « mise au tombeau ».

Cette pauvreté des églises de Furnes, choque les hommes de goût, mais elle étonne encore bien davantage les historiens et les archéologues. Ceux-ci savent, en effet, que la ville est ancienne, que jadis elle fut riche et que ses sanctuaires sont demeurés célèbres dans les annales de la dévotion flamande. Bien mieux, de nos jours, Furnes est resté un lieu de pèlerinage, et tous les ans, quantité d'étrangers prennent le chemin de la petite cité, pour assister à une procession fameuse, qui a conservé les allures fantaisistes et bizarres des cérémonies du moyen âge.

Pour découvrir l'origine de cette solennité à la fois pieuse et burlesque, parvenue presque intacte jusqu'à nous, et qui jouit dans tout le pays flamand d'une vogue tout exceptionnelle, il faut remonter jusqu'au **xii^e** siècle. Là, comme toujours, on trouve un miracle. Mais, cette-fois la légende est confirmée par des chroniques dignes de foi, et l'on peut en tenir compte sans s'exposer à de trop grandes hérésies historiques.

Robert, comte de Flandre, après quatre ans d'absence, revenait de Terre Sainte, rapportant un morceau de la vraie croix. Il avait longuement navigué sans encombre sur la Méditerranée et sur l'Océan, quand, à l'approche de sa terre natale, il fut assailli par une effroyable tempête. Les vagues monstrueuses, qui s'élevaient autour de lui, menaçaient à tout instant

d'engloutir son frêle esquif, et ses compagnons épouvantés désespéraient de leur salut. Élevant alors son âme vers Dieu, le comte, par une inspiration subite, jura que, s'il était sauvé, il offrirait son morceau de la vraie croix à la première église dont il distinguerait le clocher.

On devine aisément le reste. La tempête se calme comme par enchantement. Le vent s'apaise, la mer devient unie comme un lac, et un rayon de soleil, illuminant la côte de sa chaude clarté, accroche une étincelle au toit couvert de plomb de l'église Sainte-Walburge. Prévenu par ordre du comte, le clergé de l'heureuse église, suivi d'un nombreux cortège, vint dès le lendemain chercher, avec toute la pompe imaginable, la relique miraculeuse si heureusement conservée.

Les chanoines de Sainte-Walburge, jaloux de perpétuer la mémoire d'un pareil événement, s'érigèrent en confrérie alors et instituèrent une procession commémorative, qui dès l'abord obtint un énorme succès. Les confrères représentaient à grand spectacle le retour de Robert, et cet épisode historique fut longtemps en possession de réjouir les dévots du pays. Mais il n'est, dit un proverbe, si bonne chose dont on ne se lasse; et en 1403, soit que cette histoire, vieille de trois cents ans parût manquer d'actualité, soit que le public fût devenu plus difficile, l'affluence des visiteurs se ralentissant chaque année, on dut pour réveiller le zèle des fidèles, renouveler l'affiche, c'est-à-dire modifier le programme de la procession.

Dès lors les sociétés de rhétorique, qui jouaient un

si grand rôle dans le pays flamingant, et dont nous aurons du reste à reparler tout à l'heure, furent invitées à se joindre au pieux cortège. Elles introduisirent, au cours de la cérémonie, les représentations des « sot-ties » et des « moralités ». Puis la musique se mit de la partie, d'abord les sonneurs de trompe, plus tard un orchestre complet. Enfin, les arbalétriers de Furnes, de Wulpen et de Nieuport prêtèrent leur concours, et de la sorte on arriva, en 1417, à pouvoir disposer d'un personnel suffisant pour représenter le *Martyre de saint Étienne* et, en 1422, le *Mystère* complet de la *Passion de Notre-Seigneur*.

De leur côté, une foule de saints prélats, les évêques d'Ypres, les abbés de Saint-Nicolas, d'Eversum et des Dunes se faisaient un devoir de se mêler au cortège. Et le public suivit leur exemple, moins attiré cependant par leur présence, que par la haute fantaisie des représentations scéniques, où les acteurs, doucement émus par le vin d'honneur (*presentwyn*) dont ils étaient abreuvés, introduisaient sans scrupules des variantes assez étranges. C'est ainsi que chaque année on inaugurait quelque nouveauté curieuse, le *Reuze* ou *Géant* d'abord, chargé de personnifier Goliath; puis les Sibylles, figurées par une douzaine de jolies filles, et enfin différents chars initiant les spectateurs à tous les mystères infernaux ¹.

Rien, on le voit, n'était négligé pour entretenir et justifier la vogue de la *Veurnsche processie*, et cepen-

1. Voir : H. van de Velde, *Geschiedenis der Veurnsche processie et les Anciennes mœurs et coutumes; Histoire de la procession de Furnes* (Bruges, 1855).

dant, malgré ses attraits si variés et si goûtés par le bon populaire, cette amusante cérémonie compta de mauvais jours. L'époque de la Réformation lui fut fatale. Pendant plus d'un demi-siècle elle cessa d'avoir lieu, et ce n'est qu'en 1637, quand le tumulte causé dans le pays par le protestantisme se fut complètement apaisé, qu'on essaya de ressusciter cette procession à la fois théâtrale, dévote et burlesque.

Le succès, tout d'abord, ne répondit pas aux efforts de la « sodalité » qui s'était chargée de la remettre en vogue. Pour lui rendre sa célébrité première, il fallait un miracle ou quelque gros sacrilège. Le miracle se faisait attendre, heureusement le sacrilège eut lieu.

Il fut commis par un soldat de la garnison, nommé Mannaert, âgé de 22 ans, et appartenant au régiment Van Boquet. Poussé par la misère, et aussi (à ce qu'il raconta dans la suite) par les mauvais conseils d'un de ses camarades, appelé Mathurin Lejeusne, il se confessa, se présenta à la sainte table, reçut l'hostie; mais, au lieu de l'avalier, la cracha dans son mouchoir et la fit rôtir, persuadé qu'avec les cendres de cette hostie, il pourrait ouvrir toutes les portes et deviendrait invulnérable.

Pour avoir des idées aussi saugrenues, il fallait que ce pauvre garçon fût plus qu'à moitié fou, et il semble que sa vilaine action commise, il le devint tout à fait, car il se mit à courir les rues, dans un costume léger, racontant, à qui voulait l'entendre, le sacrilège épouvantable qu'il venait d'accomplir. Ce bavardage lui coûta cher. Il fut appréhendé, jugé, condamné, exposé le mercredi des cendres à tous les coins de la ville, avec

son malheureux camarade, lequel protestait en vain de son innocence, et tous deux furent ensuite étranglés et brûlés.

« Pour supplier Dieu de ne pas venger sur la ville l'injure faite à sa majesté divine ¹ », on restitua à la procession son ancienne splendeur.

Les chambres de rhétorique prêtèrent de nouveau leur concours. La société *van Zinnen jonc* ² prit la direction des représentations théâtrales. Le « jeu » de saint Étienne fut rétabli. On recommença à donner la *Passion* avec l'étable de Bethléem, le jardin des Oliviers, la trahison de Judas, la scène de Malchus et saint Pierre, la flagellation et le crucifiement.

Quelques années plus tard, on compléta le *Mystère* par le « jeu » de la résurrection, *'t spil vande levende ende doode*, dans lequel on introduisit même des perfectionnements successifs. On substitua en effet aux acteurs masqués, qui dans le principe figuraient les squelettes au moyen de vêtements peints, un squelette mécanique vêtu du manteau royal, avec le crâne ceint d'une couronne. Et, à chaque coin de rue, ce squelette se dressait brusquement, grâce à un ressort adroitement pressé par un des confrères ³ qui portaient le cercueil. Joignez à cela le *Martyre de saint Sébastien*, la *Légende de sainte Godelive*, et vous aurez la partie sérieuse du programme.

Ces farces lugubres étant spécialement destinées

1. Voir le *Calendrier belge*.

2. Société « du jeune Esprit ».

3. La machine s'étant détraquée en 1822 a été remplacée depuis ce temps par un cercueil vide que portent quatre pénitents.

aux esprits moroses et chagrins, on eut soin d'en adjoindre d'autres moins sévères pour les caractères enjoués et plaisants. A ceux-là, on destina plus particulièrement la représentation du *Géant* escorté par la foule des gamins chantant le refrain déjà célèbre :

Moed'r ontsteekt het best bier.
De Reuze is hier !¹

on eut également le *Triomphe de l'empereur Constantin*; mais on eut surtout la *Tentation de saint Antoine*.

C'était généralement la *Tentation* qui fermait la marche. Le saint avait son rocher, sa croix, son cochon, sa cellule, sa chapelle et sa clochette, le tout monté sur un théâtre traîné par des chiens. Une légion de diables masqués entouraient le char, faisant toutes sortes de niches au saint homme, et parfois oubliant Antoine et son compagnon, pour tourmenter les curieux et les badauds qui leur faisaient cortège. Enfin, pour compléter le spectacle, mêlez à toutes ces représentations un millier de pèlerins déguenillés, le visage caché, « en-cagoulés », vêtus de la façon la plus hétéroclite, un cierge à la main et marchant les pieds nus, et vous comprendrez pourquoi depuis quatre cents ans, Furnes est la seule ville de Flandre qui n'ait pas de *Wette dinsdag*, c'est-à-dire de mardi gras; car toutes ces dévotions burlesques n'ont point cessé d'être. Supprimées, en 1793, à la grande contrition des âmes pieuses, elles furent reprises en 1814, et pour la plus grande gloire de Furnes, elles se sont transmises presque intactes jusqu'à nos jours.

1. « Mère, préparez la meilleure bière. Voici le géant. »

X

Nieuport. — Son aspect désolé. — Le donjon des Templiers.
— Halle et beffroi. — La Vierge de Lombardzyde. — La
bataille de Nieuport.

En visitant Furnes et Dixmude, on éprouve, je l'ai dit, un sentiment étrange, une impression de vide et de solitude qui finit par dégénérer en une douce mélancolie. Mais, quelque saisissante que cette impression puisse être, elle ne saurait se comparer à celle qu'on ressent en entrant à Nieuport.

Du plus loin qu'on l'aperçoit, la célèbre petite ville répand autour d'elle comme un parfum de vague tristesse. Perdue au milieu de cette plane campagne, enveloppée par une ceinture de feuillage que dominent les clochers de ses églises et son pittoresque beffroi, elle pourrait être souriante et joyeuse, et cependant on éprouve, à la voir, quelque chose d'analogue à cet inexplicable malaise qu'on perçoit en passant devant la maison où quelqu'un vient de mourir. On ne voit rien de particulier, on n'entend rien d'étrange, et cepen-

dant on est comme saisi, on hâte le pas, on se tait, on s'éloigne, et malgré soi l'on prête l'oreille. De même, à contempler Nieuport de la campagne, on ne voit que des hauteurs gazonnées, de grands arbres touffus, de grosses tours colorées, et des toits rouges. On n'entend que la chanson des oiseaux, ou ces mille bruissements qui sont la mélodie des champs. Tout cela pourrait être joyeux, et cependant on se sent envahi par une mélancolie étrange, inexplicable elle aussi, et qui pourtant n'est pas exempte de charme.

A mesure qu'on approche, ce sentiment devient plus poignant; mais là au moins, il y a des raisons. Ces remparts à moitié détruits, ces bastions écroulés, ces bonnets d'évêque éventrés, ces contreforts et ces glacis maintenant nivelés pour les besoins de la culture, et conservant, malgré cela, un redoutable aspect; ces chemins couverts, ces redoutes et ces fossés sont tellement remplis de vieux et sanglants souvenirs que la pensée remonte forcément le cours des siècles. Elle entrevoit, dans une pénombre sinistre, ces hécatombes humaines, qui eurent lieu en cet endroit. Tant de sang répandu, tant d'existences détruites, tant de veuves et d'orphelins pleurant le résultat de ces funestes journées, tout ce sang, tous ces deuils et toutes ces larmes pour en arriver à promener une vulgaire charrue sur un sol engraisé de cadavres, et dont chaque parcelle a été disputée les armes à la main. Est-il un tableau plus poignant de la vanité de ambitions humaines?

Notez qu'à l'intérieur Nieuport ne dément pas ces impressions douloureuses. Deux grandes rues qui se

coupent en croix constituent presque toute la ville, ou du moins ce qui nous en reste. Là-dessus viennent se greffer d'autres rues silencieuses et désertes, mal bordées de maisons de chétive apparence, badigeonnées en bleu d'outremer ou en jaune serin, avec des volets peinturlurés en vert criard; toutes pauvres d'aspect, malgré leur habit d'arlequin, et plus dignes d'un village que d'une vieille cité.

Aucune de ces maisons ne paraît neuve. Aucune de ces rues ne finit bien. On sent que depuis nombre d'années on ne construit plus d'habitations nouvelles, et l'on sent aussi que toutes ces voies interrompues s'étendaient jadis bien au delà de leurs limites actuelles. Des quartiers tout entiers ont si bien disparu que l'herbe touffue en laisse à peine deviner la trace; et dans ce qui reste, mille détails précieux viennent souligner, comme à plaisir, ce douloureux écroulement.

Ici c'est un orphelinat, jolie bâtisse avec des pignons à redans, un grand toit, un clocheton, des ogives écrasées, des coquilles et des cariatides, un vrai bijou en un mot. Plus loin c'est une auberge, avec l'enseigne étrange en ce lieu et un peu déplacée, ce me semble, d'*Hôtel de l'Espérance*, et qui malgré cela est une petite perle architectonique. A droite, à gauche, ce sont d'anciennes chapelles, employées maintenant à de profanes usages, et dont les ogives trilobées, les sveltes colonnettes et les chapiteaux feuillus se détachent sur des vieux murs. Il n'est pas enfin jusqu'à cette énorme tour carrée, massive, aveugle et formidable d'aspect, dernier reste de l'église des Tem-

pliers, plus semblable à un donjon féodal qu'à un clocher chrétien, qui ne vienne rendre plus sensible et plus saisissant encore, s'il est possible, ce douloureux et cruel abandon.

Malgré soi, l'imagination évoque, dans ce milieu désolé, de sinistres images. Les places vides qu'on voit entre les maisons rappellent les trouées sanglantes faites par le canon sur le champ de bataille, et ces rues qui semblent se replier sur elles-mêmes, se contracter, se racornir, font penser à la vie qui se retire peu à peu d'un corps agonisant.

Notez que le cœur lui-même de la petite cité n'est guère plus vivant que le reste. Quand je parle de cœur, j'entends la grande place, l'ancien centre, l'ancien foyer de sa vie industrielle et municipale, son ancien *forum* en un mot, tout aussi triste que ses larges rues désertes. On a peine à croire que, il y a moins de deux siècles, toutes ces voies, toutes ces avenues étaient peuplées, animées et même bruyantes et tapageuses. Et pourtant les rires et les chansons se croisaient dans les airs; écoutez plutôt le refrain du *Reys naer Island*¹, le vieux *lied* que répétaient alors des centaines de matelots: « En l'année dix-sept cent, n'en soyez pas surpris, nous allons tous à Nieuport pour nous engager. C'est dans le mois de mars qu'on prépare le voyage, et quand tout est prêt, nous faisons bombance. Cela va de soi. »

Aujourd'hui tout se tait et le *forum* est devenu solitude. Le foin pousse entre les pavés et les plantes

1. « Le Voyage en Islande. »

parasites, envahissant les vieux murs, accentuent, par leurs nuances fraîches et vivaces, l'aspect sombre et mélancolique des antiques bâtiments. Car c'est sur cette place que s'élèvent les deux principaux édifices de Nieuport : sa grande église et sa halle.

La halle, jadis encombrée de marchands et d'acheteurs, bourrée de marchandises de toutes sortes, aujourd'hui close, vide, délaissée, a conservé, malgré l'abandon et les ans, une certaine majesté et un grand caractère. Tout effritée par la pluie et le vent, toute lépreuse, avec la brique reparaissant sous le badigeon détrempe, elle n'en continue pas moins de dresser dans les airs son robuste beffroi couronné de tourelles fringantes, qui ont encore, malgré leur grand âge, un air guerrier et provocateur. Avec ses ogives écrasées, son escalier extérieur, ses épais contreforts et son grand toit brun, elle affecte des allures trapues, vigoureuses, énergiques; et sa massivité semble être comme un reflet de ces gildes puissantes, de ces fortes corporations qui jadis dominaient le pays, et ne manquaient point d'édifier leur sanctuaire à leur image.

Tout auprès de la halle s'élève l'église, dont la tour décapitée et la nef défoncée par le canon n'ont plus guère de caractère. L'une et l'autre ont été réparées au siècle dernier, et l'on en veut à cet énorme entassement de briques et de pierres, sans formes et sans lignes, d'écraser par sa masse effroyable le curieux édifice qui s'est fait son voisin. C'est du reste, un caractère distinctif, propre aux églises flamandes, que cette vastitude hors de proportions avec les agglomérations qui les ont édifiées. Partout, dans ces

grandes plaines, le regard se heurte à des clochers gigantesques, à des chœurs immenses, à des nefs énormes; et dans de champêtres villages, comme Eessen et Ghisteltes, on trouve des sanctuaires qui ne dépareraient point une très grande ville, cathédrales égarées dans de simples hameaux.

A mesure que nous approchons de cette énorme église de Nieuport, l'impression cependant se fait meilleure. De grands arbres l'entourent. Le silence et le recueillement règnent sur la petite place, qui lui fait une ceinture. L'ancien cimetière empreint d'une tristesse pénétrante, le lierre qui s'accroche aux reliefs de la pierre, un grand christ janséniste dont la croix disparaît sous les feuillages grimpants, tout cela forme un décor coloré, imprégné d'une mélancolique poésie. La porte, par laquelle on pénètre dans le sanctuaire, est cintrée. C'est à peu près tout ce qui reste du gros œuvre remontant au XIII^e siècle. La nef est de style ogival, si tant est que ce pauvre temple, détruit à diverses reprises, refait en diverses fois, tronqué, réparé, rafistolé, ait conservé un style bien précis. Mis à sac en 1600, tous les ornements que nous voyons aujourd'hui lui ont donc été restitués postérieurement à cette date, et, comme pureté, se ressentent du goût de l'époque. La polychromie marmoréenne, si fort en honneur alors, y a prodigué son papillotage de couleurs, et les revêtements du chœur, aussi bien que le jubé, sont plus ambitieux et tapageurs que sérieusement beaux. Quelques tableaux d'honnête qualité et un tabernacle circulaire, à cinq étages en retraite, avec colonnes et cariatides, bas-reliefs et statues, com-

plètent le bagage artistique de ce vieux temple chrétien.

Non loin de ces ornements, enfermée ou plutôt enchâssée dans une grande vitrine, se trouve la reine du lieu, une Vierge magnifiquement vêtue d'une robe brodée en relief, la couronne en tête, le sceptre en main, et sur le bras le petit Jésus, lui aussi, superbement couronné. Comme nous voilà bien loin de l'étable de Bethléem. Quel chemin parcouru ! mais qui songerait à s'en plaindre ? Le clergé, en effet, sait admirablement ce qu'il fait, ce n'est point au hasard qu'il a transformé de la sorte la légende sacrée. Le public campagnard, auquel il s'adresse, a la pauvreté en trop sévère mépris, pour qu'on puisse sans danger lui mettre sous les yeux l'humble condition de Joseph et de Marie. Naître dans une étable, la belle malice vraiment ! Ces choses-là arrivent tous les jours, et même aux enfants des servantes fautives. Tandis qu'un habit brodé, une couronne dorée, un sceptre enrichi de pierres fines, n'a point cela qui veut ! D'ailleurs, n'est-il pas vrai qu'on ne prête qu'aux riches ? Et devant la vitrine un large tronc porte une inscription éloquente, invitation formelle à la générosité :

O MENSCH,
terwijl gy zijt in 't leven
wilt vrij hier in does
BUSSE GEVEN !

Si le tronc se remplit, tenez pour certain que la

1. « O gens, pendant que vous êtes encore en vie, veuillez donner librement dans cette boîte. »

couronne, le sceptre, le manteau, les broderies et les pierres fausses y sont pour beaucoup. Car la Vierge de Nieuport n'est pas la vraie « madone » de la contrée, la protectrice avérée et reconnue des gens du pays. Questionnez là-dessus un *schipper*, un matelot, un pêcheur, un homme vivant de la mer et sur la mer. Il vous dira que la vraie, la seule, l'unique dans laquelle on puisse avoir une confiance absolue, c'est la Vierge de Lombardzyde.

Depuis des siècles, en effet, cette Vierge est en possession de faire des miracles, et elle prête aux vœux des marins une oreille particulièrement favorable. Aussi, dès qu'un équipage, bateau de pêche ou caboteur, se trouve en péril, c'est à la « Bonne Mère de Lombardzyde » qu'il a recours. Est-il sauvé? On voit tous ces braves gens aborder à terre, amarrer leur bateau, revêtir leurs plus beaux habits, former les rangs et se rendre en silence auprès de la madone. Ne cherchez point à les faire parler, vous n'en pourriez tirer un mot. Femmes, enfants, pères ou mères, armateurs ou patrons ont beau les questionner, leur demander des nouvelles du voyage, les interroger sur ceux qui manquent à l'appel, rien ne peut leur faire rompre le silence obligé. Ils demeurent lèvres cousues, sans répondre, et ce n'est que le pèlerinage achevé, après avoir allumé force cierges et suspendu leurs *ex-voto*, qu'ils retrouvent enfin la parole et consentent à raconter les dangers auxquels ils ont « miraculeusement » échappé.

La Vierge de Lombardzyde toutefois, et cela prouve son excellent cœur, ne borne point ses bons offices

aux gens de mer. Non seulement elle secourt les marins en détresse, mais elle vient en aide aux agriculteurs et, suivant le temps et la saison, donne du froid ou du chaud, de la sécheresse ou de la pluie — du moins on le prétend à Lombardzyde, — et, pour obtenir sa bienveillante intercession auprès des astres et des nuages, on lui prodigue les neuvaines et les offrandes. Puis, si les neuvaines ne suffisent pas, on la vient chercher en grande pompe, et on la promène sur les champs en souffrance, escortée par une brillante procession.

Quelques auteurs du pays¹ ont rapproché ces pratiques pieuses, du culte des anciens Saxons pour la déesse Nehalennia, cette scandinave adaptation de la « Séléne » des Grecs, régulatrice des marées, protectrice des nochers qu'elle éclaire la nuit, et dont l'influence sur la marche du temps est encore, dans beaucoup de cas, considérée comme indiscutable.

Ils ont trouvé des analogies frappantes entre ces pratiques primitives et celles de nos jours, si bien qu'ils ont prétendu que la Vierge de Lombardzyde n'était qu'une adoption chrétienne du culte de Nehalennia. En cela ils n'ont peut-être point eu tort. Tous ceux qui se sont occupés des antiquités flamandes et zélandaises savent de quelle popularité la Nehalennia antique jouissait sur tout le littoral de la mer du Nord. On n'a pas oublié non plus que c'est

1. Notamment M. Lanssens. Voir sa *Dissertation sur le culte de la lune*, citée dans l'*Histoire de Nieupoort*. Voir également, sur le culte de Nehalennia en Zélande, *le Cœur du pays* (E. Plon, 1878), pag. 243 et suiv.

dans une localité de l'île de Walckeren, à Domburg, que furent retrouvés les plus beaux autels consacrés à cette bienveillante déesse¹. Prétendre à la perpétuation d'un même culte avec un simple changement de nom n'est donc point une hérésie scientifique; mais ce qui est une sottise, c'est de s'indigner et de crier au scandale. Car le clergé flamand, en reprenant pour son compte le culte de l'idole scandinave rajeunie et latinisée par les Romains, n'a fait que se conformer à des précédents nombreux, et mettre une fois de plus en pratique un usage pratiqué dans tous les pays et dans tous les temps.

On doit, en effet, absolument ignorer l'empire que les traditions exercent sur notre esprit et la tyrannie que l'habitude exerce sur notre intelligence, pour songer à se formaliser de ces adaptations perpétuelles. Comme l'a si péremptoirement établi un philosophe anglais², « ce qui nous frappe le plus, ce n'est pas la difficulté de conquérir une loi durable, mais celle d'en sortir; ce n'est pas d'obtenir un noyau de coutumes, c'est de le briser; ce n'est pas d'établir les premiers usages conservateurs, c'est de s'en affranchir pour atteindre à quelque chose de meilleur ».

Le curieux, c'est que plus on descend dans l'échelle des intelligences, et plus on sent que l'esprit se cram-

1. Ces autels, magnifiques de style et d'une exquise élégance, sont aujourd'hui déposés au Musée de Leyde. La *Zeeuwsch genootschap der Wetenschappen*, en possède dans son Musée (à Middelbourg) d'intéressantes et fort curieuses reproductions.

2. W. Bagehot, dans ses *Lois scientifiques du développement des nations*.

ponne à ce « noyau de coutumes » et à ces « usages conservateurs. » Il faut, en effet, n'avoir pas vécu pour ne pas savoir de quel empire, de quelle fascination, de quelle tyrannie, sont empreints ces mots sonores : « les coutumes de nos ancêtres » ou « la foi de nos pères ». Cette foi a beau conduire aux plus déplorables excès, ces coutumes ont beau être en désaccord avec la justice et le bon sens, la tradition est là pour les transformer en fétiches sur lesquels il est interdit de porter la main. Aussi le novateur qui, en accommodant les préjugés locaux à sa doctrine, et, sous le manteau de traditions sauvegardées, implante dans un pays les idées dont il s'est fait l'apôtre, commet-il un acte essentiellement politique et très savamment raisonné.

De même peut-on dire qu'une religion nouvelle, qui s'empare des traditions locales et, au lieu de chercher à les briser, à les déraciner et à les détruire, les plie aux exigences du culte nouveau et les adapte à ses formules, fait une œuvre prudente, habile et logique.

Il ne faut point oublier, en effet, que pour le vulgaire, la différence d'une religion à l'autre gît tout entière, bien moins dans la différence des dogmes, que dans la différence du mode d'oraison. Et cette différence d'oraison est la plus riche source de mépris mutuel, d'antipathie, de répulsion, le plus énergique foyer de sentiments haineux que l'humanité ait jamais eu à sa disposition. Au fond, on s'inquiète bien moins de savoir quels sont les principes d'un homme, que de savoir s'il pratique et comment il pratique.

En Orient, il suffit d'une différence dans le mode d'ablution, pour élever une barrière infranchissable entre deux êtres vivant côte à côte. Chez nous, une différence de communion suffit le plus souvent pour empêcher l'union de deux familles. Et c'est ce qui explique pourquoi les législateurs religieux, voulant éviter toute promiscuité délétère, ont élevé autour de leurs adeptes une sorte de barrière infranchissable faite de pratiques étroites auxquelles, sous menace d'hérésie, nul n'a le droit de se soustraire.

Il est en effet bien plus facile de transiger avec le dogme que de briser avec le culte. La lettre est singulièrement plus tyrannique que l'esprit. Et, sans aller bien loin, sans sortir de ces Flandres que nous étudions, combien n'y a-t-il pas, dans les cités flammingantes, d'esprits forts qui ont rompu depuis longtemps avec le catholicisme et n'ont pu cependant s'affranchir de ses pratiques? Combien n'en trouverions-nous pas, parmi ceux qui font profession de libre-pensée et déblatèrent à tort et à travers contre ce qu'ils appellent de grossières superstitions, qui se marient à l'église, font baptiser leurs enfants, mettent leurs filles au couvent, envoient leurs garçons chez les bons pères, et trouvent tout naturel que leurs femmes aillent au confessionnal et s'approchent de la sainte table?

Mais nous voici bien loin de Lombardzyde et de sa madone. Revenons-y bien vite, d'autant mieux que nous sommes ici dans l'ancien berceau de Nieuport. Ce hameau, qui déjà du temps de Sanderus n'était

qu'un « ignoble village ¹ » fut jadis une ville célèbre par son port, *olim oppidum famoso portu nobile*. Gramaye le prétendait fondé par Longobard, qui, vers l'année 500, visita cette partie de la Flandre. En 1100, c'était une cité importante, bien peuplée; la pêche y était florissante; on y fabriquait du sel en quantité, et chaque année on en exportait pour des sommes considérables ². Mais en 1134, à la suite de violentes tempêtes, le port ayant commencé à s'envaser, cette brillante fortune s'écroula. Les habitants désertèrent la vieille ville, traversèrent l'eau et transportèrent leur résidence à Santhove, qui dès lors prit le nom de Nieuport, c'est-à-dire nouveau port. Lombardzyde toutefois ne disparut que lentement. Un chroniqueur, Oudegheerst, nous apprend, qu'en 1369, elle comptait encore parmi les vingt-trois villes non closes de la Flandre occidentale; mais sa jeune rivale l'avait déjà éclipsée, et la pauvre cité, dépérissant à vue d'œil, marchait à grands pas vers le néant.

L'histoire de Nieuport, elle, pourrait philosophiquement se diviser en deux parties très distinctes : son histoire militaire dont elle tira vanité, et son histoire maritime dont elle tira profit. A celle-ci elle dut son prompt développement, sa richesse, son importance commerciale; à celle-là, tous ses malheurs. Ses tours, ses portes et ses bastions dont elle était si fière amenèrent sa ruine, car huit fois elle fut assiégée et dans l'un de ces sièges, celui de 1383, elle fut entièrement détruite. De toute la ville il ne resta qu'un

1. *Vicus ignobilis*. Voir la « *Flandria illustrata* ».

2. *Chronyck van Nieuport*.

fragment de l'église et cette grosse tour carrée, dont nous avons déjà dit un mot, laquelle tour, après avoir appartenu à l'église des Templiers, devint le donjon d'une des portes nouvelles.

Reconstruite en 1423, par ordre de Philippe le Hardi, rebâtie sur un plan régulier avec des rues rectilignes se coupant toutes à angles droits, elle renaquit bientôt à l'existence, se peupla de nouveau, s'enrichit rapidement, et atteignit assez vite l'apogée de sa puissance, car cette puissance devait commencer à décroître avec les guerres de religion. Et c'est pourtant vers cette époque, en 1600, que se place le plus beau fait d'armes dont elle ait été témoin, cette bataille de Nieuport, qui devait rendre son nom impérissable.

Le 1^{er} juillet, Maurice, comte de Nassau, stathouder des Provinces-Unies, entré en Flandre à la tête d'une armée de 12,000 hommes, après avoir traversé l'Escaut, pris le fort Philippine et dégagé Ostende, était venu planter ses tentes devant Nieuport. Il espérait en attaquant rondement la ville, la réduire avant que l'ennemi n'eût appris qu'elle était assiégée. On n'entendait point dire en effet, que l'archiduc eût rassemblé ses troupes, et le jeune stathouder se croyait certain de conduire les opérations du siège sans être inquiété. Il n'en fut pas ainsi. L'archiduc prévenu de la marche de Maurice s'était porté en hâte sur Gand, y avait groupé quelques régiments, s'était ensuite avancé sur Bruges, où il avait opéré sa jonction avec l'amiral d'Aragon et le comte de Berghes; puis l'armée royale, forte de 15,000 hommes, avait poussé droit sur Ostende.

Ces nouvelles surprenantes, apportées au milieu de la nuit par un courrier ostendais, jetèrent l'alarme dans le camp de Maurice. Rien n'était prêt pour faire face à l'ennemi, c'est à peine si l'on avait commencé à travailler aux retranchements. L'armée se trouvait dispersée, et les deux tiers étaient séparés du quartier général par un havre qu'on ne pouvait traverser qu'à marée basse. Jamais peut-être les Hollandais ne s'étaient vus dans une position aussi critique. Maurice s'en rendit compte en un instant, il examina la situation avec sang-froid, délibéra seul, se décida vite et, résolu d'accepter la bataille, il prit toutes les mesures nécessaires pour sauver au moins l'honneur, s'il ne pouvait faire davantage.

A la pointe du jour, il commença à opérer sa concentration. En même temps, il dépêchait le comte Ernest de Nassau avec dix-neuf cents hommes pour reconnaître l'ennemi, retarder sa marche et, s'il était possible, rompre le pont de Leffinghe. Malheureusement cette avant-garde arriva trop tard, le pont était déjà au pouvoir de l'archiduc. Néanmoins le comte Ernest, fidèle à la consigne reçue, engagea l'action et mit beaucoup de temps à se faire battre, entrava les Espagnols dans leur marche en avant, en sorte qu'il était plus de trois heures, quand les deux armées se trouvèrent en présence.

L'archiduc enthousiasmé par son premier succès, et croyant avoir vaincu le gros des troupes ennemies, avait envoyé des courriers dans toutes les directions pour annoncer sa victoire. Déjà les cloches sonnaient à Bruges et à Gand en signe d'allégresse; aussi fut-il

très surpris de trouver les républicains qui l'attendaient de pied ferme, et qui paraissaient résolus à tout. Leur parti était arrêté en effet, il ne leur restait plus qu'à vaincre ou à mourir. Le désespoir avait été compté par Maurice dans ses chances de victoire; dès le matin il avait congédié sa flotte, qui en cas de défaite eût pu offrir un refuge à ses troupes, et comme ses soldats stupéfaits regardaient les vaisseaux s'éloigner, il leur avait crié en passant devant leur front de bataille : « Camarades, voyez l'armée qui s'avance et la marée qui monte. Ou bien il faudra passer sur le ventre de l'ennemi, ou bien il nous faudra boire toute l'eau que nous avons derrière nous. Choisissez ! »

A la vue de ces troupes en si bel ordre, l'archiduc eut un mouvement d'hésitation. Mais ses soldats, enivrés par leur premier succès, ne lui laissèrent point de répit. Les Espagnols ne voyaient du reste dans les soldats des États que « subjects rebelles, composez, conduits et commandez par hereticques et gens pros-critz pour leurs malversations¹ ». Ils avaient pour eux presque autant de dédain que de haine, « ils se plaignaient qu'on leur enlevât leur proie² », ils poussèrent donc en avant.

Le premier choc eut lieu sur la plage, entre les deux avant-gardes et bientôt l'action devint générale.

1. Voir le récit que donne Aubery du Maurier.

2. *Lettre d'un gentilhomme de Bruges* (Ms. n° 16,816), à la bibliothèque de Bourgogne; manuscrit contemporain de l'événement, très curieux, fort peu connu, et très probablement inédit, car je ne l'ai vu cité nulle part.

3. Le Clerc, *Histoire des Provinces-Unies*, liv. VII, p. 209.

Longtemps la bataille demeura indécise. Les mousquetaires et les cuirassiers français¹, qui servaient dans l'armée de Maurice, firent des prodiges de valeur. Mais ce fut une heureuse disposition, prise par le stathouder, qui décida du sort de la journée. Les six pièces qui composaient toute son artillerie² avaient été hissées sur les dunes et mises en batterie sur des claies. Celles de l'archiduc au contraire, amenées à la hâte, avaient été braquées sans précautions et à chaque détonation s'enfonçaient dans le sable. Bientôt on s'aperçoit dans les deux armées que l'artillerie républicaine est la seule qui continue à tirer; en même temps les rayons du soleil couchant, aveuglant les soldats catholiques, viennent paralyser le feu de leur mousqueterie. Cependant l'archiduc fait des prodiges de valeur, il a ôté son casque pour mieux se faire connaître, et toujours au plus chaud de l'affaire, il commande en capitaine et s'expose en soldat. Le jour baisse toutefois et le sort ne se prononce point encore. Alors Maurice tente un suprême effort; il s'était ménagé une réserve de trois cents cavaliers, il les lance sur l'armée ennemie. A la vue de ces troupes fraîches inattendues, les Espagnols s'étonnent, ils hésitent; voyant leur hésitation, les soldats du stathouder font une charge générale en criant : « Victoire ! »

1. Le cardinal Bentivoglio (t. III, liv. vi, p. 148) leur attribue une large part dans l'honneur de cette journée.

2. Je prends ici le chiffre de Grotius. De Meteren ne donne que quatre pièces à Maurice, et six à l'archiduc. C'était le temps où trente mille hommes engagés avec dix pièces de canon constituaient une grande bataille.

A ce cri les catholiques se débandent, rompent leurs rangs et commencent à fuir. « L'archiduc, avec le peu d'hommes courageux qu'il ramassoit, soustint longtemps l'effort de l'ennemy, se comportant en sa personne fort brillamment et courraigeusement, et ayant eu deux chevaulx tués, et enfin blessé (légèrement toutes fois) à la teste, à l'endroit de l'oreille gauche, se trouvant environné des ennemys et peu assisté des siens, il trouva bon, encores qu'à regret, de se retirer¹. » Bientôt sa retraite se changea en fuite, et il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Le soir, toute la noblesse, qui avait entouré Maurice pendant cette journée à jamais mémorable, se pressa devant sa tente pour le féliciter. Elle le trouva soupant avec l'amiral d'Aragon, qui avait été fait prisonnier au plus chaud de l'affaire. Au loin, de grands feux allumés par les soldats, éclairaient les dunes et la mer. Partout dans le camp éclatait la joie la plus vive, la plus bruyante satisfaction. Seul le stathouder demeurait silencieux et rêveur, car seul il savait au prix de quels dangers il venait de justifier cette belle parole du marquis de Pescaire : « Le renom gagné à la guerre par une vraie vertu et d'illustres actions est plus honorable et plus solide, que celui gagné par la superbe faveur des rois de ce monde. »

1. *Lettre d'un gentilhomme de Bruges.*

XI

La rhétorique et les rhétoriciens. — L'origine et l'organisation des chambres de réthorique. — Les grandes journées. — Ostende. — Le siège de 1601. — Transformations multiples. — Blankenberghe. — Les patriotes. — La guerre du ca-leçon.

Certes le pays que nous venons de parcourir est empreint d'une grave tristesse. Ce champ de bataille de Nieuport et surtout ces trois villes reléguées, oubliées pour ainsi dire au sommet de la Flandre, florissantes jadis et maintenant presque ruinées, presque désertes, sont bien faites pour plonger l'esprit dans de sombres méditations. Navrante destinée que celle de ces noms célèbres qui, après avoir personnifié la richesse et la force, n'expriment plus que la décadence et l'abandon ! Et cependant il n'est point impossible, dans cette contrée austère, de rencontrer une note joyeuse et vibrante, en désaccord absolu avec cette mystérieuse gravité. Cette note, c'est une enseigne qui nous la donne. Que dis-je, une enseigne ? vingt ensei-

gnes; et dans ces vingt enseignes, un mot aujourd'hui presque vide de sens, et qui cependant, durant cinq siècles, a résumé tous les efforts poétiques de la contrée, et de tout le mouvement littéraire de l'époque.

Ce mot magique, c'est le mot RHÉTORIQUE. Nous l'avons lu vingt fois, accolé dans les villes et dans les villages à celui d'un endroit public, le plus souvent d'un cabaret. A Furnes aussi bien qu'à Nieuport, à Dixmude, tout comme à Cortemarck, partout nous avons remarqué un café, une taverne ou quelque estaminet étalant au-dessus de sa porte les mots sacramentels :

A LA RHÉTORIQUE

dernier symptôme apparent d'une des plus vieilles et des plus vivantes institutions du pays.

Non pas que la rhétorique soit morte, et que ses chambres aient tout à fait disparu de la Flandre. Il s'en trouve encore plus d'une dans le pays. A Dixmude, si j'ai bonne mémoire, la « NU MORGEN NIET¹ » vit toujours et célèbre sa fête à la Sainte-Barbe. En 1866, la gilde « ARM IN DE BORZE EN VAN ZINNEN JONC² », célébra pendant six jours l'installation de son chef-homme. Certes voilà une preuve de vitalité. Mais il s'en faut que ces retardataires aient la moindre analogie comme force, richesse et surtout

1. « Maintenant et non demain ». Cette association est déjà mentionnée au x^ve siècle.

2. « Pauvre d'argent et jeune d'esprit » ; nous avons parlé de cette chambre à propos de la procession de Furnes. Les fêtes de 1866 sont relatées dans le recueil *la Flandre* (1868).

comme influence avec les chambres de rhétorique du moyen âge et même à l'époque de la Renaissance.

Le savants supposent que ces curieuses institutions furent importées de France. Les « cours d'amour » dans notre midi semblent en avoir été l'origine. L'académie des Jeux floraux à Toulouse ne fut et n'est encore qu'une vaste chambre de rhétorique. Bien mieux, nous trouvons à Valenciennes deux associations de cette nature fonctionnant dès le commencement du *xiii^e* siècle, et qui sont bien assurément les deux premières, dont on rencontre la trace dans l'histoire littéraire de l'Europe occidentale. On en peut donc conclure hardiment qu'elles passèrent des Flandres françaises dans les Flandres flamingantes, et cette marche toute logique se trouve confirmée par le nom qu'elles portèrent tout d'abord ; car, même en pays de « langue thioise », on les appela dans le principe *Puys verds*, *Puys de la conception*, *Puys d'amour*. Ce n'est qu'au milieu du *xiv^e* siècle, qu'on voit apparaître les mots *Rederyker*, *Redekamer*, *Redeconst*, qui sont la traduction ou mieux encore l'adaptation du mot « rhétorique » aux usages et aux besoins flamands.

Étant donné le caractère du pays, on comprend avec quelle rapidité cette institution se généralisa et se naturalisa dans toute la contrée. Elle répondait en quelque sorte à un besoin. « Les habitants de ce riche coin de terre, nous dit un vieux chroniqueur dont l'exactitude est au-dessus de tout soupçon¹, sont ostensiblement d'une humeur très joviale, et

1. Marc van Vaernewyk.

s'occupent avec amour de rhétorique et de musique. » Rien de plus exact, rien de plus vrai. La musique et la poésie sont les deux muses du pays. Dès 1313, nous voyons à Ypres un chef de ménétriers, maître Symon, tenir école de musique pendant toute la foire¹. Il n'était point alors de riche seigneur, qui n'eût un orchestre et des poètes à ses ordres. En 1342, Jacques Linvaël, envoyé en ambassade vers Jacques d'Artevelde, emmène avec lui une troupe de « porte-bannière, heraults, ménétriers et gens de hault et bas instrument ».

C'est là un besoin national en quelque sorte. Aussi, dès que la rhétorique apparut, fut-elle saluée partout avec enthousiasme. En 1394, la chambre de Dixmude ayant remporté un prix à Tournai, ce succès excite l'émulation de toute la contrée, à tel point qu'en quelques années des chambres surgissent comme par enchantement dans tous les coins du pays flamissant. C'est la *sainte Trinité* qui se fonde à Gand, les *trois Saintes* à Bruges, la *Par charité* à Lokeren, les *frères de la Croix* à Courtrai, partout les rhétoriciens se multiplient et l'institution rayonne sur tout le *platten land*. D'abord les chambres se placent sous l'égide du clergé. Elles prêtent leur concours aux chapitres pour rehausser l'éclat des processions ou pour égayer les kermesses². Puis, peu à peu, elles commencent à vivre de leur existence propre, et la séparation se

1. Voir les *Comptes de la ville*.

2. L'origine du mot kermesse (*kerk mis*, « messe de l'église ») indique assez l'origine religieuse de ces saturnales.

révèle clairement par les nouvelles devises qu'elles adoptent, et qui servent à les désigner.

A partir du xv^e siècle, ces devises, en effet, ne sont plus exclusivement empruntées au vocabulaire pieux. Tantôt elles procèdent d'allusions plus ou moins claires à des conditions de lieu, aux circonstances politiques, ou aux événements du temps. Tels sont les *Fonteynisten* de Gand, l'*Alpha et Omega* d'Ypres. Quelques autres prennent pour devises des surnoms bizarres, comme les *Roometers* (mangeurs de crème) de Moerbeke et les *Hovelyngen* (courtisans) de Gihstelles, ou encore des désignations étranges dont le sens nous échappe comme les *Bodemlooze mande* (paniers percés) de Gand. Émancipées de la tutelle ecclésiastique, les chambres se placèrent sous le patronage et la protection des municipalités en même temps qu'elles se donnèrent une organisation centrale. Elles furent alors divisées hiérarchiquement en trois classes : les chambres maîtresses (*hofdkamers*) ; les chambres franches (*vrije*) et les chambres soumises (*onvrije*). Chaque chambre qui s'ouvrait devait, avant tout, obtenir la sanction de l'autorité civile et religieuse ; et cette dernière, jalouse de ses prérogatives se montrait souvent sévère, taquine et malveillante pour les associations soumises à sa censure. La sanction obtenue, la chambre était *onvrije* ; c'est-à-dire qu'elle n'avait droit qu'à un léger subside et que même, le plus souvent, on ne lui garantissait que le local. Néanmoins elle devait son concours au Magistrat. En outre, il lui fallait se réunir à jours fixes, à des heures réglementaires et arborer son blason. Ce blason consistait dans

un écusson en losange, qui portait l'emblème de la gilde, les armes du souverain, les armoiries de la ville et celles du *prins* ou chef-homme de la corporation.

Pour devenir franchises, et jouir des avantages attachés à ce titre, il était indispensable que les chambres fissent examiner leurs statuts par une chambre-maitresse, et que ces statuts fussent consacrés par une sanction nouvelle. Quant aux chambres-maitresses dont les plus fameuses furent les *Fonteynisten* de Gand et l'*Alpha et Omega*¹ d'Ypres, elles étaient abondamment pourvues de subsides et de privilèges, et quelques-unes même, comme les « barbistes » d'Alost, virent leurs statuts sanctionnés par un pape. Enfin, en 1493, on établit à Malines une chambre souveraine, qui devait centraliser entre ses mains tout le mouvement des chambres de rhétorique, et régir toutes les confréries dramatiques de « la langue thioise² ». Mais en 1577, à la suite d'une fête offerte à Guillaume le Taciturne, cette chambre souveraine fut brusquement supprimée.

Je parlais à l'instant des représentations dramatiques. Celles-ci qualifiées de *intreyen* ou « esbattements scéniques », constituaient avec les concours annuels les

1. Cette société, qui avait pour devise : *Spiritus fiat ubi vult*, était en outre arbitre entre les diverses autres sociétés. M. Diegerick, dans les *Annales du Comité flamand de France*, donne de curieux détails sur son organisation.

2. *Van der dietschen tonghen* ; on comprenait alors, sous cette dénomination un peu vague, les différents dialectes flamands. Aujourd'hui l'expression est devenue plus vague encore, et, grâce au pangermanisme qui commence à travailler ces contrées, elle comprend la plupart des dialectes germaniques.

« grandes journées » des chambres de rhétorique. Les chambres de plus de trente villes et bourgs prenaient part à ces luttes, et les réunions étaient présidées par les personnages les plus distingués du moment. Ces solennités avaient lieu tour à tour dans les grandes villes et dans les villes secondaires. En 1551, il y eut à Nieupoort un grand concours auquel toutes les salles de rhétorique prirent part. A Furnes, on avait institué un concours annuel, mais de moindre importance. Ces *intreyen* après avoir subi l'influence du clergé, et concouru à la propagande de l'Église par la représentation d'épopées dévotes, comme la *Première joie de Marie*, les *Sept douleurs de la Vierge* et le *Jeu du sacrement*, avaient fini par s'émanciper. Elles avaient déserté le domaine religieux pour les discussions philosophiques, politiques, esthétiques même, et elles exerçaient ainsi sur la marche des idées une action essentiellement progressive. C'est ainsi qu'en 1431, une chambre proposait en concours la question suivante : « Pourquoi la paix si ardemment désirée tarde-t-elle tant à venir¹ ? » En 1561, la *Violette* d'Anvers demandait « par quel moyen les hommes sont-ils incités le plus efficacement aux arts et aux sciences ? » En 1616, « quelle serait la chose la plus nécessaire au peuple et la plus utile au pays ? »

On conçoit sans peine l'intérêt que présentaient des discussions pareilles. La chambre victorieuse dans ce savant et philosophique tournoi, recevait un objet

1. On était alors au plus fort de la guerre entre Charles VII et Philippe le Bon.

d'art en argent ou en vermeil, le « joyau du pays » (*lantjuweelen*), comme on l'appelait; et, quand elle retournait dans sa ville, la population tout entière se portait à sa rencontre et s'associait à son triomphe. On la conduisait à l'hôtel de ville; le vin d'honneur lui était offert, et c'était ensuite des fêtes et des festins pendant huit jours. Les vins de France, le cidre de Normandie et la cervoise coulaient à flots. De là ce mot *rederyker-kannekyker*¹ qui fut pendant trois siècles comme un dicton dans le pays. Souvent même les villes, pour qu'elles pussent présenter dignement leur bannière, s'associaient par anticipation aux dépenses de voyage de leurs chambres. Quand la *Guirlande de Marie* se rendit à Anvers pour prendre part au concours ouvert par la *Violette*, elle reçut des magistrats de Bruxelles une somme de deux mille florins pour l'aider à faire bonne figure.

On possède le programme et le compte rendu de plus de soixante et dix de ces grands concours, à commencer par celui de Bruges en 1431, et à finir par celui de Malines en 1620. C'est à Anvers qu'eurent lieu les plus somptueux de ces tournois d'éloquence, en 1496 et en 1561. On y vit arriver sur des chars de triomphe, admirablement décorés, et sur des bateaux pavoisés, couverts de peintures et de dorures, vingt-huit chambres de rhétorique qui venaient prendre part à cette lutte courtoise. Les peintres et les sculpteurs de Saint-Luc avaient prêté leur concours à ces fêtes qui durèrent un mois. La dépense s'éleva à plus

1. « Rhétoricien videur de pots ».

de 100,000 florins, somme énorme pour l'époque, et le luxe déployé fut si grand que sir Richard Clough crut devoir en parler longuement dans une lettre qu'il écrivait à sa souveraine ¹.

Hélas! c'était le chant du cygne de ces brillantes solennités. La politique et la religion allaient y prendre une place trop importante, pour qu'en ces temps troublés le bras séculier ne s'empressât point d'intervenir et de frapper. Déjà Philippe le Bon avait dû sévir contre les chambres principales, et leur avait interdit, sous des peines sévères, de réciter des vers factieux. Au xvi^e siècle, un parti important s'était formé contre elles et appelait à grands cris une sévère répression. On les représentait comme des associations perverses. Au dire de certains contempteurs, « les dictes réthoriques et comédies excitaient la jeunesse à méchanceté et impudicité », on ajoutait que « l'hérésie s'était glissée dans ces spectacles ² ». Il n'en fallut pas plus pour que le duc d'Albe les traitât en institutions factieuses. La plupart des chambres furent fermées, on pendit quelques rhétoriciens pour l'exemple et, afin d'entretenir une saine terreur, on envoya à l'échafaud le bourgmestre van Stralen, qui avait été le principal promoteur des *Lantjuweelen* de 1561.

Répression exagérée et sanguinaire de bien petits méfaits, cet ostracisme dont les chambres de rhéto-

1. L'original de cette lettre est conservé au *State paper office*.

2. Vinchant, *Annales du Hainaut*, 1569 (cité par B. Fétis, dans son excellent article de la *Patria belgica*).

rique furent frappées dépassa le but qu'on s'était proposé. Tous les rhétoriciens, en effet, n'étaient pas partisans des idées nouvelles. A côté des esprits raisonnateurs et chercheurs, qui voyaient en elles un moyen d'émancipation, la vieille foi comptait, elle aussi, ses adeptes fidèles. Catharina Boudewyns, à Bruxelles, et surtout Anna Byns, à Anvers ¹, la chantèrent avec un lyrisme brûlant. Leurs poésies exaltées eurent un retentissement énorme, alors que les esprits frondeurs des chambres de rhétorique, perdus dans les méandres du maniérisme, ne surent point trouver l'expression énergique, ni la forme saisissante qui eussent été nécessaires, pour rendre dans toute leur force les idées nouvelles, et pour généraliser les pensées de réforme et d'émancipation.

Mais, par un retour étrange, nous voilà retombés dans ces considérations tristes et graves auxquelles nous voulions échapper en commençant ce chapitre. Il faut nous y dérober au plus vite; fuyons ces mélancoliques prairies, traversons les dunes et le champ de bataille de Nieuport; longeons la plage; saluons au passage les beaux villages de Middelkerke et de Mariakerke. Après deux heures de promenade, nous serons à Ostende, et là, nous ne craignons plus d'être rejoints par la tristesse ou les chagrines préoccupations.

Autant, en effet, Nieuport est calme et silencieux,

1. Anna Byns était béguine lorsqu'elle composa ses *Iambes catholiques*, qui eurent un tel succès, qu'on les traduisit en latin. Ses *Refreynen*, qu'elle publia dans la suite et qui ne sont pas sans mérite, composent des ballades dirigées contre la doctrine de Luther.

autant sa voisine est bruyante et animée. En été surtout, pendant la saison des bains, c'est une des villes les plus brillantes qui soient en Europe; c'est la station la plus fréquentée du littoral, le refuge préféré de toute une colonie cosmopolite, qui vient chercher là le plaisir bien plus que le repos, et les distractions bien plus que la santé. En un mot, c'est le type par excellence du « bain de mer » élégant.

Mais cette foule pimpante et parée, rieuse et coquette, avide de distractions, qui jette l'or à pleines mains, source de profit pour tous et de fortune pour ses aubergistes attitrés, cette foule enlève à Ostende son cachet original et ce charme primesautier qu'on aime tant à trouver dans les pays qu'on visite. Au fond, c'est moins une ville qu'un vaste caravansérail. Ses maisons régulières et bien bâties, ses rues bien percées et se coupant en équerre, sa jetée toute bordée de gigantesques hôtels, de superbes palais et de splendides édifices dominant une des plus belles plages qui soient au monde, tout cela bien moderne, bien propre, bien lisse et tout battant neuf, peut éblouir les baigneuses élégantes et les baigneurs fashionables; mais on y chercherait en vain ces recoins pittoresques qui sont la joie des artistes, ou ces vestiges du vieux temps, ces souvenirs du passé, qui font pâmer d'aise les vrais archéologues.

Qui donc, en voyant cette foule parée, turbulente, babillarde et tout à son plaisir, cette ville d'hôtels, de restaurants, de cercles, de cafés, d'amusements et de prodigalités, irait penser aux Gueux? On les croit bien loin, aussi bien ceux du passé que les Gueux du

présent, et cependant c'est aux Gueux du vieux temps qu'Ostende doit la plus belle page de son histoire, celle qu'ils ont écrite sur son sable avec des flots d'un sang généreux.

Il s'en faut de beaucoup, en effet, que cette ville mondaine ait toujours été ce que nous la voyons aujourd'hui, un rendez-vous de bains et une ville de plaisir. Sanderus nous la donne comme remontant à une antiquité respectable, *non contemnendæ antiquitatis*. Dès le ix^e siècle, elle est citée par les chroniqueurs comme un gros village de pêcheurs. En 1072, le comte Robert le Frison, ce grand bâtisseur d'églises, y fit édifier une chapelle consacrée à Notre-Dame, chapelle qui, en 1334, fut engloutie par les flots. En 1270, la comtesse Marguerite lui octroya le titre de commune, et en 1445 Philippe le Bon la fortifia. Certes, voilà des titres respectables. La première enceinte, dont elle fut gratifiée, ne dura pas bien longtemps toutefois, car Guicciardini, qui passa par là au siècle suivant, nous dit que de son temps elle n'était point « close de murs, bien que de grandeur et de nombre de maisons, et d'abondance de peuple elle fust fort passable ». C'est le prince d'Orange qui lui restitua ses remparts. Guillaume le Taciturne sentant toute son importance comme place de guerre, car elle était le meilleur port de tout le littoral, la fortifia avec un soin extrême, qui lui valut, trente ans plus tard, l'honneur d'être assiégée par l'archiduc en personne.

Ce siège, auquel nous faisons allusion à l'instant, est certes le plus mémorable de toute la guerre de

quatre-vingts ans. « Il fallut plus de trois ans pour le conduire à sa fin, dit le cardinal de Bentivoglio dans une de ses pages les plus mouvementées¹, et le dernier jour qu'Ostende tint contre l'ennemi, il étoit presque plus incertain si l'archiduc la prendroit, que le premier jour, et personne n'osoit prédire de quel côté la victoire se tourneroit. Les assiégés ne manquèrent jamais d'être secourus par mer et les assiégeants ne cessèrent jamais d'avancer du côté de la terre. On éleva une infinité de batteries, on donna des assauts sans nombre. On travailla plus sous la terre que dessus, tant on creusa de mines et tant on mit d'obstination à en creuser. On inventa de nouvelles machines à qui il fallut donner de nouveaux noms. Il coula de part et d'autre des torrents de sang, et il semblait qu'on eût plus de plaisir à le verser qu'à le garder dans ses veines. Enfin les assiégés n'ayant presque plus de terrain à défendre, furent obligés d'abandonner aux ennemis le peu d'espace qui leur restoit. »

Un volume ne suffirait pas si l'on voulait raconter tous les actes héroïques qui signalèrent ces trois années de lutte et de carnage. Soixante mille combattants² trouvèrent la mort sur ce petit coin de terre.

1. *Histoire de la guerre en Flandre*, liv. VI, p. 152.

2. Certains auteurs ont été jusqu'à donner le chiffre de 130,000. Le chiffre de 60,000, emprunté à du Maurier, est peut-être lui-même exagéré. Il ne parle en effet que par oui-dire de cette « célèbre défense d'Ostende où les Espagnols, après avoir perdu plus de 60,000 hommes pendant un siège de plus de trois ans et avoir épuisé leurs trésors par une dépense de plus de 100 millions, ne se virent maîtres enfin que d'un morceau de terre, qui passoit plutôt pour un cimetière que pour une ville. »

Jamais de part et d'autre on ne vit une animosité pareille; tout le monde paya de sa personne avec une ardeur inouïe. Dans un seul assaut on vit tomber un Mérode, un Pepoli, un Salviati, un Salacar et un de Neri, c'est-à-dire ce que les Flandres, l'Italie et l'Espagne possédaient de plus noble et de meilleur. L'archiduchesse, « cette vaillante et preude femme », comme la nommait Henri IV, ne se contenta point, en digne fille de Philippe II, d'invoquer Notre-Dame de Hal et de faire, avec les dames de sa cour, de la charpie pour les blessés. On la vit, par pure bravade, passer en voiture découverte sous le feu de l'ennemi et placer de sa main délicate une mèche allumée sur la lumière d'un canon. Quant à l'archiduc, au lendemain de la défaite de Nieuport, il mettait son amour-propre à s'emparer de cette petite place, et, de leur côté, les États faisaient des efforts surhumains pour éterniser une résistance, qui leur permettait, sur une foule d'autres points, de mener à bien leurs affaires compliquées.

Maîtres de la mer et pouvant en tout temps ravitailler la ville assiégée, ils ne la laissèrent manquer ni de vivres, ni de munitions, ni même de troupes fraîches. Aussi, au dernier jour comme au premier, les assaillants trouvèrent-ils toujours en haut des palissades des hommes résolus, bien armés et disposés à bien faire. Eux-mêmes, d'abord simplement campés autour de la ville, voyant que le siège s'éternisait, ils avaient songé à rendre ce séjour forcé aussi agréable que possible. Ils avaient élevé des baraques; les officiers s'étaient fait construire des maisons; des hôtel-

leries avaient été installées pour abriter les visiteurs, qui venaient en grand nombre de France et d'Angleterre assister en curieux aux péripéties de ce siège fameux.

Un théâtre, des jeux de paume, de boule, de quilles et de ballon occupaient les loisirs forcés des troupes pendant la saison des pluies; et sitôt que le beau temps revenait, la lutte reprenait avec un nouvel entrain. Les mines préparaient les brèches et les assiégeants couraient à l'assaut. De leur côté les assiégés, dans de brillantes sorties, ou en appelant la marée à leur aide, parvenaient à reconquérir ce que les ennemis avaient pris. Cela continua ainsi jusqu'à la fin de 1603, époque à laquelle Spinola, précédé d'une réputation méritée de bravoure et de science militaire, arriva dans les Pays-Bas à la tête de troupes fraîches et vint reprendre la direction du siège; alors la fortune des républicains parut compromise. Les États généraux du reste étaient las des sacrifices qu'ils avaient dû s'imposer. Le port de l'Écluse en outre était tombé entre leurs mains¹ et la conservation d'Ostende leur tenait moins à cœur. Aux premiers jours de septembre 1604, le colonel Marquette, qui

1. Cette prise de l'Écluse, après trois jours de siège, fut chantée par notre poète Théophile dans l'Ode qu'il adressa au prince d'Orange à propos de la défense d'Ostende :

Les ans qu'on mit à ses ruines,
Furent les jours dont tes machines
S'emparèrent d'un plus beau lieu;
Et c'est ainsi que tes journées,
Comme on les compte pour un Dieu,
Valent autant que des années.

commandait la place, fit savoir au prince Maurice qu'il ne pouvait plus tenir s'il n'était promptement secouru. Au lieu de secours, les États généraux lui mandèrent de capituler à des conditions honorables. Ces conditions, le général des troupes royales les accorda sans difficulté, et, le 22 septembre 1604, « la garnison sortit avec armes et bagages, traversa avec enseignes déployées le camp ennemi, et prit le chemin de l'Écluse en longeant la mer, à la grande admiration de Spinola et de son armée¹ ».

Quand les troupes catholiques pénétrèrent dans la ville, la pauvre cité n'était plus qu'un monceau de ruines. Les maisons étaient criblées de boulets et de balles, des rues entières étaient rasées, des quartiers avaient disparu. Mais, grâce à sa situation exceptionnelle, Ostende ne tarda point à reprendre sa primitive importance et en quelques années elle redevint plus florissante qu'auparavant. La guerre avait causé ses désastres, ce fut la paix qui, en amenant la fermeture de l'Escaut, lui rendit sa splendeur. Le commerce d'Anvers, ruiné par cette concession imprudente, se reporta en partie dans Ostende. Elle était le seul port des provinces flamandes, qui pût recevoir des navires d'un tonnage un peu fort; elle devint ainsi forcément le trait d'union maritime entre les Flandres et l'Espagne. Elle dut en outre à sa situation de posséder dans ses murs une compagnie des Indes, et cette compagnie redonna, en quelques années, un lustre tout particulier à son importance commerciale.

1. *Histoire des commencements de la République aux Pays-Bas.*

La formation de la compagnie d'Ostende fut le résultat d'un très curieux hasard et qui mérite d'être rapporté. Un vaisseau équipé par quelques négociants de Saint-Malo, français par conséquent, et commandé par le chevalier de La Merveille, après avoir fait le voyage des Indes et touché à Ceylan, était revenu en vue de son port d'origine, quand ses armateurs lui firent dire de s'éloigner des côtes françaises et d'aller débarquer dans le premier port des Pays-Bas autrichiens. Entre temps, il s'était fondé en France une compagnie des Indes. Cette compagnie ayant le monopole du commerce avec la presque île hindoustannique, menaçait de saisir la cargaison si le chevalier de La Merveille jetait l'ancre dans un port français.

En conformité des ordres reçus, le bâtiment se remit en route et vint débarquer à Ostende où il vendit sa cargaison à des prix excessivement rémunérateurs. Le gouvernement autrichien, informé des bénéfices considérables réalisés par les armateurs, fit proposer au capitaine de retourner aux Indes avec quelques vaisseaux qu'on ferait équiper spécialement. Le chevalier de La Merveille accepta. Il fit plusieurs voyages heureux, et comme ces expéditions lointaines fournissaient aux intéressés des dividendes superbes, l'empereur Charles VI accorda, en 1722, des lettres patentes pour la fondation d'une nouvelle compagnie de commerce.

Toutes les actions de cette nouvelle société furent souscrites à Anvers en deux jours, et les affaires de la compagnie marchaient admirablement quand les gou-

vernements hollandais et français, qui jalousaient l'entreprise, vinrent en arrêter le développement. Sous la menace d'une intervention armée de la part de ces deux puissances, Charles VI rapporta son octroi, et la compagnie ostendaise cessa d'être.

La fortune d'Ostende toutefois ne périlit point pour cela. Le commerce qu'elle faisait avec l'Angleterre et les pays du Nord eût suffi à alimenter son activité; elle avait en outre sa pêche, qui chaque année prenait une importance plus grande. L'armement des bateaux pêcheurs avait du reste toujours été une de ses principales ressources, et les chroniques locales ont gardé le souvenir de quelques expéditions hasardeuses et de quelques pêches fantastiques, qui prouvent la hardiesse et l'habileté des équipages ostendais¹.

Avec la facilité des communications, des débouchés nouveaux se créèrent, et le cercle des opérations de pêche s'agrandit. Des services rapides s'organisèrent pour porter au loin le poisson pris chaque jour. En 1760, ces « postes à la marée » étaient si régulièrement servies, qu'Ostende obtint le privilège exclusif de la vente du poisson pêché sur la côte, et un document, que j'ai retrouvé dans ses archives, établit qu'à cette même époque, un de ses bourgeois, le sieur Marret, avait le titre et l'office de pourvoyeur du roi

1. En 1334, ceux-ci n'hésitaient pas, sur leurs frêles esquifs, à aller attaquer un requin qui s'était égaré sur leur plage. En 1403, ils s'emparèrent de huit baleines vivantes, et en 1418 ils capturèrent « un porc marin long de cinq aunes et demie, — *porcus marinus longus ulnas quinque cum dimidia*, — qui fut porté tout vif et vendu à Tournay. » (Meyer, *Annal. Flandrie*.)

de France¹. Ses parcs aux huîtres commençaient vers le même temps à acquérir une notoriété considérable. En 1775, les magistrats de Gand se plaignaient à leurs collègues d'Ostende que la qualité des huîtres expédiées en leur ville laissait beaucoup à désirer². A ce moment déjà, les plus belles et les meilleures prenaient le chemin de l'Angleterre et de la France.

Mais ce fut sous le règne de Joseph II que le charmant port de mer atteignit son point suprême d'activité et de prospérité. La guerre qui avait éclaté entre l'Angleterre et l'Amérique fit d'Ostende, port neutre, une sorte de refuge pour les navires portant l'un ou l'autre pavillon. Dans une seule année, plus de deux mille cinq cents navires de haut tonnage vinrent aborder à ses quais. Un mouvement d'affaires extraordinaire s'ensuivit, et les étrangers commencèrent à affluer de toutes parts³. Pour rendre la ville digne d'un pareil concours de visiteurs, on commença à l'embellir. Je trouve dans les comptes de la ville, à l'année 1781, une dépense de 1,800 florins pour un premier achat de lanternes. Dans l'hiver de cette même année, Ostende compta dans ses murs quatre troupes dramatiques. Elle eut un théâtre fla-

1. Archives de la ville d'Ostende.

2. La minute de la plainte est conservée aux Archives d'Ostende.

3. Du 2 avril 1632 au 16 septembre 1792, les Archives ne relatent pas moins de dix-huit décrets, ordonnances ou arrêtés relatifs à la police des hôtels et aux mesures restrictives que nécessite l'abondance des étrangers. Une de ces mesures vise spécialement les israélites ; c'est une ordonnance de police du 20 novembre 1756, qui frappe tous les juifs qui veulent s'établir à Ostende d'une taxe annuelle de 300 florins, « au profit de Sa Majesté ».

mand, un théâtre français, un opéra italien et une comédie anglaise. Enfin, toujours en fouillant les archives, je rencontre, à la date du 21 juin 1784, une autorisation accordée au sieur William Hesketh de « faire construire une loge ou cabane temporaire pour y vendre des rafraîchissements aux personnes faisant usage des bains. »

Le document est important. C'est là en effet le point de départ de ce qu'on pourrait appeler le troisième avatar de la ville d'Ostende. Pêcheuse et guerrière d'abord, pêcheuse et marchande ensuite, et finalement ville de pêche, de bains et de plaisir. Car depuis la réouverture de l'Escaut le grand commerce l'a désertée. Anvers a repris en effet son aspect animé et sa prospérité ancienne. Ostende n'est plus qu'un port de transit pour les expéditions rapides, un lieu de passage pour les voyageurs pressés; le *port-express*, si je puis user de ce néologisme, qui dessert la Belgique et les provinces rhénanes. C'est par elle que s'établissent les communications hâtives entre les anciens Pays-Bas autrichiens et la Grande-Bretagne. Mais ce dernier fleuron, le seul qui lui soit resté de sa couronne maritime, n'eût point suffi à lui conserver l'importance méritée qu'elle possède. Sa fortune, elle la doit, je le répète, à ces milliers d'étrangers qui viennent chaque année s'installer dans les demeures somptueuses dont les façades bordent sa plage, et transforment celle-ci en un perpétuel Longchamps. Elle la doit à ce public élégant, distingué, riche et frivole qui lui prodigue l'or à pleines mains, et qui l'a adoptée comme son rendez-vous préféré.

Une fortune aussi éclatante et aussi rapide ne devait pas s'élever sans exciter, chez les voisins d'Ostende, un sentiment d'étonnement d'abord et ensuite de jalousie. On conçoit aisément que plus d'une d'entre elles, à la vue de cette moisson dorée, se soit écriée, contrefaisant un mot célèbre : « Et moi aussi, j'ai une plage ! » Mais une plage ne suffit pas, il faut encore mille autres conditions, accessoires en apparence, essentielles en réalité, parmi lesquelles la faveur d'un public inconsistant, inconstant et forcément versatile n'est pas la moins difficile à conquérir. C'est ce qui explique comment Nieuport, ville ancienne, célèbre, curieuse même, fertile en glorieux souvenirs, a fait de grands efforts pour attirer les étrangers chez elle et n'y a pas réussi, alors que Blankenberghe, village à peu près inconnu, à peine mentionné par les annalistes¹, a pu devenir en quelques années la rivale d'Ostende; petite rivale, il est vrai, mais qui ne demande qu'à grandir, pourvu que la bienveillance du public lui prête vie.

Le secret de cette faveur, du reste, n'est peut-être point aussi difficile à pénétrer qu'on le pourrait croire. Blankenberghe, ou du moins sa population, a fait

1. Le vieux Meyerus n'en parle que pour raconter qu'en 1334 une tempête, si effroyable que jamais personne depuis n'a vu ni entendu rien de semblable, emporta le *lopidulum de Blancoberga*. Guicciardini ne lui consacre qu'un mot. Sueyro, le minutieux Castillan, la cite comme un village de peu d'importance. Enfin, la seule mention qu'en fasse Meteren (liv. XVI, p. 333) est relative à sa destruction, en 1591, par Édouard Norrits, gouverneur d'Ostende. « Norrits, dit-il, fit raser le fort, rompit les écluses, et, après avoir mis le feu, quitta le tout et s'en alla. »

preuve, dans cette circonstance, d'un tact et d'une habileté tout exceptionnels. La ville ne s'est point posée tout d'un coup en rendez-vous du beau monde et du grand monde, en station aristocratique, en bain de mer élégant. Elle s'est faite au contraire petite et modeste; elle a pris des allures timides, gauches, embarrassées; elle a parlé de sa vie simple, de ses pêcheurs, de ses habitations rustiques; elle a même, je crois, murmuré les mots « bon marché ». Enfin elle a fait miroiter comme un appât l'existence paisible, sans toilette, sans fracas, sans façon qu'on pouvait mener sur sa plage; et aujourd'hui encore, quand on débarque par le chemin de fer, on est tout tenté de croire à l'immédiate réalisation de ces fallacieuses promesses.

Auprès de la station, une bonne vieille église de campagne, avec ses trois petites nefs et une vieille tour, semble sommeiller depuis trois ou quatre siècles au milieu d'un cimetière fleuri, vallonné par les tombes. Tout autour la campagne s'étend plane, coupée par de grands arbres, peuplée de fermes et de moulins à vent, un peu monotone peut-être, mais bien simple et sans parure. Lorsqu'on a pénétré dans la ville, tout change par exemple. Partout de grandes bâtisses se dressent, des cafés immenses alignent leurs devantures, d'énormes hôtels et de gigantesques estaminets vous barrent le chemin. Cafés de l'*Est* et de l'*Ouest*, restaurants du *Nord* et du *Midi*, hôtels de l'*Univers* et d'autres lieux, tout cela vous crève les yeux, écrit sur tous les murs en lettres de trois pieds. Puis ce sont des rues bien droites, bien régulières,

bien pavées, avec de larges trottoirs bordant de chaque côté des maisons bien vastes et bien propres, des boutiques bien assorties, des magasins bien pourvus, et à tous les coins, derrière toutes les vitres, l'écriteau traditionnel : « Quartier à louer ».

Ces belles rues, si correctes et si droites, conduisent à la plage ou plutôt à la digue qui domine la plage, toute bordée de gigantesques hôtels et de villas princières, au milieu desquels se pavane un casino mauresque du plus pimpant effet. Notez que, des deux côtés, cette large digue s'étend, à perte de vue, toujours bordée de villas superbes et d'hôtels somptueux, et voilà en quoi consiste de nos jours le modeste village de Blankenberghe.

Pour ce qui reste de l'agglomération première, il me semble en effet à peu près inutile d'en parler. Imaginez une cinquantaine de petites maisonnettes peintes en bleu, avec des volets blancs et verts et des toits rouges; tout cela bien discordant de ton, bien criard, tirant l'œil, et cependant pauvre d'aspect, presque misérable, imaginez, dis-je, ces cinquante maisons perdues, égarées ou tout au moins dépayées et formant une sorte d'îlot au milieu des superbes façades et des grands hôtels qui ressemblent à des casernes, et vous aurez une idée bien exacte du Blankenberghe primitif, enveloppé, écrasé, étouffé par le Blankenberghe élégant, par le Blankenberghe moderne.

L'hôtel de ville, le seul monument public de toute la cité, est fait, il est vrai, à l'image des administrés de la première heure. Il n'a, lui aussi, qu'un rez-de-

chaussée et n'est guère plus coquet que les maisons ses voisines. On l'a peint en rouge; ses fenêtres sont à meneaux; son pignon est coiffé d'une grosse clochette, et l'on a posé sur son toit un petit campanile boursoufflé, plus semblable à un chapeau chinois qu'à un beffroi. Mais cette « primitivité » de son sanctuaire municipal ne suffit point à faire de Blankenberghe un village, et cependant, de nos jours encore, beaucoup de gens s'y rendent, croyant aller passer l'été dans un hameau de pêcheurs et s'en retournent sans s'être aperçus qu'ils ont « fait leur saison » dans une station balnéaire de premier ordre. Les habitants du pseudo-village rient dans leur barbe de cette amusante méprise, d'autant plus fort qu'elle dore leurs goussets, et tout en riant ils se promettent bien d'entretenir, avec un soin tout spécial, une aussi lucrative erreur.

Il fut un temps toutefois, où les gens de Blankenberghe avaient des visées plus hautes et peut-être moins pratiques. C'était à l'époque où leur plage ne recevait annuellement qu'un millier de baigneurs. Les autorités espéraient qu'une visite royale serait en quelque sorte une consécration. Chaque année, ils envoyaient prier Léopold I^{er}, qui passait les fortes chaleurs à Ostende, de daigner honorer leur village d'une visite officielle. Le roi, toujours bienveillant, avait promis. En 1853, il se décida à faire honneur à sa promesse; mais, comme il détestait tout ce qui ressemble à l'officialité, un beau jour du mois de juillet, sans se faire annoncer il se rendit à Blankenberghe, presque *incognito*, et débarqua à l'improviste devant ce minuscule hôtel de ville dont nous parlions à l'instant.

Point de bourgmestre, il était absent; presque point d'échevins non plus, ils étaient au marché, à Bruges. Un seul restait en ville, vieux pêcheur à moitié perclus, peu lettré et nullement au fait de l'étiquette des cours. Il fut tout abasourdi par la nouvelle de l'auguste visite. Néanmoins, tant mal que bien, il fit les honneurs du *stadhuis*, ce qui ne fut pas long. Puis, comme il demeurait bouche ouverte et bras balants, le roi, pour mettre un terme à son embarras, lui demanda avec bonté s'il n'avait rien d'autre à lui faire voir.

« Dame! en fait de nouveau, murmura le brave homme, j'ons les *patriotes*, savez-vous. Ça est une chose à voir, mais j'ignorons si ça vous intéresse.

— Les patriotes! exclama le roi, dont l'esprit se reporta vers les héros de 1830. Il nous faut voir ces vieux braves.

— Ah! pour braves, ça est certain, ils le sont! exclama le vieil échevin, et dodus et replets par-dessus le marché, je sons sûr que même à Bruxelles vous n'ont jamais vu leurs pareils. »

Là-dessus on se mit en route, à pied, le roi suivant l'échevin et suivi par ses aides de camp, tous persuadés qu'ils remplissaient un devoir constitutionnel en allant visiter ces braves patriotes. En dix minutes on arriva à la porte d'une petite ferme. Il fallut traverser la cour, enjamber le fumier, marcher dans le purin. Le conseiller, qui avait pris la tête du royal cortège, pataugeait là-dedans en homme satisfait et jouissant par avance du plaisir de ses hôtes. Le roi, de son côté, n'osait protester ni reculer. Toutefois il

s'étonnait de la façon dont les « vieux braves » étaient logés et se promettait de faire quelque chose en leur faveur. Enfin l'échevin poussa la porte d'une étable et dit : « C'est là ! » Une odeur aigre et fétide s'échappa du réduit; des cris aigus et discordants se firent entendre.

« Mais enfin, s'écria le roi qui perdait patience, me direz-vous, monsieur, où sont ces patriotes ? »

— Les voici, répondit l'autre souriant béatement, et vous ne prétendrez point, sire, qu'ils ne sont ni dodus ni replets ! »

C'était une douzaine de petits cochons, tout souillés, tout puants, tout grognants, s'esbaudissant sur le fumier et levant en l'air leurs groins malpropres. C'était la grande nouveauté du moment, pour les cultivateurs du moins, une race créée dans le pays ! Il n'était question que de cela à dix lieues à la ronde, et pour distinguer cette race nouvelle des produits étrangers, des croisements anglais et français, on lui avait donné ce patriotique surnom, qui venait d'amener une confusion si étrange.

Le roi eut le bon goût de rire de la méprise. Souvent dans la suite il raconta cette mésaventure un peu forte, et si les cochons de Blankenberghe n'en devinrent pas plus fameux, du moins la ville ne perdit rien à la divulgation de l'anecdote. En vingt années le nombre des baigneurs décupla¹; et l'on peut dire qu'à chaque saison la vogue de Blankenberghe augmente.

1. En 1874, il était de 12,862.

Du reste, si nous en croyons M. E. Vanden Bussche¹, Blankenberghe était destinée par ses traditions à devenir une cité essentiellement balnéaire. Avec une patience et une persévérance au-dessus de tout éloge, l'érudit archiviste a fouillé un monde de vieux papiers pour reconstituer l'histoire de ce vieux village, et, en fait de documents d'une importance réelle, il n'a pu guère découvrir que des règlements relatifs à la police des bains.

Il résulte même de ces précieux documents, que les Blankenbergheois primitifs éprouvaient, à l'endroit du caleçon, un sentiment de répulsion d'une violence extrême, et que l'autorité ne put triompher de cette horreur invincible qu'avec la plus grande difficulté. Rien que dans la première moitié du ^{xv}^e siècle, mon savant ami a relevé quatre édits qui visent cette matière délicate², et cela continue de la sorte presque jusqu'à nos jours. Pendant plus de trois siècles il y eut lutte et conflit entre l'autorité et la population. En 1750, l'évêque de Bruges crut devoir intervenir dans le débat. Il paraît que des tours de Saint-Sauveur, monseigneur avait eu ses regards offusqués par des scènes un peu trop décolletées, car l'autorité communale fit précéder son arrêté de ce considérant qui n'est pas sans saveur : « Sur les plaintes à nous faites par Son Éminence l'évêque de Bruges, relativement à la manière déréglée et inconvenante de ceux qui, voulant se baigner dans la mer, se montrent le long de la

1. Archiviste de la Flandre occidentale.

2. En 1410, 1416, 1437 et 1449.

plage nus et d'une façon indécente, si loin qu'il s'en est trouvé qui se sont présentés de cette façon en ville, ceci tournant au grand scandale de la chrétienté... »

Au commencement de ce siècle, il fallut encore renouveler ces pressantes ordonnances. Mais, depuis lors, les récalcitrants de Blankenberghe ont amené leur pavillon. Ils se sont rendus à ces raisons si souvent répétées, et leur tenue n'offre plus rien d'incorrect.

Ainsi disparaissent les vieux usages, les antiques coutumes, mais quelles difficultés ne rencontre pas le progrès ! et n'est-ce pas le cas de répéter avec la philosophie anglaise : « L'homme est un animal coutumier. De quelque manière qu'un homme ait fait une chose, il a une grande tendance à la refaire ; s'il l'a faite plusieurs fois, il a une grande tendance à la refaire de la même façon, et qui mieux est, à la faire faire par les autres, et par son exemple et ses leçons il transmet à ses enfants les coutumes qu'il s'est données de la sorte. »

XII

Coup d'œil sur le pays. — Wynendale et Marie de Bourgogne. — Thourout. — Damme. — Les fiançailles de Charles le Téméraire. — Le privilège de l'Étape. — Bruges. — Son antique splendeur commerciale. — Les Nations. — Mauvais jours.

Blankenberghe est la dernière cité d'importance que rencontre le touriste égaré sur le littoral flamand. Il nous faut donc redescendre au milieu de ces vastes prairies, toujours planes, conquises lentement sur la mer qui jadis recouvrait toute cette contrée; il nous faut traverser ces champs, aujourd'hui chargés de moissons dorées, et sur lesquels, il y a quelques siècles à peine, des flottes ont passé venant des plus lointains pays. *Seges ubi, mare fuit !*

Curieuse destinée à laquelle on ne peut croire; travail gigantesque si l'on additionne les efforts dépensés en cet endroit par vingt générations, et que l'œil cherche en vain ! De loin en loin se dresse une digue imperceptible, aujourd'hui promenade surélevée que

nous remarquons à peine, jadis rempart contre les flots, qui exigea de grands sacrifices et coûta bien des soins. Et nous, la postérité, nous passons tout auprès, insouciant, ignorant même, sans songer que, contemporain de ces œuvres de volonté et de patience, témoin de cette lutte sans cesse renouvelée de l'homme contre la mer, le Dante, dans son *Enfer*, a comparé ces digues flamandes à cette autre digue imaginaire, qui sépare la rivière de larmes du désert sablonneux.

Quels enseignements que ceux contre lesquels on se heurte ainsi à chaque pas ! Et notez que depuis que ce sol a été conquis sur les flots, depuis que l'homme en a pris possession d'une façon définitive, il s'est passé tant d'événements, tant de générations se sont succédé à cette place, que le passé nous apparaît grandiose et formidable, avec des faux airs d'éternelle durée.

Vanité des choses d'ici-bas ! sur cette terre, de création moderne, de conquête récente, les souvenirs se pressent et s'entassent, et semblent, par l'éloignement que leur donnent quelques siècles, remonter à des temps presque fabuleux. Que d'aventures curieuses, étranges, nous pourrions évoquer s'il nous plaisait de nous attarder au milieu de toutes ces ruines ! Là-bas Lissweghe, avec son église la plus vaste et la plus belle de tous les environs ; Vire qui fut pillée par les Gueux ; Uitkerke qui a conservé ses célèbres vitraux, ses tableaux et les orfèvreries de son sanctuaire ; Middelbourg, ville fortifiée autrefois, et modeste village aujourd'hui ; et Male, célèbre par le château qui donna son nom au comte Louis, ce dernier

descendant du fameux Baudouin de Constantinople.

Et ce n'est pas tout. D'autres châteaux encore nous réclameraient des asiles princiers : Wynendale par exemple, deux fois démoli et rendu de nos jours à sa splendeur première, par les soins d'un riche banquier. Jadis des forêts l'entouraient; elles ont disparu emportant avec elles leurs antiques et sombres souvenirs. Car c'est au milieu de ces bois, dans une chambre de ce château, que s'éteignit cette douce princesse, « la plus riche héritière de la chrétienté », comme on l'appelait de son temps, Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire.

Aimable et sympathique figure, à peine entrevue, reléguée au second plan, effacée par la distance et par je ne sais quelle ombre discrète qui plane au-dessus d'elle, elle a laissé dans l'histoire une traînée lumineuse qu'on aimerait à suivre. Dès sa plus tendre jeunesse, nous dit un de ses historiens¹, « elle se regarda comme une victime d'État, qui devait être immolée au gré de l'ambition et de la politique ». A la mort de son père elle se trouva tout d'un coup jetée au milieu des embarras les plus cruels qu'on puisse imaginer. « Le faix en estoit admirable à porter même à un grand, puissant et valeureux prince », écrit un de ses familiers² qui la vit en proie à ces terribles angoisses. Tous conspiraient contre elle, même ceux qui eussent dû la protéger. « Ses parents et gouverneurs la voulurent tous marier, chacun à son plaisir » ou

1. *Histoire de la maison de Bourgogne*. (Amsterdam, 1757.)

2. Olivier de la Marche, *Mémoires*.

plutôt à son profit. Tous réclamaient un morceau de son merveilleux héritage. Plus puissant et plus hautain que les autres, Louis XI exigeait les provinces bourguignonnes, et quand la pauvre princesse « cuida avoir secours et aide à ses sugets de Brabant et de Flandre, chacune vile voulut avoir privilèges vieux et nouveaux, et au lieu de guerroyer pour leur princesse, ils lui prirent ses officiers et serviteurs, et plusieurs en firent mourir. »

Un moment l'orage qui grondait sur sa tête parut vouloir s'apaiser. Son mari, qu'elle aimait, semblait de force à supporter vaillamment le fardeau de ses États ; ses sujets étaient rentrés dans l'obéissance. En outre elle était mère, ses angoisses finissaient auprès d'un berceau ! C'est ce moment que la mort choisit pour la frapper. Elle était venue à Wynendale pour respirer l'air pur de la forêt. Un jour qu'elle chassait avec son mari, son cheval s'emporta, « aucuns escrivent pour la frayeur qu'il prit d'un porc-sanglier. » Elle fut renversée avec lui et l'animal, dans sa chute, roula sur son gracieux et frêle fardeau. « Ce dont la princesse fut tellement offensée et foulée par dedans le corps, dit un vieux chroniqueur, que le 27 mars 1482 elle mourut, au très grand regret de son mary qui l'aimait extrêmement¹. »

Jadis cette forêt de Wynendale, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques vastes bosquets, s'étendait à de grandes distances. Elle était consacrée dans le principe au dieu Thor, et c'est elle qui donna son

1. *Grande Chronique de Hollande et Zélande.*

nom à la ville voisine Thourout¹, célèbre, elle aussi, vers ce temps et maintenant à peu près oubliée. Qui se douterait en effet, en traversant ses rues irrégulières et campagnardes, qu'il y a trois siècles « Thourout, estimée très ancienne », était une grosse place de commerce, fameuse par son « marché aux chevaux et aultres marchandises », qui durait deux longs mois? Qui croirait que pendant tout le moyen âge elle servit d'entrepôt pour les laines espagnoles et anglaises, et que sa foire, plus ancienne que celle de Bruges², presque aussi fréquentée que celle de Lille, donnait lieu à des transactions considérables? Dix princes souverains, trois rois de France, ont séjourné dans ses murs, et les touristes de nos jours ne songent même pas à lui rendre visite!

Les gens de la contrée, toutefois, ne désespèrent point de voir ces beaux jours renaître. L'amour du pays leur fait entrevoir une résurrection prochaine. Ils mettent leur confiance dans le progrès, ils tablent sur le chemin de fer nouvellement établi pour former d'heureuses conjectures. « Ah! monsieur, quelle transformation! me disait un vieux docteur égaré depuis quarante ans dans ces modestes parages. Jadis nous n'avions qu'une mauvaise diligence, cahoteuse et mal suspendue, pour nous relier à Bruges, c'est-à-dire au

1. *Thor-hout*, « bois de Thor ». Guicciardini croit que son nom lui vient de « Torald, roy de Germanie, longtemps avant la nativité de Christ ».

2. Lorsque, le 14 août 1200, le comte Baldwin IX concéda le premier une foire annuelle à Bruges, il la soumit au même règlement que celle de Thourout. (Voir l'ouvrage de M. James Weale sur *Bruges*.)

reste du monde. Elle était peu fréquentée et personne ne s'en montrait surpris, car le conducteur s'arrêtait à tous les bouchons, et l'on employait une demi-journée pour faire la route; parfois, honteux d'aller toujours « à vide », le brave homme, égayé par ses nombreuses stations, invitait quelque mendiant voyageur à s'asseoir gratuitement sur les douloureux cousins de sa lourde voiture : « Faites excuse, répondait « l'invité, ce sera pour une autre fois; aujourd'hui je « suis pressé ». Et maintenant, monsieur, dix convois par journée! Thourout va redevenir ce qu'elle était jadis, un centre de transactions, une cité animée et prospère. »

Pour ma part, je m'associe bien volontiers à ces douces espérances et je n'y ai point grand mérite. La gracieuse hospitalité d'un châtelain du voisinage, la cave soigneusement meublée du vieux docteur, et surtout ces bonnes et affectueuses causeries, le soir, au coin du feu, dans la maison du juge de paix, tout cela est trop resté délicieusement gravé dans ma mémoire. Quel pays n'aimerait-on point, quand on y rencontre des gens aimables! Mais voilà que nous nous attardons en chemin; l'esprit avec de tels souvenirs aime à faire l'école buissonnière. Vite, en route; aussi bien Damme nous réclame. Damme, la plus célèbre, la plus illustre, la plus riche et la plus puissante des cités qui peuplaient au moyen âge cette partie de la province qu'on appelait « le Franc ¹ ».

1. *Het Vrie brugsche ambacht*, ou simplement *het Vrie*, « le Franc », était un district du pays, administré d'abord par un châtelain, plus

Mais, avant de parler de Damme dans sa splendeur, peut-être serait-il bon de remonter aux origines de cette ville commerçante, et de raconter à quelles circonstances elle dut sa fondation.

En son principe, tout le monde le sait, Bruges fut un port de mer. Les flots salés baignaient ses murailles et pénétraient dans ses canaux. Ce voisinage n'était pas sans danger; aussi, quand le perfide élément commença son mouvement de retraite, les Flamands, tout heureux de voir s'accroître leur domaine sans dispute, sans violences et sans guerre, s'empresèrent-ils de construire des digues pour empêcher le retour des inondations. Vers le milieu du ^{xii}^e siècle, Bruges se vit donc entourée par une ceinture de verdoyants pâturages, et en 1168 des Hollandais et des Zélandais, engagés par son Magistrat, achevaient de construire cette grande digue, le *honds-dam*¹, qui non seulement isolait la « chef-ville », mais encore mettait son territoire immédiat à l'abri des incursions des flots.

Bruges, ville essentiellement commerçante, ne pouvait toutefois se passer d'un port. Les ouvriers qui avaient travaillé à sa digue s'étaient construits des habitations à l'extrémité de leurs chantiers de travail. Bientôt leurs maisons formèrent un village. C'est là que les bateaux qui apportaient des denrées pour Bruges

tard par un bailli, et qui devait son nom à ce fait, de n'avoir jamais été réduit à l'état de vasselage vis-à-vis d'une des trois grandes villes du comté.

1. Digue du Chien ou de l'Escaut, qui se nomme dans cet endroit « le Chien » (*de Hond*).

vinrent aborder. L'endroit parut si propice que les marchands y affluèrent à leur tour, et en trois ans le village devint ville et la digue devint port. On s'empressa de relier Damme à Bruges par un canal d'écoulement, la Zwyn, et au bout d'une dizaine d'années, c'est-à-dire en 1180, la cité nouvelle était assez peuplée pour que Philippe d'Alsace la constituât en commune indépendante, sous l'administration de deux bourgmestres et de quatre échevins, assez importante pour qu'il y instituât un tribunal (*vierscaere*) et la comblât de privilèges.

A partir de ce temps et pendant deux siècles, la prospérité de cette ville fut inouïe. Tous les négociants de Bruges y avaient des comptoirs; les principales nations de l'Europe y étaient représentées par des agents; les grands banquiers y possédaient des succursales. Le chiffre des transactions qui s'y faisaient journellement était immense pour l'époque. Partout s'élevaient de vastes magasins regorgeant de produits exotiques et de denrées de prix. Une lettre de Marguerite de Flandre¹ concernant les droits de tonlieu sur la Zwyn, nous donne la nomenclature des principaux produits qui, à l'importation et à l'exportation, faisaient le fond de ces transactions. C'étaient les boissons fortes, les vins de France et d'Espagne, les bières anglaises, les laines d'Écosse, les soieries italiennes et orientales, les toiles, les filés, les attelages de chariots, les merceries, les épices de toutes sortes, les pelleteries de Hongrie, l'étain anglais, le cuivre

1. Voir l'*Inventaire des archives de Bruges*.

rouge de Pologne, et vingt autres articles rares ou précieux.

En outre, le port de Damme jouissait, dans toute l'Europe commerçante, d'une célébrité justement méritée. Spacieux, profond, battu par une eau tranquille, entouré de riches prairies, il étonnait les voyageurs par sa sûreté et sa commodité. « Il est si large, écrivait Guillaume le Breton ¹, qui en 1213 accompagnait Philippe-Auguste dans ces parages, il est si large qu'il peut contenir toute notre flotte. » Or cette flotte ne comptait pas moins de dix-sept cents bateaux, non pas des vaisseaux à trois ponts assurément; mais, en ne comptant que de simples chaloupes, ce chiffre indique déjà une étendue considérable. Il paraît même qu'il restait encore quelque place, car la flotte anglaise put, elle aussi, pénétrer dans le port, y livrer un combat naval aux équipages du roi de France, et s'emparer de quatre cents des principales embarcations.

Aujourd'hui rien de tout cela n'a survécu, et l'esprit étonné, surpris, confondu, se demande si ce ne sont point inventions de chroniqueurs malicieux ou d'historiens fantaisistes; si cette fantastique prospérité n'est pas le produit d'un rêve ou d'une hallucination. Les yeux cherchent en vain le port, les monuments, les portes et les remparts; il n'y en a plus. Les édifices semblent rentrés sous terre, et dans cette campagne silencieuse, uniforme, monotone, qui en-

1. G. Armoricus, *Histoire des Gestes de Philippe-Auguste*, dans la *Collection des historiens de France*.

ture la défunte cité, c'est à peine si de simples ondulations de terrain marquent encore la place où s'élevaient jadis des églises.

La géographie elle-même renie le passé. « A l'endroit Assegarse, raconte le vieux Oudegheest, il se commit une des plus rudes et plus cruelles batailles marines dont on ouyt oncques parler. » Et Haezegras nous apparaît aujourd'hui tout couvert de plantureuses moissons. C'est l'un des domaines les plus productifs de cette fertile contrée.

Quant à la ville de Damme, ou plutôt à ce qui en reste, elle présente un des plus navrants spectacles auxquels il soit donné d'assister. Elle se résume dans les débris d'une rue trop large, rappelant par son aspect ces voies funèbres qu'on rencontre à l'approche des vieilles cités romaines. Le foin pousse entre les pavés. Les maisons vides en apparence, muettes et s'effritant à la pluie, ont une vague allure de tombeaux ; et ces cinquante demeures silencieuses et désolées vous mènent à une grande ruine d'église, dont le chœur restauré est trois fois trop vaste pour ce qui reste d'habitants.

Je ne sais rien de plus lugubrement pittoresque que cet étrange monument, avec sa grosse tour, robuste, rugueuse, hautaine, sa nef sans murs et sans toit, dont il ne reste plus que les maigres arcades découpant sur le ciel bleu leur carcasse brunie par les ans ; je ne sais rien de plus triste, si ce n'est peut-être ce restant de chœur clôturé pour les besoins du culte, retapé, replâtré, devenu à lui tout seul une église trop grande. Rien ne saurait, je crois, mieux

faire comprendre la chute épouvantable de ce comptoir du monde, devenu pauvre commune rurale, l'écroulement de cette cité opulente, réduite à sa plus simple expression.

A l'intérieur, ce tronçon d'église est vide et nu, quelques bonnes boiseries, une petite peinture à compartiments racontant des miracles, un ci-devant jubé emplâtré, empâté et masqué en partie par une maçonnerie neuve : voilà, avec quelques pierres tombales, tout ce qu'on y trouve d'ancien. Une douzaine de chaises éparses sur les dalles, et qui semblent égarées dans cette solitude, en soulignent la viduité.

On sort de là, le cœur encore un peu plus serré. On donne un coup d'œil au cimetière qui semble presque gai, on traverse une petite place biscornue, bordée de maisons basses, sorte de béguinage à moitié démoli, et l'on retombe dans la rue, dans l'unique rue, vide, solitaire, abandonnée, et qui serait absolument déserte et silencieuse, si quelques vieux « patriotes » au groin malpropre, ne déracinaient en grognant l'herbe qui croît entre les pavés.

A l'autre bout de cette voie lugubre, s'étale une petite place carrée sur laquelle on trouve encore quelques vieux édifices : l'hôtel de ville d'abord, puis de longues et vieilles maisons, aux ouvertures gracieusement trilobées, et dont la svelte élégance est soulignée par une couple de maisons neuves, aux couleurs vives et criardes, peinturlurées en rouge, avec des volets blancs et verts.

Au milieu de cette place s'élève la statue de Jacob Van Maerlant, le grand homme du lieu ; non pas qu'il

y soit né, mais il y mourut après y avoir passé le plus long de sa vie. On l'a appelé le père des poètes flamands, on l'a aussi nommé l'Ennius hollandais, et il mérita ce double titre. Il était pour son temps, et pour un laïque surtout, d'une érudition peu commune. Florent V le distingua et voulut l'employer; il lui demanda d'écrire pour les Flamands une histoire universelle, livre qui n'existait pas encore dans leur langue. Van Maerlant traduisit le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais¹, paru quarante ans plus tôt, c'est-à-dire en 1245. Ensuite il donna toute une série d'ouvrages didactiques : un « Bestiaire », sorte d'histoire naturelle à la mode du temps, une « Bible rimée », un « Mystère des Mystères », et son fameux dialogue « Wapen Martyn », qui fut, au siècle suivant, traduit en vers français. Mais la littérature, carrière toujours peu libérale en écus, valait encore bien moins alors que de nos jours, et Van Maerlant aurait pu jeûner plus souvent que ne l'ordonne l'Église, s'il n'eût obtenu la place de secrétaire ou greffier de la ville de Damme.

C'est là ce qui explique son séjour et sa mort dans cette cité alors florissante, turbulente, affairée, peuleuse, étrange résidence pour un poète. Avant cela il avait, dit-on, beaucoup voyagé, et même, si nous en croyons son épitaphe, il avait parcouru l'Italie². Cette

1. « Vincentius Bellovacensis ». L'ouvrage, traduit en flamand par Jacob van Maerlant, n'était que la 1^{re} partie du *Speculum majus*, lequel comprenait, outre le *Miroir historique*, le *Miroir naturel*, le *Miroir moral* et le *Miroir scientifique* (*doctrinale*).

2. Cette épitaphe emphatique, conçue en vers léonins, portait le mot

épitaphe et la pierre tombale qui la portait ont été détruites fort sottement il y a cinquante ans à peine. Elles méritaient un meilleur sort cependant; elles étaient déjà célèbres alors; car, pendant quatre siècles, elles avaient donné lieu à une méprise singulière, si singulière vraiment qu'il nous faut en dire un mot.

La dalle mortuaire qui recouvrait le vieux poète le représentait, paraît-il, taillé en bas-relief, écrivant sur un tableau, ayant à ses pieds l'oiseau de Minerve, emblème de la science ou de la sagesse. Il n'en fallut pas plus pour que le bon populaire s'imaginât qu'il avait sous les yeux cet être de raison, ce fantasque personnage, fameux dans tous les pays germaniques sous le nom d'*Uylenspiegel* et connu des érudits français sous celui de *Tiel Ulespiègle*¹. Il prenait en effet le tableau pour un miroir, et vous voyez d'ici la confusion *Uyl en Spiegel* « hibou et miroir » : c'était une épitaphe parlante s'il en fut². De là à conclure que le joyeux farceur, « qui ne se laissa jamais surprendre ni tromper », était né à Damme et y avait vécu, il n'y avait qu'un pas; ce pas fut vite franchi, et

transalpinavit. La dalle mortuaire, retrouvée sous le clocher de l'église, fut vendue par le curé (elle était de marbre blanc) à un sculpteur de Bruges, qui tailla dedans des chapiteaux.

1. Voir l'*Histoire joyeuse de Tiel Ulespiègle, lequel, par aucunes fallaces, ne se laissa surprendre ni tromper*.

2. Le professeur Van Duyse, qui a donné une curieuse édition de la version française, suppose que l'épitaphe pouvait se terminer par ces mots, *Ulien Spiegel*, qu'on peut traduire par « voici votre miroir ». Cette supposition, qui n'a rien de déplacé, étant donnée la littérature du temps, puisque la tombe de Jan van Eyck portait ces mots : *Spiegel u aen mi* (regardez-vous en moi), ne paraît pas cependant devoir être adoptée, car l'épitaphe était rédigée en latin.

la vieille cité flamande se trouva tout d'un coup en possession d'un titre de gloire sur lequel elle ne comptait guère au temps de sa splendeur. Mais aujourd'hui, grâce à l'érudition allemande, tous les doutes ont disparu¹. De par l'expresse volonté de son seul et unique créateur, maître Thomas Murmer, Strasbourgeois de naissance et docteur en théologie, *Uylenspiegel*, est mort à Mollen et non ailleurs. Que si Damme doit faire son deuil de cette célébrité étrange, elle a pour s'en consoler Van Maerlant, qui rendit chez elle le dernier soupir, et Guillaume Uten Broek qui lui doit le jour. Deux poètes valent bien, je pense, un malin sacripant, auteur de farces douteuses et coureur de mauvais lieux².

J'ai dit que la statue de Van Maerlant, œuvre médiocre, se dressait devant l'hôtel de ville. Comme

1. Voir la curieuse monographie *Dr Thomas Murners Uylenspiegel*, publiée à Leipsig par le professeur J.-M. Lappenberg. Thomas Murmer, né en 1475, courut de bonne heure le monde; il étudia à Paris, à Fribourg, à Rostok, à Prague, à Cracovie, à Vienne. D'un esprit inquiet et ambitieux, il nous apparaît à la fois docteur en théologie et en gauloiserie, poète lauréat de Maximilien, et disserteur d'une adresse infinie, terreur des étudiants et des professeurs ses collègues, les entortillant dans des raisonnements qu'il tisse comme des toiles d'araignée, et malgré cela catholique fervent, soutien des doctrines romaines, religieux à ses heures, et tellement agressif contre les protestants, que les magistrats de Zurich durent lancer un décret contre ce véhément facétieux, qui, du haut de la chaire, excitait ses auditeurs à la guerre civile. Si l'on s'étonne qu'un semblable personnage ait produit dans le monde une œuvre aussi légère que l'*Uylenspiegel*, il faut se souvenir que c'était le temps où Érasme écrivait le *Moriae encomium*, où le vénérable Diego de Mendoza publiait *Lazarille de Tormès*, et où *Gargantua* sortait de la plume du curé de Meudon.

2. *Uylenspiegel* a récemment fourni à un littérateur belge, M. Coster, le sujet d'un livre fort amusant et très curieusement écrit.

Damme n'est guère de ces villes où l'on revient, nous allons, s'il vous plaît, avant de la quitter, visiter ce sanctuaire municipal. C'est un monument bien détérioré, lui aussi, chancelant sur sa base et qui ne doit sa conservation relative qu'à sa double qualité de *stadhuis* et d'estaminet. Tout mal entretenu qu'il est, il ne manque point cependant d'un certain caractère. Un haut perron à double montée le précède, abrité sous un porche ogival, qui jadis fut coquet ; un grand toit brun le surmonte, couronné par une manière de clocheton, et puis aux quatre angles il est flanqué de quatre tourelles assez joliment posées sur des encorbellements ; mais tout cela honteusement délabré. Autrefois des niches séparaient les fenêtres, abritant sous leurs gracieux baldaquins d'agréables statues. Les croisées avaient des meneaux sculptés et le porche un couronnement à pinacles. Tous ces ornements ont disparu, laissant leurs traces incrustées dans la façade, et les vieilles portes vermoulues tremblant au moindre souffle, gémissent en tournant sur leurs gonds fendillés par les ans.

Au rez-de-chaussée se trouvaient de spacieux magasins, car le bâtiment actuel était alors la halle de Damme. Ces magasins aujourd'hui servent d'écuries et d'étables. Leurs arcs en tiers-point, qui ont résisté au temps et aux hommes, donnent une grande idée de la construction primitive, idée que ne justifie guère, hélas ! l'étage supérieur, remanié à diverses époques, maladroitement restauré, et menaçant ruine aujourd'hui. C'est ce premier étage qui sert à

la fois de sanctuaire municipal et d'estaminet. Il est divisé en trois salles : le café avec sa parure de vaisselle à fleurs, de bouteilles entamées et de sottes lithographies, la salle des délibérations où nous reviendrons à l'instant, et une autre grande pièce sans destination bien précise, par laquelle nous allons commencer notre visite.

Ce n'est pas que cette pièce soit bien intéressante. Elle est vaste, irrégulière, délabrée, sans mobilier et, en fait d'ornements, ne possède que deux corbeaux qui soutiennent les deux maîtresses poutres du plafond; mais ces deux corbeaux en bois sculpté sont deux échantillons très rares et très curieux de la vieille sculpture civile en Flandre. L'un d'eux représente Van Maerlant assis à son bureau, ayant bien son tableau devant lui, mais sans hibou cette fois, et nullement troublé par une étrange interprétation de la « chaste Suzanne », placée exactement au-dessus de sa tête. Je dis étrange, car la scène fort peu voilée se passe dans un baquet. Sur l'autre corbeau, se trouve le roi David avec la harpe traditionnelle et, au-dessus de lui, un groupe encore plus extraordinaire que celui de la chaste Suzanne, groupe inexplicable, inexplicable, et même indescriptible entre gens bien élevés.

Dans l'autre salle, celle qui sert aux délibérations, une vaste cheminée, et dans la cheminée deux énormes landiers et une paire de pincettes gigantesques, hautes de cinq pieds et pesant 30 kilogrammes, sont tout ce qui reste du mobilier primitif. La cheminée elle-même, refaite au xvii^e siècle, enjolivée de deux belles

dames en vertugadin, a été décorée d'une devise aussi sotte qu'ambitieuse :

PARCERE SUBJECTIS — DEBELLARE SUPERBOS

C'était déjà beaucoup d'orgueil au temps où Damme tenait tête à Bruges et lorsque les comtes de Flandres se voyaient contraints d'user de leur pouvoir suprême, pour obliger les Dammois à avoir « dez ore en avant perpetuelement leurs portes ouvertes pour cheans de Bruges entrer et passer toutes les heures qu'il vauront ¹ » ; mais au xvii^e siècle ! mais surtout de nos jours ! à moins que cela ne soit pour rendre plus saisissant encore l'anéantissement de cette altièrre et fanfaronne cité.

Disons toutefois, à la décharge de Damme, qu'il fut un moment, dans sa vie municipale, où elle put se faire d'étranges illusions, et se croire tout permis. C'est en effet dans la salle où nous sommes, dans cette grande pièce délaissée, devant ces landiers de fer, qu'eurent lieu les fiançailles de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York. Quel cadre pour une scène pareille ! La princesse était débarquée à l'Écluse, où le prince était accouru en cachette pour la voir secrètement. Le lendemain, elle s'était rendue à Damme dans des bateaux richement parés, tout couverts d'or, de velours et de soie. On la logea dans cette halle, que nous visitons, et c'est là que le prince vint lui faire sa visite officielle. Ils échangèrent l'anneau nup-

1. Voir l'*Inventaire des archives de Bruges*.

tial, reçurent la bénédiction de l'évêque anglais qui accompagnait la princesse, et le puissant duc, en prenant congé de sa noble fiancée, lui dit qu'il l'attendait à Bruges le lendemain.

Elle fut fidèle au rendez-vous. Dès l'aurore elle se mit en route, accompagnée par une suite brillante et nombreuse de gentilshommes anglais et bourguignons. Elle était dans ses plus beaux atours, nous dit Olivier de la Marche, qui faisait partie du cortège, toute vêtue de drap d'or, avec une riche couronne sur le front. Un collier magnifique brillait sur ses épaules; un « fermail » éblouissant de pierreries retenait son manteau. Elle se plaça dans une litière portée par quatre haquenées blanches superbement caparaçonnées, et autour d'elle, montées sur des coursiers blancs couverts de satin cramoisi, chevauchaient ses dames d'honneur portant les plus merveilleuses toilettes.

Ensuite venaient cinq chariots admirablement décorés, renfermant les plus jolies femmes de la cour d'Angleterre : la duchesse de Norfolk, M^{me} d'Escalle, M^{me} de Villebi et vingt autres. Et, pour escorter ces beautés resplendissantes, un escadron de comtes, de barons, de chevaliers, d'écuyers tout couverts d'or et d'argent, de broderies et de velours, avec leurs surcots armoriés scintillant au soleil.

C'est par le même chemin, que suivit Marguerite d'York et son brillant cortège, qu'il nous faut encore passer aujourd'hui pour nous rendre de Damme à Bruges; grande et belle route, droite, bordée de vieux arbres, enserrée entre deux canaux, mais vide, soli-

taire, sans voitures, sans cavaliers et sans piétons. Il y a cinq siècles, tout cela était bruyant et animé. Les litières encombraient la route, les chevaux piaffaient d'impatience et les mules agitaient leurs grelots. Les deux canaux chargés de bateaux, couverts de chaloupes et de barques, présentaient une agitation plus grande encore. C'était par là que se faisait tout le commerce de la « chef-ville ». Il en résultait des allées et venues perpétuelles entre Bruges et son port. Aussi, en s'engageant sur ce chemin, donne-t-on malgré soi un dernier regard à cette ville morte. On cherche de l'œil, à travers ces plaines verdoyantes, la mer qui s'est enfuie et le port disparu. Et l'on se demande si vraiment c'est bien là qu'était cette cité marchande, cette ville riche et prospère, dont ses lois et coutumes s'imposaient à tout le littoral et qui forçait les étrangers à se plier aux règlements de ce qu'on appelait pompeusement alors le « Droit maritime de Damme ¹. »

Des deux canaux qui longent la route, l'un est au niveau des champs, l'autre domine la campagne de plus de 8 mètres. Ce dernier, comme de juste, est le plus récent. Longtemps l'autre avait servi seul, mais « ne pouvant être maintenu en sa profondeur, les Brugeois, à très grands frais et travail merveilleux », creusèrent l'autre, « si profond, si ample et capable

1. Par suite des relations fréquentes avec les côtes occidentales de la France et notamment avec la Saintonge, les marins de Damme rapportèrent chez eux les lois d'Oléron. Ces lois, traduites en flamand, prirent le nom de « Droit maritime de Damme ». Voir le livre publié par M. James Weale sur *Bruges*.

que, au flux de la mer, on pouvoit mener jusqu'à Bruges des vaisseaux portant pesant 400 muids¹. » Si Guicciardini, auquel j'emprunte ces lignes, revenait aujourd'hui, il en rabattrait grandement sur son lyrisme, mais il faut bien concevoir qu'à cette époque c'étaient là de très grosses nouveautés. Ces ouvrages modestes passaient pour des chefs-d'œuvre d'ingéniosité et d'audace, et pour s'en convaincre, il suffit de voir avec quelle admiration le voyageur toscan parle de cette fameuse écluse de Damme chargée de maintenir le niveau dans le second canal.

Il la qualifie de « machine merveilleuse... œuvre et invention plaisante et admirable » ; il s'extasie avec complaisance sur cette « porte bien jointe, calfeutrée avec art et industrie, qui retient les eaux douces afin qu'elles ne s'écoulent point en la mer » ; louanges un peu outrées, car tout cela n'a rien de bien audacieux ; mais il ne faut pas oublier qu'à défaut d'autre mérite, cette écluse de Damme possède celui d'être de beaucoup le plus ancien des travaux d'art de cette espèce. Les comptes de Bruges nous apprennent, en effet, que c'est de 1394 à 1396 qu'elle fut construite, en remplacement d'une autre écluse devenue insuffisante, et dont l'époque de fondation n'a pu être déterminée. Mais, même en ne tenant pas compte de cette première écluse, la seconde, dont la date est certaine, puisqu'il fut pourvu aux frais de son installation par un impôt de « caillotte² », cette seconde écluse,

1. Vingt tonneaux environ.

2. La caillotte était un impôt sur le grain. Pendant ces deux années,

dis-je, a précédé d'un siècle les fameuses *chiuse* de la Brenta, objet d'admiration en leur temps, et qui furent portées au compte de Léonard de Vinci, comme un de ses titres à la reconnaissance de la postérité.

Ces travaux d'art, inconnus dans le reste du monde, s'expliquent, en ce coin de la Flandre, par le mouvement énorme d'affaires, qui avait lieu à Bruges en ce temps-là. Cette grande cité possédait en effet, à cette époque, le privilège exorbitant de l'Étape sur les marchandises importées en Flandre, c'est-à-dire qu'elle était l'entrepôt obligatoire de toutes ces marchandises, nulles ne pouvant être mises en vente autre part que sur son marché. Et pour que ce privilège léonin pût être appliqué dans toute sa rigueur, Philippe le Hardi avait concédé aux Brugeois, « en roboration et plus grant seurté de la franchise de leur estaple ¹ », le droit d'enquête, sorte d'inquisition commerciale, qui leur permettait de s'informer par tous les moyens, des marchandises ou produits reçus, vendus ou emmagasinés dans d'autres villes et de poursuivre celles-ci devant l'autorité suzeraine.

On comprend quel trafic un pareil privilège devait concentrer dans une ville ainsi placée au milieu d'un pays riche et industrieux ². Aussi Bruges était-elle

elle produisit 47,519 l. 16 s., somme considérable pour l'époque. (*Comptes de Bruges.*)

1. *Inventaire des archives de Bruges.*

2. Un document qui peut donner une idée de l'animation commerciale de Bruges à cette époque, c'est le registre des locaux, boutiques et parcelles loués, tant sur la voie publique que sur les marchés, aux étalagistes. Le nombre de ces locations était, en 1335, de 570.

promptement devenue une sorte de Venise septentrionale, la capitale commerciale du Nord; et l'admiration qu'excitait son étonnante prospérité se traduit dans tous les écrits contemporains.

Commines, le sage Commines, qui ne la vit cependant qu'à l'époque où sa décadence s'accroissait, n'hésitait point à déclarer, que c'était, encore en ce temps « le plus grand recueil de marchandises et assemblée de nations étrangères ¹ » qu'on pût voir, et il ajoute avec complaisance que, « par aventure, il s'y dépense plus de marchandise qu'en nulle autre ville d'Europe ». Qu'eût-il dit un siècle plus tôt, quand la puissance de Bruges était dans tout son éclat et quand sa richesse était à son apogée.

Alors, elle était en relations directes avec les princes étrangers. Son « Magistrat » traitait d'égal à égal avec les rois. En sa faveur, il était dérogé à tous les usages. Il est curieux de voir que, dès 1260, ses bourgeois étaient autorisés, par lettres patentes, à résider librement en Angleterre, sans perdre leur qualité ². Ce privilège renouvelé, confirmé et augmenté en 1285 par Édouard I^{er}, et par Édouard III en 1330, leur assurait des avantages inappréciables pour le temps. Contrairement aux coutumes d'alors, ils n'étaient point directement responsables des crimes et délits de leurs

Les deux boucheries louées en bloc à la corporation des bouchers ne forment que deux articles.

1. *Mémoires.*

2. Les marchands de Bruges établis sur les bords de la Tamise formaient une association importante, qu'on nommait la *Hanse de Londres*; cette association était gouvernée par un négociant brugeois, qui prenait le titre de « comte de la Hanse ».

serviteurs; lorsque ceux-ci commettaient quelques méfaits, les biens du maître n'étaient point saisis; en cas de mort, l'avoir du défunt n'était pas confisqué et sa succession pouvait être revendiquée, en temps utile, par ses héritiers. En cas de guerre, il leur était accordé un délai de quarante jours pour pourvoir à la sûreté de leurs propriétés et de leurs personnes ¹. Mieux que cela, en 1325, en pleine guerre par conséquent, les négociants brugelins obtinrent une trêve particulière de quatre-vingt-dix jours, pendant lesquels ils purent trafiquer librement avec les sujets du roi d'Angleterre. Les archives de Bruges et celles de Londres fourmillent, pour ainsi dire, de pièces qui établissent la fréquence et l'importance des rapports existant alors entre ces deux villes.

Notez que l'Angleterre n'était pas le seul pays qui fût lié par d'étroites relations avec la vieille capitale flamande. Ces relations affectaient, avec certaines autres puissances, un caractère encore bien plus intime et, si je puis dire ainsi, singulièrement plus familier. Ainsi, même pour des affaires privées, les doges vénitiens n'hésitaient point à entrer en correspondance directe avec les bourgmestres de Bruges. A feuilleter les archives de la vénérable cité et l'inventaire de ses chartes, on rencontre maintes de ces lettres qui respirent la plus franche cordialité. En 1356, le doge Jean Gradenigo écrit au « Magistrat » pour réclamer son intervention en faveur des créan-

1. Voir l'*Inventaire des chartes de Bruges*. Voir également les *Extraits des Archives d'Angleterre*, présentés par M. Van Bruyssel à la Commission royale d'histoire.

clers d'un Vénitien, Pierre Ciaura, qui s'est enfui de sa ville natale, et dont les facteurs détiennent à Bruges pour 4,800 ducats de marchandises. En 1362, le doge Laurent Celsi n'hésite point à entretenir les bourgeois et échevins d'un arrangement à conclure entre deux négociants, Nicolas Cole et Laurent de Polis. L'année suivante, le sénat de Gênes les renseigne sur le sort d'une cargaison d'amandes. On pourrait multiplier ces citations, mais à quoi bon ? Celles-ci suffisent à établir avec quel empressement on s'efforçait, en tous lieux, d'être en termes cordiaux avec le Magistrat de Bruges.

Disons bien vite que, de leur côté, les Brugeois savaient reconnaître le prix de ces dispositions bienveillantes, et les encourageaient par une juste réciprocité. Les étrangers étaient chez eux toujours bien accueillis, honorablement traités et favorisés de prérogatives particulières, analogues à celles que les Bruggelins obtenaient au dehors. Le privilège accordé en 1307 aux marchands de la Hanse d'Allemagne ne comportait pas moins de soixante-neuf articles, et assurait aux contractants des facilités de transactions presque aussi grandes que celles accordées aux bourgeois eux-mêmes. Les Vénitiens, pareillement, étaient traités sur un pied d'égalité presque absolue, et, à la date de 1348, nous trouvons toute une série d'avantages spéciaux accordés aux « hounourables hommes, les amiraulx, marchans, maistres de neifs, et marronniers (mariniers) du royaume et seigneurie du très noble et très puissant prinche le roy de Castille ».

Ces étrangers furent bientôt si nombreux, dans la

vieille cité flamande, qu'ils formèrent des groupements, sorte de syndicats, ayant à leur tête des consuls, devant lesquels ils répondaient des accusations portées contre eux, et qui garantissaient la stricte exécution des engagements pris par leurs nationaux. Ce sont ces syndicats qu'on appelait alors les « Nations de Bruges », lesquelles, au dire de Duclercq, « tenoient tables de marchandises par tout le monde chrestien »¹. Chastellain, en chroniqueur gentilhomme, les dénombre un peu à la légère « et estoient icelles nations d'Espagne, d'Arragon, de Portugal, d'Escoce, Venissiens, Florentins, Milanois, Genevois² et Lucois ». Le vieux Marchantius, lui, plus soigneux et moins grand seigneur, les énumère avec plus de soin³; c'étaient, selon lui, Lubeck, Hambourg, Cologne, Dantzick et Brême, qui formaient ce qu'on appelait la Hanse; puis venaient les Anglais, Écossais, Français, Lusitaniens, Castillans, Aragonais, Biscائيens⁴, Vénitiens, Génois, Florentins, Lucquois, Milanais et habitants de Plaisance; auxquels il faut encore ajouter la Nation de Lombardie et celle de Navarre, dont il existe des lettres dans les archives de Middelbourg. Chacune de ces « Nations », ajoute Marchantius, avait

1. *Mémoires*.

2. C'est Génois que veut dire Chastellain. L'amiral suisse n'existait pas encore à cette époque.

3. Voir *De Rebus Flandriæ*.

4. « La nacion de la coste de Biscaye et prince de Quipuscoa. » Voir ms. n° 351, aux Archives de Middelbourg. Ces Archives, fort soigneusement inventoriées par M. J.-H. de Stoppelaar, renferment un très grand nombre de pièces intéressant le commerce de Bruges. Voir également *le Cœur du pays*, à l'article *Middelbourg*.

son domicile, son hôtel et ses magasins. Dans Sanderus¹, on peut encore trouver l'image de plusieurs de ces demeures consulaires. La plupart avaient fort grand air, et c'est devant les maisons des Florentins et des Génois, que se tenait la Bourse, cette Bourse dont les Brugeois étaient si fiers, et qui avait fonctionné chez eux avant tout autre pays.

Chacune de ces « Nations » représentait, on le conçoit, une somme d'intérêts et de forces très considérable. Le compte des accises de 1362 nous révèle plus de quarante maisons allemandes établies à Bruges à cette époque, et faisant partie de la Hanse². Les Espagnols et les Italiens étaient plus nombreux encore. Ils comptaient en outre dans leurs rangs une foule de noms illustres. Marchantius cite les Gualleroti de Florence, les Buonvisi de Lucques, une branche des Spinola de Gênes, auxquels il faut ajouter Laurens Barbarigo de Venise, François Sander de Lucques et, parmi les Espagnols, Pietro de Salamanca, Gonzalve de Séville, Sancho de Urteaga, Jehan de Valladolid, Fernando de Castro, Jean de la Tore, Gonzalvo Daguijera, Jehan de Peralta, qui fut consul de Navarre, et Martin de Posa, qui fut facteur de Biscaye et Guipuscoa; toutes maisons riches, puissantes, illustres, dont j'ai recueilli les noms dans les archives de Middelbourg, et dont Damhouder célébrait les louanges.

1. *Flandria illustrata*.

2. Les négociants de la Hanse avaient remise de la moitié sur les accises de la bière et du vin. Parmi les maisons allemandes les plus illustres de son temps (1596), Marchantius cite les Fugger, qui furent banquiers des rois de France. Voir *Flandriæ Commentarium*.

L'action de ces puissants étrangers ne se bornait pas, du reste, aux affaires purement commerciales. Non seulement ils surveillaient les transactions de leurs nationaux, faisaient rentrer les créances et respecter les contrats; mais encore ils avaient leur place marquée dans la vie publique de la commerçante cité. Ils figuraient dans les cortèges officiels. Lors de l'entrée solennelle du Comte, ils se rendaient au-devant de lui, le saluaient, lui souhaitaient la bienvenue et se joignaient à son escorte. Dans ces occasions solennelles, ils déployaient un luxe somptueux.

En 1457, quand Philippe le Bon fit son entrée à Bruges, ayant à ses côtés le dauphin de France, « ce renard qui, au dire de Charles VII, devait lui manger ses poules », toutes les Nations se portèrent à sa rencontre. Les « Cattelans, au front de la chevaucée », étaient au nombre de six maîtres, vêtus de dalmatiques de velours noir, montés sur des chevaux magnifiquement harnachés. Ils étaient précédés par un nègre habillé de satin blanc, « armoyé des armes du roy d'Aragon, sur un manteau qui couvrait tout son cheval », et autour d'eux galopaient trente beaux jeunes gens portant des torches allumées. Ensuite venaient les Espagnols, au nombre de trente-deux maîtres, vêtus de noir et d'or et entourés d'un pareil nombre de pages. Les Florentins n'étaient que seize maîtres, mais ils étaient encore plus somptueusement équipés que leurs collègues, tous en violet et en drap de Damas, et leur escorte était la plus nombreuse. Quant aux Gênois, qui attendaient les princes à l'église Saint-Sauveur, ils étaient au nombre de vingt-

quatre, couverts de riches manteaux cramoisis.

A cette époque, où l'étiquette tenait une place si importante dans la vie publique, ce n'était pas un mince honneur que d'avoir ainsi son rang marqué parmi les hauts dignitaires du pays. Mais la prérogative la plus précieuse peut-être, qu'avaient les « Nations » de Bruges, c'était, dans les grandes circonstances, le droit de faire entendre leur voix dans les conseils du gouvernement. Parfois même, leur intervention était réclamée, et c'est ainsi que nous les voyons en 1452, à la veille de la terrible bataille de Gavre, chercher à ménager un accommodement entre le duc et les Gantois révoltés ¹.

Un pareil concours d'étrangers puissants et riches, installés ainsi à demeure dans cette opulente cité, y ayant ses comptoirs, ses hôtels et ses magasins, devait, on le comprend, concourir d'une façon singulière au développement et à la richesse de Bruges. Nulle part en Europe, l'or et l'argent n'étaient plus abondants. La monnaie des comtes de Flandre ne comportait pas moins de treize pièces d'or et de huit d'argent, toutes ces pièces de valeur différente ². C'était la seule, à cette époque, qui fût aussi variée en subdivisions; et l'abondance métallique, qui était la cause première de cette variété de types, allait toujours et forcément en s'augmentant, car l'exportation des métaux précieux était sévèrement interdite. Bien mieux, par ordonnance en date du

1. Chastellain, *Chroniques*.

2. Gaillard, *Recherches sur les monnoies des comtes de Flandre*.

20 décembre 1389, il était enjoint à tous les changeurs de couper les monnaies étrangères qui leur étaient présentées, et de les porter immédiatement à la refonte. Il n'était dérogé à ces règles fort étroites qu'en faveur de très hauts et très puissants personnages; en faveur du comte de Pembroke, par exemple, délivré de captivité par Duguesclin, ne pouvant trouver en son pays le montant de sa rançon, et venant, avec la garantie des comtes de Warwick, Strafford, Salisbury et Suffolk, emprunter à Bruges les 70,000 livres dont il avait besoin.

Parfois aussi, comme de nos jours, la place ressentait quelques-unes de ces émotions financières, conséquence fatale du jeu et des spéculations. « Fin du mois de May 1457, trois tabliers qui tenoient les bancs des usures piémontois s'en fuyrent par nuyt et chargeans en bouges multitude d'avoir, s'en allèrent en divers lieux de franchise¹. » Alors la panique gagnait de proche en proche, le peuple s'assemblait et murmurait contre « les tabliers et lombards ». Rien de neuf sous le soleil. Mais le plus souvent l'autorité tutélaire intervenait. Elle restituait aux emprunteurs les gages qu'ils avaient donnés, ou, à défaut de ces gages, elle leur en remboursait la valeur en argent.

Lorsqu'on regarde Bruges sous le jour prismatique de ces vieilles chroniques, quand on a l'esprit tout rempli de ces brillants souvenirs, quand le passé se dore aux reflets de ces antiques récits et de ces descriptions pompeuses, on ne songe guère à s'étonner

1. Chastellain, *Chroniques*.

de l'enthousiasme, que suscitait jadis cette antique et fière cité. Nulle ville au monde ne fut plus louée. Sa beauté fut chantée par les poètes, sa richesse fut célébrée par les historiens. Tous parlent avec une sorte de vénération de « ceste fameuse ville de Bruges dont toutes les nations font mémoire¹ ». Marchantius, après avoir vanté son ancienneté, la proclame encore plus splendide et plus belle qu'elle n'est vieille « *Bruga plus splendoris et venustatis quam antiquitatis habet* ». Eneas Sylvius la cite parmi les plus admirables cités qu'il ait vues; Barlandus déclare que « la splendeur de ses édifices publics et privés dépasse tout ce qu'on en saurait dire ». Damhouder consacre un chapitre à sa magnificence « *magnificentia civitatis Brugarum* ». Enfin Guicciardini la dépeint avec une sorte d'enthousiasme. « Les rues y sont larges et droites, les édifices tant sacrés que profanes, publics et particuliers, sont en général les plus somptueux et les plus magnifiques, il y a plus de soixante églises, esquelles on chante le service divin. » Mais ce sont surtout les vieux flamands qu'il faut entendre sur cet intarissable sujet. Sanderus l'appelle « l'astre de la Belgique ». Maximilien de Vriendt la célèbre en beaux vers latins, et Cassander la compare à Athènes « non seulement, à cause de la similitude des esprits, mais à cause de beaucoup d'autres qualités et de vertus naturelles », et il ajoute, passant en revue ses mérites et ses vertus, « de sa beauté je ne dirai que peu de chose; elle est telle, que du jugement de tous ceux qui l'ont vue, il serait impossible de

1. Chastellain, *Chroniques*.

rencontrer son égale... Ses citoyens sont les plus braves et les plus intelligents qu'on puisse trouver... Ce sont les flamands qui, de tous les peuples, parlent le mieux le latin, et parmi les flamands ce sont les Brugeois qui ont le plus doux accent¹. Elle a les magistrats les plus sages et les soldats les plus valeureux². » Et cela continue de la sorte, la conviction se fait jour à travers l'emphase d'un semblable panégyrique, et on le pardonne à l'auteur, à cause de sa filiale affection.

Aujourd'hui, bien que le calme ait succédé à toutes ces splendeurs, il s'en faut de beaucoup que l'enthousiasme des Brugelins se soit complètement éteint. Depuis un siècle, leur verve poétique s'est refroidie, il est vrai³; mais, semblables à ces fils qui racontent volontiers les actions héroïques de leurs pères, ils se consolent de la décadence de leur ville chérie, en relisant les grandes pages de son existence municipale. C'est avec un orgueil toujours vivace, qu'ils revendiquent comme un glorieux patrimoine toutes ces utiles et belles découvertes, étapes généreuses qui ont marqué l'influence civilisatrice de leur opulente cité. Ils vous parleront avec fierté de cette écluse de Damme, que nous visitons il y a quelques instants, et de cette Bourse aux marchandises, la première aussi qui ait existé. Ils refuseront aux Hollandais d'avoir

1. Une particularité de cet accent, c'est que les Brugeois des basses classes ne peuvent pas prononcer le « ch »; ils disent *clocer* pour clocher, *ceval* pour cheval, etc.

2. *Oratio panegyrica in laudem urbis Brugarum.*

3. En 1786, à propos de l'entrée de Joseph II, il se trouvait encore un poète pour chanter, en beaux vers latins, les louanges de Bruges. Voir l'*Encomium urbis, senatus populique Brugenstis*.

les premiers encacqué le hareng et taillé le diamant, réclamant pour leurs pères ces inventions précieuses. Ils vous prouveront qu'en 1446 la loterie existait à Bruges, et vous démontreront, pièces en mains, que dès le xv^e siècle, le cadastre fonctionnait dans ses rues. Je sais un érudit brugeois, qui espère en ce moment établir que l'imprimerie a pris naissance dans sa ville natale. Déjà, on a pu s'assurer que les courtiers de commerce existaient à Bruges dès l'année 1300. Il est également certain que les premiers contrats d'assurances remontent au même temps. Enfin Guicciardini attribue aux Brugelins l'invention de la fauconnerie, et si ces derniers n'osent pas déclarer qu'ils ont inventé la poudre, du moins ne sont-ils pas bien persuadés de ne pas l'avoir importée en Europe¹.

Pardon de ce dernier trait, mais en ces matières la pente est glissante, et nous ne devons pas perdre de vue ce flamand ingénieux, trop fier de son pays, qui n'a point hésité à prouver, en trois indigestes volumes, que les Champs-Élysées et l'Enfer des anciens n'étaient qu'une république d'hommes justes et sages, située à l'extrémité de la Gaule, et surtout dans les îles du Bas-Rhin².

Serait-il donc plus difficile de prouver que Bruges a non seulement tout inventé, mais encore qu'elle

1. Voir l'*Inventaire des archives de Bruges*.

2. Voir la *République des Champs-Élysées*, par Ch.-J. de Grave. Selon lui, le bras du Rhin, *Helium*, aurait enveloppé l'enfer (*hel*, en flamand); de là *Helische Campen*, les champs qui bordent l'*Helium*, transformés en Champs-Élysées, de même que Hollande dériverait de *Hel-land*. Cela continue sur ce ton. Saturne vient de *sact*, semence; Radamanthe, de *raadman*, conseiller, etc.

a conservé sa fortune et son importance premières?

Sa décadence cependant remonte bien loin. De l'aveu même d'un de ses enfants, les premiers symptômes s'en font sentir au ^{xiv}^e siècle. En 1375, à la suite d'une épouvantable famine, le paupérisme apparaît pour la première fois dans ses murs, et laisse dans les comptes de la ville sa lugubre empreinte. Le budget municipal qui, jusque-là, s'était soldé par des *boni*, commence à se solder par un déficit. Celui-ci fait comme la tache d'huile, chaque année il s'étend, il augmente. De 150 livres qu'il était d'abord, il arrive, en moins de douze ans, à plus de 46,000 livres. Laissez passer un siècle, et Bruges sera sur son déclin. En 1488, à la suite de sa sédition contre Maximilien, ses boutiques restaient fermées pendant trois mois, et toutes les affaires étaient suspendues. En 1495, quatre à cinq mille maisons ne trouvaient ni locataires, ni acheteurs, et demeuraient vides et abandonnées. Pour rappeler la population qui s'éclaircissait chaque jour, on eut recours à un moyen héroïque. On réduisit à cinq sols de gros l'acquisition des droits de bourgeoisie, mais sans que cette mesure fût suivie d'effet. Les habitations des anciens magistrats, les demeures principales des négociants étrangers, devenues trop vastes et trop coûteuses d'entretien, étaient divisées en deux ou trois maisons, et beaucoup, faute d'être habitées, commençaient à se dégrader et à menacer ruine. Enfin en 1516, la Hanse qui, quarante-cinq ans plus tôt, avait déclaré qu'elle voulait maintenir à Bruges son seul comptoir dans les Pays-Bas, transportait le siège de ses affaires à Anvers. Ce fut le coup de grâce. Peu

à peu les « Nations » désertèrent la vieille cité, et celle-ci commença à s'endormir de ce léthargique sommeil, qui ne devait guère plus être troublé que par les dissentiments religieux de la fin du xvi^e siècle.

Mais cette crise n'était point de celles qui pouvaient ranimer la pauvre somnolente. Elle devait au contraire achever de l'épuiser. Un grand nombre de ses habitants, gens instruits, tolérants, libéraux, se montrèrent affectionnés aux idées nouvelles, qui du reste ne revêtirent point, dans cette partie de la Flandre, le caractère âpre et violent qu'elles affectèrent dans le midi. Un moment, les deux cultes fonctionnèrent côte à côte, et l'on peut voir encore, sur les comptes de la ville, que la municipalité entretenait à ses frais un certain nombre de pasteurs. Néanmoins et malgré ce calme relatif, la répression fut impitoyable. « Il me semble, me disait l'archiviste de la ville, M. Gilliot, en me montrant les registres où sont consignés les arrêts judiciaires de ce temps, il me semble, quand je feuillette ces pages, que le sang coule à travers mes doigts. »

Sombre époque, jours douloureux, auxquels on songe malgré soi, quand, parcourant la vieille cité brugeline, on ne la retrouve plus bruyante, affairée, tapageuse comme jadis, mais silencieuse, recueillie, triste et désolée.

XIII

La porte d Damme. — La Bruges actuelle. — Silence et désolation. — L'école de Bruges. — Van Eyck et Memlinc.

C'est à la porte de Damme, qu'il y a quatre siècles, Charles le Téméraire vint attendre la nouvelle duchesse de Bourgogne, pour faire avec elle son entrée solennelle par la porte Sainte-Croix. C'est là qu'il la reçut, entouré de toute la noblesse de ses États, escorté par les « Nations » et toute la population de Bruges. Les quais environnants, la route et les remparts étaient couverts « des officiers, palfreniers, huissiers, valets de chambre, portiers, menestrels et fourriers » qui composaient la maison du prince. Les fenêtres, tendues d'étoffes précieuses « estoient garnies de gens qui se monstroient moult beaux ». Partout c'étaient des vivats, des cris de joie, des acclamations bruyantes. La route que le cortège allait suivre était jonchée de fleurs. Au loin on voyait briller les bannières des « Serments », étinceler les armures des

hommes d'armes. Les maisons disparaissaient sous les tapisseries et les tentures. Les feuillages et les guirlandes encadraient, dans leurs arabesques fleuries, les figures blanches et roses des femmes et des filles de Bruges, célèbres par leur beauté.

C'est par la porte de Damme que nous faisons notre entrée; la porte de Damme! nom prétentieux aujourd'hui, car, si le mot est resté, l'édifice a disparu. Plus de tours, plus de créneaux, plus de porte non plus, tout s'est éclipsé comme par enchantement et la foule s'est retirée si loin, qu'on ne peut plus la voir ni l'entendre. Le calme a succédé à l'animation, le silence a remplacé le bruit. Tout autour de nous la ville est solitaire. De grands quais bordés de maisons fendillées encadrent un grand canal, et ce canal jadis couvert d'embarcations, aujourd'hui vide et désert, ne porte plus que deux grands cygnes majestueux, qui, de leur poitrail immaculé, fendent ses eaux tranquilles, ou les piquent de leurs longs cous.

A droite, s'ouvrent quelques rues, dont l'œil scrute en vain les solitaires perspectives, à gauche se dressent un grand mur grisâtre, une église, un hospice et le séminaire épiscopal; mais d'un côté comme de l'autre, à droite comme à gauche, la solitude et le silence. Le silence rendu plus saisissant encore par quelque bruit lointain, ou par les accents éloignés du carillon communal égrenant dans les airs son refrain monotone, pendant que les clochers se renvoient l'un à l'autre les heures mélancoliques qu'ils comptent tristement. Puis tout se tait de nouveau, et pendant un quart d'heure, on peut se croire égaré

dans un monde enchanté, dans quelque domaine de la Belle au bois dormant, ou mieux encore dans un gigantesque béguinage.

Le ciel bleu est vide lui aussi; le soleil éclatant, brillant, avec ses reflets joyeux, rend cette solitude encore plus étrange. Les grandes ombres noires qu'il dessine sur le pavé brûlant sont si nettes qu'on les croirait immuables. Le temps paraît lui-même s'être arrêté.

C'est l'impression qui envahit ceux qui pénètrent dans Bruges par cette porte de Damme, et rien ne vient l'amoindrir. Les petites rues qui aboutissent en cet endroit ne sont guère plus animées. Les portes sont closes et les croisées sont fermées; on cherche en vain les habitants. Point de voisine babillarde contant, avec de grands éclats de voix, les secrets du quartier, pas d'enfant tapageur, jouant ou courant, chantant ou criant; de loin en loin un chat traversant la rue d'un pas tranquille, ou quelque dentellière installée sur son seuil. Jadis agitées et tumultueuses, demeures des foulons et des tisserands, ces rues suffisaient à peine à la circulation, et maintenant elles sont si peu passantes, que bien souvent les filles pauvres s'installent pour travailler au milieu du pavé. Là, silencieusement accroupies, sans craindre ni piétons, ni cavaliers, ni voitures, le corps ployé en deux sur leurs petits carreaux la tête et le buste immobiles, elles usent les heures pénibles de leur triste journée en agitant fébrilement, avec le bout des doigts, leurs fils enroulés sur des fuseaux et des bobines. Aucune ne bouge à notre approche, aucune ne lève la tête

ni les yeux. A dix pas on les prendrait pour des statues.

Les rues franchies, on arrive sur les canaux, petits canaux avec un seul quai, enjambés par des ponts en dos d'âne, frustes, écornés, entamés par les ans, grillés par le soleil et rongés par la pluie, mirant dans les eaux claires leurs tonalités vives. Et sur ces ponts, un ou deux mendiants impassibles, immobiles, dont les vêtements déteints ont pris les tons rouges de la brique, semblent dans leur austère impassibilité faire corps avec la borne sur laquelle ils sont assis. On se croirait à mille lieues de la Flandre, dans un pays d'immobilisme et de fatalité, dans certaines villes italiennes, plutôt en Sicile, ou bien encore en Orient. Il y a là des recoins, le quai espagnol par exemple, où l'on jurerait d'être à Venise. Certaines de ces ruelles que nous venons de traverser rappellent Syracuse. Et quand, longeant le quai, on passe devant Sainte-Anne; quand, de là, on aperçoit la masse rugueuse, rouge, chaudement colorée de l'église, dominée par son svelte clocher et par cette tour bizarre de *Jérusalem*, surmontée d'une boule et coiffée d'une *loggetta*, malgré soi, l'on se croit transporté dans quelque coin ignoré de Murano ou de Pise, et la petite place, qui entoure le vieux sanctuaire, prend l'aspect attristé d'un funèbre *campo santo*.

Peu à peu cependant l'esprit s'accommode à ce milieu bizarre. On éprouve un certain plaisir à errer dans cette solitude. On ressent, à parcourir ces ruines silencieuses, une certaine satisfaction âcre et poignante. Il semble qu'on vive davantage, que le

cœur batte plus vite, que le sang bouillonne plus fort, dans cette ville où la vie paraît s'être ralentie. On marche lentement, mais on sent qu'on pourrait hâter le pas et courir. On se laisse bercer par une mélancolie douce, mais on sait qu'on pourrait être gai, qu'on le sera, et par le contraste, la vitalité interne semble prendre en notre être une nouvelle intensité. Du reste, à chaque instant, les yeux sont arrêtés et l'esprit est ravi. Des points de vue charmants se succèdent, des édifices curieux, des inscriptions, des sculptures retiennent les regards et reportent l'esprit vers un autre âge. Ici, c'est une vieille muraille toute brodée de festons de pierre; là, c'est l'ancien hôtel d'un patricien de la grande époque, gracieuse et svelte façade malgré sa fière tournure et ses allures martiales; plus loin, c'est un petit bas-relief étonnant de finesse, dont la bordure trilobée est enchâssée dans un vieux mur de briques; ailleurs c'est un *steen* rugueux et sévère, aux grandes portes bardées de fer, aux ouvertures grillagées, demeure renfrognée d'un seigneur bourguignon, peu jaloux de voir se renouveler à ses dépens les sinistres égorgements des « vêpres brugelines ». Puis c'est une église austère, une tour élancée, un porche gothique. Ainsi de regards en regards, de souvenirs en souvenirs, on arrive à oublier le présent, à ne plus remarquer la solitude actuelle, et l'esprit, transporté dans un monde nouveau, vagabonde avec joie dans les champs indécis du passé.

Il y a ainsi dans Bruges vingt endroits adorables peu connus des touristes, où, le coude appuyé et l'œil

errant, on aimerait à passer de longues heures absorbé dans une contemplation méditative. Et, tenez, sans quitter ce canal que nous longions à l'instant, on arrive à une place irrégulière et vieillotte qui est un régal pour les yeux. Cette maison d'encoignure avec son porche qui trébuche; la sévère façade de ce grand hôtel avec son double perron, ces fenêtres à menaux, ces pignons historiés et brunis par les siècles, ces toits pointus, ces ogives, ces gothiques floraisons qui s'accrochent aux grands murs, tout cela se compose d'une façon admirable, et cependant ce tableau n'est rien; car ce grand bâtiment austère, qui se dresse sous nos yeux, porte le nom d'Académie, et, à ce seul nom, tout ce décor disparaît pour faire place à une fantasmagorie merveilleuse, à un défilé superbe de grandes œuvres signées par de grands noms.

L'École de Bruges! Telle est la pensée qui nous vient de suite à l'esprit. Cette école fameuse entre toutes, puissante, généreuse, qui a son incarnation la plus haute dans les Van Eyck et sa personification la plus parfaite et la plus charmante dans Memlinc. Quel plus beau fleuron une cité peut-elle ambitionner? Que peut-on demander de plus qu'une gloire pareille, qui traverse les âges sans rien perdre de sa grandeur, de sa force, ni de sa nouveauté?

C'est tout auprès d'ici que Memlinc a vécu, et c'est à cent pas de l'endroit où nous sommes que sa statue s'élève. C'est de lui seul que nous parlerons aujourd'hui. Bruges en effet est sa ville, sa ville par excellence, celle où il enfanta la plupart de ses ouvrages, celle où sont demeurés ses tableaux les plus

parfaits. Il lui appartient comme les Van Eyck appartiennent à Gand ; comme Rubens appartient à Anvers ; parce que son œuvre est l'expression sublime de la société qui l'entourait. Voyez en effet, entre Jan Van Eyck et lui, quels rapprochements intimes. Leurs talents sont pareils, leur éducation paraît identique, leur technique ne diffère en rien. Tous deux ont la même souplesse de pinceau et la même concision ; ils sont aussi fins, aussi soigneux, aussi précieux. L'un et l'autre ont, dans leur travail, les mêmes délicatesses de touche et la même puissance de rendu. Ils prétendent lutter de ressources avec les orfèvres et les émailleurs de leur temps ; et c'est par le luxe de l'exécution qu'ils expriment la beauté de la matière. Tous deux apportent, dans la conception de leur œuvre, une dose égale de naturalisme et de mysticité, d'observation, de sincérité et d'idéalisme. Ils emploient le même clair obscur. La mise en scène, le style, la forme, sans être identiques, ont si bien le même caractère archaïque qu'on les croirait contemporains, et malgré tout cela, un abîme sépare leurs génies.

Jan Van Eyck est plus grand, plus large et plus mûr, son œuvre a une physionomie plus magistrale et en même temps plus robuste. Ses personnages ont un aspect rude, austère, vaillant, qui exprime admirablement les traditions héroïques des vieilles communes flamandes. On sent en eux une solidité trapue, une indomptable énergie, qui personnifie, d'une façon inconsciente probablement mais cependant merveilleuse, cette vieille société gantoise impatiente

du moindre joug et toujours prête à la rébellion.

Memlinc est plus délicat, plus sensible, plus ému. Son œuvre a quelque chose de plus tendre et de plus humain. Interprète de la société brugeline de son temps, il en a les élégances et la grâce. Il possède au plus haut degré cette distinction, qui était l'apanage de la cour des ducs de Bourgogne. Toutes ses vierges, toutes ses saintes sont des princesses fines de race, délicates, élevées loin du grand air et du soleil. Leur peau est nacrée, leur épiderme satiné, leur teint blanc et rose. Quelque richesse de parure qu'il leur donne, elles n'ont rien d'emprunté, rien d'affecté. Sous leurs plus beaux atours elles conservent leurs poses naturelles, sous les orfèvreries massives et pesantes leurs corps restent souples et leurs gestes gracieux. Leurs mains longues et blanches, leurs doigts effilés et fuselés, n'ont jamais connu le travail; leurs fronts bombés, sans une ride et sans un pli, semblent ignorer les préoccupations et les craintes.

Ce n'est point à l'Académie qu'on doit étudier Memlinc, son *Saint-Christophe*, œuvre importante, mais froide et hiératique, ne nous apprendrait rien, c'est à l'hôpital Saint-Jean qu'il nous faut le chercher. Là, on le retrouve dans son milieu et sur son terrain. Il est chez lui. Il y est si bien que, de cette convenance parfaite entre l'œuvre et le cadre, entre l'hôpital et les tableaux qui l'illustrent, il est sorti une légende toute faite, qui a traversé les siècles, et à laquelle, si nous en croyons la critique moderne, il nous faut renoncer.

Cette légende nous raconte qu'après la bataille de

Nancy, un jeune soldat blessé vint, par une froide nuit d'hiver, heurter à la porte de cette sainte demeure, réclamant un gîte et des soins. Il avait été attaché à la personne de Charles le Téméraire en qualité de peintre. A la mort de son maître, il avait été rudoyé et chassé. Mourant d'épuisement et de faim, il était venu demander du pain et du repos. On lui donna ce qu'il souhaitait. On le soigna, il guérit, et c'est alors que, par reconnaissance, il commença ces ravissantes peintures qui, en payant l'hospitalité reçue, allaient rendre son nom immortel.

La légende est jolie; gardons-la et ne nous occupons point de trop approfondir les choses. Au fond, qu'importe que Memlinc ait été ce peintre malheureux ou, comme on le prétend, un bon bourgeois vivant doucement, grassement, et possédant pignon sur rue? C'est à l'hospice Saint-Jean que ses œuvres le montrent, laissons-l'y, — ne l'en chassons pas.

Pour arriver jusqu'à lui, il nous faut passer par l'ancien cimetière Notre-Dame, heurter à une vieille porte rugueuse et sombre, traverser toute une série de cours humides, gardées par des murs de forteresse, et séparées de la rue par une suite de guichets. Tout cela vieux, lépreux, effrité, triste et mélancolique, comme si les douleurs qui ont passé par là avaient déteint sur ces murailles massives. Après avoir franchi toutes ces cours, nous arrivons à une ancienne chapelle isolée, et transformée, au siècle dernier, en un musée admirable. C'est là qu'est le sanctuaire que nous cherchons.

Memlinc est représenté, dans ce pieux asile, par

cinq tableaux; c'est plus qu'il ne s'en trouve en aucun autre lieu, et parmi ces tableaux, on compte la plus belle et la plus fameuse de ses œuvres : la plus fameuse, la *Chasse de Sainte-Ursule*, la plus belle, à mon sens, le tryptique de la *Nativité*.

Les trois autres tableaux consistent en deux portraits merveilleux de facture, mais que nous laisserons à d'autres le soin de décrire, et dans le *Mariage de Sainte-Catherine*, œuvre magistrale, sereine, superbe, bien ordonnée, hiératiquement équilibrée, mais qui, justement à cause de ces qualités fortes, me semble caractériser moins exactement le génie de l'artiste.

La *Nativité*, au contraire, est, dans une de ses parties au moins, ce qu'on a fait de plus tendre, de plus touchant et de plus ravissant dans ce genre. Le peintre s'y est enfermé avec toutes ses esquisses délicatesses. Le panneau central représente l'*Adoration des Mages*, celui de gauche *Jésus adoré par sa mère et par les anges*, celui de droite, la *Présentation de l'Enfant au temple*, et dans cette petite trilogie, l'art moderne est contenu tout entier.

A toutes les qualités, en effet, que nous retrouvons dans ses autres œuvres, à son coloris à la fois vigoureux, frais et juste, à son modelé délicat, exact, étonnant de force et de simplicité, Memlinc ajoute ici une conception nouvelle de l'ordonnance. Il demeure encore un peu hiératique, mais il est déjà tout à fait pittoresque. Chaque pose, chaque regard, chaque expression, chaque accent cesse d'être individuel, il est subordonné à l'idée que doit exprimer le tableau. Toutes les figures posées, disposées, drapées, dans la

sens qu'il convient, dans la mesure qu'il faut, sont reliées par une dépendance absolue au reste de la scène. Et cette dépendance, cette subordination des personnages, de leurs attitudes, de leurs gestes, de leurs vêtements, des ornements qu'ils portent, de la lumière qui les baigne, à l'expression de la pensée maîtresse de l'œuvre, est comme l'aurore d'un art nouveau, inconnu jusque-là, mais qui va conquérir le monde.

Et notez que tout cela est si naturel, si simple, si franc, que nul ne songe à s'en étonner. Dans cet enfantement d'une conception nouvelle de l'art, on ne sent pas le moindre effort. Cette évolution si considérable s'opère sans qu'on ait conscience du chemin parcouru. Tout cela est si parfait, qu'il ne vient point à l'esprit que cela eût pu être autrement. Le petit Jésus surtout est admirable, étonnant de finesse, charmant de grâce malicieuse et enfantine. Ses petits yeux sourient, sa petite bouche est entr'ouverte, sans rien de divin, ni qui le distingue d'un adorable enfant de son âge. Son petit geste est gracieux, bienveillant et malin. La vierge, elle, est admirable de recueillement et de placidité. Sa joie contenue fait battre son cœur plus vite, mais elle la renferme tout entière en soi. Cet événement surprenant la touche, l'émeut, mais ne l'étonne point. Quelle mère trouve étrange qu'on adore son fils ! Et celle-là sait quel est ce petit être qu'elle tient sur ses genoux ; aussi sa beauté naïve et simple respire-t-elle un calme divin. Je ne dirai rien des autres figures, elles sont parfaites. Celle du roi nègre surtout est admirable de dessin,

campée avec une *maëstria* savante, digne, majestueuse, superbe.

Le panneau de gauche est celui que j'aime le moins. L'idéalisme et le réalisme s'y heurtent trop vivement pour qu'il n'y ait pas discordance. Ce hangar mal abrité est analysé avec une minutie naïve. Ces accessoires prodigués, ce vieillard avec sa chandelle, tout cela jure avec ces petits anges accroupis, et qui semblent enlevés à quelque missel ou dérobés à un livre d'heures; mais là encore le geste de la Vierge est rempli d'une noblesse tendre et affectueuse, et le petit enfant est délicieux.

Dans le panneau de droite, au contraire, tout se réunit pour composer une des pages les plus admirables que l'art moderne ait produites. Ces trois personnages enfermés dans cette grande nef, tenant le divin enfant et le regardant avec une tendresse pieuse, mêlée de fierté chez les deux femmes, sont exquis de tout point, et c'est à se demander si, au lendemain de sa renaissance dans les Flandres, la peinture n'a point dit son dernier mot.

La *Châsse de Sainte-Ursule*, je l'ai dit, est le plus célèbre des ouvrages de Memlinc; pour moi cependant, ce n'est pas le plus parfait. Ici, en effet, nous n'avons plus cette force, cette ampleur, cette juste distribution d'ombres et de lumière, qui font du merveilleux triptyque, dont nous venons de parler, une réunion de tableaux complets.

Les peintures de la châsse sont de véritables miniatures à l'huile, ingénieuses, charmantes, mais ce ne sont que des miniatures. Ne nous hâtons point, toute-

fois, de condamner le peintre. Ce que nous sommes tentés de lui reprocher comme une faute n'est peut-être au contraire qu'une qualité de plus. Décorer un édifice ou peindre un tableau n'est point une même chose. Dans le premier cas, l'œuvre doit conserver son caractère décoratif. Elle ne doit pas faire illusion au point que les parties portantes de la construction disparaissent et semblent ne pas exister. Et peut-être en laissant à ses compositions cette lumière intense et uniforme, cette netteté de contours, cette raideur et cette froideur d'exécution, Memlinc a-t-il voulu bien déterminer le caractère de son œuvre, et insister sur ce fait qu'elle n'est qu'un décor.

Du reste, cette série de compositions est délicieuse. Chacune d'elles est intéressante en soi et toutes se relient entre elles de façon à former un ensemble harmonieux. Les figures sont élégantes et gracieuses, les paysages, les architectures, et ces mille accessoires que nous avons appelés depuis la « nature morte », sont copiés avec une vérité surprenante. Les petits personnages sont bien dans leurs rôles et dans leur esprit. Tous ces petits visages, et Dieu sait s'ils sont nombreux, nous intéressent par leur expression naïve et par leur sympathique simplicité. Tous participent à l'événement qui se déroule sous leurs yeux. On sent qu'ils prennent part à l'action ; et chaque scène fourmille en détails heureux, pris sur le vif, délicatement observés et délicieusement reproduits. Ainsi, quand sainte Ursule débarque à Cologne, une de ses femmes lui prend la main de peur qu'elle ne glisse, et une autre, par un geste d'une vérité

inouïe, relève le manteau de la sainte, de peur qu'il ne s'accroche au rebord du bateau. Rien ne peut rendre l'accent de béate affection, qu'ont les figures des prélats recevant la sainte à Rome. On sent qu'aux yeux de chacun d'eux c'est là un fait d'importance. Plus loin, quand la catastrophe arrive, les sentiments de foi, de joie, d'espérance font place à une terreur poignante exprimée avec une force incroyable, et rendue vraie par mille petits accidents saisis sur le fait. Cet archer qui ferme un œil pour mieux viser, et qui de l'autre cherche, dans le saint troupeau, une victime digne de sa sagette; cette fille épeurée, qui couvre son visage de ses mains, et, par un instinct de curiosité, pour ainsi dire invincible, jette un regard de côté sur la sanglante scène; cette autre qui, au premier plan, cherche à s'abriter derrière une compagne, tous ces traits, qu'on dirait copiés sur le vif, sont saisissants de vérité et d'observation. Ajoutez à cela quelques personnages admirablement campés, construits avec une aisance, une souplesse, une vigueur telles, qu'on peut affirmer que jamais on n'a rien dessiné de plus élégant ni de meilleur; et vous comprendrez comment ce magnifique ouvrage a pu passer et passe encore, auprès de beaucoup de personnes, pour le chef-d'œuvre de l'art flamand à son aurore. Avais-je tort de dire qu'il est de certains endroits à Bruges où l'on oublie facilement l'heure présente?

XIV

La procession du Saint-Sang. — Le tombeau de Charles le Téméraire. — La Toison d'or. — Clochers et beffroi. — Bruges la nuit.

Nous étions tout à l'heure en face de l'Académie, remontons maintenant le canal qui aboutit à cette place; faisons un long détour; atteignons le quai des marbriers. Là encore, nous allons rencontrer quelques points de vue singulièrement pittoresques. Remarquez ces pignons, ces ogives, et ces tourelles qui dressent gaillardement leurs girouettes en l'air. Regardez ces vieux murs et ces vieux ponts, mirant dans l'eau placide leurs lignes égratignées par l'âge et leur maçonnerie brunie par le temps. C'est l'arrière du *Burg*, l'ancienne demeure des comtes, le siège de leur justice, le logis de leur cour, encore plein aujourd'hui de monuments admirables. N'attendez point que je les décrive; je laisse à d'autres ce soin¹. Bruges est une

1. Voir notamment *Bruges et ses environs* (monographie très détaillée), de M. W.-H.-James Weale.

ville qu'il faut voir ; et toutes les belles phrases qu'on peut imaginer ne valent point un coup d'œil donné à ses curieux édifices. Comment représenter ce superbe assemblage de lignes et de couleurs, ce majestueux ensemble de façades anciennes, ces niches et ces pinacles, ces balustrades et ces statues, ces ogives fleuries et ces grandes verrières ? A d'autres donc le soin de vous montrer le palais de justice et la cheminée du Franc, l'hôtel de ville et ses archives, l'ancien greffe et sa garniture de *Schadebeletters*¹, la chapelle du Saint-Sang et sa chasse fameuse. Avec des lettres et des mots je me sens incapable de vous faire voir ces merveilles d'un autre âge. Bruges, je ne crains pas de le répéter, est une ville qu'il faut voir ; on ne saurait la décrire, et plutôt que de le tenter, mieux vaut accrocher au passage le souvenir de quelque vieux événement, que nous ne verrons plus.

Ce souvenir, c'est la procession du Saint-Sang, la grande solennité religieuse de Bruges, sa fête patronale et nationale tout à la fois. C'est d'ici qu'elle partait tous les ans, au mois de mai, pour s'en aller parcourir la ville ; et, grâce aux comptes de la municipalité, grâce surtout à l'inventaire de ses chartes, nous pouvons reconstituer aujourd'hui ces éblouissants cortèges, ces pompeuses cavalcades, cérémonie grandiose et dévote à la manière du temps.

Dès la veille au soir, les corps de métiers se réunissaient sur la place, et leurs musiques disposées sur

1. On donne ce nom aux agents de police de Bruges. Le mot signifie, « qui prévient les troubles ».

une estrade commençaient la fête par un concert. Le lendemain, à quatre heures du matin, la sainte relique, rapportée de la croisade par Thierry d'Alsace, honorée par une bulle de Clément V, et enfermée depuis 1307 dans une châsse merveilleuse, sortait de cette délicieuse chapelle Saint-Basile, qui lui sert encore aujourd'hui d'abri. Elle était exposée à la vénération des fidèles. Pendant quatre heures la foule pieuse défilait devant elle, et durant tout ce temps, les cloches de la ville étaient en branle, et le carillon du beffroi égrenait dans les airs un chapelet de cantiques joyeux.

A huit heures, la procession sortait de la chapelle et le cortège se formait. Un groupe de cavaliers armés de toutes pièces ouvrait la marche, suivis par les trompettes de la ville, sonnant dans leurs clairons d'argent. Ensuite venaient les corporations des « Métiers » avec leurs bannières et leurs insignes, les « Serments » en armes avec leurs capitaines à cheval; la confrérie du Saint-Sang appartenant aux plus riches familles de Bruges, puis les magistrats, le bailli, l'écoutète et leurs valets portant la grande bannière de la commune, au lion noir de Flandre sur champ d'or. Derrière ces dignitaires en grand costume, s'avancait le clergé régulier et séculier de la ville, auquel étaient venus se joindre les prélats des environs. Puis, au milieu d'un nuage d'encens, entourée de chapelains psalmodiant ces beaux chants grégoriens, si majestueux et si amples, apparaissait la sainte relique enchâssée dans l'or et dans les pierreries, portée par des clercs en chape blanche, sous un dais de soie cramoisie.

Imaginez ces chants graves, ces papillotements de soie, d'or et de broderies en relief, les reflets du velours, l'éclat des pierres précieuses, ce défilé de chapes, de crosses, de mitres éblouissantes, cette sainte fumée s'élevant en spirales parfumées, cette foule dans ses plus beaux atours à la fois heureuse et tremblante, frémissante et troublée, cette musique lointaine, ce bruit de cloches et de voix, les chevaux qui piaffent, le carillon qui sonne; imaginez ce superbe cortège s'avancant à travers les rues étroites, tapissées d'étoffes de prix et jonchées de fleurs, avec des alternatives de soleil et d'ombre faisant jaillir, des chapes, des armures, des surcots et des bannières, des clartés soudaines et des éclats éblouissants.

Est-ce tout? non point, — quittons la procession du Saint-Sang, — suivons ce quai de *Rosenhoed* dont le nom évoque des idées si riantes¹. Traversons le *Dwer*, prenons à gauche par la *Groeninghestraat*, enfonçons-nous dans cette ruelle sans issue, qui s'ouvre sur notre droite. Bien. Penchons-nous maintenant sur cette balustrade de fer qui domine la Reye. Peut-on imaginer un tableau plus charmant? Quelle page délicieuse, toute faite de grandes lignes et de tons chauds! L'abside de Notre-Dame et le Palais des sires de la Gruuthuse lançant, dans le ciel argenté, leurs profils audacieux entrecoupés de verdure, pendant qu'à leurs pieds, une frêle rivière reflétant leurs lignes superbes, va s'engouffrer dans l'ombre mystérieuse et discrète d'un vieux pont.

1. *Rosenhoed* signifie « chapeau orné de roses ».

Est-il possible de combiner plus heureusement les lignes et les couleurs, d'associer de plus grands noms, plus féconds en souvenirs vivaces. Les sires de la Gruthuse! rappelez-vous leur devise: « Plus est en vous ». Ce palais, l'un des plus élégants châteaux de briques qui existent en Flandre, nous dit assez quelle était leur fortune et leur goût; pendant que ces merveilleux manuscrits qui sont maintenant notre gloire¹ nous racontent quelles furent leur érudition et l'élévation de leur esprit. Gruthuse! Il semble que ce nom est en quelque sorte la personnification de la cour de Bourgogne, son incarnation dans ce qu'elle a de plus distingué et de meilleur.

Quant à Notre-Dame, c'est encore bien autre chose. Quelle forêt de souvenirs nous enveloppe à ce nom! La vieille basilique fondée par saint Boniface, toute peuplée de chefs-d'œuvre par les princes bourguignons, et affichant, à deux pas de la tombe du Téméraire, les écussons orgueilleux des chevaliers de la Toison d'Or. Quel instructif rapprochement! L'apogée de la gloire à côté de l'écroulement d'un royaume! La puissance irrésistible à deux pas du néant!

C'est en effet au milieu du faste le plus surprenant que la Toison d'Or fut instituée et il ne fallut rien moins que l'incroyable audace d'un prince qui se savait tout permis, pour oser, d'un gage d'amour de provenance suspecte, faire l'insigne d'un ordre de

1. Ces admirables manuscrits, acquis sans doute par le roi Louis XII, figurent, depuis les premières années du xvr^e siècle, dans le trésor qui est devenu la Bibliothèque nationale, de Paris.

chevalerie. Tout le monde connaît l'origine de cette distinction célèbre. Philippe le Bon avait eu vingt-quatre maîtresses et (comment dire cela?) d'une mèche de cheveux empruntée de chacune d'elles, il s'était fait tresser « un lac d'amour » qu'il portait sans cesse à son cou. Au milieu de ce lac se prélassait une mèche dorée, dépouille opime enlevée à une admirable flamande, Marie van Crombrugge, que le prince avait tendrement aimée. Cette mèche tranchait par ses vifs reflets sur les mèches ses voisines. Elle tirait l'œil des courtisans, et ceux-ci ne se faisaient guère faute d'en plaisanter entre eux. Le bruit de ces malins propos parvint jusqu'aux oreilles du duc. Le prince, comme tous ses pareils, goûtait peu les railleurs. Un soir donc, mettant le propos sur ce délicat chapitre, il promit à son entourage que ceux-là même qui se moquaient de cette « toison » la tiendraient bientôt en grand honneur¹.

Dès ce jour, l'institution de l'ordre était résolue en son esprit. Mais il se plut à méditer dans le silence ce beau projet « auquel, nous dit Chastellain dans son naïf langage, par longtemps devant, avoit esté pourpensé en la secrète ymagination de ce duc; mais non jamais découvert encore jusques à cette heure² ». Ces longues réflexions n'ont point lieu du reste de nous surprendre. Pour être fort galante, l'idée de la Toison d'or n'en était pas moins fort risquée, très scabreuse,

1. Voir Favin, *Théâtre d'honneur et de chevalerie*.

2. *Chroniques*. Pontus Heuterus s'exprime là-dessus dans les mêmes termes que Chastellain : « *Cum diu super ea re multum cogitasset Philippus.* »

nullement morale, et à tous ces titres, elle pouvait ne point obtenir de prime-saut tout le succès qu'il en attendait. Mais ce qui paraît le plus extraordinaire, c'est moins encore l'invention étrange de cet ordre et le prétexte saugrenu de cette toison, que l'époque choisie pour la réalisation de cette belle entreprise. C'est en effet, à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal; c'est le lendemain de ses noces, au milieu de ces fêtes « si magnifiques que nulles de mémoire d'homme ne furent telles », que l'ordre fut institué.

Le vieux chroniqueur Saint-Remy nous a transmis le récit détaillé de ces réjouissances merveilleuses. Il nous a pieusement conservé le nom de tous ces grands seigneurs, comtes, barons et chevaliers bannerets, qui assistèrent à ces fêtes si brillantes. Pendant six jours, il y eut prise d'armes, et l'on jouta « moult rudement » sur le marché de Bruges. Aux quatre coins de la place, des fontaines jetaient, par la gueule d'animaux artistement travaillés, lions, licornes, dauphins et sirènes, de la cervoise, du vin sucré et de l'hyppocras à profusion. Partout les murs étaient tendus de tapisseries précieuses, dans les airs flottaient les oriflammes des chevaliers, les bannières des « Serments ». Partout les couleurs brillantes, les étoffes chatoyantes, les éclats de l'or et de l'argent. On distribua aux vainqueurs de ces tournois des diamants, des rubis, des chaînes et des fermails d'or. « Jamais, dit un historien¹, on n'avait fait preuve de plus d'adresse, de

1. Lefèvre de Saint-Remy, *Mémoires*. Les sommes dépensées par le duc s'élèvent, selon son compte, à plus de 600,000 livres.

2. Le baron de Reiffenberg, *Histoire de l'ordre de la Toison d'or*.

grâce, de vigueur, ni étalé un plus grand luxe de parure. » Enfin, comme couronnement à toutes ces réjouissances, le roi d'armes de Flandre, accompagné d'un grand nombre d'officiers, s'en fut publier à travers la ville la « prise du noble ordre de la Toison d'Or ».

La devise de l'ordre, on le sait, consistait dans cette phrase latine : *Ante ferit quam flamma micet* (il frappe avant que la flamme ne brille) entourant un briquet, « mots très beaux et de bon enseignement, dit Brantôme, pour nos braves princes, seigneurs, gentils-hommes et aultres, qui bravent, menassent, se vantent et puis rien après ». C'était l'ancienne devise de Jean sans Peur rééditée pour la circonstance. Toutefois, pour la rajeunir et peut-être aussi pour corriger ce que le nouvel ordre avait de trop galant, Philippe lui adjoignit cet autre dicton : « Aultre n'aray, » l'appliquant sans doute au mariage seulement, observe M. de Barante¹, » car pour les amours il ne s'en fit faute, pas plus après qu'auparavant ». N'est-il point curieux toutefois que cet ordre de la Toison d'Or, le seul avec celui de la jarretière qui ait pris naissance dans un trop galant à-propos, soit encore de nos jours l'un des deux ordres les plus rares et les plus recherchés, et que sa devise fasse le pendant du fameux « honni soit qui mal y pense ».

Charles le Téméraire, « roide justicier et prince crému » comme l'appelle Chastellain, essaya d'effacer les souvenirs un peu lestes se rattachant aux origines de la « Toison ». Il y parvint et c'est dans cette église Notre-Dame, à deux pas de la chapelle renfermant

1. *Histoire des ducs de Bourgogne.*

aujourd'hui son tombeau, qu'en 1468 il tint le onzième chapitre de l'Ordre. Huit ans seulement séparent ces deux dates, celle de sa plus haute puissance et cette nuit fatale, où le prince trouva sur un champ de défaite une mort ignorée. « Grandement doué de force, constance et magnanimité, nous dit son épitaphe, il prospéra longtemps en haultes entreprises, batailles et victoires, jusques à ce que fortune lui tournant le doz, l'oppressa la nuict des roys 1476 devant Nancy. » Quelle terrible paraphrase pour ces brillants écussons, étalant orgueilleusement dans le chœur leurs émaux héraldiques et leurs devises hautaines !

Commines, qui le connaissait mieux que personne, nous a laissé de ce prince aventureux un portrait qu'il est bon de relire : « Il était pompeux en ses habillements, nous dit-il, et en toutes choses, et un peu trop il désirait grande gloire, qui estoit ce qui plus le mettoit en ses guerres, que nulle autre chose, et eut bien voulu ressembler à ces anciens princes dont il a esté tant parlé après leur mort. — Or sont finies toutes ces pensées, et le tout a tourné à son préjudice et à sa honte, car ceulx qui gaignent ont toujours l'honneur. » Quelle leçon pour les princes ambitieux ! Et plus loin le sévère historien ajoute : « ...De tous costéz ay vu cette maison honorée, et puis tout en un coup cheoir sens dessus dessous, et la plus désolée et deffaite maison tant en prince qu'en subjects que nuls voisins qu'ils eussent. »

« Deffaite maison » est bien dit, car, à cinq ans de là, dans la forêt de Thourout, cette illustre famille de Bourgogne allait s'éteindre en la personne de cette

douce Marie dont nous avons retracé les derniers instants, et la « très illustre princesse » devait précéder, dans cette église Notre-Dame, le puissant duc son père qui l'avait précédée dans la mort. Elle est là qui repose maintenant près de lui, doucement étendue sur sa riche sépulture. La tête appuyée sur un coussin, les yeux ouverts, les mains jointes sur la poitrine. Elle est richement vêtue d'une robe de brocard avec un manteau tout garni de broderies en relief. Un diadème est posé sur sa tête, et ses cheveux sont retenus par un béguin resillé couvert de pierreries. Sa figure est simple et modeste. L'expression en est douce, calme et reposée. Son front est bombé, son nez légèrement retroussé, son menton se double par un commencement d'embonpoint. N'étaient ses ornements magnifiques, son épitaphe retentissante et le déploiement d'armoiries qui couvrent son tombeau, on la prendrait pour quelque riche bourgeoise. Jamais physionomie plus douce et sans éclat ne cacha une âme plus généreuse ni mieux trempée.

J'ai dit que Notre-Dame était peuplée d'œuvres d'art. Rien de plus vrai, mais dans le nombre il en est une si belle et si pure que je demande la permission de ne parler que de celle-là. C'est la statue de la vierge, cette statue magistrale qu'enfanta le ciseau de Michel-Ange Buonarrotti. Elle est placée dans la chapelle du saint sacrement, au-dessus de l'autel, simplement entourée comme il convient à un chef-d'œuvre. La pose de Marie, modeste mais empreinte d'une élévation rare, est admirable de sérénité. Son œil sans regard semble s'absorber dans une con-

templation à la fois sainte et douloureuse, comme si l'avenir, entr'ouvrant ses mystérieuses profondeurs, lui laissait pénétrer ses terribles secrets. Et de sa main gauche, par un mouvement adorable, elle essaye de retenir près d'elle l'enfant divin, qui veut s'éloigner pour révolutionner le monde. Rien de moins compliqué, et cependant rien de plus impressionnant et de plus beau. Une femme et un enfant, et au-dessus de cela, ou plutôt en ces deux êtres, une idée grandiose exprimée d'une façon sublime.

C'est, les yeux encore éblouis par cette œuvre merveilleuse, qu'on abandonne cette superbe nef, témoin de tant d'événements divers. A l'extérieur tout semble triste et morose. L'aspect de l'église est sombre, austère, presque farouche. Notre-Dame a l'air hautain et dur d'une vieille citadelle de la foi. Ses murailles brunes, presque noires, ses ouvertures étroites, sa tour vaillante et robuste, cette petite place froide, obscure, cet entourage de maisons basses, à pignons dentelés, avec un arc trilobé ou une sainte image nichée dans la muraille, modeste trait d'union entre le cadre et l'édifice principal, tout cela revêt une apparence de défiance et de luttes.

C'est là du reste l'aspect de tous ces vieux sanctuaires flamands remontant à la grande époque communiaire. Saint-Sauveur, devenu cathédrale depuis la démolition de Saint-Donat, a encore un aspect plus rébarbatif, s'il est possible, que Notre-Dame. Assise au milieu d'une petite place en pente, ancien cimetière de forme bizarre, presque triangulaire, triste, silencieux, planté d'arbres souffreteux au maigre

feuillage, sa grande masse sombre ne dépare pas cet entourage mélancolique. A sa base, une haute tour, plus semblable à un donjon qu'à un clocher, se dresse dans les airs, droite, fière, menaçante, comme si elle voulait tenir en respect cette ville si souvent rebelle aux volontés papales, et trois fois mise en interdit. Ce ne sont point, en effet, des idées de paix et de sacrifice qu'expriment ces hautes lignes, rigides, inflexibles; ce sont bien plutôt des idées de lutte, de résistance, de menace. Avec ses grands murs aveugles, ses machicoulis et ses tourelles, cette tour altière a plus l'air d'un chevalier surveillant l'ennemi, que d'un prélat voulant bénir ses ouailles; et dans sa robuste fierté, elle affecte des allures de bravade vis-à-vis du beffroi, qu'elle aperçoit planant comme elle à vingt mètres au-dessus des toits rouges qui l'entourent.

Toujours ces deux principes en présence et en lutte, et cela depuis le moyen âge : le pouvoir religieux et le pouvoir civil, l'obéissance sans contrôle et le libre examen, tous deux se personnifiant dans des géants de pierre, le clocher appelant les fidèles à des instants immuables et pour des devoirs précis, le beffroi se bornant à sonner les heures, et laissant à la conscience le soin de dicter les devoirs. Partout nous les rencontrons sur cette « Terre des gueux », ces deux symboles d'antagonisme et de lutte se perpétuant à travers les âges. Mais nulle part leur éternelle hostilité n'est plus frappante qu'en ce lieu où tout semble réuni pour la rendre plus saisissante encore. Aux pieds même de cette église, il n'est pas jusqu'à ce grand christ plaqué contre la muraille sombre, jetant sur la place

son regard vague et morne, qui ne paraisse vouloir apprendre aux fidèles que le pouvoir de Dieu n'expire point au seuil de sa maison. Il n'est pas jusqu'à ces affiches mortuaires, avec leurs bordures noires et leurs funèbres ornements, tirant l'œil par leurs taches criardes, qui n'apparaissent sur ces vieux murs comme un terrible avertissement.

A l'intérieur, il s'en faut de beaucoup que l'aspect soit aussi sévère. On sent que la divinité, redoutable pour qui la brave, se montre hospitalière pour qui vient la prier. Le vieux sanctuaire du reste a fait peau neuve. Une fraîche toilette de couleurs joyeuses, de teintes vives, de tons éclatants couvre ses murailles; bariolage polychrome, très savant sans doute, peut-être d'un goût archaïque, mais qui détonne assurément avec nos idées courantes et qui blesse nos yeux. Combien le chœur, qui a conservé ses grandes lignes monochromes, est plus noble d'aspect et plus grandiose! Comme cette simplicité s'accommode mieux avec ces œuvres d'art d'époques différentes, que la piété des fidèles a entassées là depuis quatre ou cinq siècles. Cette chaire, ces stalles, ces grilles, ces marbres nous révèlent les pieuses étapes par lesquelles le culte a passé, et les traditions par lesquelles la croyance s'est transmise! Combien cette succession de dévots témoignages d'une foi constante est plus éloquente que ces ambitieuses restitutions, qui voudraient nous rejeter tout d'un coup en plein moyen âge! Ne chassons pas le souvenir des générations qui se sont succédé sur ces dalles. Soyons de notre temps! dit l'homme de goût; mais le clergé tient un autre langage. C'est le

regard tourné vers le passé qu'il marche vers l'avenir. Et sans doute il pense, par ce retour à des décorations archaïques, rendre aux âmes la ferveur qu'elles avaient au temps où l'on bariolait les églises.

Ne nous hâtons pas toutefois de le blâmer. Trop souvent on s'empresse de lui jeter la pierre, alors que sa conduite est presque toujours dictée par des principes définis, par la logique et surtout par l'expérience. Recruté dans les couches de la population où la ferveur domine, mieux que nous, il sait ce qu'il faut pour émouvoir ces classes ferventes. Jadis interprète d'une société élevée, riche, instruite, distinguée, raffinée même, il a su faire grand et beau. Aujourd'hui son public est différent. Il lui faut se mettre à l'unisson de cerveaux plus vulgaires. De là ces défaillances qui nous choquent, ces tendances que nous qualifions de fâcheuses, et qui prouvent simplement son tact, sa souplesse et son habileté.

Un autre reproche qu'on ne lui ménage guère, c'est de cacher, en vandale, les chefs-d'œuvre qu'il possède, de trafiquer de ses tableaux, de ses tombeaux, de ses statues. On mène en ce moment une grosse campagne contre lui dans toute la Belgique. Certes on aurait raison de crier fort et longtemps si les églises étaient faites pour les touristes; mais elles sont faites pour les dévots; or, quel intérêt, je vous prie les paysans et les vieilles dames, les vieilles filles et les petites gens, clientèle assidue des offices, prendraient-ils à ces chefs-d'œuvre si la vue leur en était laissée? — Aucun assurément. Alors que ce grand rideau vert, qu'on traite si sévèrement, devient pour

ces intelligences primitives une sorte de révélation. Il leur apprend, en effet, qu'il y a là un trésor, et l'imagination populaire façonne ce trésor à sa guise. Elle lui donne des proportions, une importance que la réalité n'aurait point sans doute à ses yeux. Ajoutez à cela que ce rideau sombre, chacun le sait, s'écarte moyennant rétribution. Chaque cadre, chaque statue est donc une source bien authentique de revenus. De là cette vénération d'un genre spécial, ce respect particulier que le vulgaire éprouve pour les gens riches, et qui rejaillit sur le propriétaire du sanctuaire, c'est-à-dire directement sur Dieu.

Vous voyez que tout cela est fort sagement raisonné, fort prudemment combiné, que rien n'est abandonné au hasard. Au lieu de se moquer, de dénigrer, de critiquer avec un certain dédain ces pratiques dont on n'étudie ni le sens, ni la portée, ne ferait-on pas mieux d'imiter cette conduite à la fois si pratique et si sage? Nous disions à l'instant que le beffroi de Bruges semblait lutter de force, d'audace et de bravoure avec le clocher de Saint-Sauveur. Et nous venons de voir de quel faisceau de précautions le clergé fait usage, comment il entoure son champion, le soigne et le pare pour lui conserver son prestige, pour maintenir son influence intacte sur les imaginations; car c'est par l'imagination qu'il règne sur ses ouailles. Voyons un peu ce qu'ont fait les maîtres du beffroi pour maintenir, eux aussi, le prestige de leur héraut de pierres.

L'inspection, croyez-moi, ne sera certes pas longue. Le résultat de l'examen peut se résumer en un mot :

Ils n'ont rien fait. Jadis leurs ancêtres, les vieux communiers, ont créé un véritable chef-d'œuvre, car jamais édifice n'exprima, avec une intensité pareille, l'orgueil méfiant et la vaillance soupçonneuse des anciennes communes flamandes. J'ajouterai que jamais monument ne personnifia à un pareil degré la puissance municipale. La Signoria de Florence, qui a plus d'un trait commun avec la Halle de Bruges, n'a pas cependant, à beaucoup près, son aspect formidable. A l'extérieur elle est si admirablement entourée, que les chefs-d'œuvre qui l'environnent, reflétant leur artistique éclat sur sa sombre façade, en diminuent l'austère grandeur. A l'intérieur elle a ses colonnes, ses sculptures et ses fresques. La Halle n'a rien de tout cela. Terrible au dehors, elle est également terrible au dedans; mais terrible comme un cimetière, c'est-à-dire vide, sombre, triste, sans qu'on sente une puissance supérieure qui règne, qui plane, sur ce sanctuaire communier, prête à protéger ses amis et à frapper ceux qui conspirent contre elle.

On passe sous la porte trapue, sous ces voûtes de forteresse, comme on entre dans un moulin; on gravit l'escalier qui mène à la galerie du premier étage sans rencontrer âme qui vive. Là, pour évoquer une apparition, il faut agiter une cloche; alors, après s'être longtemps fait attendre, arrive à pas lents, distraite, indifférente et sans empressement, une femme ou une enfant avec de grosses clefs. Sans dire un mot et comme à regret, cette sommeillante personne vous mène en un réduit obscur, où sont entassés sans ordre des souvenirs archéologiques arrachés aux antiques mai-

sons des Brugeois; tout cela fort curieux, mais nullement éblouissant. On vous montre une ouverture béante, avec des grilles multiples et des cadenas nombreux. C'est là que jadis on enfermait les privilèges de la ville, et l'on pense : « Ses gardiens étaient donc bien faibles pour avoir si peur qu'on s'emparât de leur trésor ». On franchit ensuite des centaines de marches, on arrive au sommet de la tour. « Jadis, vous dit le veilleur dans son pittoresque langage, jadis il y avait à cette place une flèche magnifique; en 1741, le tonnerre l'a prise », et l'on ajoute à part soi : « Ils sont donc bien pauvres pour ne l'avoir pas fait rebâtir. »

On jette un regard circulaire, la vue est magnifique. C'est peut-être l'endroit du monde d'où l'on découvre le plus de pignons gothiques. On les voit dans un ordre gracieux s'aligner, former des rues, border des canaux, se pencher sur les jardins ou se cacher dans le feuillage. Mais à tout instant une grosse masse sombre, robuste, puissante, avec ses maçonneries épaisses et ses solides contreforts, vient rompre ces lignes harmonieuses, et se détache sur ce fond avec des airs de chien de berger surveillant un troupeau. C'est une église! et votre cicérone vous la nomme; et tout autour, droits, sévères, jaillissant des toits rouges, de grands beffrois se dressent surveillant d'un œil jaloux le belvédère qui vous porte et piquant dans le ciel leur croix brillante et dorée. On se sent mal à l'aise d'être seul contre tant d'adversaires. Au loin on voit jusqu'à Courtray d'un côté, de l'autre jusqu'à Gand, et au nord jusqu'à la mer. Le paysage est

beau, il forme à la ville une ceinture de prairies, de bocages, d'arbres et d'allées coupées par des canaux argentés. Mais à droite, à gauche, au nord, au sud, partout on aperçoit, faisant tache sur l'horizon, les clochers trapus ou les flèches élancées des couvents, des chapelles et des églises.

Eh bien, prenons un esprit simple, un cerveau mal instruit, accessible aux impressions irréflechies, qui laisse à son imagination un empire excessif, qui pèse mal l'importance de ses sensations et ne cherche point à les contrôler; conduisons-le dans ces deux sanctuaires; montrons lui ces deux forteresses, celle de la vie civile et celle de la foi; remettons-le aux mains des sacristains, qui vont faire défiler sous ses yeux les trésors de l'église, qui lui montreront ces cadres éblouissants, les statues, les tombeaux, qui étaleront devant lui les chapes, les mitres, les ciboires, les patènes, les croix, les crosses et les anneaux. Laissons-le contempler cette cohorte de serviteurs respectueux et silencieux, qui prennent soin du temple, cette foule agenouillée, recueillie et priante, qui reporte sur les serviteurs une partie du respect et de la crainte que Dieu lui inspire. Puis, quand il se sera bien imbu de ce spectacle, menons-le devant le beffroi, devant les Halles, pénétrons avec lui sous ces voûtes silencieuses et tristes. Laissons-le aux mains de cette personne somnolente dont nous parlions à l'instant, ou à la conversation du veilleur-savetier chargé du carillon de la tour. Et, quand il aura achevé sa visite, quand il aura terminé son ascension, quand il sera rentré en possession de sa personne, quel est,

je vous le demande, l'impression maîtresse qui dominera son cerveau?

S'il lui faut faire un choix, préférera-t-il le sombre séjour municipal à cette autre demeure brillante et riche, où la fortune et la puissance s'évalent pour ainsi dire à pleins bords? S'il lui faut écouter quelqu'un, prêtera-t-il une oreille plus attentive à l'avocat du beffroi solitaire, ou au défenseur attitré de cette multitude de sanctuaires, qui semblent une armée établie sur le pays? Prendra-t-il parti pour le riche ou pour le pauvre?

La réponse est facile. Mais à combien de mécomptes ne s'est-on pas exposé, faute d'avoir formulé la question dans ces termes? Combien de mouvements d'indignation, de reproches, d'objurgations véhémentes, on se serait épargnés si l'on eût réfléchi aux conséquences fatales d'une organisation mal équilibrée, où le prestige est tout d'un seul côté; alors que l'autre parti n'a, pour unique moyen de défense, que le bon sens uni à la réflexion, c'est-à-dire deux denrées aussi rares que précieuses.

Jadis il n'en était pas ainsi. Le « Magistrat », qui résumait la vie civile, avait une puissance aussi apparente que celle du clergé. A son ordre les « Serments » couraient aux armes, et les gildes déployaient leurs bannières. Les coupables tremblaient devant lui, car il avait le droit de les frapper. Les gens tranquilles se rassuraient en sa présence, car il était leur sauvegarde.

La ville entourée de remparts était plus qu'une agglomération. C'était un refuge, un abri, et les clefs

de la ville, c'est-à-dire ses portes, étaient confiées à la garde du « Magistrat ». On pouvait attendre de la Commune, se résumant en ses chefs, une protection effective, efficace, et cette protection se manifestait chaque jour, aux yeux du public, par un appareil imposant, expression d'un pouvoir considérable et redouté.

Aujourd'hui, tout cela existe encore, mais à l'état latent. La sécurité est plus grande, mais celui qui la donne est devenu invisible. Le lien qui unissait les citoyens est rompu¹. Il importe peu maintenant qu'on soit ou de Bruges, ou de Gand, ou de quelque village des alentours. Les privilèges ont disparu et les droits sont partout les mêmes. L'État a remplacé la ville, mais l'État (c'est là qu'est le mal) est trop impersonnel pour être bien compris, et trop loin surtout pour être suffisamment redouté. La protection, qu'il étend sur tous, a beau être plus efficace, elle est moins évidente. Au lieu de se manifester par une pompe redoutable, elle se résume dans une abstraction : la Loi. Et cette entité toute-puissante sur les cerveaux instruits, faits, raisonnant, demeure sans influence directe sur les cervelles grossières, sur les intelligences ignorantes, sur les esprits superstitieux, accessibles seule-

1. Un article emprunté au droit communier, de Courtray, fera comprendre quelle était, au moyen âge, la force de ce lien, et quelle protection il entraînait pour tous : « S'il avenoit que auculne personne qui ne fust bourgeois de nostre ville de Courtray, mettoit la main pour mal sur aucun bourgeois ou bourgeoise de Courtray, et s'ilz bourgeois ou bourgeoises criassent commungne, tout li bourgeois qui le verroient ou orroient li doivent aider, et s'il ne le fesoyent, ils en fuserent ataint par loy par nos eschevins de Courtray. »

ment à des idées concrètes. Ces derniers, en effet, goûtent les douceurs de la sécurité, sans se soucier de l'autorité à laquelle ils en sont redevables. Ils l'acceptent comme une chose naturelle, comme un bien qui leur est dû, et courent s'incliner devant cette autre puissance, dont l'appareil à la fois magnifique et menaçant les impressionne, devant cette autre autorité qui veut bien se laisser fléchir, et dont les promesses et les menaces lui font espérer une protection nouvelle, ou redouter un châtimement mal défini.

Rien ne peut mieux faire comprendre cette transformation subie par l'autorité civile, ce renoncement d'influence, cet écroulement de sa prépondérance, qu'une promenade sur les antiques remparts de Bruges. Quand on voit ces bastions jadis menaçants transformés en un parc anglais, ces défenses formidables et qui imposèrent à la vieille cité de si gros sacrifices¹ changées en jardins fleuris, en massifs verdoyants percés de voies sinueuses et de discrètes allées, on comprend comment, en démantelant sa cité, le « Magistrat » a perdu le meilleur de sa force, et comment l'autorité civile a abdiqué son prestige en renonçant à ses prérogatives apparentes, alors que son adversaire conservait toutes les siennes.

Pauvres murailles, antiques machicoulis, vénérables créneaux, qu'êtes-vous devenus? Et vous aussi, tours, chemins de ronde et palissades? C'est à peine si, dans

1. Au lendemain de la bataille de Roosebeke, Bruges dépensa 103,000 livres pour accroître ses fortifications, somme énorme pour le temps. (Voir *Comptes de la ville.*)

cette énorme course circulaire qui enveloppe la ville, nous remarquons quelques vieux débris, sentinelles perdues, demeurées, malgré les siècles, fidèlement à leur poste. La porte de Gand avec ses énormes tours, massives et sinistres, la porte Sainte-Croix avec sa grande baie ogivale et ses barbicanes, la porte d'Ostende petite, massive et trapue comme un athlète, voilà tout ce qui reste de cette vaillante enceinte qui ne pouvait « être prise ni forcée ». Les grands arbres ont remplacé les murailles altières, et mirent leurs branchages verdoyants dans l'eau des anciens fossés.

Mais le soir est venu. La nuit s'approche à grands pas. Les ombres s'étendent sur la campagne, il est temps de rentrer. Il nous faut reprendre ces voies silencieuses et désertes, qui nous ont si fort impressionnés au début de notre promenade. Le silence est demeuré le même, et ces rues, ces canaux mystérieux, sont rendus plus mystérieux encore par l'obscurité qui vient. De loin en loin, nous croisons une forme sombre, créature enveloppée dans ce *cape-mantel* que portent toutes les Brugelînes, depuis la noble dame, jusqu'à l'humble dentellière. Est-ce bien vous, filles de Bruges, célèbres pour votre beauté, qui passez enveloppées de la sorte? Le « *formosis Bruga puellis* », ce dicton si souvent répété, serait-il devenu un mensonge? N'êtes-vous plus, comme au temps de Guicciardini, « belles, gracieuses, avenantes et fort civiles ». D'où vous vient ce costume, pourquoi cet accoutrement? Formes sombres, toutes pareilles, au visage voilé, semblables à je ne sais quelles religieuses, vous qui longez ainsi sans bruit les murailles, est-ce le deuil

de la splendeur brugeoise que vous portez, ou bien êtes-vous par hasard les mânes désolées des anciens habitants, revenant aux approches de la nuit pour peupler leur cité chérie?

Hélas! non, il nous faut dépouiller ces idées décevantes. La réalité, plus décevante encore, ne nous permet même pas ces poétiques illusions. Suivez l'une de ces formes anonymes. vous la verrez pénétrer sans bruit dans un réduit modeste, officine obscure où l'on débite à bas prix deux poisons lents. Vous la verrez prendre en silence deux paquets préparés à l'avance, déposer quelque menue monnaie et disparaître hâtivement. Ces deux paquets sont la double provision de la nuit : le faux café qui empêchera la mère de fermer l'œil, et la décoction de pavots qui fera dormir les enfants. Indispensable précaution, car la nuit doit être consacrée au travail, et il faut disputer au sommeil le pain du lendemain qui n'est pas encore gagné. Quel effroyable contraste que cette grandeur passée, cette fortune, cette richesse, cette gloire disparues et cette misère inflexible étreignant aujourd'hui ce pauvre peuple à la gorge, le forçant d'immoler sa santé pour soutenir sa misérable existence!

Mais ces fantômes silencieux disparaissent à leur tour. Leur inexorable travail les réclame. Le crépuscule jette ses dernières lueurs; les bruits s'éteignent un à un; la nature ensommeillée semble absorber jusqu'aux vibrations de l'air. Tout se tait, tout s'estompe et devient indécis. Le temps lui-même, perdant son inexorable précision, semble incertain

comme le reste. L'esprit, n'étant plus contenu ni guidé, s'égare dans les méandres d'une rêverie poignante. Peu à peu on perd la notion exacte du pays où l'on est et du temps où l'on vit.

Nulle ville, mieux que Bruges, ne prête à ces mirages étranges. Cette solitude, ce recueillement, ce silence, ces longues rues, vides, désertes, qui ouvrent, comme des gouffres béants, leurs sombres profondeurs, ces maisons alignant leurs pignons uniformes, ces façades ravalées par les ans et fardées d'un badigeon gris sale, où, de loin en loin, un bas-relief, l'arc d'une ogive, le chapiteau d'une colonne accrochent une lueur, tout concourt à donner à la cité brugeline l'aspect d'une ville enchantée.

Les rues se succèdent ainsi, et les places succèdent aux rues, plus vastes et, par conséquent, plus désertes, sans autre bruit que celui des pas qui frappent l'air de sonorités étranges. Devant nos yeux défilent de nouveau ces sombres géants de pierre, rendus plus terribles encore par l'obscurité; nous traversons la Grande Place, nous traversons le Burg et nous voilà revenus sur le petit pont, regardant les tourelles dentelées du vieux palais, qui mirent dans les eaux sombres leurs profils noirâtres. La lune, qui s'est levée, semble les caresser de ses mélancoliques rayons. Que d'émotions nous assaillent ! Comme on se sent petit devant ces vieillards de pierre ! Qu'est notre existence près de la leur ? que sommes-nous, surtout dans la succession des âges ? La vie n'est-elle pas vraiment peu de chose, quand on songe à l'effroyable multitude de ceux qui nous ont précédés dans le néant éternel !

Mais, si la vie n'est que d'un instant, elle suffit à entreprendre des œuvres immortelles ! Que de peines endurées, que de sacrifices accomplis pour fonder une ville pareille ! Que de luttes soutenues pour conquérir sa liberté, que de sang répandu pour assurer sa grandeur ! Ils ne sont plus ceux qui ont mis la main à cette œuvre gigantesque ; mais nous, leurs descendants, nous jouissons de ces bienfaits, puisant, dans la reconnaissance qu'ils nous inspirent, le sentiment de nos devoirs.

Et l'esprit remontant vers ces antiques bienfaiteurs, aimerait à les confondre tous dans une ineffable gratitude ; mais, à cent pas de nous, des voix troublent notre rêverie. A l'angle de la place, près du marché au poisson, deux soldats ivres se disputent au seuil d'un estaminet suspect. Les gros mots se succèdent sur leurs lèvres empâtées par le genièvre, pendant qu'à l'intérieur du bouge, un violon avec une clarinette, estropiant une valse allemande, forme une sourdine cadencée à ce tournoi d'injures en plein vent.

Tout à coup les horribles accords deviennent plus criards, la porte s'ouvre, puis elle se referme avec bruit sur ces deux malheureux, qui s'en vont terminer leur querelle dans ce honteux repaire du vice à bon marché.

On voudrait rêver de nouveau. Mais le charme est rompu. Le carillon jette au loin sa mélopée monotone. Les clochers répètent l'heure tardive, comme on crie un reproche. Il nous faut rentrer sans songer d'avantage au passé.

Postérité, voilà bien de tes coups !

XV

Les corporations flamandes. — Gildes, Métiers et Serments. —
Leur organisation militaire. — Émeutes et tumultes. —
Charles le Téméraire et les Serments. — Un édit de
Joseph II.

Il est à peu près impossible de comprendre l'histoire de la Flandre, et de saisir les évolutions multiples par lesquelles est passée l'existence populaire de ses grandes villes, Bruges et Gand surtout, sans étudier la constitution de ces corporations puissantes, qui portaient le nom générique de « gildes » et qui se subdivisaient en deux grandes branches : les « Métiers » et les « Serments ».

C'est là certainement une des pages les plus vivantes et les plus mouvementées de l'histoire flamande. Suivant l'expression fort juste d'un grand historien ¹, ces gildes « dominant toute la civilisation » des provinces belges. Dès que la lumière se fait sur le moyen âge, elles apparaissent en possession déjà de

1. Augustin Thierry.

leur organisation complète et d'un fonctionnement ancien, si bien que, fort en peine de fixer leur origine, certains auteurs n'ont point hésité à les rattacher, par des liens plus ou moins problématiques, aux confréries romaines et aux associations scandinaves. Mais ce sont là des fantaisies historiques qui ne résistent pas à un examen sérieux. Les corporations flamandes sont un produit autochtone, et, dans leur organisation comme dans leur but, elles n'ont pas plus de rapports avec les *sodalitates* latines qu'avec les gildes scandinaves qui, même au dire de M. Stecher¹, n'étaient « que le repas solennel, où, trois fois par an, se réunissaient les hommes du même canton ».

Notez que je ne veux point dire que les corporations flamandes aient été des institutions bien austères, dont les membres fuyaient les occasions de banqueter et de se réjouir. Ce serait s'inscrire en faux contre toutes les traditions locales. Mais là n'était pas leur but, et leur raison d'être se trouvait singulièrement plus relevée.

A l'intérieur de la ville, elles s'occupaient, sous le nom de « Métiers », de réglementer les multiples professions dont l'exercice était permis. Elles veillaient au développement de chacune d'elles, et s'efforçaient d'établir une communauté d'intérêts entre les différentes branches de producteurs. En outre, elles préparaient les décisions du « Magistrat », contrôlaient d'une façon latente la marche des affaires de la

1. Voir *l'Esprit d'association chez les Germains*.

citée, et surveillaient la bonne administration des deniers publics. A l'extérieur, sous le nom de « Serments » ou de corporations armées, elles avaient pour mission de soutenir le prestige du « Magistrat », de pourvoir à la défense de leur ville, et à la sûreté du pays; et, trop souvent hélas! elles s'appliquaient à servir les rancunes de clocher, portaient en guerre contre les villes ou les communes voisines, dont la fortune, l'influence ou la renommée leur portaient ombrage.

On voit qu'il y a loin de ce rôle parfaitement défini et très complexe, à celui, singulièrement plus vague et plus simple, des associations scandinaves et des *sodalités* latines. Une autre erreur également fort répandue, et qu'il importe de rectifier, c'est d'attribuer exclusivement à l'action des gildes la merveilleuse efflorescence des provinces flamandes. Elles y contribuèrent, le fait est incontestable; mais c'est, disons-le, prendre l'effet pour la cause que de leur faire exclusivement l'honneur de cette surprenante prospérité. Et en effet, non seulement les gildes n'auraient point eu de raison d'être dans un pays rebelle à l'industrie; mais encore leur organisation aurait été absolument impraticable, dans une contrée où l'industrie n'eût point été très florissante, depuis déjà un nombre considérable d'années.

Ce qui a pu leur faire attribuer cette influence primordiale, c'est sans doute l'absence complète de documents positifs, permettant de fixer d'une façon certaine l'époque de la fondation des premières d'entre elles. Dès qu'elles se manifestent dans la vie publique de leurs cités respectives, c'est en effet

pour prendre la direction d'émotions populaires, ou pour peser sur l'administration de la commune, en imposant des candidats de leur choix; et, dès cette époque, on sent que leur organisation est assez puissante pour avoir obtenu du temps une consécration indispensable. C'est ainsi que dès le **xii^e** siècle nous assistons, à Gand, à une révolte où les corporations des foulons et des tisserands jouent un rôle prépondérant. Un siècle plus tard, Bruges (1280) et Ypres (1281) nous offrent un spectacle analogue; et dès ces premières manifestations, la puissance des gildes est si redoutable, qu'elles peuvent mettre sur pied de véritables armées; et leur cohésion est assez grande pour leur permettre de grouper en un instant toutes leurs forces, et de composer d'éléments très divers, un seul et même corps obéissant à une impulsion unique.

Cette organisation, si puissante dès son principe, ne nous est pas inconnue. Elle devait se transmettre d'âge en âge sans recevoir de modifications importantes. Chaque gilde ou métier possédait un doyen, des jurés et des suppôts, qui centralisaient entre leurs mains l'autorité administrative et judiciaire, et qui, le cas échéant, pouvaient devenir des capitaines expérimentés. Le doyen se faisait appeler *hoofdman* ou chef-homme. Assisté des jurés, il réglait le travail des gens du métier, surveillait les membres de la corporation, connaissait de leurs différends, réglait les questions litigieuses, et avait la haute direction des fonds de secours (*armbussen*). Comme marque de sa dignité il était gardien du sceau de la gilde. Ce sceau

portait généralement comme emblème quelque objet caractéristique et propre à désigner le « métier » auquel il appartenait. Sa présence au bas d'un acte quelconque attestait l'adhésion de la corporation, et l'engageait tout entière. Dans certaines circonstances solennelles, quand il s'agissait par exemple d'un traité d'alliance entre deux villes, ou de la garantie d'un emprunt, tous les métiers apposaient collectivement leurs sceaux sur la minute de l'acte, et c'est ainsi que l'on trouve, aux archives de Bruges et d'Ypres, des chartes portant les cinquante-deux sceaux des corporations de ces deux villes¹.

Cette organisation était commune à toutes les gildes. Chacune d'elles avait en outre ses privilèges particuliers, ses coutumes, ses usages ayant force de loi, ses insignes spéciaux, sa bannière, ses lieux de rendez-vous, son hôtel ou sa maison et formait dans la grande république communale, une petite république à part. Les rapports des gildes entre elles étaient très sévèrement réglés par des ordonnances fort compliquées. La place que chacune d'elles devait occuper dans les solennités et dans les cérémonies publiques était si étroitement déterminée et si strictement respectée

1. La pièce la plus complète et la plus curieuse en ce genre se voit aux Archives de Bruges. C'est une lettre de créance de 20,000 livres parisis, datée du 14 décembre 1328. Elle est garantie par les bourgeois, échevins, conseillers et toute la communauté de Bruges, « pour le corps de ladite ville et pour chacune manière de gentz niet laborans et labourans ». Elle ne compte pas moins de 316 sceaux de cire brune ou verte, rangés sur sept lignes, et pendant à un ruban de soie rouge.

qu'il se passa des siècles sans qu'il fût rien changé à cet ordre de préséances.

Il en était de même lors des prises d'armes. Ces prises d'armes mettaient en ligne des armées complètes. Car chaque corporation devait fournir non seulement son contingent d'hommes, mais encore des armes, un peu d'artillerie et les munitions nécessaires. Du moment où l'on était sous la bannière, la gilde se trouvait divisée en sections, et chaque section était commandée par ses jurés et ses suppôts, transformés en sergents et dizeniers. Lorsqu'on franchissait les portes de la cité, l'entretien de la troupe tombait à la charge de la commune, et les comptes des villes¹ nous fournissent de très curieux détails sur les fonctions des chefs, sur la rémunération qui leur était allouée et sur les indemnités qui étaient versées entre les mains des hommes d'armes.

Ces troupes, quoique un peu journalières, étaient cependant braves et résolues; et si l'on peut citer quelques faits qui ne sont point trop à leur louange, comme le départ solennel des Gantois pour aller au-devant des Anglais, départ bientôt suivi d'une retraite honteuse², les brillants faits d'armes par contre ne manquent pas. C'est ainsi qu'en 1288 nous voyons les métiers brabançons s'illustrer en prenant une part

1. Voir notamment les *Comptes de Bruges*, années 1361-1362.

2. « Ils disaient orgueilleusement : « Quand les Anglais sauront que « messeigneurs de Gand sont armés et à puissance pour venir contre « eux, ils ne les attendront pas, et ç'a été une grande négligence de « ne pas envoyer d'avance les vaisseaux, afin qu'ils pussent s'enfuir. »
(*Essai sur le rôle de la maison de Bourgogne*, par P. Frédérick.)

glorieuse à la bataille de Woeringen. Nous connaissons en outre la victoire qu'en 1302 les gildes flamandes remportèrent auprès de Courtrai, dans ce champ de Groening où elles devaient faire leur récolte d'éperons d'or. En 1328 et en 1382, la fortune des armes fut fatale aux gildes flamandes; mais leurs ennemis furent les premiers à rendre justice au courage qu'elles déployèrent. « Aucun ne recula, dit Froissart, tous furent tués et morts, l'un sur l'autre, sans yssir de la place où la bataille commença. »

Un siècle plus tard, à la célèbre affaire de Gavre, nous retrouvons, dans la bouche d'un témoin oculaire, un hommage tout pareil. « Les Gantois, nous dit Olivier de la Marche, qui assistait à l'action, les Gantois feroient sur le noble prince de long et felon couraige et lui navrèrent son cheval en plusieurs lieux. » Et le gentilhomme chroniqueur, qui combattait aux côtés de son maître, distingua dans la mêlée « un vilain de petit estat et sans nom pour être reongnu, lequel fit ce jour-là tant d'armes, de vaillances et d'outraige, que si telle aventure, nous dit-il, estoit advenue à un homme de bien je m'acquitteroye de porter honneur à son hardement. » Vers le même temps au Draeiboom, un boucher gantois, « *quidam lanius gandensis* » comme l'appelle le vieux chroniqueur Meyer, porte-bannière de sa gilde se couvrait de gloire par son audace et sa bravoure. « Blessé au point de ne pouvoir se tenir debout, il continua de se battre jusqu'à ce qu'il fût égorgé, tenant encore la bannière entre ses bras. »

Malheureusement cette vaillance, cette énergique hardiesse, ce « hardement », comme dit l'historien

bourguignon, n'étaient que bien rarement dépensés dans l'intérêt de la liberté et dans celui de la patrie. La plus effroyable jalousie animait les grandes villes les unes contre les autres, et cette jalousie était la source de luttes intestines, de querelles perpétuelles, de guerres de clocher, toujours désastreuses pour l'une des parties, sinon pour toutes deux. C'est ainsi que nous voyons les Gantois, assiéger Ypres, bombarder Audenarde, piller Bruges et jeter sur la campagne des hordes indisciplinées « qui moult de maux faisoient par le pays d'environ¹ ».

Bien mieux, en présence de celui qu'elles regardent comme l'ennemi commun, ces grandes et populeuses cités, qui auraient dû s'entr'aider et demeurer unies, s'abandonnent réciproquement et se trahissent même. En 1407, Gand, qui s'était mise à la tête du mouvement contre Jean sans Peur, et qui avait poussé les autres villes à la révolte, Gand se laisse gagner par les promesses du prince et se sépare brusquement de ses alliés. En 1429, les communes flamandes abandonnent le Cassel Ambacht, qu'elles avaient poussé à la révolte; et les députés des quatre membres de Flandre assistent, aux côtés du duc, à l'humiliation des malheureux vaincus, qui, au nombre de quarante mille, en plein cœur de l'hiver, dans la boue et sous la pluie, vinrent têtes et pieds nus s'agenouiller et crier : « merci ». En 1436, Gand refuse tout secours à Bruges et permet au duc de l'accabler à son aise; aussi, en 1453, les Brugeois font-ils à leur tour la sourde oreille, et re-

1. Chastelain, *Chroniques*.

furent-ils d'assister les Gantois. Bruxelles, Anvers et Malines font pis encore, elles fournissent aux Bourguignons des troupes, de l'argent, des pavillons, des tentes, des bateaux et des vivres. L'égoïsme était en effet depuis longtemps la loi commune. Dès le xiv^e siècle, nous le voyons poussé partout à ses dernières limites. En 1342, les grandes communes, Gand, Ypres et Bruges, momentanément émancipées de la tutelle suzeraine, proposent à Louis de Nevers de lui restituer son ancien pouvoir et de rentrer dans l'obéissance, s'il leur promet le privilège exclusif de tisser de la laine¹. Peu leur importe que les petites villes soient ruinées, pourvu que leur industrie fleurisse. Là-dessus, ces dernières courent aux armes, et Van Artevelde, tout héros populaire qu'il est, s'empresse de réprimer le mouvement. Il marche sur Eccloo, l'assiège, la prend, et fait exécuter sous ses yeux les chefs du parti des campagnes.

Les petites villes écrasées, l'antagonisme se réveille plus violent que jamais entre les grandes cités. Aucune solidarité ne les unit. Leur jalousie les porte à se refuser tout secours. En 1470, Gand, Ypres et le Franc refusent de contribuer aux dépenses qui doivent, en combattant l'envasement de la Zwijn, sauver le commerce de Bruges et de toute la Flandre. Pour motiver leur refus, les Gantois disent qu'ils sont « fondés sur mestiers » et ceux du Franc qu'ils sont

1. Voir aux Archives de Bruges la *Requête des Brugeois au duc Jean* (5 avril 1405, Ms. n° 906), pour empêcher « aucuns hostilles, troncs, ne liches » d'être établis dans le Franc, ni dans la ville de l'Écluse.

« fondés sur labourage et nourrissement de bétail » et que dès lors ils n'ont aucun intérêt dans la question ¹. Et ce n'est pas la première fois qu'on voit ces sentiments mesquins, étroits, égoïstes se manifester avec une franchise brutale. Sous le règne de Louis de Male, les Brugeois commencent à creuser un canal. Les Gantois, qui craignent de perdre l'étape des blés d'Artois, envoient un *hoofdman*, nommé Hijoens, à la tête d'une bande armée, et ses hommes tuent un certain nombre de travailleurs, dispersent les autres et bouleversent les travaux commencés. Ces violences forcent les Brugelins à abandonner leur projet, mais ne portent pas bonheur aux Gantois. Quelques semaines plus tard, la guerre civile ensanglante les rues de leur turbulente cité. Les tisserands, d'un côté, et les bateliers, de l'autre, se livrent bataille à tous ses carrefours. Les maisons patriciennes sont pillées, le bailli est massacré, et une insurrection formidable, qui allait bientôt être noyée dans le sang, s'étend sur tout le pays.

Ces rivalités passionnées n'existaient pas, en effet, seulement de ville à ville, mais encore dans la même cité entre les diverses corporations. Une sorte de haine jalouse bouillonnait incessamment, jetant entre les diverses guildes des ferments perpétuels de discorde. La moindre question d'influence éveillait leurs dangereuses susceptibilités; le moindre froissement d'intérêts suffisait pour les faire courir aux armes et pour

1. P. Frédéric, *Essai sur le rôle politique et social des ducs de Bourgogne*.

amener entre elles de terribles batailles. En 1345, à Gand, sur le Marché du Vendredi, les tisserands et les foulons en viennent aux mains et cinq cents de ces derniers restent sur le carreau. Les combattants avaient fait preuve d'un tel acharnement que le clergé porteur du saint sacrement n'avait pu les séparer. Quatre ans plus tard, à l'entrée solennelle de Louis de Male, les foulons prennent leur revanche. Aidés par la corporation des bouchers, ils massacrent, sur le même Marché du Vendredi, six cents hommes de la gilde des tisserands. En 1380, Louis de Male, réconcilié avec Bruges, obtient qu'on lui livre cinq cents hommes des métiers, choisis parmi les plus mutins, qu'il fait enfermer au palais des comtes, et « lesquels petit à petit on décoloit », nous dit Froissart. Bruges, ville de commerce, avait besoin de tranquillité, et sacrifiait la vie de ses gens de métier au développement de ses affaires extérieures.

On a l'esprit troublé lorsqu'on relit, dans les chroniqueurs de l'époque, le naïf récit de ces atrocités. On se demande, avec une inquiétude poignante, comment tant de massacres ont pu avoir lieu, comment tant d'émotions tumultueuses, de luttes intestines, de criminelles tentatives ont pu se succéder dans un aussi bref délai. On se perd au milieu de ces déchirements de toutes sortes, de ces pillages, de ces égorgements qui ensanglantent le pays ; car on ne peut démêler ni un plan préconçu, ni une idée suivie, ni des motifs bien définis, ni un but bien déterminé. Malgré soi on pense aux républiques de l'antiquité. Il y a en effet plus d'un trait commun

entre l'histoire des cités grecques et des villes flamandes. Pour les unes comme pour les autres, toute la patrie se résume dans la cité, et quelquefois dans moins encore, dans un groupe de citoyens. En dehors de cela, tous les liens sont sans force. Il faut la double guerre médique ou l'invasion du comte d'Artois, c'est-à-dire un effroyable péril, pour créer une entente factice, qui disparaît aussitôt que le danger est passé. Ajoutez encore un même exclusivisme pour tout ce qui n'est point elles, un même besoin de dominer les campagnes et d'humilier les villes voisines, une même humeur jalouse en tous temps, querelleuse sans motifs, et, dans les grandes occasions, la même abnégation, la même bravoure invincible, le même patriotisme local.

Cette similitude est si frappante que, dès le xvi^e siècle, c'est-à-dire au moment où les lettres antiques commencent à être connues dans les Flandres, les auteurs n'hésitent point à faire la comparaison. Les plus classiques d'entre eux emploient le mot « république » pour désigner les cités flamandes. C'est le nom que Guicciardini leur accorde; Damhouder le donne à Bruges¹ et Sandérus le donne à Gand. Bien mieux, les magistrats l'attribuent à leur propre ville, et nous le rencontrons sous la plume de bourgmestres yprois.

Mais, particularité à la fois singulière et remarquable, ce sentiment républicain à la mode antique, qui semble être le guide de leurs actions, se complique d'une idée empruntée au moyen âge, celle de

1. *De magnificentia civitatis Brugarum* (Anvers, 1564).

la suzeraineté, et cette seconde idée est tellement ancrée dans leurs cerveaux, qu'il ne leur vient pas à l'esprit qu'ils puissent s'en affranchir.

Même au temps où leurs dissentiments avec leurs souverains traversent les crises les plus aiguës, leur fidélité théorique (si je puis employer ce mot) envers leurs comtes d'abord et envers le roi de France, souverain de leurs comtes, est tout à fait surprenante. La pensée de vivre sans maître ne se présente même pas à leur esprit. Ils songent si peu à s'affranchir de la tutelle féodale, que lorsqu'un des chefs les plus révolutionnaires des Flandres, Jacques van Artevelde, affichera l'intention de briser le double lien de suzeraineté qui les lie au trône de France, ce ne sera pas avec la volonté de proclamer l'indépendance de sa patrie, mais avec la pensée de substituer, à la tutelle des rois légitimes, celle des souverains anglais¹. Artevelde, on le sait, échoua dans sa tentative; il y laissa même la meilleure part de sa popularité, et tous ceux qui, après lui, essayèrent cette séparation n'obtinrent guère des résultats plus heureux. Même après que Charles-Quint eut complè-

1. Ce fait n'est pas isolé. Même chose se produisit deux siècles plus tard, lors de la guerre d'indépendance des Provinces-Unies. Celles-ci commencèrent par proclamer leur attachement au roi d'Espagne; puis elles offrirent la souveraineté de leur pays tour à tour au roi de France, au duc d'Alençon, à l'archiduc Mathias, à la reine d'Angleterre, etc. Et ce n'est qu'en désespoir de cause, qu'elles se décidèrent à n'être sous la domination de personne. Les esprits les plus libres de ce temps ne pouvaient se faire à l'idée de vivre sans maître. Il existe à la Bibliothèque de Bourgogne un curieux Mémoire, en 77 articles, de Marnix de Sainte Aldegonde (Ms. n° 17,369), qui contient à ce sujet de bien précieuses révélations.

tement rompu le lien qui unissait les Flandres à la couronne de France, le sentiment de dépendance féodale persista avec tant de ténacité, qu'au temps de Philippe II, les Flamands ne reconnaissaient pas encore au roi d'Espagne la qualité souveraine. C'est comme comte qu'ils lui obéissent, nous dit un écrivain dont la nationalité est pour nous une garantie singulière. Ils ne consentent, en aucun cas, à lui donner le nom de roi « ni plus ni moins que les Romains, après qu'ils eurent chassé leur dernier roi, Tarquin le Superbe ¹ ».

Cette fidélité singulière ne s'étendait point toutefois jusqu'au respect de la personne du prince. Nous avons vu tout à l'heure avec quel « long et félon courage, les Gantois feroient » sur leur duc Philippe le Bon. Son fils, Charles le Téméraire, ne fut guère mieux traité. Il faut lire son entrée solennelle à Gand. La scène prend des proportions épiques. On se croirait dans un monde de demi-dieux, au milieu d'une population de géants.

Pendant que le prince vient recevoir le serment de vasselage de ses fidèles sujets, la procession de Saint-Liévin, qui a fait sa sortie annuelle, rentre en ville, passe sur le Marché du Vendredi, et la châsse portée par les gens des petits métiers, s'arrête devant la maison de la « Cueillette ² ».

« Saint Liévin ne se dérange jamais ! crie la foule. Saint Liévin ne se détourne pas. »

1. Cornejo, *Sumario de las guerras civiles*.

2. On nommait ainsi le bureau de la gabelle.

Pour que la châsse puisse passer, il faut que la maison disparaisse. En un instant elle est rasée, et le peuple, qui vient ainsi d'abolir un impôt, court aux armes pour affirmer son droit et soutenir son acte d'indépendance. Un tumulte indescriptible suit ce premier mouvement. Le duc, auquel on apprend ce qui vient de se passer, saute à cheval et court au marché n'ayant à la main qu'un simple bâton. Il pousse au milieu de cette multitude en armes. Un communier ne se rangeant pas pour lui faire place, il le frappe de son bâton, celui-ci tourne sa pique contre la poitrine du prince, et ce n'est qu'à grand' peine qu'on prévient un malheur. Enfin Charles, sauvé par quelques amis qui payent largement de leur personne, arrive au balcon d'où les comtes ont l'habitude de parler au peuple. Il harangue la foule. Il est ému, il appelle les Gantois « ses enfants » ; il leur promet d'être « bon seigneur » ; il croit les avoir ramenés à l'obéissance, quand tout à coup un homme armé de toutes pièces s'élance à son tour sur le balcon, et, frappant la balustrade de son gantelet de fer :

« N'est-ce pas, crie-t-il à la foule, que vous voulez que ceux qui gouvernent la ville et qui dérobent le prince, vous et moi, reçoivent leur punition ? Que vous voulez que la Cueillette soit abolie ? Que vous voulez que vos portes soient rouvertes, et que vos bannières vous soient rendues ? Que vous voulez porter vos chaperons blancs, et reprendre vos anciennes manières ? »

A chacune de ces questions le peuple répond par

un « oui ! » frénétique. Alors l'homme bardé de fer se tournant vers le prince. « Monseigneur, lui dit-il, vous savez maintenant ce que veulent ces gens. J'ai parlé en leur nom. Ils m'ont avoué. A présent c'est à vous d'y pourvoir¹. »

Cherchez, dans l'histoire de tous les temps et de tous les pays, une page plus mouvementée, plus impressionnante, plus grandiose, vous la trouverez bien difficilement.

Notez que les angoisses par lesquelles passe ce prince, humilié devant tous ses sujets par un inconnu « sans état », et dont le nom fut toujours un secret, ne sont rien à côté de celles que ces gildes farouches allaient imposer à la princesse sa fille. C'est en vain que cette douce et vertueuse Marie les vient prier de vouloir bien épargner les conseillers de feu son père². « La dicte demoiselle estoit en son habit de deuil, nous dit Philippe de Commines, et n'avoit qu'un couvre-chef sur la teste, qui estoit habit humble et simple, pour leur faire pitié par raison : et là, supplia au peuple, les larmes aux yeux et toute eschevelée, qu'il leur pleust avoir pitié de ses trois serviteurs. » Et la foule pour toute réponse se met à crier « à ceux qui estoient sur l'échaffaut qu'ils les expédiassent. Or, par conclusion, ils eurent tous trois les testes coupées ; et s'en retourna cette pauvre demoiselle en sa maison, bien dolente et desconfortée³ ».

Ceci se passait à Gand. A Bruges, les Métiers pous-

1. Van Hasselt, *Belgique et Hollande*.

2. Le chancelier Hugonet, le sire d'Humbercourt et Jean van Melle.

3. Commines, *Mémoires*.

sèrent les choses encore plus loin avec Maximilien, un prince de leur choix cependant, qu'ils avaient marié avec l'infortunée fille de Charles le Téméraire, et auquel, après la mort de la princesse, ils refusaient la tutelle de son fils. J'ai relu dans un ancien manuscrit, le récit détaillé, récit contemporain de cette rébellion de 1488¹, écrit par un témoin oculaire, et je dois dire que je ne sais, au théâtre, aucun drame plus terrible et plus émouvant que celui-là.

Ce fut un enfant de treize ans qui donna le signal. La foule se porta d'abord chez le maître d'hôtel du prince espérant y trouver celui-ci; puis, elle courut chez Rolland Lefèvre, son receveur, et chez Thiébault Barrado, son trésorier, pillant partout la cave, la caisse et l'office, brisant les meubles, s'emparant des armes et incendiant ensuite la maison. « Pour sauveté de son corps » le prince s'était enfermé dans son logis avec sa noblesse en armes. Ce logis est investi; Maximilien est captif. « Fort admirez des insolences des Brugelins » plusieurs de ses officiers essayent de parlementer avec les doyens des métiers. Ceux-ci protestent de leur fidélité au roi², mais disent qu'ils ne s'en iront que lorsque on leur aura livré « aucuns de ses officiers et gouverneurs »; à chaque instant le cercle se resserre; la nuit, toutes les issues sont gardées; et, détail des mœurs du temps, le prince envoie à ses gardiens « le vin et deux moutons pour eux recréer ensemble ».

1. A la Bibliothèque de Bourgogne, Ms. 16,860, reproduit en partie dans la *Chronique* de Molinet.

2. Maximilien portait à cette époque le titre de « roi des Romains »

Le lendemain on croyait pouvoir parlementer de nouveau, mais un simple bavardage faillit tout mettre à feu et à sang. Deux voyageurs ayant eu l'imprudence de dire que le margrave d'Anvers allait venir à la tête de ses troupes pour mettre la ville à la raison, « dix-sept naringhes plus enflammés que dragons furent tellement allumés d'yre et de courroux » qu'après avoir sonné la « cloche d'effroy », ils entraînèrent la population à la maison du roy, « sur l'intention de l'ochir et de mettre à mort ses nobles conseillers ».

On sait le reste. Le prince, entraîné sur le marché où se tenaient les Métiers en armes, fut « contraint de saluer, prier et requérir gens misérables et de basse condition, non pas estrangers, barbarins, esclavons ne tartarins, mais ses propres subjects, ses propres oailles et en sa propre ville » ; puis il est consigné au *Cranemburg*, avec une garde de gens de Métiers jusque dans sa chambre ; pendant que ses « mignons privéz et familliers qui l'avaient tousjours léaument serviz » sont torturés sous ses fenêtres¹. Et dans ce même temps, le doyen des charpentiers, à la tête de ses hommes, se ruait, au Marché du Vendredi, sur les Allemands et Wallons qui formaient la garde du prince. Ceux-ci, « tous nuds, tous surpris, sans bastons et sans armes, fort craindans de la mort », s'enfuient dans toutes les directions « comme chers habandonnez

1. L'un d'eux, Jehan de Ninove, fut « tiré » avec tant de force, « qu'ils le rallongèrent oultre mesure, desserrèrent les membres de son corps et, par force de les étendre, lui ouvrirent les aisselles. En cet angoisseux et horrible tourment, il criait qu'on l'achevât » (Ms. 16,860, déjà cité).

aux chiens » et ne doivent la vie qu'à la « bénignité des femmes de Bruges ».

Est-il besoin de raconter le dernier acte du drame? de montrer le prince à genoux, jurant tout ce qu'on voulut lui faire jurer, promettant tout ce qu'on voulut lui faire promettre, se déclarant déchu de la tutelle de son fils, et, une fois sa liberté reconquise, s'empressant de renier ses serments, de violer ses promesses, et de venger ses humiliations, justifiant ainsi par anticipation la parole sévère de son compatriote Schiller :

Was ist zu geben auf der Kaiser Wort!

Un autre trait bien caractéristique, lui aussi, et qui appartient à la fois aux républiques grecques et aux communes flamandes, ce sont ces fluctuations politiques, ces indécisions perpétuelles, ces revirements soudains, cette absence de but déterminé que nous signalions tout à l'heure, et qui sont encore plus apparents dans les secondes que dans les premières. Suivant la ville dont l'influence est prépondérante, on voit les sentiments évoluer dans un sens ou dans l'autre; et, dans chaque ville, suivant les préoccupations qui dominent, on voit les corporations embrasser l'un ou l'autre parti. Or ces préoccupations, toutes du moment, ne résultent ni de traditions respectées, ni de sympathies héréditaires, ni de principes immuables ou tout au moins

1. « Que peut-on donner sur la parole d'un empereur? » (*Guillaume Tell*, acte I^{er}, scène II.)

suffisamment réfléchis. Ce sont le plus souvent les intérêts matériels et les besoins immédiats qui mènent tout. Les nécessités de l'heure présente sont les seules qu'on écoute, sans du reste se soucier autrement des conséquences éloignées.

L'Angleterre refuse-t-elle ses laines? Vite on se presse autour de Bruges. On est pour elle aux petits soins, on l'écoute, on s'incline devant elle parce que c'est par les banquiers et les commissionnaires de Bruges que les laines d'Espagne arrivent aux Pays-Bas. Les transactions avec l'Angleterre sont-elles reprises, on saccage Damme, on pille l'Écluse, on met le siège devant Bruges et on laisse s'envaser la Zwyn. Les demandes de France et d'Allemagne sont-elles supérieures à la production courante, les rivalités se taisent et l'on conclut avec les autres villes des traités pour « la sûreté et le commerce des Flandres¹ ». Là-dessus les Métiers se montent partout, on en trouve jusque dans les moindres villages, les villes s'adjoignent des faubourgs.

Mais un revirement se produit. Les demandes de drap fléchissent. Vite on entre en campagne pour ruiner la concurrence. On brûle les métiers, on brûle aussi les villages, on pille les faubourgs et l'on promet au suzerain toutes les soumissions imaginables pour avoir le monopole de la fabrication. Jacques van Artevelde voulant offrir la suzeraineté à Édouard, roi d'Angleterre, est soutenu par les foulons qui ont

1. Voir dans l'*Inventaire des archives de Bruges* le traité du 8 mars 1321 : « ... dat de neringhe van den lande van Vlaenderen behouden sy. »

tout intérêt à l'affaire; mais les tisserands, qui voient déjà les Flandres envahies par les tissus anglais, se rébellionnent, assiègent la maison du patriote gantois, et, après avoir saccagé sa demeure, le massacrent lui-même dans son écurie.

Sans beaucoup chercher, il est assez facile de démêler, sous la plupart de ces mouvements, politiques par leurs conséquences, les nécessités industrielles ou les besoins momentanés qui en sont la cause véritable. Et pour qui connaît bien le pays, cela n'a rien de surprenant. Ces revirements soudains, dictés par des préoccupations intéressées, sont tout à fait dans le caractère flamand. De nos jours, bien que les conséquences ne soient plus les mêmes, on a vu des faits tout pareils se produire à Gand. Une question douanière a suffi pour faire renier au corps électoral ses traditions hautement libérales; et il a également suffi d'une courte expérience, pour familiariser l'industrie gantoise avec le libre-échange, et pour remettre la ville dans son chemin traditionnel.

En se plaçant à ce point de vue, et en étudiant, sous ce jour nouveau, l'histoire à la fois grandiose et singulièrement étroite des communes flamandes, on arriverait à d'étranges découvertes. On tracerait surtout un récit bien plus vrai, bien plus mouvementé, bien plus pratique dans ses points de départ multiples et bien plus logique dans ses développements, que tous ceux qui ont été écrits jusqu'à ce jour.

Le mouvement communier dans les Flandres a été en effet, presque toujours mal jugé et surtout mal compris. On l'a qualifié de démocratique et de plé-

béien, il ne l'était en aucune façon. Sous ce rapport, le système censitaire qui régit actuellement la Belgique est infiniment plus large. Ne parvenait pas qui voulait à obtenir le titre de bourgeois, ni surtout à faire partie d'une gilde. Il y avait une foule de conditions restrictives, qui venaient se jeter à la traverse, et fermer l'accès des corporations à l'élément plébéen. En outre des droits qu'il fallait payer pour obtenir cette prérogative, il y avait des épreuves à subir, et le postulant était toujours à la discrétion des jurés et suppôts qui pouvaient le refuser. Et encore ceci ne s'appliquait qu'aux gildes populaires; dans les gildes aristocratiques, celle des Francs-bateliers de Gand, par exemple, le droit de faire partie de l'association était héréditaire, et ne pouvait s'obtenir ni par épreuves, ni par achat.

En outre, il s'en fallait de beaucoup que cette qualité si difficile à conquérir, procurât autant de droits qu'elle imposait de devoirs. Dès qu'on était admis dans une corporation, on cessait de s'appartenir. On dépendait des doyens, des jurés, des sergents, et ceux-ci le plus souvent étaient des nobles ambitieux, qui, par argent ou par intrigue, s'étaient faufilés dans la gilde pour s'en faire un marchepied. C'était le seul moyen qu'ils eussent d'arriver à faire partie du « Magistrat » c'est-à-dire de mettre la main sur l'administration de la ville. La commune, en effet, n'était elle-même, à cette époque, qu'un fief bourgeois substitué à un fief féodal. L'échevinage formait un corps oligarchique, se recrutant dans un nombre limité de familles privilégiées, et, le plus souvent, alliées entre elles par les

intérêts ou par le sang. L'accès en était interdit non seulement aux prolétaires, mais encore aux riches bourgeois et aux notables de la cité. Ceux-ci, pour se dédommager avaient la haute main sur tout un jeu d'institutions, qui, du haut en bas de l'échelle bourgeoise, constituaient une hiérarchie très forte dont les gildes formaient en quelque sorte le premier échelon.

Ces gildes étaient fort nombreuses. Déjà au temps de Jacques van Artevelde, Gand n'en comptait pas moins de cinquante-deux. Au milieu du xv^e siècle. Ypres en possédait également une cinquantaine. Quant à Bruges, elle ne renfermait pas moins de « soixante et huit métiers, les plus anciens des quels estoient les bouchers, poissonniers, entremecteurs et courtiers de marchandise et les mariniers¹ ». Toutes ces gildes, nous l'avons indiqué, n'avaient ni la même importance, ni surtout la même influence. Mais les petites se groupaient autour des plus riches, les moins nombreuses s'alliaient aux plus fortes, et leur apportaient un contingent qui n'était pas à dédaigner. Dans les guerres civiles, ces corporations secondaires, ces « petits métiers » comme on les appelait, opéraient en tant qu'auxiliaires, et avaient leur part dans le butin ou dans la répression, suivant les fortunes de la bataille.

Si cette organisation à la fois savante et pratique eût présenté plus de cohésion, elle eût été pour le suzerain un obstacle invincible à l'exercice de son

1. Guicciardini.

pouvoir. Mais nous savons quelle profonde division régnait entre ces divers groupes, et quel antagonisme existait entre les différentes classes de la population. Il est même curieux de voir ces classes différentes avoir recours au prince pour qu'il intervienne entre elles et qu'il interpose son autorité. Écoutez le peuple de Gand faisant escorte à Charles le Téméraire, et criant contre les patriciens, « ces mangeurs de foie qui gastent la ville et mettent le bon peuple à pain quérir ». Et il ajoute dans son langage imagé, qu'on les a vus « povres galoppins tous quétifs, et que maintenant ils sont seigneurs du vostre qu'ils nous déroberont ¹ ».

De leur côté le corps échevinal, les patriciens et les notables vont supplier le nouveau duc et lui présenter leurs doléances. « Les mauvais, lui disent-ils, ont plus d'auctorité que les bons... Nous n'osons ici demeurer... ils nous tueront ². » Et ce n'étaient point là de vains propos, ni des craintes chimériques. En 1437, la populace de Gand s'émeut des reproches dont on l'accable pour avoir fait manquer le siège de Calais. On court à l'hôtel de ville; on y trouve le grand doyen Giselbert Pateel, debout, près du feu, dans la cuisine, et on l'assomme avec une barre de fer; puis l'émeute s'étend sur toute la ville et l'on blesse un certain nombre de patriciens, dont on pille les maisons ³. C'était ce qu'on appelait les jours de sang « *in-de hitten van bloede*. » Journées terribles qui avaient

1. Chastellain, *Chroniques*.

2. Gachard, *Documents inédits*.

3. *Memorieboek*, cité par M. P. Frédérick.

des lendemains plus terribles encore. Les représailles en effet étaient atroces. Nous savons à quels affreux supplices on livrait les vaincus. « Les notables hommes, dit Commynes, sont de très bonnes gens et très deplaisants de la folie du peuple. » Mais cette bonté ne les empêchait point de procéder à leur tour à des exécutions, à des confiscations et à des bannissements, qui, suivant la remarque d'un historien¹, rappellent par plus d'un point l'ostracisme et le pétalisme des républiques de la Grèce.

Si l'on fouille les archives des vieilles cités flamandes, on rencontre en effet presque chaque année, dans les livres de comptes, une rubrique mentionnant les noms des infortunés proscrits, et l'énumération de leurs biens confisqués. Chaque ville possédait en outre son *groote ballinc boec*, son grand livre de bannissement, car le nombre des bannis se chiffrait par centaines. A Bruges on trouve une liste de 464 bourgeois, exilés en 1351 du comté de Flandre, pour avoir fait alliance avec l'étranger². Charles le Téméraire se dirigeant sur Gand, pour y faire son entrée solennelle, est rejoint par les exilés gantois qui viennent solliciter leur grâce, et le duc permet à 563 d'entre eux de rentrer dans leurs foyers³.

Cette vie accidentée des corporations continua avec ses alternatives de grandeur et de luttes jusqu'au milieu du xvi^e siècle. Il fallut la main de fer de Charles-Quint, il fallut surtout la puissance et le prestige

1. Altmeyer, *Essai*, p. 55.

2. Voir l'*Inventaire des Archives*.

3. Van Hasselt, *Belgique et Hollande*, p. 263.

qu'il empruntait à sa situation impériale et royale, pour venir à bout de cette organisation communière, qui avait des racines si profondes dans le pays. On sait avec quelle rigueur il châtia sa ville natale, quand en 1540, les gildes gantoises tentèrent un suprême effort pour reconquérir leurs anciens droits réduits par les « placcaerts ». La « concession caroline » désarma les « Métiers » et, en même temps qu'elle anéantissait leur puissance militaire, leur enleva toutes leurs prérogatives.

Ce n'était pas la première fois du reste, que les gildes étaient désarmées. Déjà en 1328, le roi de France jugeant les villes rébellionnées d'abord, vaincues ensuite, humiliées devant leurs comtes, au-dessus desquels il apparaissait comme un justicier, avait ordonné que « nuls foulons, tisserans, teliers, tondeurs, laveurs, bouchers, poissonniers, courretiers, boulangiers, taverniers ne aultres ouvriers de quelque mestier que ce soyent, n'ayent armes quelconques ¹. » Mais la sentence royale n'avait point été appliquée aux *poorters* ou bourgeois, qui avaient continué de porter la dague et l'épée, ni aux « Serments » lesquels, comme par le passé, avaient conservé leurs règlements, leurs lieux d'exercice et leurs armes. Charles-Quint, lui, désarma tout, anéantit tous les privilèges, brisa tous les ressorts de l'institution, et on peut dire que, si après cet écrasement, les corporations eurent encore une existence industrielle, du moins leur influence dans l'État et leur rôle politique

1. Voir à l'*Inventaire des archives de Bruges*.

étaient terminés. Les gildes batailleuses, que Philippe le Bon accusait « de luy vouloir oster sa Seignourie, en lui faisant guerre mortelle, de feu, de sang et de toute violence¹ », n'eurent plus dès lors qu'à courber la tête, sous le glaive des officiers espagnols et allemands.

L'organisation des « Serments » ou gildes militaires, que nous nommions à l'instant, et dont il nous reste à présent quelques mots à dire, différait essentiellement de celle des « Métiers » ou corporations marchandes. C'étaient des corps aristocratiques formés de gens ayant fortune et loisirs, constitués primitivement en associations pour se perfectionner dans « le noble exercice de l'arc et le jollit jeu de l'arckbalistre », puis devenus des corps d'élite bien équipés, bien armés, suffisamment exercés dans le « mestier des armes » pour pouvoir être opposés aux mercenaires du temps, et chargés de défendre « les droicts de seigneurie de leur droicturier prince ».

C'est vers la fin du XIII^e siècle, qu'on voit apparaître les gildes militaires sur les champs de bataille flamands. Après la victoire de Courtray, leur nombre s'augmente rapidement. Vers le XIV^e siècle, voulant se distinguer des gildes ordinaires, elles sollicitèrent la sanction de l'autorité suzeraine, et firent consacrer leur organisation par des octrois. Les comtes s'empressèrent d'acquiescer à un désir qui créait un antagonisme en même temps qu'une distinction entre les « Métiers » et les « Serments ». En outre, au point de

1. Chastellain, *Chroniques*.

vue militaire, cette force armée permanente, présentait une cohésion et des qualités que les « Métiers » ne pouvaient avoir, et constituait, dans les grandes villes, un noyau aristocratique sur lequel pouvait s'appuyer l'autorité ducale.

Les « Serments » furent alors divisés en quatre armes principales, et placés sous l'invocation de quatre saints patrons différents. On comptait les confréries de Saint-Georges ou de l'Arbalète, de Saint-Sébastien ou de l'Arc, de Saint-Michel ou de l'Épée et, plus tard, celle de Saint-Antoine ou de Sainte-Barbe, qui porta l'Arquebuse ¹.

Chacune de ces gildes avait son règlement et ses privilèges. Pour en faire partie, il fallait remplir certaines conditions de naissance et de fortune, passer des examens, jurer « de défendre la gilde et de la favoriser en toutes circonstances », faire le serment d'obéissance aux officiers, s'engager à être prêt à toute réquisition, etc., etc. En outre, on devait payer une cotisation annuelle. Ces cotisations, qui servaient à l'entretien de la maison de la gilde, à

1. On remarquera que ces « Serments » se composaient d'infanterie, mais ils comptaient aussi dans leurs rangs un certain nombre de cavaliers. L'organisation de ces troupes était réglée par une ordonnance de 1392, dont le texte se trouve aux Archives de Bruges. Tout bourgeois, qui en avait les moyens, devait tenir en son écurie un bon destrier, et être prêt à entrer en campagne dans les vingt jours qui suivaient la convocation. La qualité du destrier était proportionnée à la fortune du cavalier. Pour un avoir de 3,000 livres, il fallait présenter un cheval de 40 liv.; de 2,000 à 3,000 liv., le cheval valait 30 liv., et cela descendait jusqu'à 500 liv., où le cheval était taxé à 10 liv. — Voir l'*Inventaire des archives de Bruges*, et le livre de M. James Weale, *Bruges et ses environs*.

l'achat des armes et des munitions, au paiement des domestiques et à la mise en état de l'emplacement du tir, étaient rarement suffisantes. Le chef-homme ou gouverneur de la gilde pourvoyait, dans ce cas, à la dépense et, dans l'assemblée générale, qui avait lieu chaque année le lendemain de Noël, on faisait la répartition de l'excédent des déboursés et les membres étaient tenus de pourvoir au déficit.

Les « Serments » avaient en outre la personnification civile. Ils pouvaient contracter en nom collectif, ester en justice, y défendre leurs droits. De plus, ils possédaient des immeubles qui leur étaient concédés par les villes, et touchaient des subsides qui leur étaient alloués par les municipalités. Enfin, chacune de ces corporations militaires avait encore, en l'église paroissiale, un autel particulier orné et décoré à ses frais et à l'entretien duquel le gouverneur et les officiers devaient veiller soigneusement ¹. Le jour du saint patron (*patroondag*), tous les confrères se réunissaient à l'église, des marguilliers spéciaux faisaient une quête dont le produit venait grossir le fonds de réserve de la gilde. Puis, la messe entendue, on se réunissait en un banquet.

Ajoutez à cela les fêtes, les parades, les cortèges, les défilés, les entrées des princes, toutes ces jour-

1. A l'époque du brisement des images, un grand nombre d'autels furent pillés. Dans certaines villes, notamment à Audenarde, les doyens, plus prévoyants, s'étaient « transportés aux églises, ostans et emportans chacuns leurs ornemens, tableaux, peintures, imaiges, pour les garder, affin qu'ils ne fussent brisez ou gastez. » — Voir, aux archives d'Audenarde, les *Lettres du Magistrat à la Gouvernante*.

nées d'apparat, où « les Serments » figuraient en tête des corporations communières et, quand il fallait guerroyer, la certitude de pouvoir compter sur ses camarades, de n'être pas abandonné si l'on était blessé, d'être traité plus honorablement si l'on était pris, et vous aurez les raisons principales qui faisaient de ces gildes aristocratiques de véritables corps d'élite.

Il ne fallut rien moins que la création des armées permanentes pour leur enlever l'existence. On sait que ce fut Charles le Téméraire qui, le premier, introduisit cette institution dans les Flandres. Pour opposer aux armées aguerries de Louis XI des troupes qui fussent toujours en bon état, il avait organisé ces fameuses « bandes d'ordonnance » qui devaient former le noyau de l'armée bourguignonne. D'abord, elles ne devaient être que de 800 « lances fournies¹ », mais « quant il se trouva cinq ou six cents hommes d'armes, la volonté luy vint d'en avoir plus; et de six vingtz mil escuz les feit monter jusques à cinq cens mil². »

Charles, en outre, avait introduit dans son armée une discipline inflexible, à laquelle les gildes ne pouvaient que difficilement se plier. Sa main était de fer pour tout ce qui ne ployait pas sous son commandement. « Il frappait à coups de bâton, nous dit un historien³, et tuait même parfois ceux qui ne se

1. Ordonnances des 31 décembre 1470, 31 juillet 1471, 15 janvier 1475.

2. Commines, *Mémoires*.

3. Altmeyer, *Essai, etc.* Commines, de son côté, nous dit qu'il tenait

tenaient pas bien en ordonnance, n'épargnant non plus le grand que le petit. » Admirateur passionné des anciens, lecteur assidu de Végèce et de Xénophon qu'il avait fait traduire à son usage ¹, il imposait à ses troupes des exercices constants, et, en temps de paix, leur faisait exécuter des travaux d'art, bâtir des redoutes et des camps retranchés. On comprend que de semblables exigences devaient singulièrement répugner à de braves patriciens, ou à d'honnêtes bourgeois, qui avaient, somme toute, bien autre chose à faire. Aussi, à partir de ce temps, les « Serments » cessèrent-ils de composer une troupe de guerre pour devenir simplement un corps d'apparat.

C'est dans ces conditions toutes platoniques qu'ils traversèrent le ^{xvi}^e, le ^{xvii}^e et le ^{xviii}^e siècle, jusqu'à ce que Joseph II leur portât le dernier coup. Ne pouvant les dissoudre ouvertement, il les tua par le ridicule. Un décret du 3 juin 1788 défendit « aux Serments et confréries de paraître en public, avec d'autres marques distinctives, civiles ou militaires, que celles qu'elles étaient habituées d'avoir depuis leur institution ». C'était les obliger à se montrer avec des chaperons, des cuirasses de peau, des panaches et autres ornements remontant au ^{xiv}^e siècle. Elles protestèrent contre cette mascarade qu'on voulait leur imposer ; mais ce fut inutilement.

Bientôt, du reste, la Révolution passa sur le pays.

continuellement les Métiers « en grande guerre, travail et despense, et presque autant aux jours d'hyver qu'en ceux d'été ».

1. Ces admirables manuscrits font actuellement partie de la Bibliothèque de Bourgogne.

Une loi supprima les corporations, jurandes et maîtrises. Les « Serments » dès lors avaient vécu; leur rôle était fini, celui de la *Schutterij* (garde civique) et des armées nationales allait commencer.

Aujourd'hui, l'on retrouve encore, sur la terre flamande, quelques traces de ces antiques corporations militaires. Mais elles ont répudié leurs allures guerrières, et se sont transformées en clubs pacifiques, où l'on pratique toujours le tir à l'arc et l'escrime, mais simplement pour sauver une tradition. Les plus célèbres d'entre ces institutions séculaires, sont la confrérie de Saint-Sébastien, à Ypres¹, qui compte encore une centaine de membres, et la confrérie de Saint-Michel, à Gand, sur les registres de laquelle sont inscrits les plus illustres noms du continent. D'autres encore, mais plus modestes celles-là, se retrouvent dans les campagnes, composées de pauvres archers qui s'escriment le dimanche avec l'arc du XIII^e siècle. Toutefois, grandes ou petites, elles ont perdu ce qui faisait jadis leur force et leur raison d'être. Elles n'ont plus, en effet, ni prérogatives, ni personnification civile, ni même une organisation reconnue.

1. La fondation de cette confrérie remonte, dit-on, au lendemain de la bataille de Courtray, c'est-à-dire aux premières années du XIV^e siècle. Voir l'article publié à son sujet par M. Vandenpeereboom, dans les *Annales de la Société historique d'Ypres et de Westfandre*.

XVI

Un curieux parallèle. — Gand. — Caractère des Gantois. —
Le *Willemsfonds*. — L'école de Moerbeke. — Les asso-
ciations gantoises. — Les doyens de voisinage.

Je sais peu de villes en Europe qui, avec autant de points de contact, de traits communs et de causes de similitude, diffèrent plus complètement que Bruges et Gand. Toutes deux, elles appartiennent à la même contrée, à la même nation, à la même province, et le lien politique qui les unit remonte à leur fondation. Toutes deux, elles ont la même température, le même climat, le même sol. Leur population descend de la même race, sort de la même souche et parle la même langue. Leur histoire, à la fois brillante et violente, subit des vicissitudes presque identiques. Leur fortune passée est également éblouissante, et, dans le monde intellectuel, elles laissent à travers les siècles une trace pareillement lumineuse. En tout, elles furent rivales. Comme art, puissance, influence ou richesse, elles occupèrent tour à tour le premier et le second

rang. Elles eurent les mêmes institutions, presque les mêmes coutumes, et toujours les mêmes princes. Toutes deux, elles furent fameuses par leur beauté, et nous verrons tout à l'heure, si l'admiration que Gand excitait était inférieure à celle que provoquait Bruges. Toutes deux, elles devraient donc être pareilles, et cependant, jamais impression plus différente n'assaillit l'étranger qui vient les voir, l'une et l'autre, pour la première fois.

La raison de cette discordance est facile à donner. Alors que Bruges s'est paisiblement assoupie au milieu de ses monuments robustes et graves, Gand a continué de s'agiter et de vivre. Alors que l'une se repose doucement de sa gloire et jette un regard mélancolique sur sa richesse disparue, l'autre, puissante et riche, s'occupe de s'enrichir encore pour devenir plus puissante. Alors que la première évoque seulement le passé, l'autre fait penser au présent et surtout à l'avenir. Et si j'étais tourmenté par le besoin de résumer ces divergences dans une image antithétique et saisissante, je comparerais Bruges à un béguinage communier, grave, recueilli, détaché des préoccupations mondaines, et Gand à une fournaise municipale, où la vie pétille, où la sève bouillonne, où l'activité coule à pleins bords.

Ce n'est pas toutefois que Gand ne renferme, elle aussi, des trésors archéologiques se chargeant de nous redire les splendeurs du vieux temps. La ville en est pleine au contraire, et l'on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'il est peu de cités en Europe qui soient, sous ce rapport, plus largement

pourvues. Mais la vie agitée, affairée, vibrante des cités industrielles vient brocher sur tout cela. Et cette existence active, hâtive, préoccupée, s'est si bien emparée de tous ces vieux témoins de l'antique grandeur, le présent se mélange si bien au passé, que tout cela revit ensemble, vibre à l'unisson, et qu'on n'a pas conscience de l'énorme lacune qui les sépare.

Certains quartiers, je l'accorde, ont été entièrement remaniés. Allez donc retrouver, sous les frais et gracieux ombrages de la Place d'armes, le champ clos héroïque où le bon chevalier Jacques de Lalaing venait rompre ces lances légendaires avec Jehan de Boniface, le sicilien terrible¹. Fouillez du regard les maisons qui bordent ce Longchamps gantois, et vous chercherez en vain le respectable et charmant asile, où Jan et Hubert van Eyck ont peint leurs plus merveilleux tableaux. Un café occupe sa place, comme des clubs élégants, des cercles riches, de brillantes *societeiten* ont remplacé les gracieuses demeures des patriciens du vieux temps. Le théâtre, qui dresse dans ce coin sa masse harmonieuse, est bien moderne, j'en conviens. Le palais de justice qui, plus loin aligne sa belle ordonnance de colonnes, de pilastres et d'attiques, bien qu'il soit majestueux et grandiose n'est point fait, j'en demeure d'accord, pour évoquer de bien vieux souvenirs. Mais continuons notre course et nous trouverons bientôt de quoi nous dédommager amplement.

1. Voir les *Chroniques* de Chastellain, et la *Chronique de Lalaing*, par Lefèvre de Saint-Remy.

Tenez, nous voici sur le « quai aux herbes », en face de nous est le « quai au blé ». Il vous souvient que Gand avait jadis l'étape du blé d'Artois. C'est donc là un des points de la ville, qui, dans tous les temps, furent les plus animés et les plus bruyants. Il s'y brasse encore aujourd'hui pour des millions d'affaires. Mais ici point de mécompte. Ce canal encombré de bateaux pansus, colorés, à la voilure rougeaude, a bien le même aspect que jadis. Admirez je vous prie les cinquante maisons qui le bordent, vieilles pour la plupart, toutes pittoresques, quelques-unes à pignons extravagants. Remarquez surtout celles du milieu, la maison des « francs-bateliers » toute faite de ressauts, de pinacles et de redans, crevée de vingt-cinq ouvertures transformées par leurs meneaux en soixante fenêtres historiées. Donnez enfin un regard à ce ciel brillant, entamé par les clochers de Saint-Nicolas et la masse noire de Saint-Michel. Accordez un dernier coup d'œil à ces eaux frémissantes, qui reflètent ce panorama tremblé, et dites-moi s'il est possible d'imaginer un tableau plus coloré, plus complet et surtout plus archaïquement pittoresque.

A partir de ce point, nous pouvons continuer notre route. Partout nous trouverons des vieilles maisons, des façades héroïques, des croisées à meneaux, des frontons décorés, des pignons audacieux, et plaquées là-dessus des sculptures fines ou curieuses, dont la moindre vaut une page d'histoire; car elle nous raconte une anecdote locale, nous révèle un trait de mœurs, ou nous dit l'industrie de celui qui fonda la maison. Au milieu de tout cela, les rues se suivent

ou se croisent, enjambant des ponts, traversant des canaux, s'inclinant sur elles-mêmes, traçant des courbes harmonieuses, ou se mirant dans les eaux claires de l'Escaut, de la Lys, de la Lieve ou de la Moere. Et les marchés se succèdent : marché aux grains, marché aux herbes, marché aux poissons, marché aux œufs, marché au beurre, pour aboutir au célèbre « Marché du Vendredi. »

Ici il faut nous arrêter de nouveau. La place est transformée, il est vrai. Les maisons rebâties ou modernisées ne disent plus grand chose. Supprimez l'hôtel de la Collasse, qui dresse encore dans un angle sa tourelle fringante, et les clochers de Saint-Jacques qui lancent vers le ciel leurs croix fleuronées, et vos yeux chercheront en vain une pâture pour l'archéologue. Que sont devenues les maisons des Métiers qui bordaient la place, le balcon d'où Charles le Téméraire harangua le peuple, et la colonne de Charles-Quint? Mais si tout cela a disparu, les souvenirs n'en jaillissent pas moins d'entre les pavés, et se dressent formidables, terribles, sanglants et encore vivants, malgré la pénombre des siècles. Que de drames nous raconterait ce sol, s'il lui était permis de créer le nom de tous ceux dont il a bu le sang! De quel effroyable concert retentirait cette place, si les échos pouvaient nous redire tous les cris de joie et de deuil, qui s'y sont succédé, les chants de triomphe des vainqueurs et les plaintes déchirantes des mourants.

Souvenez-vous en effet de ces massacres effroyables, de ces hécatombes humaines, dont nous parlions en retraçant l'histoire des anciennes corporations. C'est

à cette place où nous sommes que vingt fois ces sombres tragédies ont eu leur dénouement. C'est par milliers qu'il faut compter les victimes immolées en ce lieu. Chaque émotion populaire abandonnait sur ce sol détrempe des centaines de cadavres; et ces émotions se renouvelaient avec une si terrible et une si ponctuelle périodicité, que les esprits réfléchis s'indignaient contre « ceste ville de Gand, dont tant est advenu de maulx, et qui est de si peu d'utilité pour le pays et la chose publique¹ ».

Puis la fureur populaire apaisée, le bourreau reprenait sa sinistre besogne. Lentement, posément, il continuait l'œuvre de destruction entamée par la colère des « Métiers », et c'est ici que la « dolente et desconfortée » Marie de Bourgogne vit tomber les têtes de ses plus chers conseillers. C'est à cette place que David et Levina² furent brûlés vifs, sous prétexte d'hérésie, atroce prélude à ces persécutions sangui- naires qui allaient, vingt ans plus tard, mettre la ville entière à feu et à sang.

Quand toutes ces pages sinistres reviennent à l'esprit, ternies par la buée sanglante qui se dégage de tant de massacres, on s'étonne de retrouver cette ville si peuplée, de revoir sa population si active, si vaillante, et, comme au temps de ses luttes communiales, « adonnée à tous les plaisirs à quoi l'homme est enclin et aux plus grans pompes et despenses ». Malgré soi, on en arrive à comparer cette ville tou-

1. Commynes, *Mémoires*.

2. Voir la sinistre gravure de Jan Luiken, *Schouwtooncel der Martelaren*.

jours frappée, saignée, décimée et sans cesse renaissante, à une sorte d'hydre fabuleuse, retrouvant des forces nouvelles dans chacun de ses égorgements¹.

Notez que si Gand a conservé ses forces, elle a aussi maintenu intactes ses traditions. Jadis elle poussa l'amour de l'indépendance à ses dernières limites. Nous savons avec quelle impatience elle supporta le joug de ses princes souverains. Quant à la lutte de son « Magistrat » contre les empiètements spirituels, elle est, comme à Bruges, écrite en caractères impressionnants sur son propre sol.

Voyez Saint-Bavon, quel aspect austère et terrible! Saint-Nicolas est encore plus renfrogné. De quelque côté qu'on le regarde, le vieux sanctuaire a l'air rébarbatif d'une forteresse. Ce faisceau de tourelles menaçantes, d'arcades et de machicoulis noircis par les ans, a quelque chose de lugubre. L'église Saint-Michel avec son portail décharné, ses niches vidées, sa tour étêtée, a dans son austère nudité une physionomie rancuneuse, comme si elle se souvenait d'avoir été Temple de la Raison; et Saint-Jacques avec ses deux tours carrées, sombres, farouches, rugueuses, avec sa masse écrasée et sa flèche octogone, semble moins hospitalière encore. Partout ces asiles de paix affectent une tournure guerrière, un caractère défiant, comme s'ils étaient prêts à la bataille, comme s'ils se sentaient entourés par un peuple violent, ne reculant pas devant la lutte, imbu de cette idée que la condition

1. Voir Lesbroussart, *Mémoire sur l'accroissement de la ville de Gand*.

d'homme libre ne s'obtient que par un baptême de sang.

Eh bien, ces églises austères, s'il fallait les construire aujourd'hui, on devrait encore leur donner ce même aspect terrible; car l'amour de l'indépendance a conservé tout son prestige pour ces cœurs ardents, pour ces Flamands aux « dures testes ». En aucune ville de Flandre le libéralisme n'a des racines plus profondes ni plus tenaces. Comme au temps de Guicciardini, les Gantois sont encore « grands politiques, sévères et adonnés à la guerre, » c'est-à-dire aux coups de main; comme au temps de Sanderus qui les connaissait bien, « dès qu'on veut les forcer, ils deviennent plus durs que la pierre », et vous pourriez encore retrouver sur leur visage « cette sorte de véhémence et d'opiniâtreté, qui fait la base de leur caractère », et qu'un observateur du commencement de ce siècle constatait comme un de leurs traits distinctifs¹.

Il ne faudrait pas de bien vives provocations pour que ces sentiments traditionnels s'affirmassent avec les mêmes violences qu'autrefois. Les cercles catholiques le savent mieux que personne, eux qui, aux époques d'élections, barricadent leur porte et regrettent parfois de ne pouvoir barricader leurs carreaux. En vain les esprits sages cherchent-ils à montrer l'inanité de ces véhémences, et à prévenir ces condamnables excès. Le vieux sang se trahit malgré lui; il bouillonne avec sa turbulence habituelle, et on passe

1. Forster, *Voyage philosophique et pittoresque*.

des paroles aux actions, avant d'avoir eu le temps de réfléchir.

Disons vite que ces traditions libérales, qui se sont maintenues avec une si remarquable puissance, ont toujours été d'accord avec les intérêts matériels de l'industrielle cité. Gand, en effet, est encore de nos jours une ville ouvrière, dans le sens élevé de ce mot. Alors que Bruges a tout perdu en perdant la mer, sa vieille rivale toujours « fondée sur mestiers » comme elle l'était au moyen âge, a fait progresser son industrie, et s'est maintenue à la hauteur des cités productrices les plus importantes. La filature et le tissage des cotons, qu'elle a substitués au tissage de la laine, occupent chez elle plus de trente mille paires de bras. Deux de ses principales fabriques linières, la *Lys* et la *Linière gantoise*, comptent cinq mille ouvriers chacune, et la *Lys* montre avec fierté le plus grand moteur à vapeur qui soit sur le continent, et peut-être qui soit au monde.

Or toute cette population de travailleurs sait, par une sorte d'intuition traditionnelle, que les plus heureuses périodes traversées par l'industrie flamande ont toujours coïncidé avec les périodes d'indépendance et de liberté. Aussi n'a-t-elle jamais séparé ces deux idées. Récemment, elle a dressé une statue à Jacques van Artevelde, pour avoir aidé ses ancêtres à secouer un joug qui leur semblait trop lourd; et lors de l'inauguration de cette statue elle a eu bien soin de rappeler aussi que le libérateur gantois avait concouru au développement de sa richesse, en amenant, par les événements dont il avait été le promoteur, les laines anglaises sur son marché.

Joignez à cela qu'elle n'a point oublié non plus que les deux époques les plus douloureuses de son histoire commerciale sont précisément celles où ses libertés d'action et de conscience cessèrent temporairement d'exister. C'est en effet le temps où Charles-Quint préludait aux horreurs de l'Inquisition par une répression atroce et le règne de Marie-Thérèse qui sont les plus cruelles étapes de cette histoire. A cette dernière époque le cagotisme autrichien et le despotisme espagnol avaient accompli leur tâche. La vieille cité communière n'était plus qu'un fantôme de pierres. Elle qui, lors du recensement de 1380, comptait, au dire de Meyerus et de Froissart, plus de 80,000 âmes se trouvait alors réduite à moins de 50,000 habitants.

Il ne lui manquait plus pour l'achever que d'être incendiée et pillée. En 1787 elle le fut. « Des soldats autrichiens qu'on venait de traiter avec tous les soins et tous les égards de l'hospitalité (j'emprunte ce récit à un Allemand)¹, pillèrent leurs propres bien-faiteurs, incendièrent la ville et assassinèrent nuitamment les enfants de ceux qui les avaient nourris et logés. » Heureusement la Révolution n'était pas loin; deux fois en un demi-siècle ses principes vinrent balayer les idées réactionnaires et rétrogrades. Et Gand compte aujourd'hui plus de 120,000 habitants.

J'ai tenu à constater cette connexité entre le triomphe des idées libérales et la marche ascendante de la prospérité matérielle, parce qu'elle est un des faits caractéristiques de l'histoire du pays. Je dois ajouter

1. Forster, *Voyage philosophique et pittoresque*.

en outre que ce besoin d'indépendance, si naturel et si particulier à sa population, n'est point irréfuté dans son action, mais qu'il se complique au contraire d'inspirations excellentes. Ainsi à l'encontre de beaucoup d'esprits arriérés, les Gantois de toutes les classes estiment qu'il n'est pas de base plus solide pour la prospérité matérielle, que l'instruction répandue à pleines mains. L'avance intellectuelle qu'ils ont depuis des siècles sur leurs compatriotes des campagnes est du reste la preuve qu'ils ne se trompent pas. Car ce n'est pas d'hier qu'ils raisonnent de la sorte; et l'on peut dire que, s'il est peu de villes qui aient fait dans ces derniers temps d'aussi grands sacrifices pour généraliser l'instruction populaire, il n'en est assurément pas, qui ait mis depuis plus longtemps en pratique ce précepte dicté par la sagesse et conseillé par le bon sens.

Déjà au xvi^e siècle, la supériorité, en matière d'éducation, de Gand sur les principales villes de l'Europe était un objet d'étonnement pour les étrangers. Guicciardini ne lui marchandait pas ses éloges pour « le bon ordre » qu'elle apporte à « dresser escoles et estudes, pour l'entretien et nourriture d'un grand nombre de pauvres qui sont enseignez aux despens de la ville ». Que dirait-il s'il revenait aujourd'hui?

Certes il n'aurait pas de termes assez pompeux pour s'extasier sur tous ces bâtiments magnifiques, si largement construits, si bien aménagés et si habilement distribués, qu'on a édifiés depuis un demi-siècle pour abriter la jeunesse studieuse. Il verrait cinquante-sept écoles communales recevant près de

vingt mille enfants et leur distribuant chaque jour la manne intellectuelle. Il verrait les adultes se rendant aux écoles du soir, non seulement pour se perfectionner dans la lecture, l'écriture, le calcul et l'histoire dont on leur a enseigné les éléments à l'école primaire; mais, pour apprendre la gymnastique, la musique, le dessin, l'économie politique et l'histoire naturelle. Il s'arrêterait, à la tombée du jour, devant les écoles communales pour entendre les jeunes ouvrières de Gand répéter, avec une méthode admirable, des chœurs spécialement composés pour elles; et il apprendrait qu'elles se réunissent ainsi non seulement pour chanter, mais encore pour se perfectionner dans les travaux de leur sexe et pour apprendre en même temps cette vertu première de toutes les démocraties robustes et puissantes : l'épargne.

Autour de ces excellentes institutions communales, dont je ne fais qu'esquisser les grands traits, viennent se grouper en outre une foule d'institutions particulières, parallèles, connexes qui les complètent et dont elles tirent une partie de leurs forces. C'est ainsi que des sociétés d'épargne nombreuses et solidement constituées mettent, entre les mains de chaque enfant, un livret qui lui permet de faire des dépôts insignifiants et de retirer, quand il le désire, les petites sommes qui lui sont nécessaires. De cette façon il apprend la valeur de l'argent, il s'initie à son maniement, il s'habitue en outre à être prévoyant, et il n'est pas rare de le voir au sortir de l'école possesseur d'un petit pécule, et à sa majorité maître d'un petit capital. Les sociétés ouvrières dont il peut faire partie

lorsqu'il a quitté l'école, lui facilitent, elles aussi, la pratique de ces saines habitudes. Elles mettent en plus à sa portée des distractions honnêtes, instructives, qui l'éloignent du cabaret. Non seulement les sociétés musicales lui offrent le moyen de satisfaire un de ses goûts dominants (tous les flamands sont naturellement chanteurs), mais il apprend à réciter des vers, à jouer la comédie, et voit ainsi restituées à son profit les chambres de rhétorique si chères à ses ancêtres.

Notez qu'on ne se borne pas à marcher dans les sentiers battus. Chaque année apporte au fonctionnement de ces institutions si pratiques et si saines des améliorations nouvelles. On ajoute d'heureuses innovations à celles des années précédentes. Le *Willemsfonds*, dont il va me falloir parler dans un instant, est l'un des promoteurs de ces améliorations. Tout récemment, il a organisé des conférences périodiques et publiques, qui traitent des sujets les plus divers, et pendant ce temps les sociétés ouvrières créaient, pour leurs adhérents, des voyages à bon marché, qui permettent aux plus pauvres d'entre eux de visiter la Belgique et les pays voisins¹.

Mais le plus remarquable, c'est le personnel d'élite qu'on est arrivé à grouper pour diriger toute cette jeunesse et l'instruire. Grâce à la générosité municipale et au concours des sociétés privées², la position

1. A l'époque de mon séjour, à Gand, un certain nombre d'ouvriers et d'ouvrières venaient de faire un voyage à Liège, qui avait duré trois jours et leur avait coûté 14 francs par personne.

2. Je citerai notamment la société *l'Avenir*, qui non seulement

d'instituteur et d'institutrice est devenue dans les Flandres non seulement honorable, mais encore rémunératrice. A Gand les instituteurs diplômés débutent avec des appointements de 1,200 francs, et tous les deux ans leur position s'améliore. Celle d'instituteur-chef rapporte (indemnités comprises) environ 4,000 francs. Les institutrices débutent avec 1,000 fr., et leur situation suit une voie parallèle et s'améliore dans les mêmes proportions. A cinquante-cinq ans d'âge et après trente-cinq ans de service, ces excellents fonctionnaires ont droit à leur retraite. Que ne pouvons-nous en France aligner des chiffres pareils!

De tels résultats ne se peuvent obtenir que dans un pays où tout le monde a cette conviction profonde, que l'instruction est le premier des biens. Nous n'en sommes pas encore là, tandis que la population libérale de Gand regarde cette vérité comme un axiome. J'en eus, lors de mon dernier voyage en Flandre, une preuve à la fois admirable et touchante. Un de mes bons amis, cœur élevé, esprit droit, cerveau bien trempé, m'emmena dans la campagne, à Moerbeke, chez une de ses parentes. Là nous trouvâmes une gracieuse châtelaine, femme du monde, instruite, spirituelle, qui, n'ayant pas d'enfants, avait adopté toutes les pauvres filles de son pays. Il y a trente ans, au lendemain de son mariage, cette sainte femme créa

apporte des sommes considérables, produit de ses cotisations, mais encore fait des quêtes dans les cafés, estaminets et lieux publics, et provoque des fêtes dont le produit vient s'ajouter à ses recettes courantes. En 1875, cette société modèle comptait 505 membres, et le chiffre de ses dons s'élevait à 21,460 francs.

une école de filles, mais une école extraordinaire, ouverte seulement aux malheureux. Aujourd'hui encore, pour qu'une enfant y soit admise, il faut que ses parents n'aient qu'une vache, c'est-à-dire à peine le nécessaire; s'ils n'en ont pas, l'enfant est reçue à bras ouverts. Toutes celles qui viennent ainsi sont habillées gratuitement, et fort gentiment ma foi, par leur maîtresse d'école. Il en est même, détail touchant, auxquelles on donne de l'argent en cachette pour indemniser leurs parents. Celles qui viennent de loin (d'aucunes demeurent à une lieue) apportent leur petit repas dans une boîte en fer blanc, et la cuisine se charge de le rendre meilleur et plus substantiel. Mais tout cela n'est rien à côté de l'excellente éducation que ces enfants reçoivent. Toutes apprennent à lire, à écrire, à compter, la géographie et l'histoire. Toutes apprennent le français et le flamand; on leur enseigne en outre à laver, à repriser, à manier l'aiguille, à tricoter, à faire les articles de mode et de vêtement. Toutes savent en sortant coudre à la machine et tenir une maison. Dès quelles montrent de l'intelligence, elles reçoivent des leçons d'anglais et d'allemand, langues qu'elles parlent assez vite, et fort couramment par suite de leur éducation flamande. Enfin, à celles-là on enseigne tout ce qu'il faut pour faire des femmes de chambre accomplies, des gardiennes de petits enfants, des demoiselles de magasin et, quand l'esprit s'y prête, des institutrices.

Notez bien qu'il ne s'agit point d'un modeste asile renfermant quelques fillettes. Lorsque je visitai cette

école modèle, elle comptait plus de trois cents élèves, toutes propres, bien vêtues, avenantes et polies, ayant comme un parfum de bonne éducation. Ces excellentes manières elles les doivent aux personnes chargées de les instruire. Anglaises, Allemandes et Flamandes, les huit institutrices de la maison sont en effet choisies avec un soin tout spécial, et j'ai trouvé là deux gentilles Françaises gracieuses, distinguées, le cœur un peu gros de revoir un compatriote, et qui n'auraient pas été déplacées dans un aristocratique salon.

J'aimerais à vous faire parcourir avec moi les magasins qui complètent cette institution excellente. Car il faut, pour équiper et vêtir tout ce petit monde, une administration presque aussi compliquée que pour entretenir un bataillon de soldats. Pour ma part, j'étais ému jusqu'aux larmes en voyant ces provisions de sabots, de fichus, de bas, de souliers, et ces pièces d'étoffe qui allaient devenir chemises, robes et jupons. Quel admirable emploi d'une grande fortune et quelles réflexions suscitent de pareils bienfaits prodigués d'une main si large ! Comme on aimerait à s'attarder longuement auprès de cette bonté prévoyante et discrète ! Mais le *Willemsfonds* nous réclame : il nous faut revenir à Gand.

Le *Willemsfonds*, je l'ai dit, a été fondé il y a une trentaine d'années ; son but est de répandre les bons livres dans le peuple. Jamais institution ne fut mieux à sa place, car ce n'est pas d'aujourd'hui que la vieille cité gantoise aime les livres. Au xvi^e siècle déjà, c'était une de ses passions favorites : « Les librairies y sont fournies de bons ouvrages, dit un auteur de ce

temps¹, ce qui est un rare trésor pour cette ville. » De nos jours, la bibliothèque universitaire, l'une des plus importantes du royaume, est là pour attester que Gand est demeurée fidèle à ces traditions. Nous y trouverions en effet (si nous voulions la fouiller quelques instants) non seulement les richesses des anciennes abbayes recueillies avec un soin pieux et conservées avec une vigilance toute particulière, mais encore toute une série de collections précieuses léguées par des bibliophiles gantois, et qui montrent combien les grandes traditions d'érudition se sont conservées dans ce public d'élite².

Le *Willemsfonds*, lui, a des visées moins hautes, plus démocratiques, plus générales, plus populaires. Il se borne à fonder des bibliothèques spéciales où tout le monde peut trouver gratuitement une pâture saine et instructive pour son intelligence. Quand un ouvrage lui paraît utile, bon à répandre, il l'achète; s'il n'est pas écrit en flamand, il le fait traduire, souvent même il édite des ouvrages nouveaux, ou provoque les écrivains du pays à étudier certaines questions, qui lui paraissent offrir un intérêt particulier. Il a, de la sorte, édité déjà 84 ouvrages; l'an dernier, il n'a pas prêté moins de 70,000 volumes à ses adhérents.

1. Guicciardini.

2. Il me faut citer en première ligne le magnifique fonds offert par M. Vanderhaegen, et qui ne comprend pas moins de 11,000 pièces, toutes relatives à Gand, à sa topographie, à son histoire, etc.; puis un gigantesque atlas, le plus complet qui soit, renfermant 9,000 pièces également relatives à Gand, et dont la composition est due à MM. Goetkebure, Roelandt et van Lokeren; enfin une histoire des Pays-Bas par ses pamphlets, comptant 23,000 numéros.

On comprend que de pareilles institutions, dont l'influence éthique est considérable, ne peuvent exister que dans un pays libre, très libre même, mais surtout dans un pays où l'esprit d'association est pour ainsi dire une qualité nationale. Or c'est là encore un des signes distinctifs des flamands. Cet esprit d'association est une de leurs traditions les plus chères, nous en avons en par les gildes une preuve assez convaincante; et l'on peut dire que sur ce chapitre es Gantois renchérissent encore sur le reste de leurs compatriotes.

Jamais en effet, en aucun pays et en aucun temps, il ne se rencontra, sous la calotte céleste, une ville plus féconde en associations de toutes espèces, de tous genres, ayant des buts plus variés, plus complexes, plus différents, moins prévus. Car il ne s'agit pas ici seulement de sociétés de bienfaisance ou de plaisir comme on en rencontre un peu partout, de cercles ou de clubs ayant une portée politique, professionnelle, commerciale, corporative, scientifique ou artistique, dont on pourrait retrouver les équivalents soit en Angleterre, soit en Hollande ou en Danemark, et dont le recrutement se maintient dans les hautes sphères de la population. A Gand, tout ce qui est sport, utilité, plaisirs, exercices, instruction, musique, horticulture, devient le point de départ inéluctable d'associations populaires multiples. Les distractions les plus démodées, les exercices les plus étranges donnent naissance à des associations. Vous trouverez par exemple trois sociétés pour le tir à l'arbalète : la « Société Guillaume-Tell », avec sa devise

*Zie regt, doe regt*¹. La « Société royale Nemrod », et l'*Eendracht maakt macht*². Vous trouverez des sociétés pour le jeu de quilles, l'*Alle negen*³ par exemple, quatre sociétés d'escrime, cinq sociétés de gymnastique, une douzaine de fanfares, un même chiffre d'orphéons, parmi lesquels la célèbre société des *Méломans*, la plus fameuse de toute la Belgique. Vous trouverez des associations pour encourager l'étude, telles que l'*Avenir*, pour encourager l'épargne comme la « Société Callier » — que sais-je encore? Il suffit qu'un des multiples événements de l'existence ait été commun à plusieurs personnes, pour que celles-ci se réunissent, fondent une association, forment un groupe, constituent une société. Il existe en Belgique une décoration ouvrière, eh bien! Gand possède une « Société des ouvriers décorés ». Il y a quelques années, on pouvait encore y trouver la société des *Napoléonistes*, composée des vieux débris des armées impériales, et à côté de cela une société des « frères d'armes de Guillaume », recrutés parmi ceux qui ont été militaires avant 1830, tandis qu'une société des « frères d'armes de Léopold » groupe les patriotes qui ont pris part à la révolution belge.

Car, et c'est encore là un des traits caractéristiques du pays, la politique et la religion viennent revendiquer leur part dans la formation de ces innombrables associations. Elles scindent, en une foule de groupes parfaitement distincts, chacune de ces associations et

1. « Vois droit, agis droit. »

2. « L'Union fait la force. »

3. « Tous les neuf. »

créent des antagonismes singuliers. C'est ainsi qu'on peut dire qu'il y a une manière catholique et une manière libérale d'élever les pinsons, de tirer à l'arc, de jouer aux quilles ou de porter telle ou telle décoration. Sur la Place d'armes où se trouvent les grands clubs, les cercles libéraux et catholiques se regardent avec des airs de provocation et jamais membre de l'une de ces sociétés n'oserait se faire voir dans l'autre. Dans les moments d'effervescence les membres de *'t Jefker*¹ sont montrés au doigt dans les rues, et dans la vie ordinaire ils se gardent bien de frayer avec les adeptes des corporations libérales.

On comprend quelle quantité de titres divers, de devises variées et d'appellations différentes doit nécessiter une pareille multiplicité d'associations. Tous les noms du dictionnaire y ont été employés, à ce qu'il semble du moins, car il existe une société sans nom. Cette association, si j'ai bonne mémoire, a pour objet de soulager les veuves et les enfants des ouvriers morts au champ d'honneur, c'est-à-dire l'outil à la main ; but excellent en soi et bien digne de donner naissance à d'autres associations de même nature. Ses fondateurs, des ouvriers désireux de s'assurer un puissant patronage, car leur intention était de pouvoir placer des troncs dans les cafés, s'adressèrent à un échevin pour qu'il acceptât la présidence de leur association. Celui-ci accablé d'honneurs pareils reçut assez mal ces ouvertures. « Quel est le

1. Sobriquet de la Société de Saint-Joseph, association catholique d'ouvriers.

nom de votre société ? » demanda-t-il, avec une certaine impatience, à celui qui portait la parole.

L'autre se troubla, balbutia. Le nom ? C'était là un détail dont vraiment on ne s'était point encore occupé.

« Voyez un peu, reprit l'échevin, vous me demandez d'être président d'une société, dont vous ne savez seulement pas le nom... Est-ce raisonnable ?

— Nous sommes sans nom, répondit le brave homme, mais non sans cœur. »

Cette parole prononcée d'une voix émue, calma la mauvaise humeur du magistrat municipal. Il accepta la présidence qu'on lui offrait, et depuis lors il existe à Gand une Société des « Sans nom, non sans cœur ».

Notez encore que chacune de ces sociétés se subdivise elle-même en une foule de petites coteries, qui élisent un président, un trésorier et un secrétaire et prennent un nom particulier. Ces petites sociétés particularistes se réunissent à certains jours dans le local de la société mère, se livrent à certaines discussions, ou plus souvent encore jouent à certains jeux dont le produit est versé dans une caisse particulière, ce qui permet aux membres participants de faire, à des époques fixées, des soupers joyeux ou d'acheter des « lots de ville ».

Cette division à l'infini du principe d'association est un des traits les plus caractéristiques de la population gantoise. « Il n'est pas un vrai Gantois, me disait un jour un habitant de la vieille cité, bien placé pour connaître ses compatriotes, il n'est pas un Gantois qui ne nourrisse l'espoir d'être, à un moment de sa vie, pré-

sident ou secrétaire d'une association quelconque, si infime du reste qu'elle puisse être. Et l'on peut dire qu'il n'en est pas un, à qui cela ne puisse arriver. »

Le plus curieux en tout cela, c'est que chacune de ces associations partielles jalouse les autres et que les sociétés qui les résument se jaloussent entre elles d'une façon encore bien autrement violente.

Ces rivalités perpétuelles, ces jalousies constantes se manifestant entre des groupes divisés à l'infini, ne manquent pas de susciter des discussions fréquentes. Autrefois ces discussions plus violentes encore dégénéraient en rixes. Nous avons vu quelles terribles batailles se livraient jadis les corporations rivales. Les rixes des sociétés de plaisir étaient loin d'avoir ce caractère de férocité, mais elles se reproduisirent encore assez souvent, pour nécessiter l'institution d'une magistrature spéciale, chargée de rétablir la paix entre les habitants d'un même quartier.

Cette magistrature pacificatrice, dont les titulaires portaient le nom de Doyens de voisinage, est d'origine fort ancienne. Les historiens ¹ nous apprennent qu'elle fut supprimée par Philippe de Valois et rétablie par Artevelde. A cette époque, elle se compliquait d'une organisation militaire qu'elle dépouilla sous le règne de la maison de Bourgogne, pour devenir purement civile et se conserver, avec ce dernier caractère, presque jusqu'à nos jours. Les doyens de voisinage étaient nommés par une assem-

1. Voir de Songhe, *Gendsche Geschiedenis*. Voir aussi Diericx, Gheldolff, Vaerenberg, etc.

blée générale des voisins. Ils avaient dans leurs attributions la surveillance de la voirie et l'apaisement des querelles. Quand un dissentiment grave éclatait entre deux associations rivales ou entre deux particuliers récalcitrants, ils s'interposaient, cherchaient à amener un rapprochement, tâchaient de provoquer une réconciliation et, lorsque le scandale était trop grand, ils faisaient arrêter les perturbateurs. Plus tard, en 1568, ils eurent le privilège de nommer et de révoquer les gardes de voisinage, ou gardes de nuit, chargés de maintenir l'ordre et de veiller à la sûreté des habitations ¹. En outre, dans les temps difficiles, ils devaient composer une garde de voisins pour prévenir le tapage et les troubles.

Dans les assemblées générales on nommait également une doyenne de voisinage. Celle-ci avait plus spécialement pour mission, d'arrêter avec les voisines la décoration des rues, maisons et reposoirs, lors des fêtes, entrées solennelles et processions. Elle invitait en outre les bourgeoises de son quartier à illuminer leurs maisons lorsqu'un événement heureux, mariage ou naissance, venait à se produire dans son ressort; et, aux fêtes annuelles qui suivaient sa nomination, elle ouvrait le bal avec le doyen.

Toutes les contraventions, tout acte de rébellion ou de désobéissance aux ordres de ce couple vénérable étaient frappés d'amende ². A ces contributions

1. Ils exercèrent ce droit jusqu'en 1856, année où les gardes de voisinage furent remplacés par la police municipale.

2. Une querelle entre voisins suivie de voies de fait était taxée à deux escarlins de gros. Une conduite scandaleuse, des sévices exercés sur

pénales venaient s'ajouter des contributions d'un autre ordre : le *willecom* ou droit de bienvenue, perçu sur toutes les personnes venant habiter le quartier, le *trouwgeld* ou redevance de mariage, etc. Les fonds récoltés de la sorte étaient annuellement dépensés dans de joyeuses agapes, qui réunissaient à une même table tous les gens d'un même quartier.

Aujourd'hui, les fonctions de doyen et doyenne de voisinage existent encore dans certaines parties de la vieille cité gantoise ; mais ces fonctions sont, grâce à l'adoucissement des mœurs, devenues une véritable sinécure. Non seulement, en effet, les rixes sont très rares entre particuliers, mais les sociétés, quelle que soit la rivalité qui les anime, ne laissent que très exceptionnellement leurs dissentiments s'étaler au grand jour. En dehors du domaine politique, c'est seulement entre les associations chorales que ces dissentiments se manifestent encore à l'état aigu. Et cela se comprend. Pour ces sociétés-là, les occasions de lutte sont singulièrement plus nombreuses, et leur champ de bataille est, en outre, infiniment plus étendu. Non seulement elles peuvent entretenir leur émulation sur le sol même de leur ville ; mais, pour stimuler leurs rivalités, elles ont encore les nombreux tournois qui leur sont offerts par les autres cités. Aussi, à chaque victoire remportée par une société gantoise, toutes les autres présentent-elles ce singu-

des femmes ou des enfants, étaient taxés à la même somme. Les chefs de famille étaient responsables pour leurs femmes, leurs enfants et leurs domestiques. — Voir, aux archives de Gand, la taxation du doyen de voisinage du Vieux-Bourg.

lier aspect d'associations heureuses de la part de gloire qui rejaillit sur leur ville, mais désolées d'assister au triomphe d'une rivale, désolation d'autant plus poignante, que ces jours-là il faut faire contre fortune bon cœur. Il est d'usage, en effet, que lorsqu'une société a été couronnée dans un concours, les autres aillent l'attendre aux portes de la cité ou à la gare d'arrivée. De là, on lui fait cortège jusqu'à l'hôtel de ville, où elle est complimentée par le bourgmestre, lequel, après les discours de rigueur, lui offre ce qu'on appelait jadis le *present-wijn*, et qu'on nomme aujourd'hui le « vin d'honneur ».

Disons vite toutefois, qu'il est certaines circonstances, où toutes ces jalousies se taisent comme par enchantement. C'est quand la réputation et l'honneur de la cité sont en jeu. Alors le calme se fait, l'harmonie succède au désaccord, car il faut rendre aux Gantois cette justice, qu'ils aiment leur ville par-dessus tout. Aussi les fêtes auxquelles s'associent fraternellement leurs diverses sociétés peuvent-elles être comptées parmi les plus belles qui soient dans ce genre, et aucun de ceux qui ont assisté au grand festival de 1875 ou aux « fêtes de la Pacification » ne perdra le souvenir de ces magnifiques solennités.

XVII

Patriotisme des Gantois. — L'aurore de l'art flamand. — Rubens et Duquesnoy. — L'évêque Triest. — L'horticulture gantoise. — « Rendez-nous notre père de Gand ». —

L'affection des Gantois pour leur vieille cité est une de celles qui, patriotisme à part, s'expliquent le mieux et se justifient le plus facilement. Jamais ville, en effet, si ce n'est Bruges peut-être, ne fut plus louée par ceux qui la visitèrent à toutes les époques de son histoire. Carolus Utenhovius, que Marchant qualifie d'homme d'esprit élevé et de grande science, ne croyait pas, il le dit du moins, « qu'on pût trouver aucune autre cité digne d'être comparée à Gand, tant au point de vue de l'étendue, de la puissance, de l'administration (*politiam*) que du caractère de ses habitants ». Marchant lui-même nous dit qu'elle « surpasse en grandeur ou tout au moins qu'elle égale les plus grandes villes de l'Europe ». Guicciardini l'appelle « forte et belle » et la compare à Milan, ce qui, dans

la bouche d'un Toscan, n'est pas un mince honneur. De Vriendt vante son sol, ses eaux et l'air qu'on y respire¹. Sanderus la qualifie de « métropole des Flandres » et de « miracle entre les villes du monde² ». Méteren, le ponctuel annaliste la décrit avec une complaisance inusitée. « Il y a vingt isles habitées, nous dit-il, 98 ponts de pierre, plus de cent moulins à vent, huit moulins à eau, sept églises paroissiales, environ 35 mille maysons, cinq abbayes, deux chanoineries, 25 cloîtres, sept communs hopitaux, dix hopitaux de pauvres, deux maysons pour les Enfants trouvés. On y entretient bien trois mille pauvres familles qui souloyent couter tous les ans en souliers seulement douze cens florins. » Un siècle plus tard, le père Bousingault la décrit à son tour avec une complaisance non moins admirative. Il nous parle avec respect de ses cinquante-six églises et de ses treize marchés, « dont celui qu'ils appellent du Vendredi n'a pas son pareil dans les Pays-Bas ». Enfin, il n'est pas jusqu'au castillan Sveyro qui ne la proclame « *famosa por sus grandesas* ». Qu'on s'étonne après cela que ses enfants en soient fiers !

Notez qu'il nous faut encore ajouter, à ce faisceau de qualités magnifiques, l'ancienneté dont on ne parle guère et l'art dont on ne parle pas. Pour l'ancienneté, elle est suffisamment attestée, cependant, par les ruines de la vénérable abbaye de Saint-Bavon, dont les murs, construits en *opus incertum*, sont pour

1. « *Pulehra situ, felix aere, dives aquis* » (De Vriendt, *Urbes Flandriæ*).

2. « *Ac totius pæne orbis inter urbes miraculum.* »

le moins contemporains de Charlemagne. Je sais peu de ruines plus impressionnantes que celles-là, entassement d'architectures disparates, toutes précieuses, toutes curieuses, toutes intéressantes pour l'architecte, l'archéologue et le savant. Dix siècles se sont succédé sur le bâtiment primitif, payant chacun son tribut; dans leur succession, cette cohorte d'années a enlevé la notion du sol primitif, et l'on ne saurait plus reconnaître, à travers les débris entassés, la marche exacte que l'édifice a suivie. Sur des carrelages du XIII^e siècle, on aperçoit des débris de sculpture plus vieux de quatre cents ans¹. D'un pavé du XII^e siècle, jaillissent des colonnes trapues et des arcades massives qui remontent au plus haut temps de la construction, et, entre ces piliers, on voit les tombes béantes qui, pendant près de cinq cents ans, reçurent les saints abbés de Saint-Bavon depuis saint Égilfride, mort en 762, jusqu'à l'abbé Heinric, mort en 1224.

Merveille de solidité, de robustesse et de force, cette vieille abbaye, qui semble déjà personnifier les qualités maîtresses de la ville dont elle illustre les approches, aurait pu défier le temps et son action. Les végétations qui s'acharnent après ses pierres parviennent à peine à les ébranler, les plantes parasites qui s'insinuent dans ses arcades n'ont pas encore pu desceller ses arceaux. Il fallut l'ordre

1. On fait remonter la confection de ces beaux carrelages en terre émaillée à l'année 1224. — Voir à ce sujet un excellent article publié en 1846 dans le *Messenger des arts et sciences*, de Gand.

barbare d'un empereur et la main de serviteurs aveugles pour en avoir raison ¹. En 1536, à la demande de Charles-Quint, le pape Paul III sécularisa l'abbaye; en 1540, les démolisseurs s'emparaient du vieux sanctuaire pour le transformer en une citadelle.

Aujourd'hui, la citadelle iconoclaste a disparu à son tour, et l'abbaye qu'on avait mutilée pour établir ses fossés, ses murailles et ses courtines, reparaît avec la majesté d'une ruine victorieuse des hommes et des siècles. Cette forteresse, du reste, ne méritait guère un meilleur sort. Fouillez l'histoire, elle n'y apparaît que comme un odieux rempart de l'oppression césarienne et théocratique, elle ne participe à aucun fait glorieux, et à peine se souviendrait-on d'elle, si l'on pouvait oublier qu'elle a servi de prison aux comtes d'Egmont et de Hornes.

Ces deux gentilshommes, d'inégale valeur, de caractère très surfait, et qui, sans leur martyre, eussent passé à peu près inaperçus, furent enfermés là au lendemain de leur arrestation. D'Egmont, dont les indécisions égoïstes et les ambitieux revirements avaient compromis toutes les causes qu'il avait servies, ne parut guère comprendre le danger qui le menaçait. Lui qui, en rendant son épée, s'était écrié d'un ton plein d'emphase et de forfanterie : « *O espada si suspicieres hablar dixeres quantos hombres matasteis* ² », il s'amusait, dans sa captivité, à plai-

1. Voir M. J. de Bast, *Ancienneté de la ville de Gand*.

2. « O épée, si tu pouvais parler, tu dirais combien d'hommes tu as massacrés ! »

santer avec les officiers subalternes, et jouait aux boules avec leurs soldats, justifiant ainsi le sévère jugement que le cardinal de Granvelle¹ avait porté sur sa personne. La lecture de l'arrêt qui le condamnait « à être exécuté par l'épée » et à avoir « la teste mise en lieu publicq et hault affin qu'elle soit vue d'ung chacun² », le surprit comme un coup de foudre. Il ne fallut rien moins que la cruauté du supplice, et la pompe funèbre qui l'accompagna, pour opérer, à l'égard de ce trop orgueilleux capitaine, un retour de sympathie de la part de ses contemporains.

Le cortège qui le ramena à Bruxelles fut, en effet, le plus lugubre qu'on pût imaginer. Toutes les troupes qui formaient l'escorte étaient en tenue de deuil et les deux condamnés, enfermés dans des voitures tendues de noir et marchant au petit pas, s'avançaient au bruit des roulements funèbres. Les tambours recouverts d'un crêpe, alternaient avec une musique sinistre, laquelle arrachait des larmes à tous les assistants.

1. Voir la lettre adressée par le cardinal à Philippe II, à la bibliothèque de Bourgogne, Ms. n° 16077.

2. Bibliothèque de Bourgogne, Ms. n° 16,077. La minute de cette procédure faillit être détruite il y a quelques années. Un monsieur J.-B. Leclercq, de Mons, en était possesseur. En vain le gouvernement belge lui avait-il fait les offres les plus brillantes. Le détenteur, ne voulant s'en dessaisir qu'en échange d'un titre nobiliaire, avait décidé, par son testament, que le précieux manuscrit serait brûlé après sa mort. Heureusement le gouvernement, par un acte de haute vigueur, parvint à s'en rendre maître. Un juge de paix se transporta au domicile du défunt et opéra la saisie de ces documents importants.

Un son cruel, un son plein de terreur,
Un son qui faict, par excessive horreur,
Le sang frémir à celui qui l'escoute ¹.

Le duc d'Albe avait voulu impressionner le public, et effrayer les consciences mal afferemies, de là cette terrifiante mise en scène.

Il y réussit au delà de ses désirs. Tous ceux qui assistèrent à ces funérailles anticipées oublièrent le gentilhomme orgueilleux, « si glorieux et si outre-cuydé, qu'il lui sembloit nul estre egal ni digne d'estre parangonné à luy ² », pour ne se souvenir que du brave soldat, qui allait devenir un des martyrs de la liberté naissante.

Mais quittons vite le comte d'Egmont et la forte-resse où il fut prisonnier, laissons même de côté les derniers vestiges des antiques destinées guerrières, ce célèbre canon que le peuple baptisa *Dulle Greete* ³ et ce Rabot, vieille tour pittoresque et rébarbative, qui rappelle l'échec d'un empereur et d'un roi. Il nous tarde d'arriver à des sujets plus calmes. L'art nous appelle, l'art flamand, qui donna à Gand une des notes les plus merveilleuses que l'humanité ait jamais entrevues.

Vous devinez que je veux parler des frères Van Eyck et de leur éternel chef-d'œuvre l'*Agneau mys-*

1. Robert de Triez, *Chants funèbres sur la mort et trespas de feu Messire Max. d'Egmont* (Gand, 1559).

2. Voir Brantôme, *Vie de Lamoral, comte d'Egmont*.

3. « Folle Marguerite » ; c'est une énorme bombarde qui fut promennée par les Gantois au siège d'Audenarde (1452), et qui est actuellement placée auprès du Marché du Vendredi.

tique. Que n'a-t-on pas dit sur cette admirable peinture, si impitoyablement mutilée, et dont les débris se trouvent aujourd'hui disséminés en trois villes différentes? Saint-Bavon a conservé le fragment le plus important, et les héritiers de son imprévoyant chapitre ont tâché de cicatriser les blessures terribles faites par leurs prédécesseurs. Ils ont appelé à la rescousse deux peintres d'époque différente et de mérite inégal. Mais ils n'ont réussi qu'à prouver une fois de plus, dans cette restauration tardive, l'infériorité de l'élève sur le maître, et celle plus grande encore des peintres contemporains sur leurs immortels devanciers.

Quoi qu'il en soit, ces restes sont grandioses, ils nous étonnent, ils nous confondent par leur science, ils nous émeuvent par leur élévation et par leur ampleur. On se sent écrasé par ce miraculeux savoir qui éclate ainsi dès le début, par cette expérience consommée qui se manifeste dès le principe. On cherche des précurseurs, des imitateurs, et les obscurités de l'histoire enveloppent si bien cette prodigieuse éclosion, qu'elle apparaît comme une sorte de génération spontanée, sans précédents d'où elle découle, sans antécédents qui l'expliquent. Une pléiade de disciples qui sont eux aussi des maîtres, entourent ces deux grandes figures des Van Eyck, mais cette cohorte savante passe presque inaperçue. Elle est comme éclipsée par l'auréole des deux frères, et ceux-ci résument si bien tous les autres qu'on éprouve à peine le besoin d'en parler.

Une manifestation si admirable, si complètement

parfaite, si absolument originale, ne saurait être cependant un fait accidentel. Où les Van Eyck, avaient-ils appris cette technique merveilleuse qui représente l'accumulation des études de plusieurs générations?

Question redoutable et bien loin encore d'être résolue. Mais ce que dès maintenant nous pouvons voir et comprendre, c'est la place immense que ces deux frères admirables tiennent dans l'histoire générale de l'art. Non seulement ils portèrent la technique de la peinture à un point qui n'a pu être dépassé, non seulement ils furent sinon les inventeurs, du moins les « perfectionneurs » de procédés qui allaient révolutionner leur art et le mener à la perfection, mais ils furent, et c'est là leur gloire, ils furent l'expression plastique de leur époque, et comme tels ils personnifient une des phases importantes de l'art. L'idée du moyen âge s'incarne dans leur œuvre, comme deux siècles plus tard l'épopée flamande s'incarnera dans celui de Rubens.

Les Van Eyck, en effet, ont eu cet extrême bonheur, réservé dans l'histoire de l'humanité à un très petit nombre de génies, de venir exactement au jour et à l'heure, qui convenait à leur merveilleux talent. Ils sont apparus à cet instant précis, où la société, répudiant les abstractions de la scolastique, allait, en enfantant tout un monde nouveau de réalités, préparer la généreuse éclosion de la Renaissance. Un siècle plus tôt ou un siècle plus tard, leur rôle dans l'histoire de l'art eût été moindre, car il ne leur eût plus été donné d'être les interprètes inspirés de cette magique évolution.

C'est en effet un curieux spectacle, que celui que présente la fin du moyen âge en Flandre. Plus encore qu'en Italie, un des caractères essentiels de cette féconde époque, c'est de rendre tout visible, tout sensible et palpable; c'est de donner une forme tangible à des idées simplement morales; c'est d'attacher un symbole aux conceptions les plus abstraites. A ce moment, en effet, la philosophie renaissante et les chambres de rhétorique, qui se font les interprètes de cette philosophie, ne considèrent pas les genres et les universaux, comme des points de vue de l'esprit. Ce sont pour elles des réalités absolues. Dans la littérature didactique, dans la poésie, au théâtre, on voit l'allégorie s'établir à la première place, et les Vices aussi bien que les Vertus cessent d'être d'abstraites entités, pour s'incarner dans des personnages discoureurs.

Ouvrez les œuvres d'Olivier de la Marche, de Robertet, de Chastellain; lisez cet étrange mystère qui porte le nom de « *Concile de Basle* », vous y verrez : *Concile, Église, Paix, Réformation, Justice, Hérésie*, y soutenir des thèses juridiques comme de simples écoliers. Dans « *l'Exposition sur Vérité mal prise* », c'est *Ymagination, Entendement, Mémoire, Volonté, Indignation*, qui prennent la parole à tour de rôle, et leur dialogue, agrémenté de réflexions ingénieuses, occupe 200 pages et plus. Chacune de ces fictions tient un langage en harmonie avec le sentiment qu'elle est chargée de représenter, et, pour éviter toute erreur dans la qualification qui leur revient, elles portent leur nom inscrit dessus leur front,

comme une sorte de légende explicative. « Donc, comme je regardois le front d'icelle, et que durement m'espouventois de son estre, j'y perçus en lettres de couleur de soufre ardent escrit : « *Indignation suis-je* ».

Dans le « *Mystère des douze dames de rhétorique* », cette fantasmagorie prend une importance encore bien autrement grande. On y voit apparaître : *Science, Éloquence, Profondité, Gravité de Sens, Vieille Acquisition, Multiforme Richesse, Florie Mémoire, Noble Nature, Claire Invention, Précieuse Possession, Déduction louable* et *Glorieuse Achevissance*. La politique en ce temps n'était pas elle-même exempte de ces personnifications étranges, et dans la « *Paix de Péronne* », *Sens, Bouche, Cœur* et *Avis* font alterner leurs discours, avec les rondeaux récités par le Duc et par le Roi.

Cette exubérance d'images est très caractéristique, et surtout très importante à noter. Il y a là une puissance créatrice, ou tout au moins transformatrice, tout à fait exceptionnelle, et dont il faut bien connaître l'intensité pour saisir, dans ses origines, la grande explosion artistique de ce temps. Le besoin de personnifier des idées abstraites ne se borne pas, en effet, à substituer des êtres humains à des abstractions philosophiques. Il met encore en mouvement les plantes et les animaux. Il leur donne la parole, et, grâce à lui, les fleurs et les bêtes symbolisent à leur façon les vertus, les qualités, les défauts, les aspirations et les croyances, ou encore, les pays et les nations dont elles deviennent les emblèmes animés.

Tout le monde a dans le souvenir le célèbre serment de Philippe le Bon, ce serment héroïque qui prit dans l'histoire le nom de « Serment du Faisan ». Aux joutes qui eurent lieu, à propos du mariage de Charles le Téméraire avec Marguerite d'York, le tournoi fut dirigé par un *arbre d'or* institué maître du camp. Dans les repas, banquets et festins qui suivirent, on vit apparaître toute une série d'entremets animés où figuraient des animaux parlants. Ce fut d'abord une licorne « grande comme un cheval, toute couverte d'une housse de soye, peinte aux armes d'Angleterre, et dessus icelle Licorne, avoit un Leopard. » Tous deux, Léopard et Licorne, personnifiant l'Angleterre, s'en furent offrir au prince une Marguerite, « moulte bien faite ». Puis apparut « un grand Lyon, tout d'or et d'aussi grande grandeur que le plus grand destrier du monde, et commença le dict Lyon a chanter une chanson faicte à ce propos ». Après ce lion chanteur, lequel représentait la Flandre, ce fut le tour d'un dromadaire « faict après le vif par tel artifice, qu'il sembloit mieux le vif qu'autrement ». Mais on n'en finirait pas s'il fallait évoquer les représentations emblématiques, qui défilèrent devant les augustes mariés, jusqu'à cette heure solennelle où « fut l'épouse menée coucher, et du surplus du secret de la nuict, comme dit le bon chroniqueur, laissons-le à l'entendement des nobles parties ¹ ».

Qu'on s'étonne après ce débordement d'images introduites dans la vie, du soudain développement des

1. Olivier de la Marche, *Mémoires*.

arts plastiques sur cette terre inventive des Flandres. Quand tous les cerveaux étaient doués d'une telle puissance imaginative, quel bouillonnement devait s'opérer dans les esprits si bien préparés des artistes. Aussi ne faut-il pas être surpris qu'ils se soient imprégnés de ces sentiments, au point de devenir l'expression visible du milieu qui les a produits, car leurs œuvres sont non seulement la résultante des préoccupations de leur époque, elles sont encore le reflet de sa manière de voir, de sentir, de comprendre et d'aimer. Je n'en veux du reste pour preuve que cette espèce de tristesse mystique qui plane sur elles, caractère particulier à toute cette époque curieuse. Cette désespérance vague, cette mélancolie sans motif, qui imprime à leurs productions un cachet à la fois douloureux et recueilli, se retrouve en effet dans toute la littérature de ce temps. C'est le moment où tout poète se double d'un homme « fatal »

... Souffrant tourment comme un dampné,
Désirant de non estre né !¹

C'est le moment où l'image de la mort évoquée à tous propos est, par une suite d'antithèses maladiques, opposée à chaque instant aux joies de ce monde ; où le philosophe crie aux beautés qui défilent devant lui,

Il faut laisser vos haulx atours
Et vos robes à longue queue ;
Et vous faut oublier les tours
Que vous aprenez à ces cours.

.

1. Chastellain, *le Pas de la mort*.

où tout amant se croyant obligé au désespoir évoque le hideux spectacle de sa maîtresse au tombeau et n'hésite pas à étaler aux yeux de celle qu'il aime, les horreurs anticipées de son trépas.

Vostre frescheur devenra bleue,
Vostre regard fera horreur
Mesmes à vostre serviteur.

C'est le moment où tout preux chevalier jette un regard douloureux sur les héros disparus, sur les conquérants évanouis dans la poussière des tombeaux.

Où sont les princes de la terre ?
Où est Alexandre d'Allier,
Celui qui tout voulut conquerre ?
Où est le bon roy d'Angleterre
Artus et son couraige fier ?
Et Lancelot, bon chevalier,
Qui fut garde de son honneur ?
Ils sont morts comme un laboureur ¹.

Il ne faudrait point conclure toutefois de ce débordement de sombres images, que les Flamands de cette époque étaient tous uniformément tristes et rêveurs. Leur humeur au contraire était des plus joyeuses et leurs habitudes folâtres, tapageuses, bruyantes, leur amour de la pompe et du luxe contrastaient singulièrement avec ces attitudes mélancoliques et ces propos désespérés.

C'est le propre de toutes les époques de parturition d'avoir de ces accès de tristesse apparente, de ces quintes simulées de découragement. Nous n'avons pas à nous

1. O. de La Marche, *Rondeaux*.

reporter bien loin en arrière pour assister à une autre crise toute semblable, où chacun se croyait fatal, où les crimes les plus monstrueux étaient légitimés par les poètes, exploités par les romanciers et considérés par des gens fort paisibles, comme l'atmosphère ambiante de leur époque. Temps honnête cependant, nullement terrible, fort prosaïque, où tout était bien calculé, très prévu, où le premier ministre laissait tomber de la tribune cette grossière provocation aux appétits matériels : « Enrichissez-vous », et dans la littérature duquel il est cependant question à tout instant de farfadets, de sylphes, de sabbat et de sorcières.

Il en était de même au xiv^e et au xv^e siècle en Flandre. Ouvrez les chroniques de ce temps : ce ne sont que fêtes, joyeuses entrées, galas de toutes sortes, tournois, joutes et « behours ». En 1300, c'est l'entrée de Philippe le Bel ; en 1305, c'est le grand tournoi des *poorters* de Bruges contre les *Nations* d'Allemagne ; en 1352, c'est la visite de Louis de Bavière ; en 1363, c'est l'arrivée de Pierre de Portugal, roi de Chypre, et toujours ce sont « grant feste, grant noblèce des seigneurs, grant beauté des haultes dames et grans paremens de joustes pour l'amour d'icelles ». Partout il n'est question que de harnois, de broderies, de bijoux, de varlets, de massiers, de fourriers, de parures, de tentures, de palefrois, de litières, de ménestrels, de tapis de haute lice, de pierres précieuses et de vêtements somptueux. C'est un débordement de luxe et de joie dont nous n'avons plus l'idée. Les contemporains eux-mêmes en étaient

éblouis, leur imagination en demeurait frappée. Chastellain qui, ainsi qu'il le dit lui-même, assista alors que « jeusne enfant estoye encore » à l'entrée de Philippe le Bon à Gand, se ressouvenait au déclin de sa vie de ces « rues tendues et encortinées de hault en bas », où l'on ne voyait « maison nulle part ne à peine le ciel par en hault », et de ces « processions solempnelles de gens revêtus de riches chappes et aornements portant riches et précieux reliquaires... en la plus haulte pompe que pouvoit chacun, à qui mieux mieux. »

Notez qu'après la fête des yeux, venait celle de l'estomac. Aux réjouissances qui accompagnèrent le mariage de ce même Philippe le Bon, on éleva sur le grand Marché trois cuisines gigantesques, trois vastes et plantureuses rôtisseries et six dressoirs pour les viandes, les potages, les gelées, les pâtisseries rôties, les fruits et les entremets. Un lion, un « moult bel et grant lyon de fust, très richement peint » versait jour et nuit des vins rouges et blancs dans un vaste bassin « habandonné à tous ceulx et celles qui y voudroient venir ». En face, un cerf tenant une urne entre ses pattes « rendoit son ypocras à tous venans »; et une licorne richement aournée « versaît de l'eau de rose dans un bassin « où se poyoient tous ceulx et celles rafraîchir qui, là, dansèrent ou servirent ». Et c'est au milieu de ces pantagruéliques ébats que les poètes improvisaient leurs douloureuses complaints, et que les peintres peignaient leurs mélancoliques tableaux.

Mais nous voilà bien loin des frères Van Eyck et de

l'Agneau mystique. Moins loin cependant qu'on ne croirait, puisque ces deux beaux génies ont résumé en eux cette époque curieuse, dont nous avons essayé d'indiquer les grands traits. Il nous faut les quitter toutefois, sans même tenter de décrire leurs chefs-d'œuvre. De pareils ouvrages doivent être vus, ou tout du moins ce n'est pas en courant, qu'on peut ni qu'on doit parler de semblables merveilles.

Nous sortirions même de suite de cette église admirable de Saint-Bavon, si nous n'avions à saluer au passage une belle œuvre de Rubens, et si dans le chœur ne se trouvait un tombeau, qui doit nous arrêter au moins un instant.

Le tableau de Rubens, c'est cette grande et belle page que le maître d'Anvers a consacrée à la gloire du saint patron de Gand. Tableau de famille plus encore que tableau religieux, où le peintre s'est représenté deux fois, et près de lui a placé ses deux femmes. Ordonnance désordonnée, vie exubérante, harmonie éclatante, couleur prestigieuse, composition mouvementée, entraînant, ascendante, si je puis dire ainsi, sorte de *sursum corda* de la peinture qui enlève, toutes les qualités inimitables de ce magicien apparaissent dans cette œuvre superbe, dont quelques morceaux, notamment les portraits de ses femmes, peuvent être rangés parmi les merveilles de l'art flamand.

En face du maître se trouve celui qui fut son professeur, Otto Venius, avec une *Résurrection de Lazare*, bien ordonnée, bien équilibrée, solidement peinte, pleine de qualités, un peu maniérée sans doute, mais moins que beaucoup d'autres, et qui,

cependant, paraît sèche, revêche, académique et guindée, quand on a sous les yeux son rutilant vis-à-vis.

Quant au tombeau, c'est celui de l'évêque Triest, beau morceau de sculpture, un peu lourd comme le comporte l'époque qui lui donna le jour, trop analysé à mon gré, c'est-à-dire manquant de cette simplicité qui, dans les œuvres d'art, est une des caractéristiques de la grandeur. Mais certaines de ses parties, notamment les anges en haut relief qui soutiennent les cartouches inférieurs, et les petits génies qui décorent les extrémités du mausolée, sont d'un goût parfait et d'une admirable exécution.

Ce beau tombeau est un des meilleurs ouvrages de la sculpture flamande. A lui seul, il aurait suffi pour sauver de l'oubli le nom de son auteur, et cependant s'il est parvenu jusqu'à nous presque intact, c'est contrairement à la volonté du statuaire qui l'a conçu, de l'artiste qui l'a exécuté. Jérôme Duquesnoy s'efforça, en effet, de mutiler son œuvre, après l'avoir caressée pendant de longs mois avec son ciseau. Après en avoir fouillé tous les replis avec un soin amoureux, il essaya de la briser de son maillet, et, s'il en fut empêché, c'est qu'à ce moment suprême toutes ses pensées étaient suspectes, et toutes ses actions surveillées avec une méfiance spéciale, car le lendemain le sculpteur devait monter sur l'échafaud.

Quel sombre drame que cette lugubre fin d'une vie si souriante en ses débuts. Ce statuaire habile, intelligent, instruit, qui avait voyagé et qui, à son retour d'Italie, s'était vu accueilli comme un frère par les plus

grands artistes de son temps, et comme un ami par les princes qui gouvernaient son pays natal ; ce sculpteur dont le talent était reconnu, prôné, estimé par ses contemporains, dont Van Dyck avait reproduit les traits, et dont l'archiduc Léopold-Guillaume avait fait son familier ; cet artiste que les faveurs entouraient, auquel la gloire souriait, qui, nommé sculpteur du roi, obtenait sans peine les plus illustres commandes et pouvait s'écrier : *Inveni portum* ; cet homme heureux allait voir sombrer sa réputation, sa fortune, son honneur et sa vie, à deux pas d'une œuvre capable de lui ouvrir les portes de l'immortalité.

Une détestable passion à laquelle il ne sut pas commander, les témoignages accablants de deux enfants de chœur, l'accusation de sacrilège qui vint s'ajouter aux dépositions de ses victimes, tout se réunit pour le perdre. Un moment, on crut pouvoir sauver au moins sa vie. Ses parents s'étaient adressés à l'archiduc et, au nom de son ancienne bienveillance, l'avaient supplié de faire grâce au coupable. Mais ces relations anciennes qu'on invoquait fournirent justement un grief de plus. « Je plains la misérable situation où se trouve mon ami, répondit Léopold-Guillaume, mais que justice soit faite ¹. »

Quelle pensée s'empara alors de l'esprit du condamné ? Nul ne l'a su. Voulut-il, conscient de sa honte, détruire le monument qui devait perpétuer

1. « *Doleo miserabilem casum amici mei, sed fiat justitia !* » La grâce fut accordée le lendemain de l'exécution, afin que les biens ne fussent pas confisqués. Les pièces de ce curieux procès sont conservées aux archives de Gand.

son nom? Pensait-il au contraire, en brisant sa statue, frapper le prélat auquel il attribuait sa condamnation? Mystère insondable. Dissimulant sa pensée iconoclaste, il avait demandé qu'on lui permit de donner un dernier fini à cette œuvre suprême, et on avait fait droit à sa demande; alors, se retrouvant en face de ce mausolée dont il rêvait l'anéantissement, il saisit son maillet et s'efforça de briser la statue; mais on arrêta son bras, le coup fut détourné, et un seul doigt du prélat fut rompu par le choc.

Cet évêque Triest, dont Duquesnoy voulut détruire l'image, fut certes un des prélats les plus populaires du pays flamand, et jamais popularité ne fut mieux justifiée, car non seulement il se montra le protecteur éclairé des sciences, des lettres et des arts, mais on peut le regarder à juste titre comme le père de l'horticulture gantoise, c'est-à-dire comme l'inventeur d'une des sources de richesse de la vieille cité flamande.

Les jardins d'Antoine Triest furent célèbres, en effet, pendant tout le xvii^e siècle. C'est dans ces jardins que, pour la première fois en Flandre, on cultiva en pleine terre des plantes rares et exotiques, qu'on tailla des ifs en pyramides, qu'on les arrondit en berceaux, qu'on les façonna en kiosques, en cabinets de verdure, en *zomerhuisen*¹, pour me servir de l'expression flamande, à la fois si juste et si pittoresque. Un dessin du temps fort curieux, très

1. « Maisons d'été ».

exact, représentant les jardins du Belvédère de l'évêque Triest ¹, nous permet de juger quels furent ces premiers vagissements de l'horticulture dans le pays gantois.

Le savant prélat toutefois, ne borna pas ses soins à la création d'un jardin modèle. Il s'occupa également des modestes artisans, dont les descendants allaient être dans la suite des artistes et des savants. Il protégea les jardiniers, les encouragea de ses conseils, les aida de son argent et les réunit en confrérie, sous le patronage de saint Amand et de sainte Dorothée.

Une fois l'élan donné, l'exemple fut promptement suivi. Le pouvoir civil ne voulut point laisser à l'autorité ecclésiastique le monopole de cette charmante industrie, et, en 1640, messire Guillaume de Blasere, échevin de la ville, montrait avec orgueil, dans son château de Hellebuys, la première serre qui fût en Europe. C'était une véritable maison, longue de cent pieds, faite de bois et de verre et assez haute pour recevoir les arbres exotiques qui, l'été, étaient cultivés en plein air. On la chauffait avec de grands poêles. Coûteuse nouveauté, qui fit grand bruit en son temps, et devant laquelle les étrangers et les voyageurs ne manquaient jamais d'aller s'extasier à leur passage à Gand ².

1. Ce dessin colorié appartenait au graveur Oughena, l'un des plus fins amateurs et collectionneurs des Flandres, dont la collection vient d'être acquise par MM. de Rothschild.

2. Il est fait longue mention de ce premier jardin d'hiver dans l'ouvrage du jésuite italien J.-B. Ferrari, intitulé : *Hesperides, sive de malorum aurearum cultura et usu*. (Rome, 1646; libri quatuor.)

Quelques années plus tard, une confrérie d'amateurs d'horticulture s'instituait. En 1669, elle publiait ses statuts; en 1675, son promoteur, l'abbé Raynens, écrivait un traité d'horticulture, et peu après, la société fondait un jardin public pour l'enseignement de la taille des arbres, de la greffe et pour la propagation des espèces rares et utiles. Dès lors, l'horticulture devint une industrie productive, ainsi qu'une source efficace de bien-être pour un nombre considérable d'artisans.

Malgré les éminents services qu'il n'avait cessé de rendre, il s'en fallut toutefois de bien peu que le jardin botanique de Gand ne disparût au commencement de ce siècle. Son entretien coûtait cher, son revenu était maigre, et le premier Consul avait décidé sa suppression. Il fut sauvé par un homme d'esprit doublé d'un érudit, lequel fut également un homme d'État à son heure; j'ai nommé l'éminent Van Hulthem. Le savant tribun profita du séjour de Joséphine à Gand, pour faire plaider la cause du jardin par les plantes elles-mêmes. Il entraîna madame Bonaparte dans l'établissement condamné. A l'entrée se dressaient des palmiers portant à leurs branchages une vaste pancarte avec ces mots : « AVE CÆSAR MORITURUS TE SALUTANT », puis, à travers les allées, à chaque fleur, à chaque plante, était suspendue une étiquette proportionnée à sa taille et couverte d'un distique ¹.

1. Dans une notice publiée par le *Messager des sciences et arts*, de Gand (t. III, p. 489, nouvelle série), Cornelissen a publié la plupart de ces inscriptions.

Joséphine fut toute surprise de ce déploiement de poésie. Elle en demanda l'explication à son conducteur, qui s'en acquitta avec tant d'adresse, d'esprit et de feu que la future impératrice lui dit en souriant : « Calmez-vous, mon cher monsieur Van Hulthem, et comptez que si mes désirs pèsent pour quelque chose, ce beau jardin sera conservé et mes « nymphes », comme vous appelez ces fleurs, ne mourront pas en exil. »

Cette promesse gracieuse fut exactement tenue. Le jardin fut sauvé. Bien mieux, l'empereur autorisa, en 1808, la fondation d'une société impériale d'agriculture et de botanique, et l'on peut dire qu'aujourd'hui, grâce à cette institution et à quelques autres, Gand tient la première place dans l'horticulture du monde entier ¹. Les noms de ses horticulteurs sont, en effet, célèbres en Europe. Ses dynasties de fleuristes, les Van Houtte, les Van Geest, les Verschaffelt, les Linden font un commerce de plantes rares qu'on évalue à près de 5 millions. Plus de deux cent cinquante établissements s'élèvent à Gand et dans les communes suburbaines : à Mont-Saint-Amand, Loochusty, Gendbrughe, Ledeborg, etc., qui rapportent non seulement des sommes énormes, mais sont une source de gloire pour le pays. Gand, en effet, a vaincu, dans les grands tournois internationaux, toutes ses rivales en horticulture, et sa suprématie a été proclamée : en 1865, à Amsterdam ; à Londres, en 1866 ;

1. Voir l'*Histoire de la Société royale d'agriculture et de botanique*, de Gand, par J. van Damme Sellier (1861).

à Paris, en 1867 et en 1878 ; et en 1869, à Saint-Pétersbourg.

C'est sur ce triomphe fleuri que j'aimerais à quitter Gand, la laissant au milieu de ses arbustes rares et de ses artistes en belles fleurs. Mais le nom du premier Consul s'est trouvé tout à l'heure sous ma plume, et je m'en voudrais de ne point dire un mot de son successeur, de Louis XVIII qui, roi sans trône et prince exilé, fit, pendant les Cent jours, de Gand la capitale de son royaume *in partibus*, et y tint sa cour.

Pendant qu'à Paris, la foule toujours moqueuse, chantait le célèbre refrain :

Rendez-nous notre père de Gand,
Rendez-nous notre père !

- le prince habitait rue des Champs, dans l'hôtel d'Hane-Steenhuize. Chaque matin, le conseil des ministres s'assemblait ; on discutait gravement les chances de retour ; à midi le roi donnait ses audiences. Le sévère M. Guizot, le malin et moqueur comte de Chevigné, et le pompeux Chateaubriand, qui logeait au n° 55 de la rue de Bruges, ne manquaient jamais de se montrer à l'audience royale ; ensuite Louis XVIII dînait. L'hôtel était alors ouvert au public, la foule était admise au « dîner du roi ». Elle pouvait, spectacle qui en valait bien un autre, contempler à son aise ce monarque en disponibilité, assis devant une table qu'on avait fortement échancrée, pour permettre au prince d'y insérer sa royale bedaine. Et le lendemain, le *Journal officiel français*, qui paraissait à Gand, enre-

gistraient les hauts faits gastronomiques du monarque, et faisait connaître à l'Europe pantelante le menu de son dîner.

Un jour un grand branle-bas eut lieu dans l'hôtel, c'était le 18 juin 1815. On se battait à Waterloo. Ce jour-là, les fourgons et les voitures restèrent toute la journée dans la cour, les chevaux sellés et les postillons fouet en main, tout prêts à fuir vers Ostende où attendait un navire anglais. Dans la nuit, on apprit la victoire des alliés. Les Français étaient écrasés; Louis XVIII pouvait rentrer dans son royaume.

XVIII

Anvers. — La ville catholique. — Les églises. — *Hand-werpen*. — Le Burg. — Agrandissements successifs. — La persécution religieuse. — Grandeur et décadence. — Résurrection d'Anvers.

De toutes les villes flamandes et brabançonnnes, Anvers est après Bruxelles la plus connue des étrangers, la plus fréquemment visitée, la plus régulièrement traversée; c'est donc celle dont je parlerai le moins. Aussi bien ce serait folie, que de prétendre décrire en quelques pages une ville de cette importance, aussi vaste, aussi vieille, aussi riche, aussi parée, aussi célèbre, aussi grande par sa fortune merveilleuse et par le rôle qu'elle a joué. Retracer son histoire, il n'y faut pas songer, ce serait raconter quatre siècles au moins de l'histoire de Belgique. La parcourir en détail, il nous faudrait des volumes pour le faire avec fruit. Du reste, histoire et description ne sont plus à faire. Deux de ses enfants, deux anversoïis de naissance et de cœur, se sont char-

gés de cette pieuse besogne, et s'en sont acquittés de façon à satisfaire les plus exigeants¹. C'est à eux qu'il nous faut renvoyer ceux qui désirent connaître à fond cette grande, noble, puissante et valeureuse cité.

La tâche, du reste, était glorieuse et bien capable de provoquer l'enthousiasme. Rien ne manque à Anvers pour la rendre fameuse. Trois ou quatre fois elle a été la cheville ouvrière des destinées de son pays. Avec son port superbe, sa Bourse, ses banques, ses entrepôts, elle peut compter parmi les plus riches et les plus commerçantes places du monde. Avec Rubens et son école de peinture, elle brille au premier rang des cités artistiques, et la gloire des Plantin, qui rejaillit sur elle, la transforme en un centre de science et d'érudition. Ajoutez à cela qu'elle a donné le jour à une pléiade de nobles esprits, d'hommes intelligents, de magistrats intègres, de navigateurs hardis et d'écrivains précieux, que ses vieilles demeures et ses antiques monuments sont un vrai régal pour l'archéologue, et qu'enfin, dernière curiosité, elle est la grande cité catholique du Nord, celle où la foi imagée, apparente, s'affiche avec le plus de pompe et d'ostentation.

C'est en effet l'un de ses caractères typiques, celui peut-être qui frappe le plus l'étranger, que cette piété s'étalant au dehors avec une complaisance, une exubérance et un faste, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, même pas en Italie. Point de quartier qui n'ait son cal-

1. Voir l'*Histoire d'Anvers*, par Louis Torfs, et l'*Historique des rues et places publiques de la ville d'Anvers*, par Augustin Thys.

naire, point de rue qui n'ait sa madone nichée dans la façade ou à l'angle de quelque maison, avec son dais majestueux, son auvent ambitieux ou son baldaquin de tôle peinte, avec son tribut de fleurs artificielles et la lampe obligatoire. Balayées par le souffle de la Réforme, anéanties au moment du pillage des églises, ces images propitiatoires ont reparu sous la domination autrichienne; elles se sont multipliées au siècle dernier quand le catholicisme était maître absolu du spirituel et du temporel; et depuis lors, les révolutions se sont succédé, les évolutions sociales, politiques, religieuses, se sont accomplies, les bandes révolutionnaires ont défilé au pied de ces sanctuaires aériens sans en atteindre aucun, sans en détruire un seul. Le culte familial de ces dieux lares s'est maintenu presque intact, et si la dévotion distraite par des pensées plus modernes oublie parfois d'entretenir la lampe votive, et plus fréquemment encore d'en nettoyer les carreaux, du moins, jamais le libre esprit n'a eu la pensée de supprimer ces pieux emblèmes.

Dans les églises, c'est ce même sentiment de dévotion imagée qui éclate et domine; moins sensible peut-être à cause de la destination du lieu, mais non moins vif cependant. Plus de temples nus, plus de sanctuaires pauvres et vides, comme ceux qu'on rencontre en tant d'autres villes. Plus de pratiques austères, de foi ascétique, mais une piété fleurie, riche, prolixe dans ses atours, coquette dans sa parure, avec une profusion d'ornements boursouflés et contournés, avec des rinceaux, des guirlandes et des palmes à foison. Partout les vieux murs sont envahis par des ta-

bleaux gigantesques, les sévères ogives enserrent des balustrades brillantes de marbres éclatants, et au fût respectable des antiques colonnes, se greffent des consoles supportant un paradis de saints aux vêtements agités.

Même dans la cathédrale, dans le vaisseau admirable de Notre-Dame, cette impression se fait jour. En vain, l'architecte a-t-il donné à son œuvre des proportions superbes; en vain, le génie du moyen âge a-t-il fait jaillir du sol une des plus impressionnantes créations qu'on puisse concevoir; en vain, le style gothique a-t-il déployé là toutes ses magnificences en édifiant, sur cent vingt-cinq robustes piliers, une des nefs les plus merveilleuses qu'on puisse souhaiter. La ménagerie étrange dont Van der Voort a couvert la chaire de vérité, les sculptures de Duquesnoy, les statues et les confessionnaux de Verbruggen, les cartouches funèbres qui s'accrochent aux parois, les toiles et les panneaux de Rogier van der Weyden, de Franken, de Quellin, de Zegers et d'Otto Venius donnent le change à l'esprit, détournent l'attention et fournissent, somme toute, la note dominante. Et le souvenir, que l'on emporte de cette perle architectonique, est bien moins imprégné des grandes lignes de la construction, que des tons superbes, des couleurs étincelantes, des carnations vigoureuses et brillantes, qui éclatent et pétillent dans les deux chefs-d'œuvre de Rubens qui décorent le transept.

A Saint-Jacques, l'impression est encore plus vivace. Le cadre, en se rétrécissant, grandit l'importance des accessoires. Les formes vénérables du sanctuaire

primitif sont rejetées dans la pénombre. Il semble qu'une végétation marmoréenne toute faite de cartouches gracieux, d'appliques délicates, de supports contournés, de saints maniérés, d'anges bouffis et grassouilleux, plus semblables à des amours qu'à des séraphins, ait envahi le sanctuaire. Et cette marqueterie de marbre blanc et noir qui forme le jubé, ferme les chapelles et s'accroche aux murailles, nous raconte la piété agissante du ^{xvii}^e siècle, pendant que la chaire, chef-d'œuvre de Willemsen, étale à nos yeux l'opulence du clergé flamand à la veille de la Révolution.

Saint-Paul, l'ancienne église des Dominicains, est dans le même cas. Le ^{xvii}^e siècle a lambrissé ses vieux murs de boiseries coquettes, découpées, brodées, ciselées avec un art exquis. La parure fait oublier le temple, et ce qu'on vient voir dans le sanctuaire, ce n'est pas sa forme, ce ne sont point ses lignes, ses proportions, son élégance, sa pureté, c'est seulement sa parure, un Rubens, deux Craeyer, un Jordaens, des copies de Van Dyk, des statues de Quellin et des sculptures de Vervoort, tout comme on vient à Saint-Jacques pour voir le tombeau de Rubens.

Mais c'est surtout à Saint-Charles, à l'église des jésuites, que le sentiment d'extériorité cossue s'affirme d'une façon intense. Ici, tout est riche, puissant, insinuant et souple. Une magnificence un peu vulgaire, mais redondante, éclate dès l'abord dans l'opulente façade, revue et corrigée, dit-on, par Rubens, et dont les proportions ornementales feraient bondir Scamozzi et le divin Palladio. Tout est décor

dans cette architecture théâtrale. A l'intérieur, point d'étalage démesuré de richesses ni de somptuosité, l'incendie de 1718 a eu raison du luxe primitif, mais vous chercheriez vainement aussi un angle droit ou un profil rigide. Dans tout l'édifice, il y a une telle souplesse de lignes, une telle flexibilité de contours, que l'esprit ému, attendri, affadi par tant de complaisance, est forcément ramené vers la puissance de ce Dieu bienveillant, qu'on a si confortablement logé, et vers l'influence de la sainte corporation qui détient son sanctuaire.

Il n'est pas jusqu'à la forme générale du temple qui ne soit une révélation. Nous n'y trouvons plus en effet, ces profils élancés des anciennes cathédrales, ces lignes vertigineuses qui troublent l'esprit, et enlèvent l'imagination vers des espaces éthérés. Le plan est celui des basiliques romaines, et l'on sent, rien qu'à ce fait, que les yeux ne se portent plus vers le ciel, mais vers la ville éternelle, d'où l'on reçoit le mot d'ordre et d'où vient toute inspiration.

Il ne faudrait point conclure toutefois, de cet aspect tout mondain qu'affecte l'ornementation des églises anversoises, que le calme règne dans les esprits, et que le catholicisme moderne répudie aux bords de l'Escaut les traditions sévères, les rigides inspirations et les sombres menaces que nous avons constatées à Ypres, à Bruges et dans le reste de la Flandre. Ce serait grandement se tromper. Ici la lutte est aussi vive qu'ailleurs, et les armes employées sont de même nature. Comme à Furnes, comme à Nieuport, nous trouverons dans chacune de ces églises

une vierge de grandeur naturelle, une statue sans distinction, sans grâce, au geste raide et compassé, au visage impassible, au regard fixe et menaçant, toute couverte de velours brodé, et portant sur le front une énorme couronne en argent repoussé. C'est la madone du lieu, et les *ex-voto* pendus tout à l'entour nous apprennent assez qu'elle sait faire des miracles. C'est elle qu'on vient prier; c'est elle qu'il faut fléchir.

Puis, comme si cette sévère madone, dont l'image envahit tous les coins de la ville, n'était pas suffisante à faire rentrer en eux-mêmes les pécheurs endurcis; tout auprès de Saint-Paul le clergé prévoyant a dressé un calvaire immense, bien capable de provoquer l'effroi chez les plus indifférents. Je vous fais grâce des statues qui décorent ce calvaire. Je passe sous silence cette rocaille gigantesque de 20 mètres de haut, plaquée contre le transept de l'église, et qui, après avoir abrité dans ses anfractuosités multiples les épisodes de la passion, se termine par une croix énorme supportant le Sauveur qui foule à ses pieds la Mort, dont il semble triompher en mourant. Mais à la base de ce rocher postiche, il existe une caverne sombre, une grotte obscure. Fouillez-la du regard sans vous laisser arrêter par ces deux Romains en tôle peinte, qui semblent garder le saint Sépulcre. Tout autour, enfermés dans des trous grillagés, derrière des barreaux énormes, de pauvres damnés, à moitié calcinés, effrayants d'angoisse et de douleur, se débattent au milieu des flammes, tournant vers le visiteur leurs gestes désespérés, lançant vers lui leurs regards suppliants, dont des écri-

teaux en fer-blanc se chargent de traduire les éloquentes appels :

ONTFERMT U MYNER!

« Ayez pitié de nous Seigneur! » Fantasmagorie, direz-vous, que ce purgatoire en terre cuite, avec ses bonshommes peinturlurés. Fantasmagorie certes, mais fantasmagorie terrible, impressionnante, efficace dans ses effets. Regardons-la avec curiosité, avec intérêt, mais gardons-nous d'imiter ce voyageur allemand qui, dans sa gracieuseté germanique, commençait le sommaire d'un de ses chapitres, en parlant de la « dévotion stupide des Anversois¹ ».

Eh quoi! nous admettons la fiction au théâtre, dans le roman, dans la peinture. Nous l'acceptons partout dans les représentations de la nature, dans l'expression de la vie, dans le domaine de ce que nous pouvons voir, toucher, contrôler; et nous voudrions que des esprits simples, des intelligences mal préparées, des cerveaux crédules consentissent à la bannir *a priori* de la religion, c'est-à-dire d'une croyance qui échappe à tout contrôle extérieur? De quel côté, je le demande, est le jugement sain, le raisonnement, la réflexion, la connaissance du cœur humain? Oublions-nous, par hasard, que les imaginations jeunes voient toujours au delà de ce qu'on leur montre, et avons-nous désappris qu'au temps de Sophocle, comme au temps de Shakespeare, il suffisait d'une pancarte sus-

1. Forster, *Voyage sur les bords du Rhin et en Flandre*.

pendue sur la scène, pour évoquer devant des spectateurs d'élite, le décor d'une forêt, d'un champ, ou l'intérieur d'un palais ?

Cette fantasmagorie, mais c'est l'instruction par les yeux, l'éducation par l'image, une découverte que nous croyons avoir récemment faite, un mode d'enseignement dont nous commençons seulement à comprendre toute la puissance, et que le catholicisme emploie depuis des siècles avec succès. Ce purgatoire est enfantin, je l'accorde. Mais tenez compte un instant de l'état des cerveaux pour lesquels il a été construit. Une fois entrée dans ces yeux novices, une pareille image s'oublie difficilement. Elle se mêle à d'autres souvenirs ; elle complète les sombres improvisations qui tombent de la chaire ; elle apparaît dans ces esprits troublés comme la confirmation des menaces retentissantes, qui vibrent dans le sanctuaire. Elle pèse sur ces consciences mal éclairées comme un cauchemar incessant, qui énerve l'intelligence et la dispose à une obéissance passive.

Mais voilà que le sujet nous entraîne. Nous tombons dans le domaine de la métaphysique ; les abstractions nous enserrant dans leur réseau et nous nous attardons à constater l'ingéniosité déployée par la puissance religieuse, pour asseoir son empire dans les Flandres, alors que notre but était simplement de signaler une lacune étrange qui se manifeste dans tous les temples anversois.

Cette lacune, vous l'avez deviné, c'est l'absence complète, presque absolue et, par cela même, très remarquable, de tous les ornements primitifs qui dé-

coraient les églises d'Anvers. Ces temples que nous avons parcourus ont tous conservé leur élégance originelle. L'architecture a vaincu les siècles, la pierre a triomphé des ans, mais rien de ce qui servait primitivement à parer le sanctuaire n'est parvenu jusqu'à nous. Des statues, des tombeaux, des croix, des autels, des lampes d'argent, des châsses d'or, il n'est rien demeuré, et c'est à peine si quelque triptyque, restitué après coup, vient nous apprendre qu'au temps où l'on édifiait de si majestueuses basiliques, il fleurissait à Anvers des arts admirables, mis en œuvre par des artistes d'un inimitable talent.

Une semblable lacune peut-elle exister sans motif? Non, assurément. Aussi l'explication en est-elle facile; et c'est aux « briseurs d'images » qu'il faut demander compte de tant de trésors disparus. Quelques jours ont suffi à l'anéantissement de cet amas de richesses, et l'on a comme un serrement de cœur, à la pensée que cet irréparable désastre s'est accompli sous les yeux de magistrats timorés, devant des milliers de bourgeois en armes, mais « tellement estonnés qu'ils estoient comme s'ils eussent été ensorcelés »; magistrats et bourgeois aux « cœurs et mains liés » qui, dans ces journées néfastes, se montrèrent « plus diligens à défendre leurs corps et biens ¹ », qu'à protéger les trésors qui faisaient l'honneur de leur pays et la gloire de leur ville.

Il faut lire, dans les récits du temps, les hauts faits de ces « meschants garnemens ». Il faut les voir

1. Meteren, *Histoire des Pays-Bas*.

s'amasser sur le *Marché aux gants*, pénétrer de force dans la cathédrale, en chasser le margrave et ses hal-lebardiers, se grouper autour de la chaire, entonner les psaumes et, à la voix d'un forcené, le prédicant Herman Modet, se lancer, comme une meute furieuse, sur les merveilles d'art entassées dans le sanctuaire. Tableaux, châsses, reliques, autels, statues, candélabres, croix, ciboires, ostensoirs, lustres et calices, tout est brisé, mis en pièces et détruit avec un acharnement incroyable. Trois heures durant, un forgeron de la corporation des *Kraankinders* s'acharne après la porte de la *Paykamer*, où se trouve enfermé le trésor du chapitre¹. Enfin la porte cède; et l'argenterie, les bijoux, les chasubles brodées, les livres de comptes, les registres de musique, les registres mortuaires, les ornements d'autel tout devient la proie de ces égarés, tout est détruit avec une furie sans pareille.

Trois jours de suite, ils revinrent à la charge et dans l'entre-temps ils « s'encoururent partout pour faire de mesme ailleurs ». Saint-André, Saint-Georges, Saint-Michel, Saint-Jacques, les Franciscains, les Sœurs-Blanches, les Sœurs-Noires, les Bégards, les Nonnains, les Fakens, les Prêcheurs, toutes les églises et chapelles de la ville furent mises à sac, et ce n'est qu'après ces hauts faits accomplis, que le margrave parut se réveiller et la bourgeoisie sortir de son long engourdissement. Ils « prirent dix ou douze prison-

1. Augustin Thys, *Historique des rues et places publiques de la ville d'Anvers*.

niers, desquels il y en avoit trois qui furent trouvés coupables du faict, et partant ils furent pendus sur le marché, trois autres furent bannis, et le reste fust puny d'une autre façon ¹ ». Voilà quelle fut la conclusion de ce drame iconoclaste.

Triste tableau, n'est-il pas vrai, mais auquel l'histoire fournit un pendant plus lugubre encore. Je veux parler de cette effroyable journée du 4 novembre 1576, qui porte dans les annales du temps le nom significatif de « furie des Espagnols ». Ce jour-là, une soldatesque ivre de vin et de carnage s'échappa de la citadelle et se rua sur la ville, qu'elle mit à feu et à sang. L'Hôtel de Ville fut brûlé « les rues appelées Soutruye, Suyckerruye, Botteruye, la rue aux fromages, la rue aux pommes, la rue des orfèvres, la rue des rôtisseurs, la galerie de Notre-Dame, la galerie de l'argenterie, une partie de la rue de Tournay et de la Hoochstrate et le marché au lin, en tout plus de cinq cents maysons » devinrent la proie des flammes et « c'estoyent toutes maisons où l'on tenoit boutique, et lesquelles estoyent pleines de toutes sortes de marchandises, tellement qu'on estima ce dommage autant que tout le pillage ». Celui-ci cependant fut effroyable. Ces forcenés « prindrent en argent contant, plus de 40 tonneaux d'or ou vingt cent mille escus ², sans les joyaulx, la vaisselle d'argent et autres choses ». On massacra sept mille personnes, on mit les gens à rançon et, dans sa naïveté touchante, le chroniqueur

1. Meteren.

2. Deux millions d'écus d'or (plus de 10 millions de notre monnaie).

ajoute : « On n'ouït pas beaucoup qu'ils se fussent mis à violer les femmes, pour ce que la première nuit ils furent trop las et faibles de faim, de soif et de travail. »

Les biens, que ces brigands avaient extorqués par leurs violences sans nom, étaient si considérables qu'ils ne savaient qu'en faire. On en vit, qui se mirent à jouer et perdirent dix mille écus dans un jour. D'autres se firent fabriquer des gardes d'épée, des manches de poignard et même des cuirasses entières en or fin. Un historien ¹ estime à plus de soixante millions la somme que représenteraient aujourd'hui ces déprédations effroyables. « Jamais, à aucune époque, ajoute-t-il, notre ville ne fut la victime d'un aussi épouvantable désastre. »

J'ai tenu à rappeler ces deux faits, bien qu'ils fussent connus, parce qu'ils donnent, dans leurs excès, la note des deux grandes influences qui, à partir du xv^e siècle, se disputèrent la possession d'Anvers et pesèrent le plus lourdement sur ses destinées. Je dis dans leurs excès, parce qu'il serait tout aussi injuste de rendre la Réformation responsable du « bris des images » que le Catholicisme complice de la « furie des Espagnols ». Mais il n'en est pas moins vrai que sur ce sol généreux, les deux principes de la libre-pensée et de l'aveugle soumission au saint siège furent toujours en présence, disons mieux toujours en lutte; et que la vieille cité anversoise dut les alternatives de grandeur et d'abaissement qu'elle

1. A. Thys, *op. cit.*

traversa pendant trois siècles au triomphe passager ou à l'exclusion temporaire d'un des ces grands principes.

Avant d'aborder cet important chapitre de son histoire, peut-être serait-il bon de dire un mot de ses origines, peu connues chez nous, et qui n'en sont pas moins fort vénérables. Et, en effet, si comme place maritime, Anvers semble être une tard venue sur cette industrielle terre de Flandre; si elle ne fut que l'héritière de Bruges, dont elle détient aujourd'hui le sceptre commercial, elle ne le cède guère pourtant en ancienneté à son antique rivale, car sa naissance se perd dans les obscurités de la fable, et c'est un géant légendaire qui veilla sur son berceau. Géant terrible, malandrin impitoyable, détrousseur de nautonniers aussi cruel que rapace, dont le sabre gigantesque tranchait la main du malheureux qui ne pouvait acquitter le péage de l'Escaut, et qui lançait ensuite cette main dans le fleuve. *Hand werpen* (jeter la main), telle serait l'étymologie du nom de la vieille cité. Commencements peu flatteurs assurément, nullement en harmonie avec sa destinée commerciale, et qui lui sont chers cependant, car Druon Antigon, le colosse farouche, le *Reus* comme on l'appelle encore aujourd'hui, est associé à toutes les fêtes publiques, et aux jours solennels, il est promené dans les rues anversoises où l'attendent de bruyantes acclamations, tribut constant de la sympathie populaire.

Heureusement pour l'honneur de la ville naissante, la puissance romaine et les archéologues ont donné,

eux aussi, un coup d'œil sur son berceau. La première manifesta son intervention sous la forme d'un certain Salvius Brabon, vingt-quatrième roi de Tongres, époux de Siviana, sœur d'Octave, et cousin par alliance de Jules César. Brabon provoqua le géant en combat singulier, le mit à mort et délivra le pays. Et Jules César, pour le récompenser d'un si utile exploit, le créa duc de Brabant (?) et souverain du marquisat d'Anvers (??) ¹.

De leur côté, les archéologues s'étant mis à la besogne sont allés encore plus vite et plus loin. Ils ont non seulement débarrassé l'Escaut de son terrible riverain, mais ils ont chassé Brabon lui-même, n'admettant pas comme point de départ de la ville naissante un établissement romain ². Ils se bornent, en effet, à remonter au v^e ou au vi^e siècle, à une colonie de bas Saxons établis sur les rives de l'Escaut, campés à la façon germane, méprisant les murailles, rattachant un flot à la rive par une sorte de jetée, appelée en leur idiome *warf*, et créant de la sorte un port et un abri. Et, selon eux, c'est ce modeste terrassement, visible encore aujourd'hui, encore appelé le *werf*, qui donna son nom à la cité, *Aen'twerf* (sur le Werf), désignant la position des premiers Anversois.

1. A. Thys, *Historique, etc.* Une autre légende attribue ce problème fait d'armes à sept jeunes gens, qui furent les souches des sept familles patriciennes d'Anvers vulgairement connues sous le nom de « Zeven Schaken ».

2. Cette opinion est toute récente. La descendance romaine, soutenue par Dierxsens (*Antowerpia Christo nascens et crescens*), a été réduite à ses justes proportions par Louis Torfs. (Voir notamment *Nagelatenen Werken*.)

Je vous fais grâce maintenant de la visite de saint Éloi aux *Andowerpienses*, de leur conversion par saint Amand, de la première église édifiée par ce saint homme, et de l'autorisation accordée par Dagobert II d'entourer cette église de murs, autorisation qui permit à saint Willibrod de qualifier Anvers de *Castrum* et de *Castellum* ¹. Je ne parlerais même pas de l'invasion des Normands et de l'occupation d'Anvers par ces conquérants farouches, s'il ne s'était produit alors un fait curieux et presque inexplicable. A dater de cette époque, la nuit la plus complète se fait, pendant un siècle et demi, sur les destinées de la malheureuse cité. Son nom disparaît entièrement de la carte d'Occident. Elle n'est même pas mentionnée dans le partage du royaume de Lothaire, où nous trouvons cependant les noms de Liège et de Malines.

Qu'était-elle devenue pendant ce temps? Avait-elle été complètement détruite, ou bien, restée au pouvoir des Normands, avait-elle été momentanément distraite du duché de Brabant? Quoi qu'il en soit, pendant tout le x^e siècle l'histoire ne prononce pas une seule fois son nom, et il nous faut arriver au xi^e siècle pour trouver le bourg et le château d'Anvers transformés en « marche de l'empire », aux mains de la maison des Ardennes, portant fièrement le titre de ce nouveau marquisat. Le bourg d'alors existe encore en partie, restauré au xiv^e siècle, il est vrai, mais

1. Dans des chartes conservées à l'abbaye d'Echternach, et citées par Miræus en 1624 et par Berthollet en 1741.

très reconnaissable cependant, ayant conservé son château, le *steen*, sa vieille porte, ses fossés remplacés par des rues et des lambeaux de ses anciens remparts, accostés de vieilles tours à poivrières. Au-dessus de la porte de ce bourg se trouve un bas-relief bizarre, une sorte de sphinx normand ou saxon qui n'a point dit son nom, ni révélé son secret. On est convenu de voir en lui une idole — fort bien — mais laquelle? — Ici l'accord fait place à la plus étrange confusion. M. Marshal¹ croit reconnaître dans cette figure indécise une divinité scandinave : le jeune dieu *Fricco*. M. Gens² y découvre le dieu *Semen*, interprétation ingénieuse, et qui le serait plus encore si, dans la mythologie scandinave ou dans les traditions germaniques, ce dieu-là avait jamais existé. Le chevalier de Burbure³ croit y retrouver un « des deux lyons tailliez de pierre de seure la porte », qui sont mentionnés dans un compte original de 1398. D'autres y voient un aigle, et mes yeux n'ont aperçu qu'un enfant mutilé; mais, pour ne contrarier personne, je suis prêt à reconnaître un aigle, un lion, le dieu *Semen* ou le dieu *Fricco*.

Étranges destinées des chose d'ici-bas! Figurez-vous le statuaire à l'ouvrage faisant jaillir du bloc cette problématique figure :

Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

Il sera dieu! ...

1. *Essai historique et topographique sur la ville d'Anvers.*

2. *Histoire de la ville d'Anvers.*

3. Note de M. le chevalier de Burbure, dans les *OEuvres posthumes de Louis Torfs.*

Fort bien, mais quel dieu? Voilà ce que nous ne savons plus. Et cette curieuse idole, qui a fait trembler nos ancêtres, n'est plus, pour leurs arrière-neveux, qu'un sujet intéressant d'investigations, de discussions archéologiques et d'ingénieuses suppositions.

Mais laissons là ce sphinx et revenons au *burg* dont il surmonte la porte. C'est là le vrai berceau d'Anvers. Rien n'est curieux comme de suivre sur un plan les transformations successives que subit la puissante cité. Tout d'abord, elle se borne à ce *burg* formant une sorte d'arc dont l'Escaut est la corde. Puis, à l'aide d'une vaste langue de terre qu'il s'adjoint vers l'est, l'arc se change en pain de sucre. De 1201 à 1216, s'étendant sur la droite, l'agglomération naissante double son étendue. Ses remparts, toutefois, atteignent à peine à ce moment la place de Meir, qui est aujourd'hui le centre de la ville. En 1249, nouvel agrandissement, mais sur la gauche cette fois. En 1314, encore un accroissement considérable. Enfin vers 1410, grâce à de nouvelles adjonctions, Anvers parfait cette forme d'éventail qu'elle ne quittera plus, et qui la fait ressembler à sa rivale du nord, l'industrielle et puissante Amsterdam.

A ce moment, où Bruges et Gand ont atteint depuis longtemps l'apogée de leur puissance et de leur gloire, il s'en faut de beaucoup qu'Anvers puisse lutter d'importance avec elles. Elle est pauvre encore et obligée de recourir à tous les expédients pour combler les vides de sa caisse et remplir les lacunes qui existent dans ses remparts. La justice, en cette

occurrence, n'est pas une de ses moindres ressources. Dès 1380, tout délit entraîne comme châtiment répressif l'obligation de travailler aux fortifications ou aux embellissements de la ville. En 1387, Jean de Rode, pour avoir tué un homme qui l'avait insulté, est condamné à exécuter dix pieds de mur. L'année suivante, Walkenisse est condamné à construire deux créneaux. En 1396, Jean de Hondt, Jean Heyns, Hannekin et Moeken, pour avoir fréquenté des femmes de mauvaise vie, sont tenus d'édifier chacun « une verge de murs, avec les guérites, à l'endroit qui leur sera désigné par le Magistrat ». En 1400, semblable jugement est prononcé contre Jan et Claude Vanderbork. On n'en finirait pas s'il fallait tout citer.

Comme magnificence non plus, Anvers ne pouvait supporter la comparaison. Ce n'est qu'aux environs de 1400 qu'on renonça chez elle aux façades en bois, et aux toitures en chaume. Le werf ne fut empierré qu'en 1404, le marché aux bestiaux en 1415 seulement, et il fallut attendre l'an 1454, pour avoir, par la dérivation du Schyn, de l'eau potable à volonté. Mais nous voilà arrivés au moment où la ville va prendre un prodigieux essor. En un siècle le nombre de ses maisons double; de 1380 à 1480 sa population triple, elle saute de 20,000 à 56,000 habitants, et en 1526, Anvers comptera dans ses murs près de 90,000 âmes. C'est le moment où elle va arracher des mains de Bruges le sceptre commercial, que celle-ci laisse vaciller et abandonne au hasard.

De longues foires, dont elle avait obtenu le privilège de Maximilien, mal content des Brugeois et fort heu-

reux de leur faire pièce; les avantages spéciaux attachés à ces foires, où « toute personne pouvait venir et demourer et puis s'en retourner en sa maison, avec ses biens et marchandize en toute seureté, sans qu'aucun lui puisse donner empeschement quelconque pour depte¹ », ne tardèrent pas à attirer les étrangers. Trois fois par an, à la Pentecôte à la saint Denis et à la saint Bavon, les boutiques se dressaient au cimetière Notre-Dame et les marchands y affluaient de tous les pays. Bientôt, la renommée aidant, on vit arriver des galères et des galéasses d'Italie et du levant. Les Portugais, qui venaient d'établir des relations suivies avec les Indes, y envoyèrent des navires chargés d'épices; et Bruges qui comprit le coup terrible que ce concours commercial allait lui porter essaya d'y mettre obstacle « fort et ferme » en empêchant la navigation de l'Escaut. Mais ce fut en vain qu'elle établit des croisières, et qu'elle bâtit le château de Haestinghe le long du fleuve. Les Anversoï « sortirent à main armée sous la conduite de leur marquis Jean de Ranst, gagnèrent ledit chasteau et le rasèrent, puis se jetèrent au pays de Waes où ils firent grand butin² ». A partir de ce jour, la suprématie commerciale d'Anvers était définitivement établie; elle allait, pour quelques années au moins, devenir la métropole du nord.

Il faut lire, chez les écrivains de ce temps, l'admiration qu'elle excite, l'enthousiasme qu'elle provoque;

1. Guicciardini.

2. Meterèn.

« En Anvers et en son enceinte, s'écrie Guicciardini, il y a dix boulevards grands et d'excellentes manufactures, y a sept portes et somptueuses et magnifiques, faictes de pierres très belles et maçonnées industrieusement à la Dorique... En suyvant l'enclos et enceinte, sa muraille contient de circuit 4,812 pas. Elle s'estend, en son diamètre, en longueur de 1600 pas, et de large elle en contient 844, de sorte qu'elle esgale environ, ou peu s'en fault, à la proportion des citez de Rouen ou de Liège... Il y a huict goulphes ou canaux principaux venant de la rivière, et par lesquels entrent et navires et frégates et grosses barques chargées jusques en la ville : Et tant sur ces grands canaux, que sur les autres petits courants par la ville, il y a plus de soixante-quatorze ponts et ponceaux... Enfin on compte en Anvers deux cent douze rües, tant grandes que petites, la plupart desquelles sont larges droites et bien cogneües. » Sa réputation, qui se répand au loin, attire les étrangers, et peu à peu les riches familles de banquiers et de commissionnaires éparpillées dans le Brabant et la Flandre viennent s'y fixer. Les Diego d'Aro, les Sanian, les Bernuy, les Vaglio, y établissent leurs comptoirs. « Les aultres marchans de toutes nations les suyvent, comme les Anglois, les François, les Allemans, Oosterlins, Italiens et autres, tellement que cette ville pour la bonne commodité de la rivière, le bon air et sa plaisante situation, devint si marchande qu'elle surpassait toutes les autres¹. » Enfin, comme pour mettre le dernier

1. Meteren.

sceau à son importance, les « Nations » désertent Bruges pour Anvers. « Environ l'an M. D. XVI tous les marchands estrangers l'un suivant l'autre (sauf quelques Espagnols qui se tindrent à Bruges) vindrent par de ça, avec non moins de dommage pour icelle ville que grand prouffit et comodité pour celle d'Anvers. Et les premiers qui s'y retirèrent furent les Gualteroti. Après eux ceux des Buonvisi, puis les Spignoli, tous de famille honeste et signalée. »

On comprend quelle affluence devait créer un pareil concours de négociants étrangers. Aussi bien que la ville « renferme en son enclos plus de 13,500 maisons... fort belles, agréables et commodés, les logis, eu esgard à la grande fréquence du peuple qui y aborde, y sont chers beaucoup plus qu'en lieu duquel on aye connoissance, la seule Lisbonne de Portugal exceptée¹ ».

Ce serait peut-être le moment d'esquisser à grands traits une des figures les plus curieuses qui apparaissent dans l'histoire d'Anvers, la physionomie la plus surprenante assurément qui soit mêlée à ses agrandissements. Je veux parler de Van Schonbeke, à la fois ingénieur et architecte, propriétaire de carrières, de briqueteries et de fours à chaux, génie hardi s'il en fut, qui entreprit à lui seul de transformer la moitié de la ville, et mourut à trente-huit ans, méconnu par

1. « Un corps de logis ordinaire, ayant cinq ou six chambres, et salle et garde-robbes, ne se loûe pas moins, par toute la ville, que de deux cens escus par an, et les aultres plus grandes et moindres maisons, au cas pareil, sont donnés à ferme et loûage, à cinq cens escus et davan-tage » (Guicciardini, *loc. cit.*).

ses concitoyens, calomnié par ceux qu'il avait enrichis, après avoir construit cinq quartiers, plus de cinquante rues, remanié tous les alentours de l'Hôtel de Ville, édifié des monuments, creusé des canaux et distribué, à vingt-quatre brasseries bâties à ses frais, l'eau du canal d'Herenthals, amenée dans la ville par des conduites souterraines, et élevée par un mécanisme ingénieux qui fait encore aujourd'hui l'admiration des hommes spéciaux.

Mais nous voici arrivés à ce moment psychologique dont nous parlions tout à l'heure, à l'instant où les deux grandes forces qui devaient se partager les destinées d'Anvers vont entrer en lutte, et c'est à ce sujet qu'il nous faut revenir.

Cet étonnant concours de gens de tous pays, de toutes conditions, voyageurs, négociants, gens instruits pour la plupart, ayant tous vu du pays, ne tarda point à amener ses effets naturels. Il se produisit une sorte de bouillonnement intellectuel facile à prévoir. La critique se glissa dans les esprits, la tolérance s'insinua dans les mœurs, et la libre pensée fit doucement son chemin. Comme toujours, ce mouvement libéral, en son principe, commença par en haut, puis peu à peu il descendit dans les masses. Il se manifesta dans les classes élevées par un relâchement de pratique, par une indulgence toute fraternelle pour les schismatiques, par une sorte d'égalité admise entre toutes les croyances. Dans le peuple, au contraire, il revêtit des formes plus étroites; le calvinisme fit des prosélytes nombreux; le culte des images, cette grande source de division,

fut pris au pied de la lettre, et la transformation schismatique s'effectua d'une façon complète, absolue. Les basses classes ne furent point converties à la tolérance religieuse, mais bien à une nouvelle religion.

Cette double évolution s'accomplit avec d'autant plus de facilité, que l'affluence des étrangers, nous l'avons dit, était considérable, et que les privilèges dont ils jouissaient rendaient toute surveillance religieuse extrêmement difficile. Par crainte de les voir s'éloigner, l'autorité municipale était en quelque sorte obligée de fermer les yeux sur leurs agissements. La police matérielle suffisait à l'occuper, sans qu'elle eût encore à compliquer sa besogne en surveillant les croyances. Le Magistrat le comprenait si bien que, de parti pris, il se refusait à voir la marche que suivaient les esprits. Sa conduite tolérante aurait pu tout sauver. Elle aurait pu amener une sorte de compromis, comme à Venise, où le pouvoir, à la fois fort et vigilant, permettait tout en matière de culte, à la condition que les apparences fussent sauvegardées. Mais une si raisonnable manière de comprendre les intérêts de la métropole commerciale du nord n'était guère l'affaire de la maison d'Autriche. Son fanatisme étroit dominait tous ses autres sentiments. Il triompha même de sa rapacité, car une lettre de Fitzwilliam à sir W. Cecill, conservée à Londres au *State paper office* ¹, nous apprend que les calvinistes d'Anvers offrirent jusqu'à trois millions

1. Lettre du 16 décembre 1566.

en or, pour qu'on leur permit de pratiquer leur culte, et leur proposition fut repoussée.

Cette pensée d'un schisme apparaissant dans ses États fut, en effet, une sorte de cauchemar pour Charles-Quint et pour sa descendance. Elle dure autant que sa vie. Elle le poursuit incessamment. Dès 1521, nous le voyons se poser en ennemi juré des doctrines nouvelles. A la diète de Worms, il les condamne par un décret solennel, et jusqu'à 1555, c'est-à-dire jusqu'à son abdication, la chose ne cessera de lui « peser sur le cœur », suivant l'expression imagée d'un écrivain flamand. Même en Espagne, où les théories de Luther ne sont guère dangereuses cependant, il est harcelé par ces sombres préoccupations. Toute dissidence l'inquiète, tout ce qui sent l'hérésie l'exaspère. Là, il s'en prend aux Maures convertis, à ceux qu'on appelait les « nouveaux chrétiens ». Relisez les persécutions injustes autant que sanguinaires auxquelles, sous le moindre prétexte, furent soumis ces paisibles Morisques, vous y verrez le prélude des fureurs de l'Inquisition. Notez qu'à Anvers même et dans tous les Pays-Bas, la répression commença avant même que le calvinisme s'y fût manifesté. On y poursuivit, on y traqua les juifs convertis, comme en Espagne on harcelait les « nouveaux chrétiens ».

Sous les plus futiles prétextes, ces infortunés étaient pourchassés, bannis, exilés, quelquefois même pendus, et leurs biens confisqués venaient s'engouffrer dans les coffres toujours vides de leur maître orthodoxe. A l'une de mes visites aux archives

d'Anvers, on me montra la minute du procès d'un malheureux qu'on avait surpris « judaïsant ». Un des griefs invoqués contre lui, c'est qu'on l'avait vu changer de linge le samedi; et pour sa défense, le pauvre homme objectait qu'il avait l'habitude de mettre du linge blanc trois fois par semaine!

Voilà à quelles extrémités, sous le règne de Charles-Quint, en était réduite toute une fraction de la population anversoise. Sous celui de son fils, on sait avec quelle ardeur sauvage furent poussées les persécutions. Un seul des lieutenants de Philippe II put se vanter d'avoir fait périr dix-huit mille victimes par la main du bourreau, et lui-même ne craignait pas de répéter à ses confidents qu'il ne voulait « en aucune façon être le seigneur d'hérétiques¹ ».

Eh bien, prenez l'histoire d'Anvers, lisez ces pages toutes sanglantes qui terminent le xvi^e siècle et qui commencent le xvii^e, vous y verrez ces deux principes mis en présence : d'un côté, la liberté et la richesse, de l'autre, la misère et l'oppression, et entre les deux partis en lutte, la ville se débat dans une agonie terrible sous la main de l'orthodoxie farouche et triomphante. Vous y verrez un peuple riche, industriel, libéral, combattre de toutes ses forces, avec toute son énergie, pour conserver cette liberté de penser, cette tolérance religieuse indispensables à sa grandeur. Et quand, après tant d'efforts héroïques,

1. « ... *Mi haveva piu volte detto che non vuole in modo nissuno esser signore d'heretici.* » (Lettre de l'archevêque de Rossano, nonce apostolique, au cardinal Alessandrino, 26 octob. 1566).

tant de glorieux combats, Marnix sera obligé de s'incliner devant le prince de Parme ; quand, à bout de force, il lui ouvrira les portes de la cité, vous verrez les négociants émigrer en masse, les protestants gagner l'Allemagne et la Hollande, les catholiques prendre le chemin de l'Italie et de la France, et la misère avec la famine entrera, en même temps que l'armée espagnole, dans les rues désertes d'Anvers.

Il vous souvient de ce brillant tableau que nous évoquions tout à l'heure, de cette ville fortunée où, en un jour, une soldatesque en délire avait trouvé deux millions d'écus d'or, de cette cité commerçante où les logis étaient « chers beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde ». Eh bien, comparez-le avec cet autre tableau effrayant dans son réalisme et bien fait pour provoquer l'horreur. « En 1586, à Anvers, on vit des gens jadis aisés mendier le soir un morceau de pain aux portes des maisons, tandis que d'autres, appartenant à des classes plus nécessiteuses, fouillaient dans les rues les tas d'immondices, et y cherchaient des épluchures et des déchets de légumes qu'ils disputaient aux chiens ¹. »

Ah ! Anvers a bien raison, après ces épreuves effroyables, de résumer en sa gloire artistique les deux siècles qui suivirent cette année désastreuse. Elle a raison de s'absorber tout entière dans l'auréole glorieuse de Rubens, de Jordaens, de Van Dyck, de Teniers et de Quellin, de Rubens surtout, qu'elle

1. Louis Torfs, *Nagelatene Werken*.

admire, qu'elle adore, car il semble que pour elle les précurseurs de cet admirable génie n'aient été créés que pour annoncer sa venue et ses merveilleux élèves que pour marcher sur ses traces. Pendant tout ce temps, en effet, elle est sacrifiée, immolée, livrée pieds et poings liés aux principes ennemis de sa grandeur. Dès 1648, l'Escaut est fermé et le commerce se meurt. Alors, les rues se vident, le silence se fait sur ses places, les madones se greffent à tous les murs, et c'est à peine si dans cette ville soumise, Lyn et Teun, le comique *Eijerboer* et la gentille *Melkeboerin*¹, font entendre une facétie joyeuse, une plaisanterie grivoise ou quelque couplet frondeur. Il fallut l'écroulement du régime théocratique, l'expulsion de la maison d'Autriche, le triomphe de la révolution et le retour de la tolérance religieuse pour qu'Anvers reprît goût à la vie. Quand, le 8 décembre 1792, le pavillon de l'escadre française apparut à l'horizon, quand le canon du capitaine Moulton salua son port, alors elle sentit le sang battre de nouveau dans ses artères. L'Escaut était libre. Après deux siècles de langueur et de désespérance, Anvers allait reprendre le cours de ses glorieuses destinées.

1. Le « Paysan aux œufs » (*Eyerboer*) et la « Laitière » (*Melkeboerin*) sont deux curieuses statues remontant, l'une, à 1667 et, l'autre, à 1766, qui ornent le Marché au lait et le Marché aux œufs. Comme Pasquin à Rome et Gobbo à Venise, dans les grandes circonstances, l'*Eyerboer* prend la parole et, le plus souvent, en un malicieux couplet, résume la question du jour.

CONCLUSION

A Anvers s'achevait notre voyage; et laissant aux faits que j'ai essayé de retracer toute leur mâle éloquence, j'avais résolu d'abord de n'y rien ajouter et de terminer là mon récit.

Mais, depuis que ces pages sont écrites, des événements considérables se sont accomplis.

Par un juste retour des fluctuations politiques, le parti libéral, alors vaincu et relégué à l'écart, est revenu au pouvoir. Les GUEUX, dont nous venons de parcourir le pays, les GUEUX, fidèles héritiers des vieilles traditions flamandes, les GUEUX qui, au temps de notre séjour en Flandre, luttaient et combattaient pour la liberté menacée et pour l'affranchissement de la conscience humaine, les GUEUX occupent enfin la place que leur assignait la tradition nationale.

Aux dernières élections, la victoire leur a été acquise et leur action vivifiante se fait déjà sentir.

De nouveaux jours ont commencé; et la Belgique est en train de reprendre à la tête de l'Europe libérale

le poste d'avant-garde qu'elle a si longtemps occupé.

Ce poste, elle le gardera, je l'espère, car il faut rendre cette justice au parti libéral, qu'il n'est point revenu aux affaires tel qu'il les avait quittées.

L'adversité l'a retrempé. En cela sa chute lui aura été profitable.

Le souffle de la tempête, en passant sur la forêt, détache les branches mortes et les feuilles jaunies ; au souffle de la défaite les partis politiques, eux aussi, s'épurent. Les hommes faibles et les égoïstes pensées ne résistent pas à certaines épreuves.

Les GUEUX, pendant leur long stage, ont pu sonder à loisir l'abîme ouvert devant eux. Ils ont appris quels dangers menacent leurs aspirations les plus chères.

Ils savent désormais qu'il faut renoncer aux tergiversations comme aux compromis, aux hésitations inexpliquées comme aux mesquines considérations personnelles.

A ce prix, mais à ce prix seulement, leur victoire sera définitive, et ils pourront dans l'avenir éviter de funestes retours, qui retarderaient l'heure décisive de l'émancipation générale. Car la lutte qui se poursuit en ce moment, n'est pas de celles dont on voit la fin en un jour. Les batailles de ce genre usent plusieurs générations d'hommes.

C'est pourquoi l'apparition de ce petit livre n'est peut-être point tout à fait inutile.

Écrit aux heures de la défaite, sans passion comme sans amertume, il retrace l'image sincère de ce

qu'était hier encore la Flandre flamingante; et, si,
comme l'a dit Rotrou,

On peut voir l'avenir dans les choses passées,

il ne saurait être mauvais d'avoir sous les yeux quelques croquis fidèles, lesquels en nous rappelant ce que nous avons été, nous enseignent ce qu'il faut ne plus devenir.

Paris, septembre 1879.

FIN

TABLE

I. — Une rencontre singulière. — Le programme des Gueux. — Le but de ce livre	1
II. — Coup d'œil général. — Paysages et cités. — Caractère des habitants	8
III. — Audenarde. — Gloire industrielle et militaire. — L'entrée de Maximilien et de Louis XV. — Un roman impérial. — Les massacres de 1572. — Sainte-Walburge et Notre-Dame de Pamele. — L'hôtel de ville. — Les tapisseries d'Audenarde.	19
IV. — Courtrai. — La bataille des éperons d'or et la défaite de Rosebecke. — Notre-Dame et Saint-Martin. — Le béguinage. — Le beffroi de l'hôtel de ville . .	38
V. — Ypres. — Le moulla Nasreddin. — Le prédicateur Thomas Conecte. — Le vieux clergé flamand. — Violence des sectaires et modération des magistrats . .	59
VI. — Ypres. — L'église Saint-Martin. — Le tombeau de Jansenius. — La superstition flamande. — Le libéralisme et le clergé	81

VII. — Ypres. — La Halle aux draps. — Prospérité merveilleuse. — Un siège célèbre. — Notre-Dame de Tuin. — Les douze cochons de l'abbaye Saint-Antoine. — La Boucherie et le Musée	107
VIII. — Le pays flamingant. — La vieille Flandre. — Le <i>Boschkerle</i> . — Caractère et superstitions. — Magiciens et sorciers. — Le juif errant. — Le dieu Thor. — Le paysan des polders.	130
IX. — Villes et villages. — Gits et la secte des Stevenistes. — Dixmude. — Les gâteaux-âmes. — Furnes, sa richesse passée et sa puissance. — Sa procession . .	162
X. — Nieuport. — Son aspect désolé. — Le donjon des Templiers. — Halle et beffroi. — La Vierge de Lombardzyde. — La bataille de Nieuport	188
XI. — La rhétorique et les rhétoriciens. — L'origine et l'organisation des chambres de rhétorique, — Les grandes journées. — Ostende. — Le siège de 1601. — Transformations multiples. — Blankenberghe. — Les patriotes. — La guerre du caleçon	206
XII. — Coup d'œil sur le pays. — Wynendale et Marie de Bourgogne. — Thourout Damme. — Les fiançailles de Charles le Téméraire. — Le privilège de l'Étape. — Bruges. — Son antique splendeur commerciale. — Les Nations. — Mauvais jours	234
XIII. — La porte de Damme. — La Bruges actuelle. — Silence et désolation. — L'école de Bruges. — Van Eyck et Memlinc	268
XIV. — La procession du Saint-Sang. — Le tombeau de Charles le Téméraire. — La Toison d'or. — Clochers et beffroi. — Bruges la nuit.	282
XV. — Les corporations flamandes. — Gildes, Métiers et Serments. — Leur organisation militaire. — Émeutes et tumultes. — Charles le Téméraire et les Serments. — Un édit de Joseph II	307

XVI. — Un curieux parallèle. — Gand. — Caractère des Gantois. — Le <i>Willemsfonds</i> . — L'école de Moerbeke. — Les associations gantoises. — Les doyens de voisinage.	339
XVII. — Patriotisme des Gantois. — L'aurore de l'art flamand. — Rubens et Duquesnoy. — L'évêque Triest. — L'horticulture gantoise. — « Rendez-nous notre père de Gand ».	364
XVIII. — Anvers. — La ville catholique. — Les églises. — <i>Hand-werpen</i> . — Le burg. — Agrandissements successifs. — La persécution religieuse. — Grandeur et décadence. — Résurrection d'Anvers	388
CONCLUSION	416

FIN DE LA TABLE.



5

EXTRAIT DU CATALOGUE

Bibliothèque d'Histoire et de Géographie

- E. DAUDET. *Le Procès des Ministres (1850)*. 5 fr. »
— *La Terreur blanche* 5 fr. »
C. FARCY. *La Guerre sur le Danube* 6 fr. »
A. RABOU. *Les Idées libérales* 7 fr. 50
C^{te} L. DE TURENNE. *Quatorze mois dans*
l'Amérique du Nord. 2 vol. 6 fr. »
C^{te} DE MONTALIVET. *Un Heureux Coin de terre*. 4 fr. »
R. HAMILTON LANG. *Chypre, son passé, son*
présent, son avenir. 3 fr. »
-

L'AMÉRIQUE DU NORD

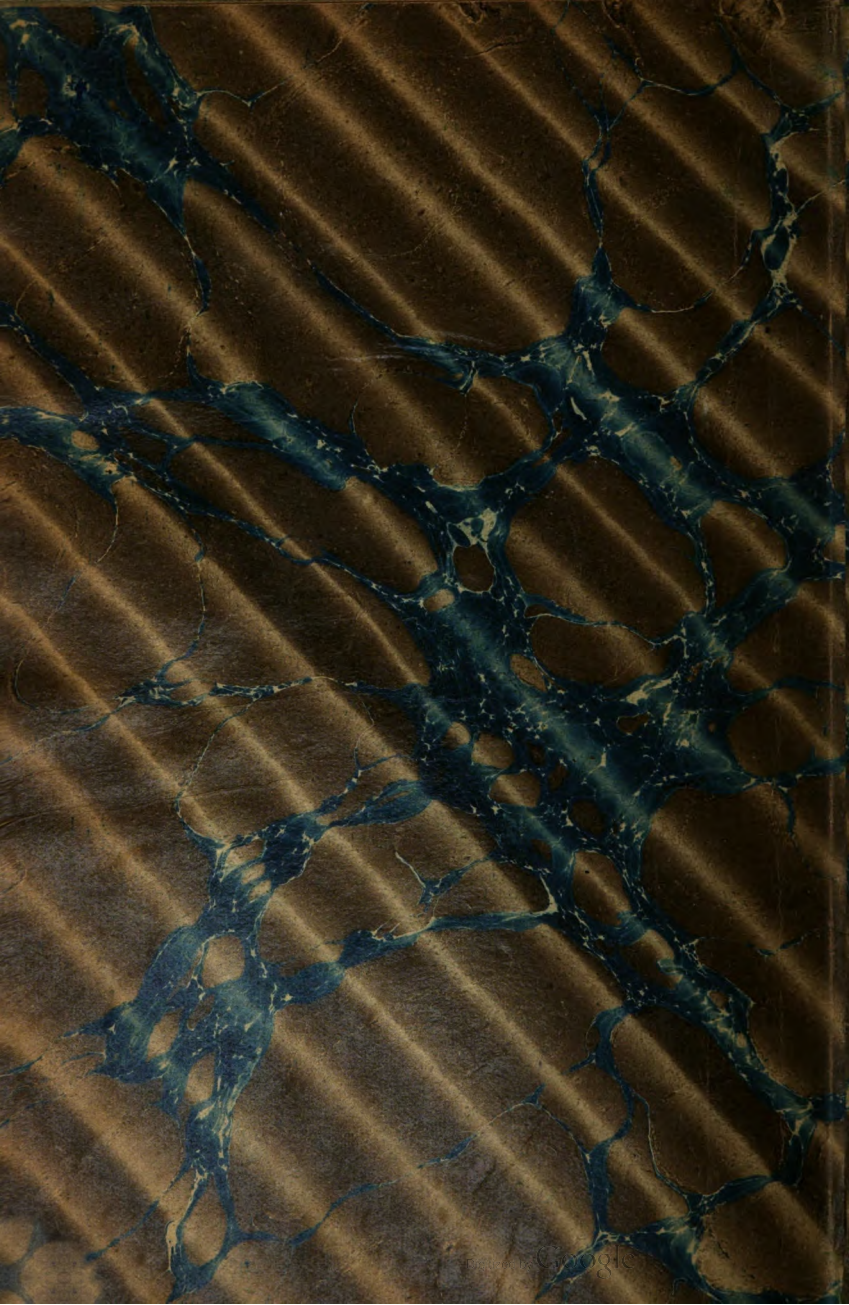
PITTORESQUE

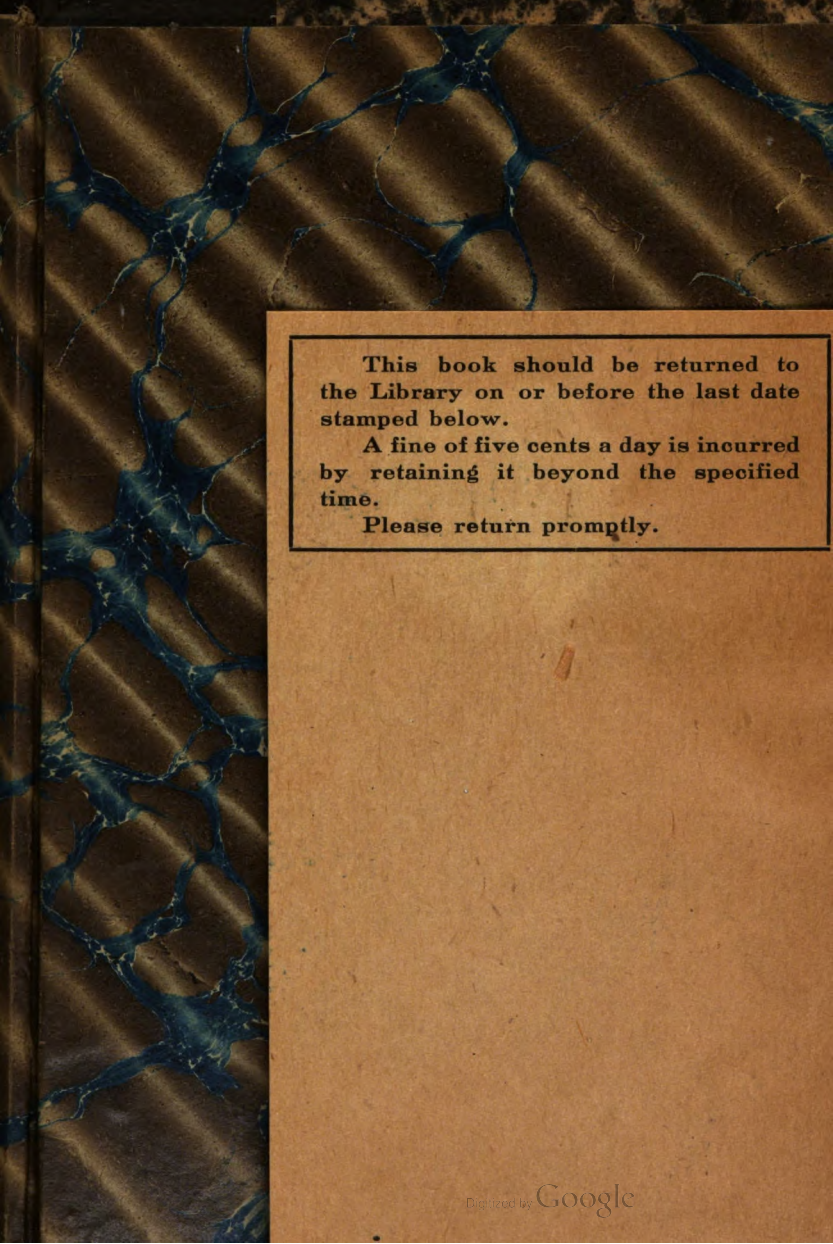
PUBLICATION DE GRAND LUXE ILLUSTRÉE

Paraît en 50 Livraisons à 1 fr. et en 10 Fascicules à 5 fr.

L'ouvrage complet : 50 francs

(800 pages in-4° jésus et 350 gravures)



The image shows the front cover of an old book. The left half of the cover is decorated with a marbled paper pattern in shades of blue, green, and brown. The right half is a plain, light brown paper. A rectangular label with a black border is pasted onto the brown paper section. The label contains text about library return policies. The text is printed in a serif font.

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

